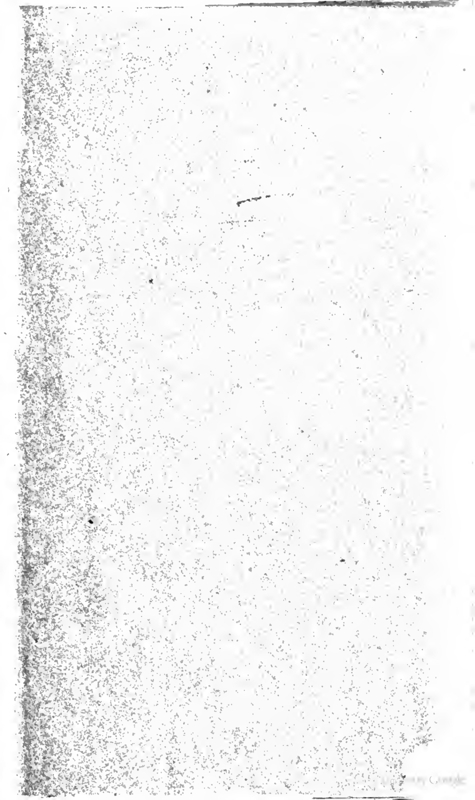




HISTOIRE
DE
BOHÊME

TOME PREMIER.

l'ab. André

HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE
BOHÊME,

PAR M. l'Abbé ANDRÉ.

TOME PREMIER.



A VIENNE & à STRASBOURG,
Chez les Freres GAY, Imprimeurs-Libraires.
A PARIS,
Chez { NYON, Libraire, *rue du Jardinet*, BELIN, *rue St. Jacques*. LAMY, *quai des Augustins*. }

M. DCC. LXXXIV.



PRÉFACE.

Ne confidérer l'hiftoire que comme un amas immenfe de faits qu'on tâche de ranger par ordre de dates dans fa mémoire, c'eft, au fentiment de l'abbé de Condillac, ne fatisfaire qu'une vaine & puérile curiofité qui décèle un petit efprit, ou fe charger d'une érudition infructueufe qui n'eft propre qu'à faire un pédant. Que nous importe de connoître les erreurs de nos pères fi elles ne fervent pas à nous rendre plus fages? Il faut donc envifager l'hiftoire comme une école inftructive à laquelle on doit former

fon

ſon cœur & ſon eſprit. C'eſt en parcourant, en étudiant les annales du monde que les Princes apprendroient l'art de régner, celui de rendre heureuſes les ſociétés ſoumiſes à leurs loix. Rarement ils trouveroient des modèles à imiter; mais les fautes mêmes de ceux qui ſe ſont montrés indignes du trône leur ſerviroient de préceptes ſalutaires. L'expérience de tous les ſiècles paſſés leur apprendroit que la vérité fut toujours bannie des palais des Rois par les artifices de ces vils adulateurs intéreſſés à les tromper aux dépens des nations; qu'un monarque ne doit pas ignorer la manière de mouvoir, de faire agir les reſſorts qui élèvent l'état ou qui en maintiennent la félicité, s'il ne veut être l'automate de ſes miniſtres & de ſes courtiſans. Combien d'autres maximes également

uti-

utiles l'étude de l'hiſtoire n'offriroit-elle pas aux maîtres des nations! Quelle ſource féconde d'inſtructions ne préſente-t'elle pas au miniſtre d'état, au guerrier, au politique, au philoſophe!

Si l'on vouloit faire l'étude du cœur humain en ne prenant pour guide que ſa propre expérience, on ſeroit expoſé à commettre bien des erreurs & la vie la plus longue ſuffiroit à peine pour conſtater la certitude de quelques foibles découvertes. Mais conſultons les ſiècles paſſés, réfléchiſſons ſur les actions de ceux qui nous ont précédé; nous pourrons alors pénétrer en ſureté les ſecrets replis du cœur de l'homme, dévoiler les caractères, juger de la droiture ou de la noirceur des intentions, démêler l'origine, les

pro-

progrès & les effets des passions & des vertus. C'est donc encore dans l'histoire qu'il faut chercher le tableau fidelle du cœur humain. Si elle retrace le souvenir de ces hommes vicieux qui ont déshonoré leur nature, ce n'est que pour flétrir leur mémoire. Loin de montrer la voie dangereuse des passions en peignant des mœurs déréglées, les couleurs noires qu'elle emploie dans ses peintures odieuses sont plus propres à en inspirer l'horreur & l'aversion. Est-il un prince assez dépourvu d'honnéteté qui fut tenté d'imiter les Caligula, les Néron, après les portraits hideux qu'elle fait de ces tyrans? Si elle consigne dans ses annales les noms de ces monarques qui n'ont été que les fléaux de la race humaine, c'est afin de leur attirer l'indignation publique, juste & unique récompense de

leurs

leurs crimes. Mais avec quelle énergie d'expressions elle rend hommage aux mérites de ses héros! Avec quelle affectueuse complaisance elle décrira les règnes des Princes qui gouvernent aujourd'hui l'Europe avec tant de sagesse, & dont la glorieuse ambition consiste à surpasser les Tite & les Henri IV, en procurant le bonheur des peuples! Que les noms de Joseph, de Louis, de Catherine, de Fréderic, de Gustave, sont chers à l'humanité!

Parcourir, feuilleter les annales du monde uniquement pour connoître les vices ou les vertus de ses maîtres; ce seroit une curiosité peu utile. Les actions d'un monarque n'intéressent que parcequ'elles influent sur la félicité ou les maux d'une nation. Que Néron

avec

avec ſa barbarie n'eut été qu'un ſimple citoyen de Rome, peu auroit importé aux Romains qui auroient eu le droit d'en délivrer la ſociété en l'immolant à la juſtice; mais que ſa férocité fut revêtue de l'autorité ſuprême, le bien public en ſouffroit. C'eſt donc le ſort du commun des hommes qui doit intéreſſer. C'eſt l'origine des peuples, c'eſt leur bonne ou mauvaiſe fortune, ce ſont leurs génies, leurs lois, leurs conſtitutions & leurs mœurs, qui doivent particulièrement fixer l'attention de l'hiſtorien & du lecteur.

Tous les hommes répandus ſur la ſurface du globe formant cette ſociété nombreuſe ſortie des mains du créateur, il n'exiſte aucun peuple qui ne doive inſpirer ſinon de l'attachement, du moins de la curioſité. La diverſité des lan-

gues

gues & des climats, la différence des religions, ne peuvent rompre les liens qui unissent les individus de l'espèce humaine. Le Lapon sauvage, le Tartare du Mogol, le Groënlandois, le Négre d'Afrique, l'Européen civilisé, le Chrétien & le Mahométan sont fréres. De cet intérêt général qui unit les hommes naît le désir naturel de connoître ce qui s'est passé de remarquable chez chaque peuple en particulier; l'histoire de chaque état quelque petit qu'il puisse être devient intéressante. Aussi n'a-t'on jamais cultivé l'histoire avec tant de zèle & d'assiduité qu'aujourd'hui. On voit dans chaque pays des hommes laborieux consacrer leurs soins, leurs talens, leur vie même à rédiger celle de leur patrie. Leurs travaux ont un grand mérite aux yeux de l'homme qui sait les apprécier. Tou-

tes

tes ces annales particulières se prêtent un secours mutuel, s'éclaircissent, se rectifient les unes par les autres. En les réunissant, en les comparant, on pourra peut-être un jour tracer un tableau général & suivi des révolutions du monde, expliquer l'origine des nations, les migrations fréquentes des différens peuples qui l'habitent.

Parmi les histoires particulières celle de Bohême mérite un rang distingué par les étonnantes & continuelles révolutions qui ont agité ce royaume, & dont je vais tracer au lecteur une légère esquisse. Les Boïens, colonie Celtique, passent pour en avoir été les premiers habitans. Ces aventuriers sortis des Gaules viennent s'établir dans le centre de la forêt d'Hercinie; ils s'y maintiennent l'espace de six cens ans

con-

contre les efforts de leurs voisins & ceux de ces redoutables Cimbres qui firent trembler Rome; ils succombent enfin sous la valeur des fiers Marcomans, peuple Germain, qui cherchant un asile à l'abri de l'aigle Romaine s'emparent de leur pays & les forcent de se retirer en Bavière. Environ cinq siècles s'écoulent durant lesquels les Marcomans se soutiennent dans leur nouvelle patrie contre les efforts de l'ambition Romaine. Mais la foiblesse de l'empire encourageant les peuples barbares, un déluge de nations inconnues, la plupart sorties des gorges du Caucase, des rives du Volga & du Tanaïs, inonde l'Europe entière. Parmi ces peuplades Sarmates, Scythes, &c. il se trouve une nation nombreuse, les Slaves qui s'avancent vers l'Occident & le Midi de l'Europe & viennent

ſe fixer en Ruſſie, en Pologne, en Bohême, en Moravie, en Miſnie, en Luſace, &c. Ces nouveaux habitans de la Bohême, véritables ancêtres de ceux de nos jours, apportent dans ce pays leurs ſuperſtitions & leurs idoles avec leur amour de l'indépendance. Las du gouvernement républicain, ou plutôt fatigués d'obéir à une femme, ils mettent enfin un homme à leur tête. Przémislas eſt appelé à les gouverner, mais la ſeule élection de la nation donne aux Ducs ou Rois, ſes deſcendans, le droit de s'aſſeoir ſur le trône. Si Charles IV rend héréditaire dans ſa maiſon la couronne juſqu'alors élective, ce n'eſt que du conſentement des grands du royaume. C'étoit à Ferdinand I à la fixer irrévocablement dans la maiſon d'Autriche. L'election produiſit long-tems

en

en Bohême les mêmes effets que dans les autres états où elle étoit & où elle est encore en usage. Le mécontentement de la nation privoit de la couronne avec la même facilité que sa faveur la donnoit. De là les révolutions fréquentes.

La religion n'en occasionna pas de moins funestes. Le premier Duc qui introduisit le christianisme dans le pays n'échappa que par la fuite à la fureur de ses sujets idolâtres. La Bohême eut ses martyrs comme Rome païenne, & le sang des chrétiens y affermit de même l'évangile. Près de cinq cens ans s'étoient écoulés, lorsqu'un novateur (ce terme paroîtra sans doute injurieux à l'auteur d'une pitoyable histoire allemande du concile de Constance), Jean Huss, sema ses er-

erreurs, forma une secte que son sang rendit féroce & cruelle. Ni les armes du foible Sigismond, ni les décrets des conciles ne furent capables d'en imposer aux sectaires. Ces fanatiques l'espace de quinze ans ensanglantèrent leur patrie, égorgèrent inhumainement leurs compatriotes, mirent le royaume à deux doigts de sa perte, & le terme de leur carnage fut une sorte de triomphe de leurs adversaires.

Les dogmes de Luther vinrent bientôt à l'appui des nouveautés Hussites, renouvelèrent, entretinrent un incendie qui n'étoit pas éteint. Une guerre meurtrière, que le fameux Roi de Suède, Gustave Adolphe, porta dans l'empire pour la défense des Luthériens, étendit ses ravages jusques

en

en Bohême. Ce royaume fembloit réfervé à tous les malheurs. Il devint le théâtre de toutes les guerres qui divifèrent enfuite les puiffances Européennes. On le verra être la victime de querelles nées en Amérique. Telles furent en peu de mots les effrayantes révolutions que fubit la Bohême.

S'il eft peu de pays auffi féconds en grands événemens que la Bohême, il en eft auffi peu qui aient eu autant d'ecrivains qu'elle. Mais leurs chroniques font d'une fécherefle rebutante, omettent ou tronquent les faits importans pour s'amufer au détail infipide & ennuyeux d'érections d'églifes, de fondations de monaftères, de bénédictions, de proceffions, de fucceffions d'évêques, &c. Si la mort d'un facriftain

de Bunzlau pouvoit faire époque dans cette hiſtoire, on en trouveroit l'année ſoigneuſement marquée dans Beneſſius de Weitmile. Le même écrivain ſe feroit fàit un grand ſcrupule d'omettre l'année qu'il dit ſa première meſſe. Voilà, il faut l'avouer, des événemens bien intéreſſans pour l'état. Ces anciens Chronologiſtes méritent cependant de l'indulgence à raiſon des tems dans lesquels ils écrivoient. Dans ces ſiècles d'ignorance on ne ſongeoit guère à éclairer l'eſprit. Loin de marquer les progrès lents des arts & des ſciences, les changemens qui arrivoient dans les mœurs, on noyoit quelques faits dans un Océan de fables, de contes puériles & d'inutilités. Mais pardonnera-t'on avec la même facilité au volumineux Balbin, Jéſuite qui fut

la

la fin du dix-feptième fiècle a compilé dans des in-folio fans nombre les écrits de ceux qui l'avoient précédé & qui n'en à formé qu'un recueil mal digéré où refpirent à chaque page le fanatifme & l'enthoufiafme? On diroit qu'il a pris à cœur de métamorphofer la Bohéme en une autre terre fainte & miraculeufe. De quelque côté qu'il porte fes regards, il ne rencontre que des prodiges. Il en trouve jufque dans le fon des cloches de Prague. On conviendra qu'avec de pareils guides il y avoit du danger dans la tâche que j'ai prife. J'étois réduit à débiter des contes, ou à former un tout mal afforti de pièces difparates & fans connexion. Grâce aux annales de l'empire, aux recherches des écrivains Bohémes de nos jours, particulière-

ment aux travaux du ſavant P. Dobner, de Pelzel, de M. de Bienenberg, à l'érudit & officieux P. Ungar, ſi j'ai réuſſi à réduire en corps d'hiſtoire des événemens épars dans une foule d'écrits baroques. On ſait que la Bohême a eu comme la Grèce ſes tems fabuleux. J'ai donc été dans la néceſſité de rapporter quelquefois des contes, des ſortilèges, moins pour les accréditer que pour en faire ſentir le ridicule, & donner des preuves de l'égarement, de la foibleſſe de l'eſprit humain lorsqu'il eſt abandonné à lui même. La chronologie la plus vraiſemblable a été la mienne. Mon but n'étoit point d'entrer dans des diſcuſſions qui auroient alongé mon ouvage ſans peut-être le rendre plus utile ni plus intéreſſant. C'eut été d'ailleurs em-

empiéter sur la tâche de l'Ex-Jésuite payé par les états pour se livrer tout entier à ces sortes de recherches.

Enfin à tous ces aveux il me reste à en ajouter un dernier. C'est que je suis bien éloigné de croire mon ouvrage exempt de défauts. Quoique je lui aye donné tous les soins qui dépendoient de moi, mes occupations ne m'ont pas laissé le loisir de le limer, de le polir au point que je l'aurois désiré. Il s'y trouvera donc peut-être des irrégularités, des inexactitudes de stile. Quant à celles-ci, j'avoue que j'aurois été plus attentif à les éviter dans un roman qui doit captiver le lecteur par l'élégance des phrases, la pureté de la diction & la saillie fréquente des beaux mots. Mais la vé-

rité-

rité eſt la première qualité de l'hiſtorien. En tâchant de la mettre dans tout ſon jour j'ai pu négliger le langage & cette négligence ſeroit bien pardonnable.

Ce n'eſt point à moi à juger du mérite de mon travail. Le jugement des perſonnes verſées dans l'hiſtoire me ſervira de règle de conduite. S'il eſt favorable, j'en ſerai plus ardent à pourſuivre ma tâche. Je profiterai avec reconnoiſſance des avis & des lumières qui auront l'honêteté pour principe; mais je recevrai avec tout le mépris les clameurs des ignorans & de ces petits Satyriques dont les productions éphémères marquent la foibleſſe de leur cerveau. Je laiſſe à mes cen-

ſeurs

seurs la gloire de me dévancer dans la carrière que je cours.

N. B. Les citations dans tout ouvrage historique sont inutiles au commun des lecteurs, qui n'a souvent ni le loisir, ni le moyen de les vérifier. Elles ne servent donc qu'aux personnes instruites qui voudroient les confronter. Dans un ouvrage tel que celui que je donne au public & pour lequel j'ai du puiser dans mille sources différentes, il eut été impossible de citer à chaque phrase un auteur ou ses œuvres, sans charger extraordinairement les marges ou réduire les pages à moitié. Ces difficultés m'ont engagé à indiquer dès le commencement d'une section ou d'un règne les principaux ouvrages & auteurs que

j'ai

j'ai mis à contribution dans le cours de la ſection ou du règne d'un Prince. Cette indication ſuffira aux perſonnes capables de faire des recherches.



HI-



HISTOIRE DE BOHÊME.

LA BOHÊME SOUS LES BOÏENS.

On fait que la grande Germanie fut dès les tems les plus reculés habitée par une foule de peuples belliqueux dont le courage en imposa à Alexandre même. Ce fut de son sein que sortirent les destructeurs de l'empire de Rome. N'est-il pas étonnant que la Bohême, une des belles provinces de ce vaste pays, & qui selon Strabon offroit une habitation agréable & com-

Av. J. C. 600.

commode, fut demeurée déserte? Le gibier étant alors un moyen de subsistance pour des hommes qui ignoroient l'agriculture, il semble que les montagnes & les forêts qui entourent la Bohême, loin de rebuter des nations sauvages, auroient dû les y attirer par l'appas des chasses qu'elles leur présentoient. Il est cependant bien vraisemblable que cette belle contrée resta sans habitans, & que ce ne fut qu'environ six cens ans avant Jesus-Christ, sous le règne de Tarquin l'Ancien, cinquième Roi de Rome, qu'une colonie d'aventuriers vint s'y fixer.

Origine des Boïens.

Au rapport de Tite Live, la Gaule Celtique étant si peuplée que la terre pouvoit à peine fournir à la nourriture de ses habitans, Ambigat, qui en étoit Roi, craignant de ne pouvoir contenir dans le devoir une si grande multitude, que des rivalités commençoient d'ailleurs à diviser, résolut de diminuer le nombre de ses sujets. Le grand âge de ce Prince étoit un motif de prévenir le mécontentement d'une foule de peuples guerriers. Il s'ouvrit de son dessein à ses neveux, Bellovèse, & Sigovèse, dont

Liv. Tacit. Strabo. Dio Caf. Plutar. Flor. Pausan. Val. Max. Appian. Jul. Cæs. Ptolem. Vel. Pater. Justin. Posidon. Polyb. Aventin. Brunner. Pelzel.

dont il connoissoit la valeur. Une jeunesse bouillante & ambitieuse les rendoit propres à l'exécution de ses vues. Quoiqu'ils eussent des possessions aux environs de l'Allier, la gloire de devenir chefs de nouvelles nations, de conquérir d'autres pays, les fit consentir aux propositions de leur Oncle. Le projet d'Ambigat ne fut pas plutôt divulgué que trois cent mille Gaulois s'offrirent à partager la fortune de ses neveux. Ces deux noms, Italie, Hercinie, furent écrits sur deux billets. On désigna sur chacun le nombre d'hommes, ou plutôt de familles, que chacun des chefs devoit recevoir & traîner à sa suite. Il est à conjecturer que les trois cent mille Gaulois Volontaires furent également répartis entre les deux princes, & que l'on en forma deux colonies de cent cinquante mille hommes chacune, sans compter femmes & enfans. Toutes ces dispositions faites, Ambigat fit tirer ses neveux au sort. L'Italie échut à Bellovèse, l'Hercinie à Sigovèse. Par Hercinie on entendoit alors non seulement cette vaste forêt qui entoure la Bohême & qui lui sert comme de rempart contre les invasions de ses voisins, mais encore l'étendue de pays renfermé dans son enceinte ou la Bohême même, qui manquant d'habitans n'avoit d'autre nom que celui de cette forêt frontière.

Leur établissement en Bohême.

Dès que les deux chefs de colonies eurent rassemblé hommes, femmes, enfans, tout ce qui devoit partager leur bonne ou mauvaise fortune, ils se mirent en marche vers les contrées que le sort leur assignoit. Bellovèse prit la route de l'Italie & Sigovèse celle de l'Hercinie. La principale tribu de la colonie du dernier étoit celle des Boïens. Ce fut d'eux que le pays prit le nom de Boïoheim, ou demeure des Boïens, aujourd'hui Bohême.

Ils en sont les premiers habitans.

Un historien moderne prétend que les Hermundures & les Narisques, peuples Germains, étoient déjà établis en Bohême lors de l'arrivée des Boïens. Les premiers, dit il, habitoient les sources de l'Elbe, les derniers occupoient la partie occidentale du pays. Les Boïens étoient cependant la nation dominante, & ils donnèrent leur nom à la contrée. Mais tout concourt à prouver la fausseté de cette assertion qui n'a pour appui qu'un passage mal expliqué de Tacite. Les Hermundures & les Narisques occupoient depuis l'embouchure du Lech dans le Danube, jusqu'aux sources de l'Elbe toutes les provinces limitrophes de la Bohême, le haut Palatinat, les principautés de Culmbach, de Bareit, de Coburg, d'Anhalt, le Voigtland, les marquisats de Misnie, de Lusace, &c. Lors

donc

donc que Tacite insinue que l'Elbe prend sa source dans le pays des Hermundures, on doit entendre ses paroles des frontières qui séparoient la Bohême d'avec ce peuple. C'est ainsi que Jordan, auteur d'une connoissance profonde de la géographie ancienne, le P. Dobner, & M. de Bienenberg, l'expliquent d'après le témoignage des autres historiens latins.

Les mœurs mêmes des Germains confirment cette opinion. L'amour de la liberté leur inspiroit de mettre entre eux & leurs voisins une espèce de mur de séparation pour éviter toute surprise. De là venoit leur coutume de choisir les fleuves, les forêts, les chaînes de montagnes, pour leur servir de barrières, & ils ne souffroient pas qu'un autre peuple fixât sa demeure trop près de la leur. Comment donc concevoir que les Boïens se soient établis en Bohême, si les Hermundures & les Narisques l'occupoient déjà? Ceux ci auroient-ils consenti à vivre dans le voisinage de ceux là & même à se mêler avec eux malgré la diversité de mœurs, de langage, & de coutumes? Leur attention scrupuleuse à éviter toute proximité même des autres peuples Germains ne permet pas de le supposer. Auroient-ils de bonne grace & sans contrainte cédé le terrain à

des

des aventuriers qu'ils ne connoiſſoient pas même de nom & qu'ils ne pouvoient regarder que comme leurs ennemis? Cela ſeroit démenti par la pratique conſtante de toutes les nations qui ont toujours défendu leurs pays jusqu'à la dernière extrémité contre les efforts des uſurpateurs. Auroient-ils combattu contre les Boïens? N'auroient-ils cédé qu'à la force? Nous ne trouvons dans l'hiſtoire aucun veſtige de la moindre bataille qui ſe ſoit donnée alors, tandis que nous y liſons tous les autres exploits & les migrations des Boïens.

Ils négligent l'agriculture.

Le centre de la forêt d'Hercinie étoit donc probablement déſert lorsque Sigovèſe y pénétra avec ſa peuplade. Il ne lui en coûta pour acquérir un vaſte pays, une nouvelle patrie, que la peine de traverſer une immenſe étendue de bois. L'intérieur de la contrée n'étoit lui même qu'une forêt continue. Les Boïens étoient plus guerriers que cultivateurs. C'étoit aux femmes & aux eſclaves qu'ils laiſſoient le ſoin des champs pour ne s'occuper que des armes. Il eſt donc bien probable qu'ils ne défrichèrent que la quantité des terres néceſſaires à leur ſubſiſtance, & cette quantité ne dut pas être fort conſidérable ſi l'on fait attention qu'une terre neuve & jusqu'alors inculte devoit leur fournir

d'aban-

d'abondantes recoltes. On conçoit donc comment la Bohême pouvoit encore être parsemée de vastes forêts lorsque les Slaves vinrent s'y établir vers le milieu du sixième siècle de l'Ere chrétienne.

Leurs habitations.

A l'arrivée des Boïens dans un pays inhabité, leur premier soin dut être de se bâtir des demeures. Ils les construisirent selon leur coutume à l'entrée des bois ou sur le bord des rivières, afin d'avoir à leur portée les choses nécessaires à la vie plutôt que pour se mettre à l'abri de la chaleur, comme le prétend César. Buliénum devint la capitale du nouvel Etat. On auroit tort de penser que cette ville ressembloit à celles de nos jours. L'architecture étoit, ainsi que la plupart des arts, entièrement ignorée des peuples d'Europe, à l'exception des Grecs & des Romains. Bubiénum, qui, à ce que l'on croit, occupoit l'emplacement de Prague, n'étoit donc distingué des autres hameaux que par la réunion d'un plus grand nombre de cabanes & par la résidence de Sigovèse.

Leur passion pour les armes.

La passion des armes étoit celle des Boïens comme de toutes les autres nations Gauloises ou Celtes. En tems de paix comme en tems de guerre ils étoient toujours armés. On les verra, entraînés par leur

leur ardeur martiale, parcourir les Gaules, l'Italie, la Grèce; faire trembler Rome, & le ſeul défaut d'art & de diſcipline les empêchera de ſubjuguer cette orgueilleuſe république. Une fureur aveugle les guidoit. Presque toujours ils combattoient nus & ſans armes défenſives contre des ennemis bien armés. Ce penchant à la guerre devenoit d'autant plus dangereux qu'ils ſe battoient entr'eux, s'égorgeoient au défaut d'ennemis contre leſquels ils puſſent tourner leurs armes. Emportés par la fougue de l'ardeur guerrière ils ſe faiſoient un jeu des combats ſinguliers. Le duel vidoit les différens, il étoit ordonné par les juges, & le goût en étoit ſi général que les prêtres & les femmes mêmes ne s'en faiſoient aucun ſcrupule. Un pere ſe ſeroit cru déshonoré ſi ſes enfans ſe fuſſent montrés en public, avant qu'ils euſſent été en âge d'y paroître armés. Ce goût décidé pour les armes annonçoit la valeur de la nation. La réponſe de ſes ambaſſadeurs à Alexandre le Grand en fournit une autre preuve. Les Boïens & les autres Gaulois étoient depuis pluſieurs ſiècles établis en Italie. Ils avoient déja brûlé Rome, s'étoient montrés par tout en ennemis de la république, lorsqu'ils envoyèrent des ambaſſadeurs à Alexandre pour faire alliance avec lui. L'univers

étoit

étoit plein du bruit des conquêtes du Roi de Macédoine. Ce Prince ne dédaigna pas l'offre qu'ils lui faisoient. Il reçut honnêtement les ambassadeurs, leur accorda leur demande & les admit à sa table. Voulant savoir leurs sentimens à son égard, il leur demanda ce qu'ils craignoient le plus au monde. Au lieu de répondre qu'ils n'apprehendoient rien plus que lui, réplique à laquelle il s'attendoit, ils dirent qu'ils ne craignoient que la chute du ciel. Réponse ingénue qui peignoit au vif le caractère belliqueux de la nation & qui charma le Héros Macédonien.

On ne s'imagineroit pas qu'un peuple si martial put être humain. Cependant les Boïens exerçoient généreusement l'hospitalité. Plus humains que ces nations qui tout en se faisant gloire d'être civilisées dédaignent, maltraitent les étrangers, ils s'empressoient à les recevoir, à les accueillir, à prévenir leurs desirs en fêtes, en plaisirs. L'étranger reçu par tout avec amitié jouissoit chez eux de la plus grande sureté. Les lois mêmes y avoient pourvu. Quiconque osoit attenter à la vie d'un étranger étoit plus sévèrement puni que s'il eut trempé ses mains dans le sang d'un de ses compatriotes. Des peuples policés ne sont ils pas aujour-

Ils sont hospitaliers.

jourd'hui plus barbares à ce ſujet que les Boïens ſauvages?

Le peuple eſclave.

La nation étoit diviſée en trois claſſes, les Druïdes ou les Prêtres, les Chevaliers ou les Gens de guerre, les Plébëïens ou le Peuple. A proprement parler il n'y en avoit que deux. Le peuple, traité en eſclave, n'oſant rien entreprendre, n'ayant aucun droit de ſuffrage dans les délibérations, étoit compté pour rien. Quoique paſſionnés pour la liberté on voyoit ſouvent pluſieurs de ces malheureux chercher leur ſubſiſtance & leur ſureté dans la ſervitude, en ſe vendant à quelque chevalier. La miſère les forçoit à ſe donner des chaînes que leur naturel rejettoit. Si des femmes, après la perte d'une bataille, ſe donnoient la mort pour éviter l'eſclavage, on en peut conclure le prix que la nation attachoit à la liberté & la violence du ſacrifice de celle ci.

Les armes ſont la profeſſion des chevaliers.

Les Chevaliers étoient deſtinés au metier des armes. Chacun d'eux avoit un nombre de vaſſaux proportionné à ſa naiſſance & à ſes richeſſes. Lorſque la nation étoit menacée d'une guerre, c'étoit à eux à faire prendre les armes à leurs vaſſaux, à leurs eſclaves, & à les conduire en campagne. Quelque grande que put

être

être leur autorité sur les derniers, il ne paroît cependant pas qu'elle s'étendît jusqu'au droit de vie & de mort. Ils formoient après les Druïdes la classe la plus distinguée de la nation, ou plutôt, ils étoient avec eux les maîtres du gouvernement. Ces deux corps régloient de concert les affaires publiques dans une assemblée générale qui se tenoit chaque année, & le peuple, leur automate, devoit se soumettre à leurs décisions. Un respect aveugle pour les prêtres étoit le premier principe de cette soumission extraordinaire de la part d'une multitude enthousiaste de la liberté.

Les Druïdes se font respecter.

Les Druïdes étoient ces prêtres pour lesquels le peuple avoit une vénération outrée. Quelques uns faisoient profession de garder le célibat. Tous menoient une vie solitaire au milieu des bois. Cette retraite loin de la société donnoit une haute idée de leur vertu à une nation superstitieuse, aux yeux de laquelle tout extraordinaire étoit merveilleux. Quelques foibles connoissances de l'astronomie, de la philosophie, de la médecine, les faisoient regarder comme les dépositaires des sciences, fixoient sur eux l'admiration d'une multitude ignorante. La bonne opinion, qu'on avoit de leurs mœurs &

de

de leur ſavoir, avoit engagé à leur confier l'inſtruction de la jeuneſſe. Ils en étoient ſeuls chargés, & cette importante fonction achevoit de les rendre maîtres des eſprits & des cœurs. Mais c'étoit ſurtout le pouvoir illimité dont ils jouiſſoient qui les élevoit ſi fort audeſſus du reſte de la nation. Tout ce qui concernoit la religion étoit de leur reſſort. Fixer le droit public, juger les différens des particuliers, établir les récompenſes & les punitions, étoient des prérogatives attachées à leur ordre. Revêtus de la puiſſance judiciaire, ils ſavoient faire reſpecter leurs jugemens. Quelqu'un oſoit il y contrevenir? Une ſentence d'anathême lui interdiſoit les ſacrifices. C'étoit la peine la plus terrible pour ce peuple ſuperſtitieux. L'excommunié étoit exclu de la ſociété, abhorré de tout le monde. L'anathême diſpenſoit de tous les devoirs à ſon égard. La juſtice même refuſoit d'écouter ſes demandes & ſes plaintes. On le regardoit, on l'évitoit comme un peſtiféré capable de communiquer la contagion à ceux qui auroient commerce avec lui.

Leurs privilèges.

On ne doit pas être étonné que les Druïdes, ſi révérés, ſi puiſſans, jouiſſent des plus beaux privilèges. Dépoſitaires du gouvernement, ils ne contribuoient point

aux

aux beſoins de l'état; ils étoient exempts d'impôts. Quoiqu'ils décidaſſent la guerre ou la paix, ils étoient diſpenſés de tout ſervice militaire & généralement de toutes les charges de la république. Ces priviléges, qui s'étendoient jusqu'à leurs diſciples, attiroient une nombreuſe jeuneſſe à leurs écôles. On y couroit ſans doute plus par envie de jouir de ces exemptions que par amour pour les ſciences qui y étoient enſeignées. Car il eſt facile de concevoir que les Druïdes n'avoient que des connoiſſances bien imparfaites, pour ne pas dire groſſières. On va voir que leurs idées ſur la religion étoient très éloignées des principes de l'humanité. La Théologie faiſoit cependant la principale de leurs études.

La religion ſimple dans ſon origine dégénéra presque toujours en polythéisme chez les nations idolâtres. Les Boïens, après avoir adoré un Etre ſuprême qu'ils appelloient Eſus, reconnurent un grand nombre d'autres divinités. Mercure, regardé comme l'inventeur des arts, eut ſon culte particulier. Apollon & Mars eurent leurs autels, le premier comme préſidant aux maladies, le ſecond à la guerre. Ce peuple ſuperſtitieux règloit le nombre & le culte de ſes Dieux ſur l'uti- *Pluralité des Dieux.*

l'utilité qu'il en eſpéroit. Il reconnoiſſoit l'empire de Jupiter dans le ciel, mais le croyant trop éloigné pour entendre les vœux qu'il pourroit lui adreſſer, il bornoit ſon culte à la ſimple croyance. C'étoit le Dieu Dis qui étoit honoré d'une manière toute particulière, parceque les Druïdes l'avoient dépeint comme le pere de la nation. Delà venoit l'uſage des Boïens de commencer à compter les jours & les mois au coucher du ſoleil.

Inhumanité des ſacrifices.

Comme ils ſurpaſſoient tous les peuples en ſuperſtition, le culte qu'ils déféroient à leurs Dieux tenoit de leur aveugle crédulité. S'ils n'euſſent immolé que des animaux, leurs ſacrifices n'auroient rien eu de plus choquant que ceux des Iſraëlites; mais une ſuperſtition barbare les porta à ſacrifier des victimes humaines. C'étoit dans des conjonctures périlleuſes, comme dans les grandes maladies, dans les dangers de la guerre & des combats, qu'ils immoloient ou qu'ils faiſoient immoler des hommes. Ils ne connoiſſoient point de plus ſûr moyen d'appaiſer la colère des Dieux, de ſe les rendre propices. C'étoit la doctrine des Druïdes. On ſacrifioit de préférence les criminels, tant qu'on en trouvoit. A leur défaut les innocens devenoient les victimes d'une cruelle & fatale

fatale crédulité. La manière dont ſe faiſoient ces odieux ſacrifices tenoit encore plus de la barbarie. On formoit d'oſiers des idoles d'une grandeur monſtrueuſe qu'on rempliſſoit d'hommes vivans. Les Druïdes eux mêmes faiſoient enſuite l'office de ſacrificateurs. Ils mettoient le feu à ces idoles qui en ſe conſumant étouffoient, conſumoient les victimes. Quelle affreuſe barbarie! On croyoit cependant par cette cruelle oblation rendre les ſacrifices beaucoup plus agréables aux Dieux.

La raiſon, l'humanité n'étoient pas plus obſervées dans les funérailles que dans les ſacrifices. Le chef d'une famille étant mort, on lui rendoit les derniers devoirs avec beaucoup de magnificence. La cérémonie ſe terminoit par brûler ſon cadavre. Les meubles de prix, les animaux, les eſclaves, les vaſſaux, tout ce à quoi il avoit paru attaché pendant la vie étoit enſuite livré aux flammes ſur le même bûcher. C'étoit donc un malheur pour des eſclaves & des vaſſaux de mériter l'affection de leur maître. Mais on penſoit rendre par ces cruautés la vie future plus agréable au défunt. L'immortalité de l'ame étoit une ſuite néceſſaire de ces cruelles extravagances. Il paroît

Des funérailles ſont auſſi barbares.

que

que les Boïens en faisoient un dogme, & que la croyance d'une autre vie étoit chez eux le premier motif du mépris de la mort. Leurs idées sur l'avenir étoient bien grossières ; mais elles servent à nous faire gémir des écarts de l'esprit humain abandonné à sa foiblesse, & à nous faire sentir le prix, la nécessité d'une lumière surnaturelle qui nous instruisît mieux de notre destinée.

Loix du mariage un peu moins révoltantes

Les loix du mariage en quelques points plus conformes à l'équité naturelle sembloient moins s'écarter de la droite raison. L'époux devoit par une partie de ses biens dont on faisoit l'estimation compenser la dot que lui apportoit l'épouse. Le tout étoit en quelque façon séquestré, & des fruits qui en provenoient on formoit une bourse commune qui appartenoit également aux deux époux. La mort de l'un rendoit l'autre héritier. Tout jusqu'ici paroît dans l'ordre & la plus exacte égalité. Mais que l'autorité du mari sur sa femme & ses enfans allât jusqu'au droit de vie & de mort, les premiers principes de la loi de nature s'y opposoient. Une femme, loin de jouir réciproquement d'un si abominable privilége, étoit traitée en esclave si on la soupçonnoit du meurtre de son mari. Les tortures mêmes étoient employées

ployées pour en arracher l'aveu du crime dont elle étoit ſuſpecte. Si elle étoit convaincue, rien ne la diſpenſoit du feu & de tous les genres de ſupplices.

Telle eſt la deſcription générale que fait Céſar des mœurs des Gaulois & par conſéquent des Boïens. Si l'on remarque entre tous les peuples Germains une conformité de mœurs, d'uſages, de coutumes, de pratiques religieuſes, il paroît certain que la même choſe avoit lieu chez les nations Celtes, & s'il y eut eu parmi celles-ci quelque variété dans les mœurs, dans le caractère, Céſar n'auroit pu en tracer un tableau auſſi général, il auroit été obligé de marquer les différences. L'ame belliqueuſe, que le conquérant Romain attribue aux Gaulois, convenant particulièrement aux Boïens, c'eſt un puiſſant motif de croire que ceux-ci avoient part en tout à la deſcription qu'il fait de ceux-là. Il eſt vrai que Céſar ne pénétra dans les Gaules que pluſieurs ſiècles après les migrations des Boïens, ce qui donneroit lieu de penſer qu'il n'eut aucune connoiſſance de ce peuple. Mais quand même toute la nation auroit ſuivi Bellovèſe & Sigovèſe, ce qui n'eſt d'aucune probabilité, il eut cependant occaſion de la connoître enſuite, puiſqu'il donna même des établiſſe-

mens dans les Gaules à un grand nombre de Boïens après la défaite des Helvétiens. Les mœurs des Gaulois n'avoient-elles point changé durant ce long intervalle depuis le départ des Boïens jusqu'à l'arrivée de César? Un pareil changement détruiroit la conformité des usages des Boïens en Bohême avec ceux que décrit le conquérant des Gaules. Mais qu'on suive la marche qu'ont tenue les nations non policées. L'histoire apprend qu'elles ont été fidelles à l'observation de leurs pratiques anciennes, & que les révolutions dans les mœurs & la religion ont toujours été occasionnées par le mélange des peuples. Les Gaulois, qui n'avoient eu jusqu'alors aucun commerce avec d'autres nations, conservoient donc au tems de César les mêmes usages qu'ils avoient apportés dans les Gaules, & la description qu'il en fait nous instruit pareillement des mœurs & des coutumes, que les Boïens apportèrent en Bohême.

Bellovèse établit sa colonie en Italie.

La colonie que Bellovèse conduisit en Italie étoit composée, outre les Boïens, d'une foule d'autres peuples Gaulois. Le passage des Alpes ne fut pas le seul obstacle qu'elle eut à vaincre. Il fallut combattre les Etrusques & quelques autres nations Aborigénes, qui occupoient les belles contrées au-delà de ces monts. La seule

vue

vue d'un pays si riche étoit capable d'inspirer du courage aux Gaulois. Une bataille sur les bords du Tésin les rendit vainqueurs des Etrusques. Ils les chassèrent devant eux & les resserrèrent sans peine dans une petite étendue de pays. Rome pour ainsi dire naissante ne songeoit pas encore à l'empire du monde. Par foiblesse ou par défaut de prévoyance elle ne s'opposa point aux conquêtes des Gaulois, qui dévoient dans peu devenir ses plus redoutables ennemis. La beauté, les richesses de l'Italie attirèrent bientôt d'autres colonies des Gaules. Ces peuples se multiplièrent, se fortifièrent dans leurs nouveaux établissemens. Ils construisirent des villes. Côme, Milan, Brescia, Crémone, & quelques autres furent, dit-on, leur ouvrage.

Rome prise & brulée par Brennus.

La fertilité de leur nouvelle patrie, une longue inaction n'énerva pas le courage des Gaulois. Ils avoient passé plus de deux cens ans dans les riches contrées qu'arrose le Pô, lorsqu'ils commencèrent à inquiéter les Romains. Brennus irrité de la perfidie Romaine, après une victoire remportée sur l'Allia, sur les forces de la République, mena ses Gaulois devant Rome. Les braves Boïens faisoient la principale force de son armée. Rome prise, pillée, brûlée, la République n'avoit plus

de défenſe que dans le capitole aſſiégé par le rédoutable Brennus. Au moment d'expirer, elle acheta la retraite des ennemis, qu'une invaſion des Vénètes rappelloit chez eux.

Les Boïens ennemis des Romains.

Autant cet événement en impoſa aux Romains, autant il inſpira d'audace aux Boïens & aux autres Gaulois. La bonne fortune de ceux-ci les enhardit à tout oſer contre ceux-là. En ennemis jurés de la République, ils prirent les armes contr'elle dans toutes les occaſions. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, on les vit long-tems lutter contre les forces Romaines, faire des incurſions, porter la déſolation ſur les terres de Rome, & s'allier avec tous les ennemis de la République. L'an 535 de Rome, les Gaulois d'Italie, en déſertant du camp de Scipion pour paſſer dans celui d'Annibal, firent aſſez connoître que des défaites n'avoient pu les aſſervir au joug Romain, & qu'ils avoient conjuré la perte de l'orgueilleuſe République. Mais laiſſons aux hiſtoriens de Rome le ſoin de détailler les guerres des Boïens d'Italie, pour nous occuper particulièrement des habitans de la Bohême. Le peu qui vient d'être dit des premiers ſuffit pour donner une idée de leur valeur, & de ce caractère martial que les derniers ne démentiront pas.

La

La colonie de Sigovèſe reſta plus de trois cens ans concentrée au milieu de la forêt d'Hercinie ſans qu'elle fit parler d'elle. Les limites de ſa nouvelle patrie la mettoient à couvert de toute inſulte de ſes voiſins. Il avoit fallu un courage Gaulois pour franchir une chaîne de montagnes couvertes de bois, qui en impoſoient par leur obſcurité. Mais ces difficultés mêmes, en arrêtant les peuples Germains, faiſoient la ſureté des Boïens. Ceux-ci privés de toute communication au dehors purent ſans gêne ſe multiplier, peupler le pays. Il ne paroît pas qu'ils euſſent reçu de nouvelles colonies des Gaules, comme leurs premiers compatriotes qui avoient paſſé les Alpes. Il en coûtoit moins pour faire le voyage d'Italie que celui de Bohême, qui devoit leur paroître relativement ſituée à l'extrémité du monde. La différence des climats influoit ſans doute beaucoup auſſi ſur le choix des Gaulois. Il étoit naturel qu'ils préféraſſent un ſol riche, cultivé, & dans leur voiſinage, à une contrée éloignée, ſous un climat moins doux, & de laquelle ils n'avoient aucune connoiſſance. La population de la Bohême devoit donc être l'unique ouvrage de la colonie de Sigovèſe.

La colonie de Sigovèſe long tems iſolée en Bohême.

Eſt-

Elle n'eut point de part à la prise de Rome.

Est-il croyable que les Boïens ainsi isolés au centre de l'Hercinie se fussent joints, comme le prétend un ecrivain moderne, à leurs compatriotes d'Italie, lorsque ceux-ci allèrent sous la conduite de Brennus incendier Rome? Le simple exposé du fait mettra le lecteur en état de juger. Aruns de Clusium en Etrurie, ayant reçu un déni de justice de la part de ses concitoyens, devint l'ennemi de sa patrie. Dans le dessein de compléter sa vengeance, il intéressa les Gaulois dans sa querelle. Brennus à leur tête va assiéger Clusium. Les Clusiens implorent le secours de Rome qui envoye les trois jeunes Fabius pour négocier la paix. Ces ambassadeurs choquent Brennus par leurs discours; ils le trompent indignement en entrant dans la ville assiégée, sous prétexte de conférer avec les Clusiens, & en prenant les armes pour combattre avec eux contre les Gaulois. Brennus, révolté de cette perfidie, lève le siége, marche à Rome, demande satisfaction à la République, & sur son refus prend la capitale, la pille & la brûle. Voilà le fait. Les Boïens isolés en Bohême ignoroient assurément ce qui se passoit en Italie, surtout dans un cas aussi imprévu, aussi subit que l'étoit celui-ci. Il auroit donc fallu que Brennus les eut appellé. Mais si une armée de cent cin-

quante

quante mille hommes avoit ſuffi à Bellovèſe pour vaincre les nations d'Italie, & nommément les Etrusques, un pareil nombre de ſoldats auroit à plus forte raiſon ſuffi à Brennus pour aſſiéger Cluſium, & ce Général n'auroit pas eu beſoin de ſecours étranger. Ajoutez à cela qu'il pouvoit alors lever en Italie même une armée beaucoup plus nombreuſe; car depuis l'arrivée de Belloyèſe jusqu'au ſiége de Cluſium, il s'étoit écoulé au-delà de deux cens ans, & durant ce long ſéjour les Gaulois toujours en paix s'étoient certainement beaucoup multipliés. Comment donc Brennus eut-il été dans le cas d'appeller les Boïens de Bohême pour faire le ſimple ſiége d'une ville? Il ſeroit encore bien moins raiſonnable de ſuppoſer qu'il n'eut demandé leur ſecours qu'après ſa réſolution de marcher à Rome. Car ce deſſein ne fut point médité. Brennus en attaquant les Cluſiens ne ſongeoit pas aux Romains. Ce fut la perfidie de ceux-ci qui le décida ſubitement à s'avancer contre leur ville. La réſolution en fut priſe & exécutée au même inſtant. Cette promptitude exclut évidemment tout deſſein, & même toute poſſibilité de recevoir du ſecours, d'un pays auſſi éloigné que l'eſt la Bohême de l'Etrurie, ou la Toſcane. L'écrivain qui a donné dans cette erreur, a été vraiſemblablement

ſéduit

séduit par le nom de Boïens. Il s'en trouvoit dans l'armée de Brennus & c'étoit même le plus grand nombre; mais ces Boïens étoient les descendans de ceux qui avoient suivi Bellovèse. Ils occupoient le pays situé entre Bologne & Ravenne.

Av. J. C. 280.

La population l'oblige à envoyer une première colonie en Thrace

La colonie de Sigovèse ne s'étoit donc point fait connoître durant plus de trois siècles. Presque ensevelie dans l'enceinte de l'Hercinie, elle n'en sortit que pour satisfaire aux besoins d'une population nombreuse. On conçoit que cette nation dut à la faveur d'un si long repos se multiplier prodigieusement. La Bohême ne suffisant plus pour la contenir, elle s'étoit étendue jusqu'aux rives du Danube. Cette migration, toute foible qu'elle étoit, en annonçoit de plus grandes. Ce peuple, malgré la longue inaction dans laquelle il avoit vécu, n'avoit point dégénéré de la valeur de ses ancêtres: même hardiesse à tenter la fortune, même ardeur dans les combats. Son goût particulier pour les aventures, joint à la nécessité de chercher ailleurs des demeures que la Bohême lui refusoit, le détermina à envoyer des colonies au dehors. La première, sous la conduite d'un chef nommé Cambaule, pénétra jusqu'en Thrace, & revint presque aussitôt chargée de riches dépouilles. Ces richesses étrangères furent diffi-

diſſipées avec plus de facilité qu'elles n'avoient été acquiſes ; les colons ſe trouvèrent bientôt réduits à chercher leur nourriture dans la pénible culture des champs. La fatigue dont ils avoient perdu l'habitude leur fit regretter leur bonne fortune. Il leur en avoit coûté moins de peines pour vivre de pillages. En vantant les délices qu'ils avoient goûtées dans les pays étrangers, en gémiſſant de la pauvreté de la Bohême, en ſoupirant ſans ceſſe après un chef qui les reconduisît dans de riches contrées, ils inſpirèrent leurs ſentimens à leurs compatriotes. Le goût des expéditions étrangères gagna les eſprits, ſe répandit comme une épidémie. On ne parla plus que d'une migration prochaine, & les aventuriers ſe préſentèrent en ſi grand nombre, qu'il fut réſolu d'en former trois corps ſous pluſieurs chefs.

Les Boïens diviſés en pluſieurs tribus.

C'étoit dans les anciens tems la coutume que chaque nation ſe diviſât en pluſieurs tribus, qui prenoient des noms différens, & qu'elles conſervoient dans leurs migrations. Soit que les Boïens euſſent été déja diviſés de la ſorte dans les Gaules, ſoit qu'en ſe multipliant en Bohême ils s'y fuſſent partagés, on les trouvoit, au tems des migrations, diſtribués en pluſieurs peuplades. Les Trocmiens, les Tectoſages, les

les Tolistoboïens, & d'autres, sembloient par la variété des dénominations former des peuples différens. Tous avoient cependant les mêmes lois, les mêmes mœurs, le même caractère, à l'exception des Tolistoboïens, qui montrèrent plus de férocité & de courage que les autres. C'étoit toujours la même nation partagée en diverses tribus, qui formoient autant de cités distinctes.

Ils forment trois nouvelles colonies.

L'appas du butin ayant donc autant que la nécessité, décidé une multitude innombrable de Boïens à courir les hasards de la fortune; on en composa trois nombreuses colonies, à chacune desquelles on donna des chefs. Céréthrius fut chargé de conduire la première chez les Thraces & les Triballes. Brennus, aussi vaillant capitaine que l'incendiaire de Rome, mais odieux par son insatiable avarice, prit avec Acichorius le commandement de la seconde. Celle-ci passa en Pannonie. La troisième sous les ordres de Bolgius ou Belgius pénétra en Illyrie & en Macédoine. Des troupes guidées par l'envie de piller ne devoient pas être fort dociles à la voix de leurs chefs. Aussi vingt mille Trocmiens, Tectosages & Tolistoboïens se révoltèrent contre Brennus & choisirent d'autres conducteurs.

On

On ne ſait quelle fut la fortune de la colonie aux ordres de Céréthrius. Il eſt probable qu'après avoir contenté ſa paſſion pour le pillage, elle rentra dans ſa patrie avec les dépouilles des peuples qu'elle avoit mis à contribution. Celle de Bolgius eut à peu près la même deſtinée. La marche de ce capitaine répandit d'abord partout la conſternation & la frayeur. Les princes & les peuples ſe crurent heureux d'acheter la vie & la ſureté, en lui ouvrant leurs pays & leurs tréſors, en ſe ſoumettant volontairement à ſon joug. Le ſeul Céraunus, Roi de Macédoine, oſa prendre les armes pour s'oppoſer à une troupe d'aventuriers. Ce Prince odieux venoit de s'emparer des états de Séleucus, ſon bienfaiteur, qu'il avoit aſſaſſiné. Il ſe crut établi pour ſoutenir les droits de la nature & des gens, tandis que les loix de l'humanité & de la gratitude demandoient vengeance de ſa ſcélérateſſe. La poſſeſſion de la Macédoine lui inſpiroit le plus fol orgueil. Devenu par un meurtre l'héritier d'une partie de l'empire du grand Alexandre, il s'imaginoit préſomptueuſement avoir auſſi hérité de la valeur du conquérant de l'Aſie. Il ſe croyoit invincible avec ſes Macédoniens, dont les ancêtres avoient triomphé de l'univers entier. Lorſque les ambaſſadeurs de Bolgius lui propoſèrent d'acheter

Succès de la première & de la ſeconde.

Céraunus s'oppoſe envain à Bolgius.

ter la paix à l'exemple des autres princes, il les traita avec mépris, regardant leur démarche comme un effet de la crainte qu'ils avoient de sa puissance. Sa réponse fut qu'il leur accorderoit la paix qu'ils demandoient, à condition qu'ils lui livreroient leurs armes & leurs chefs en otages. Une pareille proposition fit rire les ambassadeurs, qui la regardèrent comme l'effet du plus violent délire. Toute négociation cessa; les armes durent vider le différent; on se prépara de part & d'autre à en venir aux mains. La bataille se donne. Les Macédoniens sont taillés en piéces, mis en fuite. L'orgueilleux Céraunus tombe lui même sous les coups des Boïens, expie par sa mort les crimes dont il s'est rendu coupable. Les vainqueurs lui coupent la tête, l'attachent au bout d'une lance, & la portent dans toute l'armée. Les Macédoniens, que ce spectacle déséspére, courent s'enfermer dans les villes & y répandent la consternation. Toute la nation vole éperdue dans tous les temples implorer le secours de ses Dieux. Elle invoque jusqu'aux manes de Philippe & d'Alexandre, comme si ces héros eussent pu sortir de la poussiére du tombeau, & venir lui rendre la gloire qu'elle s'étoit acquise sous leurs lois. Toute la Macédoine retentit de pleurs, de lamentations. Un seul homme, Sosthène,

Il périt dans le combat.

Softhène, un des premiers de la nation, conferve fa raifon dans ce bouleverfement général. Il reproche à fes compatriotes leur foible pufillanimité; il leur fait entendre que leurs larmes font fuperflues; que c'eft en imitant la valeur d'Alexandre qu'ils pourront foutenir fa fortune, fa gloire & fon empire; qu'ils cefferoient d'être Macédoniens en tremblant à la vue d'une poignée d'aventuriers, eux qui avoient fubjugué plus de peuples qu'il n'y avoit d'hommes dans la troupe ennemie, qu'ils fembloient tant appréhender. Ces paroles de Softhène firent revenir les efprits à eux mêmes. La frayeur fe diffipa. Voyant que le courage avoit repris le deffus, il mena fièrement fes compatriotes à l'ennemi. Les Boïens dans l'ivreffe de leur victoire fe livroient à la joie & au pillage. La vue des Macédoniens, qui fe préfentoient en bonne contenance, leur en impofa. Bolgius ne jugea pas à propos de rifquer les fruits de fa première fortune. Au lieu de marcher à l'ennemi il rebrouffa chemin, ramena fa colonie enrichie des dépouilles des Macédoniens, & des contributions extorquées des autres peuples, qui avoient préféré une honteufe foumiffion à une défenfe glorieufe.

Softhène fauve la Macédoine.

Bren-

Av. J. C. 279.

Brennus chef de la troisième. Son stratagème pour encourager les Boïens.

Brennus montra de la joie en apprenant la victoire de Bolgius; mais à la nouvelle de sa retraite, il l'accusa de ne savoir pas profiter de la fortune, il le blama d'avoir quitté avec tant de facilité un pays aussi riche que la Macédoine. L'espoir d'y trouver encore au moins une partie des richesses immenses, qu'Alexandre y avoit accumulées de toutes les parties du monde, le détermina à y faire une expédition. La Pannonie, qu'il pilloit depuis un an, n'offrant plus rien qui put satisfaire son avarice, résolu de chercher ailleurs meilleure fortune, il usa d'un ingénieux stratagème pour attirer une jeunesse nombreuse sous ses étendards, & pour lui inspirer du courage. Une harangue étudiée auroit fait peu d'impression sur une nation guerrière. Il falloit imaginer ce qui pouvoit lui parler aux yeux & flatter son penchant. Brennus, ayant choisi parmi des prisonniers grecs tout ce qu'il y avoit de plus ignoble, de plus mauvaise mine, en composa une sorte de bataillon. C'étoit un tas de nains, d'hommes contrefaits, chauves, exténués, pâles, moribonds, un assemblage de spectres hideux, que la nature humaine avouoit à peine. Cette ridicule collection fut amenée en présence de l'élite de la jeunesse Boïenne. Celle-ci, grande, bien faite, vigoureuse, couverte d'armes brillantes, re-

gar-

garda avec un souverain mépris une si singulière espèce d'hommes. Ces pauvres Pygmées essuyèrent la risée des Géans. Brennus, profitant avec adresse de la disposition des Esprits, déclara alors aux siens que tel étoit l'ennemi auquel il vouloit les conduire, que ces hommes méprisables, qu'ils voyoient, étoient les défenseurs de la Grèce, que c'étoient eux qui avoient quelques années auparavant rendu Alexandre maître de l'univers, & qui lui avoient acquis le glorieux surnom de Grand. Il ajouta qu'il craignoit une seule chose, que des Gaulois, dont la bravoure étoit si célèbre, ne se trouvassent offensés de marcher contre des nains, à la vérité conquérans du monde, mais sur lesquels la victoire paroîtroit presque plus flétrissante que glorieuse pour les vainqueurs. Ce petit discours de Brennus excita l'ardeur guerrière des Boïens, qui coururent en foule se ranger sous ses drapeaux. Dans cet empressement général de partager sa fortune, il eut la liberté de choisir des troupes d'élite & de former une armée très nombreuse. Elle consistoit en cent cinquante deux mille hommes de pied & vingt mille quatre cens chevaux. Chaque chevalier étoit suivi de deux hommes à cheval, qui comme des aides de camp devoient être prêts à le secourir en cas d'événement fâcheux. S'il per-

Il lève une armée prodigieuse. Discipline de sa cavalerie.

perdoit ſon cheval, le premier aide lui donnoit auſſitôt le ſien. S'il périſſoit en combattant, ou par quelque autre accident, il étoit ſur le champ remplacé par ce même aide, & celui-ci devoit l'être en pareil cas par le ſecond. Cette précaution, imaginée pour éterniſer le corps de la cavalerie, l'augmentoit prodigieuſement, & au lieu de vingt mille quatre cens chevaux on en comptoit audelà de ſoixante mille. Une armée ſi formidable eut été, avec une bonne diſcipline, capable de conquérir la Grèce & l'Aſie entière. L'avarice de Brennus en cauſa l'inutilité & la perte.

Il pourvoit à la ſureté de la Bohême.

La Pannonie & l'Illyrie avoient beaucoup ſouffert des véxations de ce capitaine. Craignant que ſon abſence n'autoriſât ces peuples à uſer du droit de repréſailles, il eut la précaution de mettre en ſureté les frontières des Boïens, en laiſſant un corps aſſez nombreux pour s'oppoſer aux entrepriſes des nations voiſines. Les limites de la Bohême s'étendoient alors jusqu'au confluent de l'Ens & du Danube. Il eſt bien probable, qu'afin de contenir les Pannoniens, on conſtruiſit dans ce tems Boïodurum ſur les bords de l'Ens, près de ſon embouchure dans le Danube.

Toutes

Toutes ces meſures priſes, Brennus partit à la tête de ſon armée formidable. Dèsqu'il fut arrivé en Dardanie, vingt mille Trocmiens, Tectoſages, Toliſtoboïens, refuſèrent, on ne ſait par quel motif, d'obéir à ſes ordres, ſe ſéparèrent du corps d'armée, & ſe ſoumirent à deux autres chefs, Lomnorius ou Leonorius, & Lutarius. Cette défection, foible en ſoimême, devenoit préjudiciable, en ce que Brennus perdoit une partie de ſes meilleurs troupes. Elle ne l'empêcha cependant pas de pourſuivre ſa marche, & d'entrer en Macédoine. Softhène, énorgueilli de ſa première fortune, comptant ſur le même ſuccès, tenta en vain de s'oppoſer à l'irruption qui menaçoit ſa patrie. Ce n'étoit plus le timide Bolgius, qu'il avoit à combattre. Brennus ne craignoit pas de perdre des tréſors, qu'il n'avoit pas encore, & dont la recherche le rendoit plus déterminé. Ses Boïens, non moins avides que lui, cherchoient à vaincre & à s'enrichir des dépouilles des vaincus. Le nombre & la valeur écraſèrent du premier choc le courageux Softhène avec ſes Macédoniens. Tout le pays devint la proie des vainqueurs. Les riches dépouilles de toutes les nations ſubjuguées par Alexandre, tombèrent au pouvoir de Brennus. Ce fut l'époque fatale de la corruption & de l'aveuglement du

Son départ pour la Macédoine. Rebellion des Toliſtoboïens.

Softhène eſt vaincu. Brennus déploye ſon avarice.

Capitaine Gaulois. Son ame trop ſenſible à l'appas des richeſſes, ſe livra avec une funeſte complaiſance, à la contemplation des tréſors Macédoniens. L'écueil étoit dangereux. La jouiſſance presque toujours engendre les deſirs. Brennus eut à peine acquis, qu'il ſongea à acquérir encore plus. Son avidité ne connut plus de Bornes, ne ſe fit aucun ſcrupule de dépouiller les Dieux en pillant leurs temples. Il ſavoit colorer ſes larcins de ſentences analogues à l'impiété de ſes ſentimens. „Il eſt juſte, diſoit-il, que les Dieux faſſent part de leurs „richeſſes aux hommes, qui en ont plus „beſoin qu'eux, & qui ſavent en faire meil„leur uſage."

Il veut piller le temple de Delphes.

Le temple de Delphes, célébre par les oracles qui s'y rendoient, enrichi des offrandes de toute la grèce, qui y accouroit pour conſulter le prêtre d'Apollon, attiroit ſurtout les avides regards de Brennus. Guidé par l'envie de le piller, il partit de la Macédoine, & traverſa la Grèce alarmée de ſon projet ſacrilége. Son armée s'avança ſans obſtacle jusqu'au fleuve Sperchius; mais là commencèrent les difficultés. Les Grecs, que la religion animoit à la défenſe du temple de Delphes, avoient pris les armes. Une armée de vingt trois mille cent quatre-vingt-dix ſan-

Armée des Grecs pour défendre les

fantassins, & de trois mille cavaliers, étoit Thermopyles
postée pour défendre le passage des Thermopyles, défilé étroit que Léonidas avec trois cens Spartiates avoit, environ deux cens ans auparavant, courageusement disputé à Xerxès, suivi de toutes les forces de l'Asie. Si les Grecs opposèrent à Brennus une armée plus forte qu'à Xerxès, c'est qu'ils craignoient plus le premier que le dernier, ou qu'ils n'étoient plus ce qu'ils avoient été. Un détachement de cette armée envoyé sur le Sperchius, avoit rompu tous les ponts sur ce fleuve, & s'étoit campé sur le bord en attendant l'arrivée des Boïens, pour leur empêcher le passage. Brennus trouva donc deux ennemis à combattre, la rapidité du fleuve & les Grecs. La difficulté du trajet ralentit son impétuosité. Ne voulant risquer ni son armée ni sa fortune, il détacha sécrétement dix mille hommes de ses meilleures troupes, auxquels il donna ordre de côtoyer le Sperchius, & de chercher un gué, ou de passer à la nage, s'ils trouvoient un endroit où le fleuve fût moins rapide. Campé vis-à-vis de l'ennemi, il le contint pendant ce tems, & favorisa l'exécution de son Projet. Les dix mille Boïens franchirent librement le fleuve, les uns à la nage à l'aide de leurs boucliers, les autres à la faveur de quel-

que gué. Quelle fut la surprise de Grecs, qui ne soupçonnoient pas même le stratagême, lorsqu'ils virent ces braves qui avoient éludé leur vigilance! Ils abandonnèrent promptement leur poste & coururent dans le camp annoncer l'approche d'un ennemi qui pour les avoir adroitement trompé leur paroissoit plus redoutable. Brennus profita en hâte de leur retraite, fit réparer les ponts & passa avec son armée qu'il conduisit aux Thermopyles. Le petit nombre des Grecs lui inspiroit la plus funeste présomption. Ignorant que la multitude ne fait pas la valeur, il regardoit la victoire comme assurée. Elle eut pu l'être ailleurs qu'aux Thermopyles. Mais Léonidas avoit prouvé que trois cens hommes suffisoient pour défendre ce défilé contre la plus grande armée. Les Grecs, au nombre de vingt trois mille pouvoient donc en se succédant par corps de trois cens lasser, dompter les nombreux Boïens. Brennus ne réfléchissoit pas que sa cavalerie ne pouvoit lui être d'aucun service dans ces gorges étroites de montagnes escarpées. Il oublioit que les Grecs étoient déjà instruits à profiter de l'avantage du terrain & à y tailler en pièces des armées aussi puissantes que pouvoit l'être la sienne. L'expérience lui apprit trop tard qu'il avoit eu tort de mépriser

Brennus passe le Sperchius & s'avance jusqu'aux Thermopyles.

une

une poignée d'ennemis. Les Boïens combattirent avec cette fureur aveugle qui donne rarement la victoire. La vue de la mort qui les poursuivoit ne faisoit qu'animer leur courage. Accablés d'une grêle de traits décochés par les Grecs, & dont chacun portoit un coup sûr dans l'épaisseur de la mêlée, ils s'efforçoient de venger la mort de leurs compatriotes, ou de vendre bien cher leur vie en arrachant les flèches de leur propre corps pour les renvoyer à l'ennemi. Mais ces coups partis d'une main mourante étoient la plupart sans effet, d'autant plus que les Grecs avoient eu la précaution de se mettre à couvert & à même de frapper sans pouvoir l'être. Une flotte Athénienne, qui arriva sur ces entrefaites, menaçoit de prendre les Boïens en queue & de consommer leur ruine. Brennus voyant son armée entourée d'ennemis fit sonner la retraite. On se retira confusément, sans ordre & avec l'apparence d'une fuite précipitée plutôt que d'une retraite volontaire. La nature même du terrain rendit cette retraite presque aussi ruineuse que le combat. Chacun, étant empressé à sauver sa vie, ce fut à qui sortiroit le premier du danger; tous se presserent, se culbutèrent dans les gorges des montagnes. Plusieurs furent foulés aux pieds, écrasés; d'autres

Il y est battu & forcé à une retraite coûteuse.

d'autres furent renverſés dans les précipices & les marais où ils périrent miſérablement.

Il eſſuye une nouvelle défaite au mont Æta.

Brennus ne devoit plus après cette terrible déroute ni compter ſur le nombre, ni pourſuivre les honteux deſſeins de ſon avarice. Cependant l'envie de piller l'engagea bientôt dans de nouveaux malheurs. Après avoir délibéré pendant ſept jours ſur les entrepriſes qu'il pourroit faire, le réſultat des délibérations fut le pillage du temple de Minerve. Ce temple bâti ſur le mont Oeta étoit un des plus riches de la Grèce. On ne pouvoit y aborder que par un ſentier étroit & fort eſcarpé. La nature ſembloit avoir voulu le mettre à l'abri de toute violence de la part des impies. Cependant Brennus, voulant à tout prix s'enrichir, n'en jugea pas le priſe auſſi difficile que le paſſage des Thermopyles. Les Boïens autant par cupidité que par déférence aux ordres de leur chef commencèrent à grimper pour gagner le haut de l'Oeta. Mais Téléſarchus, qui étoit chargé de le défendre, les mit en déroute. Il lui étoit facile du ſommet de cette montagne eſcarpée d'arrêter, de renverſer, de foudroyer des hommes, qui ne gravilloient qu'en s'accrochant avec peine aux rochers. Brennus eut la douleur de voir échouer

ſon

son projet & son armée affoiblie par une nouvelle défaite.

Tant de revers auroient dû lui inspirer plus de sagesse, mettre un frein à son avarice; mais l'infortune parût ne servir qu'à exciter plus vivement la soif qu'il avoit des richesses. Les trésors du temple de Delphes faisoient toujours l'objet de ses désirs. Il reprit témérairement le projet de les ravir & de vaincre toutes les difficultés. La plus grande étoit de s'ouvrir le passage des Thermopyles, qui lui avoit déjà coûté tant de monde. Sa cupidité lui suggéra un moyen en apparence infaillible de le forcer. C'étoit d'obliger les Etoliens à se séparer de l'armée Grecque dont ils faisoient la principale force. La ruine de leur patrie devoit immanquablement les faire voler à sa défense, & les obliger à abandonner celle des Thermopyles. Brennus envoya en Etolie une armée de quarante mille fantassins & de huit cens chevaux. Orestorius & Combutis, les deux lieutenans qu'il chargea de cette expédition, étoient des hommes dignes par leur Barbarie d'exécuter ses ordres sanguinaires. L'Etolie fut mise à feu & à sang; hommes, femmes, vieillards, enfans, tout fut sans distinction immolé à la rage des Boïens. Leur cruauté s'assouvit jusques sur les cadavres

L'infortune ne dompte pas son avarice.

Il fait cruellement ravager l'Etolie.

davres de plusieurs malheureux, qui avoient voulu, en se poignardant eux mêmes, prévenir le fer ennemi. Rien ne devoit échapper à leur barbarie. Tels étoient les ordres de l'inhumain Brennus, ou plutôt de son avarice. Les flammes qui s'élevoient de Callium embrasé avertirent enfin les Etoliens qui étoient aux Thermopyles de la dévastation de leur patrie. Ils volèrent précipitamment à son secours. Leur présence ranima le courage des restes de leurs infortunés compatriotes. Les vieillards oublièrent les infirmités de leur âge, les femmes la foiblesse de leur sexe. Tout ce qui avoit vie ne respira bientôt plus que la vengeance. Toute la nation, le désespoir dans l'ame, tomba sur les cruels Boïens dont elle fit un carnage pareil à celui des Thermopyles. La moitié de leur armée fut immolée aux manes des Etoliens égorgés; l'autre moitié couverte de blessures porta à Brennus la nouvelle de son désastre.

Mais les Etoliens désespérés massacrent son armée.

Une trahison lui ouvre les Thermopyles.

Mais tandis que les Etoliens défendoient si vaillamment la Grèce & leur patrie, des lâches trahissoient honteusement la leur. Les Eniens & les habitans d'Héraclée, intimidés par l'ennemi, préférant leur intérêt personnel à celui de leur patrie, indiquèrent à Brennus un passage plus

plus facile que celui des Thermopyles. Le Général croyant déjà dépouiller Apollon, partit en hâte avec un corps de quarante mille hommes d'élite, laissant Acichorius dans le camp, avec ordre d'attaquer les Grecs en front aussitôt qu'il les auroit lui même pris en queue. Un brouillard épais couvrit son dessein & sa marche. Les Phocéens, qui gardoient le passage, n'apperçurent son armée qu'au moment d'en être écrasés. Trop foibles pour résister à un ennemi si supérieur, ils quittèrent précipitamment leur poste & coururent par des sentiers détournés annoncer aux gardes des Thermopyles la nouvelle irruption des Boïens. Les Grecs, contens de leur première victoire, ne furent pas d'avis d'aller les chercher. Ils abandonnèrent même le défilé, s'embarquèrent sur des vaisseaux Athéniens, & se retirèrent tranquillement chacun chez soi. Qu'on se représente la joie de Brennus lorsqu'il apprit la retraite des Grecs & les Thermopyles sans défense! A l'instant il part sans attendre Acichorius dont il croit n'avoir plus besoin, s'imaginant n'avoir plus à combattre, & va droit au temple de Delphes. Du plus loin qu'il peut l'appercevoir, il montre du doigt à ses soldats les chars & les statues colossales qui brilloient sur ses murs; il leur en exagère le prix; il

Sa ruse pour encourager ses soldats.

jure

jure que ces masses d'airain ou de bronze doré sont de pur or; il oblige sous peine de mort des prisonniers Grecs qu'il traîne à sa suite, à faire le même serment au conseil de guerre, lorsqu'il les y interrogera là-dessus en présence des généraux. La vue de tant de prétendues richesses étoit la harangue la plus persuasive pour des soldats avides. Tous bruloient d'impatience de s'en approprier une bonne partie. Si Brennus eut profité de ce moment d'ardeur, la ville & le temple étoient à lui. Deux de ses Généraux le lui conseilloient; mais un délai inconcevable, puisqu'il étoit incompatible avec sa cupidité, lui fit perdre la victoire. Les habitans de Delphes avoient eu la ruse de distribuer çà & là dans les campagnes, du vin & d'autres appas séduisans pour des Gaulois. Il fut le premier à donner dans le piége. L'abondance le détermina à faire camper ses troupes pour se reposer une nuit. On pense bien qu'elles consacrèrent ce repos à se livrer sans réserve aux vins délicieux de la Grèce. Les Delphiens l'avoient prévu. Ce retard donna le tems d'arriver à des troupes auxiliaires qu'ils attendoient. Le temple d'Apollon déjà fortifié par la nature même de sa situation, fut mis à l'abri de toute violence. Lorsque Brennus fit avancer son armée, on étoit en état de lui tenir tête. Au lieu d'une

Stratagème des Delphiens.

d'une victoire qui eut été sûre la veille, il essuya la plus sanglante déroute. Le ciel qui parut prendre la défense du temple fut le premier ennemi qu'il eut à combattre. Un violent orage, accompagné d'un tremblement de terre, répandit parmi les Boïens l'effroi, la consternation & le désordre. Frappés d'une terreur Panique, ils se tuoient les uns les autres. Les Grecs les voyant à demi vaincus les attaquèrent avec fureur, & les taillèrent en pièces. Brennus blessé ne put survivre à la honte de sa défaite. Il se poignarda. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au moment d'exécuter cette fatale résolution, il but encore un verre de vin, comme s'il eut voulu prendre des forces pour commettre son suicide, ou avoir la gloire de boire jusqu'au dernier soupir. Peut-être prétendoit-il aussi par là montrer une sorte d'héroïsme & le mépris qu'il faisoit de la mort. Telle fut la malheureuse fin de ce chef de colonie, qui ne dut sa perte qu'à l'excès de son avarice. Tant les passions sont funestes!

Les Boïens sont entièrement défaits.

Brennus au désespoir se poignarde.

Cette déroute entraîna celle du reste de l'armée. Les Grecs encouragés par le succès se mirent à la poursuite d'Acichorius. Les Boïens effrayés du massacre de leurs compatriotes, furent aisément opprimés par des vainqueurs, que la vengeance

Nouvelle défaite d'Acichorius.

& l'amour de la liberté aiguillonnoient Dans un moment cette formidable armée qui avoit menacé d'engloutir la Grèce & l'Asie, fut détruite. Il n'en échappa qu'une foible partie qui, sous les ordres de Commontorius, gagna les côtes de l'Hellespont, aujourd'hui détroit des Dardanelles. Les vingt mille braves Tolistoboïens, Tectosages, Trocmiens, qui en se séparant de Brennus avoient évité le massacre de Delphes, s'étant joints avec leurs chefs Lomnorius & Lutarius, aux débris que Commontorius avoit retirés du naufrage, il se forma encore de ces deux corps une armée assez puissante pour subjuguer la Thrace, & rendre tributaires les côtes de la Propontide, à présent mer de Marmara. La ville de Byzance, aujourd'hui Constantinople, fut condamnée à payer elle seule un tribut annuel de quatre-vingt talens d'or. Commontorius élu Roi de cette contrée établit sa résidence à Tule.

Commontorius mène les débris de l'armée en Thrace, où il est joint des Tolistoboïens

Colonie des garnisons chargées de la défense de la Bohême.

Les garnisons, établies par Brennus pour contenir les Pannoniens & les Illyriens, voyant que ces peuples ne faisoient aucun mouvement, s'étoient bientôt lassées de vivre dans l'inaction. L'amour de la gloire & l'appas du butin leur avoient inspiré de chercher fortune. Un corps de quinze mille fantassins & de trois mille cavaliers,

valiers, après avoir porté la désolation chez les Gètes & les Triballes, s'étoit jetté sur la Macédoine. Antigone Gonatas y régnoit depuis la mort du brave Sosthène. Ces Boïens à leur entrée sur ses terres, lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui faire les mêmes propositions, qui avoient été faites à l'odieux Céraunus. Il lui parut aussi honteux qu'à son prédécesseur d'acheter la paix d'une troupe d'aventuriers; mais en monarque prudent il chercha, du moins en apparence, à adoucir par l'honnêteté un peuple à craindre. Ayant admis les ambassadeurs à sa table, il leur donna un repas d'une magnificence royale: les mets les plus exquis y furent servis en vaisselle d'or. Après ce repas somptueux il leur montra son trésor, leur fit voir son camp & sa marine. La même opulence régnoit par tout. Les soldats tout couverts d'or ressembloient plutôt aux statues des Dieux qu'à des hommes. Les vaisseaux paroissoient réunir toutes les richesses de la terre & des mers. Un pareil étalage ne fit qu'enflammer l'avidité des Boïens, qui déjà dévoroient des yeux toutes ces riches dépouilles. Antigone essaya en vain de les intimider en leur faisant voir des éléphans; le mépris qu'ils avoient conçu de ses troupes efféminées les rassura contre la crainte de ces animaux extraordinaires. De

Accueil fait à ses ambassadeurs par Antigone.

retour

De retour au camp ils opinent au pillage de la Macédoine.

retour au camp ils firent à leurs compatriotes le détail de tout ce qu'ils avoient vu. On conçoit avec quelle vivacité ils décrivirent les trésors du Roi de Macédoine, la richesse de l'armure de ses soldats. Le goût du pillage leur inspiroit l'envie de s'emparer d'un si riche butin, & la mollesse des troupes Macédoniennes leur donnoit l'espoir d'y réussir. Leur opinion fut qu'on devoit refuser la paix à Antigone à quelque prix qu'il voulut l'acheter. En dépeignant avec les plus vives couleurs, & l'immensité du butin qui étoit à faire, & la facilité de vaincre des hommes, qui n'en avoient que le nom & la figure, ils amenèrent aisément leurs compatriotes à leur sentiment. On ne soupira bientôt qu'après la vue d'un ennemi dont on se promettoit les riches dépouilles. On convint de faire à la faveur de la première nuit une invasion subite dans le camp des Macédoniens. Si Antigone en étalant ses richesses aux yeux des ambassadeurs avoit eu le dessein d'exciter leur cupidité & de les attirer dans quelque piége, il avoit bien réussi; mais si son intention avoit été de s'en faire des amis, il faut convenir qu'il s'y étoit pris mal adroitement. La vue de ses trésors étoit plus propre à irriter qu'à adoucir des hommes avides. Quoiqu'il en soit, s'il commit une faute, il fut bien

la

la réparer. Prévoyant par les réponſes des ambaſſadeurs qu'ils en vouloient à ſes richeſſes, il ſongea aux moyens de les dérober à leur rapacité. Il commande de vider le camp, de transporter tout ce qui pouvoit être de plus grand prix & de le cacher dans un bois qui ſe trouvoit dans le voiſinage; il ordonne à ſes ſoldats de ſe retirer dans ce même bois, d'y obſerver le plus profond ſilence, & d'épier les mouvemens des Boïens. Ceux-ci ne manquent par d'exécuter leur réſolution. Dèsqu'ils arrivent à portée du camp ennemi, ils ſont ſurpris de n'appercevoir aucune garde, de le trouver vide; cet abandon ſingulier leur fait ſoupçonner quelque piége funeſte; ils éxaminent, ils prêtent l'oreille de tous côtés afin de découvrir l'embuſcade. N'entendant, ne voyant perſonne, ils mettent des gardes çà & là, puis ſe jettent ſur le camp & raviſſent tout ce qu'ils y rencontrent. La crainte qu'ils ont éprouvée durant cette action ne les empêche pas de courir aux vaiſſeaux pour les piller de même. Sans ſonger à l'ordre, chacun s'occupe à ſaiſir ce qui lui paroît plus précieux; c'eſt à qui fera le plus riche butin. Tous ſe chargent promptement de dépouilles & ſe hâtent de ſe retirer afin d'éviter toute ſurpriſe. Mais à l'inſtant même qu'ils partent courbés ſous le poids de leurs charges, une

Ruſe d'Antigone.

une troupe de rameurs & de soldats qui s'étoient cachés au fond des vaisseaux tombe soudain sur eux & en massacre le plus grand nombre. Les Boïens, fatigués, surpris, croyant voir un ennemi qui étoit sorti du sein des eaux, firent peu ou point de résistance, essuyèrent la plus sanglante défaite. Ceux qui échappèrent au carnage, quittèrent en hâte la Macédoine, se joignirent à leurs compatriotes qui étoient en Thrace, & Antigone fut dispensé d'acheter la paix.

Les Boïens vaincus se retirent en Thrace.

On croiroit la grand armée de Brennus détruite. L'amour du pillage, le défaut de discipline, l'avidité des chefs, tout a paru concourir à l'anéantissement de ce vaste corps d'hommes déterminés, qui sous de prudens capitaines eut été capable d'opérer les plus grandes révolutions. L'infortune en a confiné les restes en Thrace, qui semble devoir être leur dernier tombeau. Le retour dans leur patrie leur est fermé par une foule de peuples ennemis. Les Grecs, les Macédoniens, les Triballes, les Pannoniens, ne manquent pas de motifs de vengeance pour les poursuivre dans leur dernière retraite. Les Thraces supporteront-ils patiemment la dureté du joug qui les opprime? On craint pour la ruine entière des Boïens refugiés sur les côtes de l'Hellespont.

Situation critique des restes de l'armée de Brennus.

pont. Mais l'état de foiblesse & de langueur, auquel la Grèce & la Macédoine sont réduites, met en sureté ces débris d'une armée puissante. On les va même voir porter la célébrité du nom Boïen jusqu'en Asie, se former une nouvelle patrie au milieu des nations Asiatiques, & devenir encore dans ces climats éloignés la terreur des Romains.

La plupart des Boïens retirés en Thrace étoient des Trocmiens, des Tectosages, des Tolistoboïens, c'est à dire l'élite de la nation. Ces trois tribus naturellement inquiètes & avides, eurent à peine subjugué la Thrace qu'elles pensèrent à d'autres conquêtes. La vue de l'Asie, dont elles n'étoient séparées que par le Bosphore, aujourd'hui le détroit de Constantinople, leur fit bientôt naître le desir d'y passer. Elles ne purent tenir contre l'ambition de porter la gloire de leurs armes dans cette autre partie du monde. Le vœu en fut général & la résolution encore plutôt prise. On laissa à Commontorius le soin & le gouvernement de la Thrace, tandis que Lutarius & Lomnorius conduiroient la nouvelle colonie vers l'Orient. Antipater, préfet de la côte voisine du Bosphore, ayant promis de fournir des vaisseaux pour le trajet, rien ne devoit arrêter l'entreprise.

Ils envoyent une colonie en Asie.

Antipater trompe Lutarius & Lomnorius chefs de la colonie.

Les deux chefs, qui partagoient l'empreſſement de leur troupe, s'approchèrent en hâte du détroit; mais ils n'y trouvèrent pas les vaiſſeaux d'Antipater, qui n'avoit cherché qu'à les amuſer par de fauſſes promeſſes. Cet incident penſa rompre le projet. Une querelle étant ſurvenue entre les chefs & leurs ſubordonnés, ils ſe ſéparèrent; Lomnorius retourna à Byzance avec la plus grande partie de l'armée. Cette défection capable de déconcerter Lutarius lui inſpira plus d'ardeur à exécuter ſon deſſein. La fourberie même d'Antipater ſervit à lui faciliter le trajet. Des eſpions revêtus du titre d'ambaſſadeurs étant venus de la part du Préfet, ſur deux galères & trois brigantins, pour obſerver ce qui ſe paſſoit dans le camp des Boïens, Lutarius qui découvrit la ruſe ſe ſaiſit des galères & des brigantins. Cette priſe l'engagea à l'action la plus téméraire. Ayant partagé ſon armée en pluſieurs petits pelotons, il les fit paſſer ſucceſſivement ſur les côtes d'Aſie. C'étoit les mettre à la merci des Aſiatiques, qui euſſent pu ſans peine maſſacrer ces poignées d'hommes à meſure qu'elles débarquoient. La fortune ſeconda heureuſement l'audace du Général; le trajet ſe fit ſans éprouver la moindre réſiſtance, ſans rencontrer d'obſtacle.

Sa fourberie devient utile à Lutarius. Paſſage du détroit de Conſtantinople.

Nico-

Nicomède, prince Thrace de naissance, s'étoit emparé d'une partie de la Bithynie & disputoit l'autre à un rival nommé Zybée, ou Zypète. Résolu d'engager les Boïens à son service contre son concurrent, il ne se contenta pas d'accueillir Lutarius, il appella encore Lomnorius avec sa troupe. Il étoit de l'intérêt des deux Capitaines Boïens de vivre en bonne harmonie dans un pays où leur division eut pu causer leur ruine. La réunion de leurs forces pouvoit seule les faire triompher des peuples Asiatiques; la nécessité & l'intérêt produisirent la reconciliation des Généraux & des soldats. Nicomède n'eut pas à se repentir de les avoir appellé. Ils combattirent si vivement en sa faveur que Zybée fut chassé du trône & du pays. Le monarque reconnoissant conclut une alliance avec eux & leur abandonna une province dans ses états pour s'y fixer. On les nomma dèslors Gallogrecs ou Galates, & leur nouvelle patrie s'appella Gallo-grèce ou Galatie. Elle étoit bornée par la grande Phrygie, la Pisidie, la Lycaonie, la Cappadoce, & la Paphlagonie. Ils y observèrent les mêmes règles qu'eux & leurs compatriotes d'Italie avoient suivies dans leurs nouveaux établissemens, c'est à dire qu'ils gardèrent les noms de leurs tribus. On trouva en Galatie des Trocmiens, des

Nicomède favorise les Tolistoboïens qui combattent pour lui.

Il fait alliance avec eux & leur donne la Galatie.

Tectosages & des Toliſtoboïens qui, par la différence des noms & la diverſité des Cantons qu'ils habitoient, ſembloient faire trois peuples diſtingués, quoiqu'ils ne formaſſent qu'une ſeule & même nation. Chaque canton eut ſes maîtres particuliers, des Rois, un juge, un Général d'armée & des officiers ſubalternes.

Ravages & pouvoir des Galates dans l'Aſie mineure.

Les Boïens ne reſtèrent pas long tems en repos en Galatie. Soit qu'ils ſe trouvaſſent trop reſſerrés dans leur nouveau pays, ſoit fureur des expéditions, ils convinrent d'aller mettre à contribution différentes contrées de l'Aſie. Les Trocmiens portèrent le ravage ſur les côtes de l'Hellespont; l'Ionie & l'Eolide furent deſtinées aux courſes des Toliſtoboïens; l'intérieur du pays devint la proie des Tectoſages. L'expulſion de Zybée de la Bithynie avoit déjà rendu leur nom redoutable. Les brigandages, qu'ils commirent dans la meilleure partie de l'Aſie, leur donnèrent occaſion de ſignaler leur courage & leur piraterie, achevèrent de leur acquérir une réputation de bravoure qui en impoſa aux princes & aux peuples. Toute l'Aſie mineure devint dans peu leur tributaire. Les foibles ſucceſſeurs d'Alexandre les prirent en quelque ſorte pour arbitres & ſe ſoumirent à leur empire. En

maîtres

maîtres abſolus des couronnes, ils s'arrogèrent le droit de détrôner les monarques, ou de les rétablir à leur gré. La victoire qui ſembloit les accompagner par tout faiſoit rechercher leur alliance, implorer leur ſecours. Zeilas eſt exclu du trône de Bithynie par ſon pere Nicomède à l'inſtigation de ſa marâtre; il eſt réfugié dans une cour étrangère; des enfans d'un ſecond lit vont le priver des droits de ſa naiſſance; il recourt aux Gallogrecs comme à ſa dernière reſſource; ceux-ci prennent ſa défenſe, vengent ſes droits, & le rétabliſſent ſur le trône dont on a voulu injuſtement le dépouiller. Pyrrhus, Roi d'Epire, entreprend la conquête de la Macédoine ſur Antigone Gonatas; il eſt au moment de détroner le Macédonien, lorſqu'il eſt tué dans Argos; mais c'eſt à la valeur des Gallogrecs qu'il eſt redevable de ſes ſuccès. Ce ne fut pas toujours la juſtice de la cauſe qui détermina ces Boïens transplantés en Aſie à épouſer les intérêts d'un prince. On les vit ſouvent combattre alternativement pour des partis oppoſés. Tantôt c'étoit la paſſion de la vengeance qui les décidoit, tantôt l'appas du gain. Rome, laſſe de lutter contre les Boïens & les autres Gaulois d'Italie, retrouva encore ces ennemis en Aſie. Sa deſtinée ſembloit être de rencontrer par tout des Gaulois &

Ils rétabliſſent Zeilas ſur le trône de Bithynie.

de

de n'avoir nulle part des adverſaires auſſi formidables. Antiochus le grand, Roi de Syrie, eût peut-être triomphé des forces de la république, ſi l'imprudence & ſon penchant à la volupté ne lui euſſent fait mépriſer les ſages conſeils d'Annibal, n'euſſent rendu inutile la bravoure des Galates. Mais ces Boïens en ſe déclarant pour Antiochus contre les Romains, en fourniſſant au premier les plus puiſſans ſecours, enflammèrent la haine des derniers, auxquels le ſeul nom Gaulois étoit extrêmement odieux. C'étoit un crime de ſe déclarer pour les ennemis de Rome. C'en fut un capital pour les Gallogrecs d'avoir ſoutenu Antiochus; la fureur des Romains contre toute la nation Boïenne ſe ralluma, & la perte des Galates fut jurée.

En combattant pour Antiochus, ils s'attirent les armes romaines.

Av. J. C. 188.

Manlius Volſo conduit une armée en Galatie.

Les deux Scipions, l'Africain & l'Aſiatique, ayant par de ſanglantes défaites obligé le Roi de Syrie à demander la paix aux conditions qu'il plairoit à Rome de lui preſcrire; l'Aſie mineure étant déjà presque entièrement ſoumiſe à la république; Manlius Volſo réſolut de dompter les Galates, autant par haine contre cette nation Gauloiſe que par crainte, qu'elle ne ſoulevât l'Aſie contre Rome, qu'elle n'anéantît les victoires des Scipions. Etant parti d'Ephèſe à la tête de l'armée conſulaire qui avoit

vain-

vaincu Antiochus, il traversa en conquérant toutes les provinces Asiatiques jusqu'aux frontières de la Galatie. A la nouvelle de sa marche les Toliftoboïens s'étoient cantonnés avec leur Roi Ortiagon, avec femmes & enfans, sur le mont Olympe, & y avoient transporté leurs effets & leurs provisions. Les Tectosages avec leur Prince Combolomar s'étoient retranchés à part sur le mont Magaba. Les Trocmiens, après avoir confié leurs femmes & leurs enfans aux premiers, s'étoient joints aux seconds avec leur Roi Gaulote. Ainsi fortifiés sur des montagnes escarpées & presque inabordables, ils se crurent à couvert des poursuites & des efforts des Romains; mais trop de confiance en la sureté de leurs retraites occasionna leur perte. Dans l'idée qu'ils trouveroient des pierres en abondance sur ces monts, & qu'ils pourroient s'en servir au lieu de traits pour repousser les ennemis, en cas qu'ils eussent la témérité de les attaquer, ils ne s'étoient point munis de flèches. Dèsque Manlius eut fait reposer ses troupes, dèsqu'il les eut animé au combat par une harangue dont le but étoit de dissiper la frayeur que le seul nom de Gaulois imprimoit aux légions Romaines, il approcha de l'Olympe. Après avoir consacré quelques jours à la reconnoissance de cette mon-

Les Gallo-grecs se retranchent sur les montagnes.

Bataille sur l'Olympe.

montagne, il la fit assaillir de quatre côtés différens. Quatre mille Gallogrecs postés sur un rocher sur la pente de la montagne se défendirent d'abord avec vigueur. Tant que les cailloux ne leur manquèrent pas, ils en lancèrent une grêle qui arrêta les Romains; mais aussitôt qu'ils se trouvèrent au dépourvu, les légions à leur tour les accablèrent de traits, en tuèrent le plus grand nombre & forcèrent le reste à regagner le camp au sommet de l'Olympe. Les Romains ayant atteint le haut de la montagne, le même genre de combat s'y renouvella avec fureur. Les Tolistoboïens, après avoir jeté leur provision de pierres, furent percés de traits & forcés dans leur camp. Consternés, déséspérés, ils coururent se précipiter du haut des rochers pour ne pas tomber sous le fer ennemi. Dans un moment le sommet de la montagne fut jonché de leurs cadavres, & toutes les avenues furent couvertes de mourans, ou de fuyards. Le carnage fut terrible, & le nombre des prisonniers monta à quarante mille, hommes, femmes, & enfans.

Déroute des Tolistoboïens.

Bel exemple de fidélité conjugale.

Parmi les captives qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs, il se trouva une Héroïne. C'étoit la Reine Chiomare, épouse du Roi des Tolistoboïens, princesse qui joignoit à une rare beauté un esprit

vif

vif & un courage digne des plus grands héros. Manlius trop occupé l'avoit confiée à la garde d'un Centurion. Celui-ci frappé de la beauté de ſa captive lui fit violence ſans égard pour la dignité royale; mais ſa brutalité lui coûta cher. Licentieux & avare tout à la fois, il imagina un moyen d'appaiſer la Reine outragée & de ſatisfaire en même tems ſon avarice. Ce fut d'offrir à Chiomare ſa liberté moyennant une ſomme dont il convint avec elle. Des priſonniers Galates furent députés à Ortiagon pour lui propoſer la rançon de ſon épouſe. Ce Prince après la défaite de ſon peuple s'étoit retiré dans un coin de ſes états où il étoit vivement affligé de la perte de ſa vertueuſe Chiomare. On convint que deux parens de la Princeſſe ſe rendroient la nuit avec la ſomme promiſe ſur les bords du fleuve voiſin, & qu'on leur remettroit la Reine. Le Centurion conduiſit lui même ſon illuſtre captive au rendez vous. Les deux princes Galates y arrivèrent à l'heure marquée avec la rançon qu'ils délivrèrent au Romain. Tandisque celui-ci compte, pèſe le prix du rachat, la Reine ſaiſit ce moment pour ſe venger. „Frappez, dit elle à ſes pa-„rens, en langue de ſon pays, frappez, „purgez la terre d'un monſtre que j'ai en horreur.“ A l'inſtant un coup de ſabre

abat

abat la tête du Centurion; elle la prend, l'enveloppe dans sa robe, l'emporte, & en arrivant la jette aux pieds du Roi son époux. Ortiagon effrayé, saisi, soupçonne la cause d'une scène aussi tragique; „ la fidélité con„jugale, demande-t'il à Chiomare, m'a„t'elle été gardée?" „ Je prends nos Dieux „à témoin, répond-elle, que si mon corps „a essuyé les outrages de la servitude, j'en „ai tiré vengeance; voilà la tête de l'in„fame adultère qui a ravi mon honneur & „le vôtre; C'est ainsi que j'ai prouvé que „vous êtes au monde le seul à qui Chio„mare ait juré sa foi; je reviens vous ren„dre mon cœur & ma fidélité vengée dans „le sang du corrupteur." Que Rome célébre sa Lucrece! Les Boïens seront encore plus en droit de vanter leur Chiomare. Celle-ci montra plus de sagesse & d'héroïsme à venger son honneur. Le Roi touché de sa vertu & de son courage en conçut plus d'estime pour elle.

Autre trait de cette nature.

Ce n'étoit pas le premier exemple de la fidélité conjugale chez cette nation. Déjà long tems auparavant la Reine Camma, épouse de Sinatus, un Roi des Gallogrecs, s'étoit distinguée par un attachement inviolable à son mari. Cette Princesse, qui réunissoit toutes les graces de son sexe & un courage viril, eut le malheur

heur d'inſpirer de l'amour à Sinorix parent de Sinatus. La réſiſtance rend les paſſions plus furieuſes. Sinorix connoiſſant la fidélité de Camma, déſeſpérant de pouvoir la ſuborner, prit le parti d'égorger Sinatus dans l'eſpoir d'obtenir la main de la Reine. Ayant les ſiennes encore teintes du ſang du Roi, il courut annoncer à la Princeſſe le meurtre auquel l'avoit porté ſa paſſion pour elle, & lui propoſa de l'épouſer. Camma inondée de larmes fut indignée à la vue & aux propos du meurtrier de ſon mari. Cependant elle eut aſſez d'empire ſur elle même pour diſſimuler ſon indignation; elle parut au langage de Sinorix revenir de ſa triſteſſe, & conſentit à une propoſition qui devoit lui fournir le moyen de venger la mort de ſon époux. Le jour ayant été fixé pour la célébration du mariage, elle & Sinorix ſe rendirent au temple de Diane, tous deux pénétrés de joie, l'une de pouvoir immoler un infame régicide, l'autre d'être au moment d'acquérir l'objet de ſes déſirs. Dèsqu'ils furent au pied de l'autel, la Princeſſe but la première dans une coupe, puis préſenta le reſte à Sinorix qui penſa avaler du nectar. Il ne tarda pas à s'appercevoir de ſon erreur & de la qualité du funeſte breuvage. En vain s'efforça-t'il d'en empêcher l'effet par un exercice violent.

lent. Le poiſon lui donna la mort encore le même jour. Camma ne lui ſurvécut guère ; mais elle mourut avec la ſatisfaction d'avoir vengé ſon mari & de lui être demeurée fidelle jusqu'au dernier ſoupir. Ces Héroïnes idolâtres ne pourroient-elles pas ſervir de modèles à beaucoup de femmes chrétiennes ?

Négociations frauduleuſes des Tectoſages.

Cependant les Galates malgré la défaite de l'Olympe n'étoient pas domptés. Il reſtoit encore à combattre les Trocmiens & les Tectoſages cantonnés ſur le Magaba. Réſolus de tout tenter pour écarter d'eux l'ambition romaine, ils recoururent d'abord à l'artifice. Comme s'ils euſſent été conſternés de la déroute de leurs compatriotes & qu'ils vouluſſent ſe ſoumettre aux Romains, ils envoyèrent une ambaſſade à Manlius pour le prier de ceſſer les hoſtilités, & de ſe trouver à un rendez vous qu'ils aſſignèrent pour y conclure la paix, que le corps de la nation demandoit, diſoient ils, aux conditions qu'il plairoit aux Romains de preſcrire. Ils ne cherchoient qu'à gagner du tems pour faire paſſer leurs femmes, leurs enfans & les plus précieux de leurs effets au delà du fleuve Halis. Leur deſſein n'étoit pas moins de ſurprendre le Conſul. Manlius irrité de ce qu'ils avoient manqué de ſe trouver au

pre-

premier rendez vous, ne laiſſa pas d'aller à un ſecond auquel ils l'invitèrent avec de vives inſtances. Il partit pour le lieu de la conférence avec cinq cens chevaux, eſcorte peu ſuffiſante pour le mettre en ſureté. Les Tectoſages avoient poſté en embuſcade mille hommes de leurs meilleures troupes ſur la route qu'il devoit prendre. A peine fut-il hors de la vue du camp que ces Galates fondirent ſur ſon eſcorte. Il étoit en danger & au moment de périr avec ſes cavaliers, lorſqu'une troupe de fourageurs Romains accourut au bruit, tomba ſur les Galates & les maſſacra ſans qu'il en échappât un ſeul. Manlius outré de cette perfidie ne tarda pas à s'approcher du Magaba pour combattre & punir les infracteurs du droit des gens. Après avoir obſervé la montagne durant deux jours, il fit commencer l'attaque. La ſcène ſanglante de l'Olympe ſe renouvella. Dans un inſtant le Magaba fut couvert de cadavres. Les Galates qui échappèrent au carnage en fuyant par les ſentiers eſcarpés, ſe retirèrent au delà du Halis. Les Romains maîtres du camp y paſſèrent la nuit, puis ſe répandirent dans les villes, où ils trouvèrent les richeſſes que les Gallogrecs y avoient raſſemblées & qui étoient les dépouilles des autres peuples Aſiatiques.

Manlius donne dans une embuſcade périlleuse.

Défaite des Tectoſages ſur le Magaba.

Cette

Abattement des Gallogrecs.

Cette terrible défaite fit rentrer les Galates en eux mêmes. Se voyant réduits à leur première pauvreté, ils s'humilièrent sous la main des vainqueurs. Leurs Rois députèrent au camp de Manlius pour lui demander la paix aux conditions qu'il voudroit leur imposer. Le Consul que la saison avancée pressoit de sortir des montagnes de la Galatie, remit à parler de la paix à Ephèse, où il ordonna aux Galates d'envoyer leurs ambassadeurs. Leur obéissance à ses ordres fut une preuve convaincante de leur abattement. Tous les peuples de l'Asie mineure envoyèrent des députés à Ephèse avec de riches présens pour Manlius. Les Galates s'étoient rendus odieux par leurs brigandages. On vouloit remercier le Consul d'avoir terrassé des ennemis si redoutables. Judas Machabée, ce héros Israëlite, prit même part aux victoires des Romains. Ce fut à cette occasion qu'il envoya à Rome pour demander leur amitié & leur alliance. Tout s'intéressoit au malheur des infortunés Galates. Les nations voisines peu auparavant leurs tributaires se réjouissoient de leur accablement.

Toute l'Asie mineure se réjouit de leurs malheurs.

Leur paix avec les Romains, auxquels ils rendent de grands services.

Cependant Manlius leur accorda la paix à condition qu'ils ne sortiroient plus de leurs limites, & qu'ils s'abstiendroient de leurs courses pour mettre les peuples à contribution. Ils devinrent dèslors les alliés de Rome, à

qui

qui ils rendirent bientôt d'importans services dans la guerre contre Persée, dernier Roi de Macédoine. Leur bonne union avec la république leur procura le repos, dont ils avoient jusqu'à ce tems méconnu la douceur. De brigands qu'ils étoient ils devinrent une nation distinguée, méritèrent des premiers de recevoir la lumière de l'évangile, & l'épître que leur écrivit l'apôtre des nations sera à jamais un monument de leur immortalité.

Av. J. C. 187. Scipion Nasica réduit les Boïens d'Italie à l'esclavage.

Les Boïens d'Italie venoient d'être réduits à une situation bien plus accablante que celle des Galates. Après avoir combattu durant plus de deux siècles contre Rome, leurs efforts s'étoient terminés à un honteux esclavage. Si la république eut pu être anéantie, ils en auroient accéléré la ruine plus que toute autre nation; mais la destinée de Rome étoit de donner des lois à l'univers entier. Après bien des victoires & des défaits les Boïens furent, comme les fiers Carthaginois, obligés de plier sous le joug. Scipion Nasica, étant entré dans leur pays deux ans avant les victoires de Manlius en Galatie, leur avoit porté le dernier coup. Malgré que la nation eut rassemblé toutes ses forces pour les lui opposer, elle avoit été contrainte de céder à la superiorité des Romains &

de

de se soumettre à leur domination. Nasica, après une victoire complète qui lui valu les honneurs du triomphe, lui avoit prescrit des lois en vainqueur. Elle avoit été privée d'une partie de ses biens en fonds de terre, & obligée de recevoir des colonies Romaines dans son propre pays. Cette dernière condition étoit la plus dure pour un peuple libre & ennemi juré de la république. Les Boïens furent moins consternés de leur effrayante déroute que de l'arrivée de plusieurs colonies envoyées de Rome dans leur patrie. Ils languirent l'espace de deux ans dans cette dure oppression; mais rappellant enfin leur ancienne valeur, ils résolurent de se soustraire au joug de leurs orgueilleux maîtres. Hommes, femmes, enfans, tous en corps de nation sortirent d'une patrie, qui ne leur offroit plus que des chaînes. Ils se rapprochèrent de leurs compatriotes qui étoient en Bohême, & vinrent se fixer au midi du Danube, partie dans la Norique, & partie dans le pays des Taurisques.

Ils s'expatrient & viennent se fixer dans la Norique.

Av. J. C. 112.

Invasion des Cimbres en Bohême.

Jusqu'alors les Boïens de Bohême ne s'étoient fait connoître que par leur fréquentes migrations en Grèce & en Asie. Tandis que ses colonies portoient la terreur de son nom chez les peuples orientaux, la nation tranquille au centre de ses bois ré-

réparoit ses pertes par une population nombreuse. Plus de cent soixante ans de repos l'avoient mise en état de résister aux invasions étrangères, lorsqu'un déluge de nations septentrionales, qui vinrent fondre sur la Bohême, menaça de lui rendre les maux qu'elle avoit faits aux Grecs & aux Asiatiques. Les Cimbres, qu'on dit originaires des anciens Cimmériens d'Asie, étoient sortis de leur pays natal, la Chersonése Cimbrique, aujourd'hui le Jutland, pour aller chercher une nouvelle terre. L'ennui de cultiver une région glacée, la difficulté de vivre sous un climat trop rigoureux, l'excès de la population, avoient peut-être été les motifs de l'abandon de leur patrie. Peut-être aussi avoient-ils été forcés à cet exil par les inondations de la mer, qui avoit submergé leur contrée. Quelle qu'en put être la cause, ils cherchèrent d'autres établissemens. Les Teutons, qui habitoient une région voisine sur la mer Baltique, se joignirent à eux. Trois cent mille hommes, non compris femmes & enfans, dont le nombre étoit encore plus considérable, formoient cette épouvantable colonie. Elle tourna du côté du midi, dans le dessein de se faire une nouvelle patrie, dans un climat plus doux, que celui qu'elle quittoit. Rien ne lui résista d'abord; tout le nord

de la Germanie, depuis les côtes de la Baltique jusqu'à l'Hercinie, ne lui présenta que des succès rapides. Comme un torrent destructeur, elle renversa tout ce qui lui fit obstacle. La bonne fortune alluma son ambition, lui inspira de plus vastes projets & plus d'audace. Elle pénétra en Bohême, dans l'espoir d'y trouver la même facilité, que dans les autres contrées de la Germanie; mais elle reconnut bientôt son erreur. Les Boïens, loin de s'alarmer du danger qui les menace, ni de se laisser abattre à la vue d'une pareille multitude, pensent à écarter par la bravoure l'orage prêt à fondre sur eux, se montrent dignes de leurs braves ancêtres. Ils rassemblent en hâte tout ce qu'ils ont d'hommes courageux & robustes; ils courent aux armes, chargent vigoureusement les aventuriers, & les chassent de leur pays. Il est facheux que les historiens ne nous aient pas laissé le détail de ce qui se passa pour lors. La valeur Boïenne dut sans doute bien éclater, dans une occasion, où il s'agissoit de la conservation, ou de la perte de la patrie. Il étoit glorieux pour les Boïens de vaincre les premiers, des ennemis qui firent ensuite trembler Rome.

Ils en font chassés par les Boïens.

Les Cimbres chassés de Bohême, prirent leur route par la Pannonie, l'Illyrie, la

Leurs ravages au midi du Danube &

la Norique, en se rapprochant de l'Italie, où ils avoient dessein de s'établir. Ces barbares exercèrent des brigandages affreux, & des cruautés inouies dans toutes les provinces au midi du Danube, sans éprouver de résistance. Il est même probable qu'un corps de ces Boïens refugiés chez les Taurisques, se joignit à eux, dans l'espérance de recouvrer par leur secours ses anciennes demeures en Italie, peut-être aussi par un principe de haine invétérée contre les Romains. Rome effrayée de l'approche des Cimbres, chargea Papirius Carbo d'aller à leur rencontre. La défaite du Consul aux environs d'Aquilée augmenta ses alarmes; ses provinces étoient ouvertes aux barbares; s'ils eussent profité de leur victoire, la République eut pu être anéantie. Mais au lieu de marcher droit à Rome, ils cherchèrent imprudemment à se faire de nouveaux alliés, & tournèrent du côté de l'Helvétie. Les Tigurins & les Ambrons s'étant joints à eux, ils passèrent dans les Gaules, & se réunirent aux Teutons vers les Pyrénées pour entrer en Espagne. Repoussés par les Celtibères, ils regagnèrent les Gaules, où ils continuèrent leurs ravages. Rome avoit eu le tems de respirer, de faire ses préparatifs contre ces redoutables ennemis. Elle eut pu s'en faire des alliés utiles, en leur accordant des terres à cul-

dans les Gaules.

 tiver,

tiver, comme ils le demandoient; ſon refus les irrita. Pluſieurs armées, qu'elle envoya contr'eux, furent taillées en pièces. Dans une ſeule journée, elle perdit quatre-vingt mille hommes. Cette perte la jeta dans une conſternation d'autant plus vive, que les ennemis ſe diſpoſoient à entrer dans ſes provinces. Les Teutons devoient, avec pluſieurs nations Gauloiſes & Helvétiennes, prendre leur route par la Ligurie, tandis que les Cimbres côtoyeroient les Alpes, & entreroient en Italie par le pays des Carnes, qui habitoient entre la côte ſeptentrionale de la mer Adriatique & les Alpes. Les deux armées devoient enſuite ſe rejoindre, pour aller enſemble aſſiéger Rome. Dans cette conjoncture critique Rome ne vit que Marius capable de la ſauver. Contre les lois, elle le nomma conſul pour la ſeconde fois, quoiqu'abſent. Il vérifia l'idée avantageuſe qu'on avoit de ſa valeur & de ſa prudence. Après avoir bien diſcipliné ſes troupes, après qu'il les eut aguerries contre les hurlemens effroyables & l'aſpect des barbares, il épia le moment de la victoire. Une ſage lenteur & l'habileté à choiſir l'avantage du terrain la lui procurèrent. Les Teutons eſſuyèrent la plus ſanglante défaite près d'Aix en Provence. Deux cent mille reſtèrent ſur la place; quatre-vingt-dix mille furent faits pri-

Ils jettent l'épouvante dans Rome.

Marius les défait dans les Gaules & en Italie.

priſonniers. Marius après cette inſigne victoire, accourut contre les Cimbres, qui avoient fait reculer le Proconſul Catulus. La même prudence eut le même ſuccès. Il défit près de Verceil cette ſeconde multitude de barbares. Après des prodiges de valeur, Boïorix, qu'on croit avoir été Roi ou chef de ces Boïens, qui s'étoient joints aux Cimbres, périt ſur le champ de bataille, avec cent mille tant de ſes alliés que de ſes ſujets; ſoixante mille tombèrent au pouvoir des vainqueurs, & ſervirent à orner le triomphe de Marius & de Catulus. Telle fut la ruine de ces peuples du nord, qui avec plus de diſcipline auroient probablement ſubjugué Rome.

Av. J. C. 58.

Projet de conquêtes des Helvétiens.

Les Boïens, en éloignant les Cimbres de leurs frontières, avoient donné une nouvelle preuve de valeur. La défaite de ces ennemis, qui avoient fait trembler tous les autres peuples d'Europe, avoit accru leur réputation de bravoure. Les Helvétiens ou Suiſſes, qui avoient formé des projets de conquêtes dans les Gaules, recherchèrent avec empreſſement leur alliance. L'ambition d'Orgétorix, chef de l'Helvétie, avoit fait naître ce deſſein, qui fut ſi pernicieux à ſa patrie. Quoiqu'il jouît d'une ſorte de ſouveraineté dans ſon pays, le peu d'étendue de ſes états lui avoit inſpiré la réſo-

résolution d'en reculer les limites, & de conquérir la Gaule Celtique. Il avoit déjà levé des troupes, amassé des armes; il s'étoit menagé de secrètes intelligences dans les Gaules; toutes les dispositions nécessaires pour le succès de son expédition étoient faites, lorsque la mort renversa tous ses projets, sans y faire renoncer la nation.

Sottise de leurs magistrats.

On poursuivit les desseins d'Orgétorix. Les magistrats Helvétiens, pour mettre les habitans dans la nécessité de quitter leur pays, firent brûler douze villes, quatre cens villages, & la plupart des maisons de la campagne. Il fut ordonné, qu'on ne conserveroit que la quantité de denrées, nécessaire pour la subsistance de l'armée durant trois mois. Ces moyens de forcer le peuple à prendre parti étoient étranges. On comptoit sur le succès sans penser aux revers, qui pouvoient arriver. En cas d'infortune, les Helvétiens devoient par la sottise de leurs magistrats manquer de retraite, ou ne trouver qu'une patrie ruinée.

Alliance des Boïens avec eux.

Trente deux mille Boïens, tant de Bohême que de la Norique, renforcèrent l'armée Helvétienne. Un goût naturel pour les avantures eut suffi pour les y décider. Le projet des Suisses leur offroit quelque chose de plus attrayant, l'espoir de revoir leur ancienne patrie & de s'y rétablir. D'autres peuples, comme les Rauraques,

les

les Tulingiens, les Latobriges, accédèrent encore à la ligue & la rendirent plus formidable.

Jules César nommé Conſul, travailloit en habile politique à changer le gouvernement de Rome, à s'en arroger la ſouveraineté, lorſqu'on apprit dans cette capitale le deſſein des Helvétiens, de paſſer par Geneve dans les Gaules. Entrevoyant dans cet événement un nouveau moyen de parvenir à ſon but, il partit en hâte de Rome, pour aller mettre en ſureté les provinces Romaines. Son arrivée ſur les bords du lac de Geneve fit ceſſer les hoſtilités; quoiqu'il eut peu de troupes, ſa préſence en impoſa aux Helvétiens. Une ambaſſade de leur part alla lui demander la permiſſion de paſſer par le pays des Allobroges, qui habitoient la Savoye & le Dauphiné, avec promeſſe de ne commettre aucun excès dans la province Romaine. Il amuſa les députés jusqu'à ce que les troupes qu'il lèvoit fuſſent raſſemblées. Dèsqu'il en eut un certain nombre à ſes ordres, & qu'il ſe fut mis en état de défenſe, il répondit fièrement aux ambaſſadeurs, que Rome n'étoit pas dans l'uſage de donner paſſage ſur ſes terres à une armée étrangère. Jugeant cependant que ſa petite armée n'étoit guère capable de ſoutenir

César va dans les Gaules s'oppoſer aux confédérés.

Fineſſe du Général Romain.

une

une réponse aussi hautaine, contre plusieurs peuples guerriers qui faisoient cause commune, il vola en Italie & en tira cinq légions qu'il ramena précipitamment en Dauphiné. Pendant ce tems les Helvétiens, résolus d'obtenir par la force, ce qu'on leur avoit refusé de bonne grace, s'étoient partagés en différens corps, avoient traversé le pays des Séquaniens ou la Franche-Comté, & portoient le ravage chez les Eduens & les Allobroges. Ceux-ci, alliés de Rome, se plaignirent à César de la dévastation de leurs pays. Mépriser leurs plaintes, c'eut été se rendre indigne de leur alliance & s'en faire des ennemis. Le Proconsul se met aussitôt en campagne, atteint l'arrière garde de l'armée Helvétienne au passage de la Saône, & la met en déroute. Il passe lui même la Saône & vole à de nouvelles victoires. Les ennemis avoient mis vingt jours à passer cette rivière. En la lui voyant franchir en un jour, ils ont peine à en croire à leurs yeux, ils sont étonnés & regardent cette action comme audessus des forces humaines. Dans leur surprise ils entament des négociations; mais une fierté réciproque les rend inutiles & le combat inévitable. Les deux armées se rangent en ordre de bataille; la Romaine prend l'avantage du terrain, en déployant ses légions sur une hauteur; l'Helvétienne forme de

Défaite de l'arrière garde Helvétienne.

de tous ses soldats une seule phalange, derrière laquelle elle poste les troupes auxiliaires des autres nations; les femmes font un camp à part sur une colline, & s'enferment avec le bagage dans l'enceinte de leurs charrettes. L'action s'engage; les Romains lancent une grêle de traits contre la phalange, puis fondent sur elle l'épée à la main; les Helvétiens jettent les boucliers qui les gênent, & soutiennent à découvert le choc des Romains. On se bat avec une égale fureur. Cependant la phalange céde la première & s'enfuit sur une montagne à un mille du camp. Les légions échauffées la poursuivent; mais les Boïens & les Tulingiens les investissent tout à coup; la phalange revient à la charge; les Romains entourés d'ennemis font face de tous les côtés; la mêlée la plus vive & la plus meurtrière qu'on eut vu, dure depuis midi jusqu'à la nuit; les Helvétiens accablés se débandent enfin; les uns se réfugient sur le sommet de la montagne, les autres courent s'enfermer au centre de leurs charrettes. Les Romains les suivent jusques dans leur retraite, & malgré les javelots qu'on leur lance par dessus les charrettes, ils forcent le camp, s'emparent du bagage, des femmes & des enfans. Parmi les captifs on trouva un fils & une fille d'Orgétorix, l'auteur de tous

Bataille sanglante.

Les Helvétiens vaincus.

tous les maux. Cette victoire de César fut aussi sanglante que celles de Marius contre les Cimbres & les Teutons. Plus de cent trente mille Helvétiens périrent dans cette cruelle journée. Les autres cherchèrent à se dérober par la fuite à la fureur des vainqueurs. César les fit poursuivre & les réduisit à se soumettre à sa clémence. Il en usa à leur égard avec une humanité qui lui étoit aussi glorieuse que la victoire même. Après en avoir éxigé des otages il en renvoya le plus grand nombre dans leur patrie. Ces malheureux n'y trouvèrent qu'une espèce de désert; ils furent obligés de rebâtir les maisons que leurs imbécilles magistrats avoient fait brûler. Le sort des Boïens fut plus doux. Les Eduens intercédèrent pour eux; le Proconsul leur permit de s'établir dans la patrie de leurs ancêtres. C'est ainsi que la politique Romaine savoit se faire des alliés, des restes d'une nation autrefois si rédoutable, toujours vaillante & belliqueuse.

Clémence de César.

Les Boïens s'établissent dans les Gaules.

C'étoit moins par attachement que par intérêt que les Eduens avoient sollicité en faveur des Boïens. Ils espéroient en obtenir des secours, les engager dans leur défense contre les Germains. Arioviste, Roi de plusieurs contrées de la Germanie, avoit passé le Rhin, s'étoit formé un

Alliance d'Arioviste avec Vocion, Roi de la Norique.

un petit royaume dans les Gaules. Une fine politique avoit servi à l'accroissement de sa puissance. Craignant que les Romains ne s'opposassent à ses conquêtes, il avoit su les prévenir & les flatter; le sénat l'avoit reçu au nombre des alliés de la République, lui avoit accordé le titre de Roi de la haute Alsace, & de tous les pays soumis à sa domination. Non content de l'alliance de Rome, il avoit recherché celle de Vocion, puissant Roi de la Norique, lequel lui avoit même donné sa fille en mariage. Toutes ces démarches d'Arioviste ne tendoient d'un côté qu'à étourdir les Romains sur ses projets ambitieux, de l'autre qu'à obtenir de Vocion des secours, qui sans doute lui étoient plus chers que la main de la Princesse, puisqu'il avoit déjà une femme qui étoit de Souabe. Avec les Boïens qu'il reçut de son beau-pere, & les Germains qui se rangèrent sous ses étendards, il se vit à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes. Enorgueilli d'une telle puissance il commença à vouloir exécuter les vues de son ambition, à entreprendre de subjuguer ses voisins. Les Eduens, les Francomtois, les Autunois, alliés de Rome, implorèrent le secours de César contre les incursions des Allemans. Le Proconsul aussi avide de gloire que touché des plain-

Puissance & ambition d'Arioviste.

plaintes de ces peuples résolut de prendre leur défense. La victoire récente, qu'il venoit de remporter sur les Helvétiens, pouvoit lui inspirer de la hardiesse & de la présomption. Cependant les forces d'Arioviste lui en imposoient, au point qu'il jugea de préférer d'abord la voie de la négociation à celle des armes. Mais après bien des pourparlers, dans lesquels le Prince Germain & le Général Romain étalèrent une égale fierté, il fallut employer la force ouverte. L'action la plus vive & la plus meurtrière fut suivie de la victoire, qui se déclara pour César. Arioviste fut réduit à repasser le Rhin dans une barque, à aller ensevelir sa mémoire & la honte de sa défaite dans la Germanie.

Il est vaincu par César.

Av. J. C. 49.

Vocion l'abandonne pour s'allier avec César.

Les alliances des princes sont presque toujours les effets de la crainte ou de l'intérêt. Vocion abandonna Arioviste vaincu pour s'allier avec César vainqueur. On ne peut guère supposer que ce fut par attachement pour le Proconsul. Un Roi des Boïens, d'une nation de tout tems ennemie de Rome, pouvoit-il se déclarer de cœur pour un Général Romain? Les victoires de César sur les Helvétiens & les Germains répandoient au loin la terreur de son nom. Le Prince Norique ne craignoit-il pas que les secours donnés à

son

ſon malheureux gendre ne lui attiraſſent les armes Romaines? Peut-être auſſi étoit-il de ſon avantage de ſe tourner du côté du plus fort. Quoiqu'il en ſoit du motif, ſon alliance avec Céſar n'eſt pas à révoquer en doute, puiſqu'il lui envoya en Italie trois cens cavaliers auxiliaires. On ſait que Céſar, après dix années de victoires & de conquêtes, ayant été déclaré ennemi de la République par les intrigues de Pompée, qui vouloit ſe rendre ſouverain dans Rome, on ſait, dis-je, que Céſar s'approcha en armes de cette capitale, réduiſant toutes les villes du parti de Pompée. Corfinium en étoit une. Il en faiſoit le ſiége lorſqu'il reçut de Vocion le ſecours dont on vient de parler.

La Norique avoit joui de la paix durant tout le régne du puiſſant Vocion; mais la mort de ce Prince fut le terme de la tranquillité de ſes états, l'époque de la deſtruction de ſes peuples & de ſon empire. Les Boïens, en ſe réfugiant dans la Norique pour ſe ſouſtraire au joug de Rome, avoient changé des maîtres orgueilleux contre des ennemis mortels. Lorſque leurs ancêtres s'étoient établis en Italie, ils en avoient chaſſé les Rhétiens. La haine des nations ne ceſſe qu'avec elles. Les Rhétiens devenus voiſins des Boïens, n'oubliè-

Rancune des Rhétiens contre les Boïens.

rent

rent pas de venger l'injure de leurs pères. Peu après l'invaſion des Cimbres ils firent une irruption dans la Norique, & portèrent leurs ravages jusqu'en Bohême. Le fer & le feu en main, ils y commirent d'horribles excès. Tous les enfans mâles furent immolés à leur cruauté. Non contens d'égorger ceux qui étoient en vie, ils poignardèrent ceux qui étoient encore dans les entrailles de leurs mères. Des devins qu'ils menoient avec eux, & dont ils reſpectoient trop les cruels oracles, guidoient leur fer. Si ces odieux magiciens leur dénonçoient une femme, comme portant dans ſon ſein le ſexe condamné à périr, ils égorgeoient inhumainement la mère pour ôter du même coup la vie à ſon fruit. Quel ravage ne dut pas faire un ennemi ſi barbare! Heureuſement qu'il ne revint plus à la charge, ſoit qu'il eut payé trop cher ſon inhumanité, ſoit que d'autres raiſons l'euſſent retenu dans ſon pays. Mais après la mort de Vocion il s'en éleva un autre plus terrible, qui détruiſit les Boïens Noriques. Ces deſtructeurs furent les Daces, auſſi ennemis du nom Boïen que les Rhétiens.

Cruels ravages des premiers.

La Dace ou Dacie comprenoit dans ces tems, ce que nous nommons aujourd'hui haute Hongrie, Tranſilvanie, Valachie

Av. J. C. 43.

lachie & Moldavie. Ses habitans s'appeloient indifféremment Daces ou Gêtes. Cette nation nombreuſe avoit jusqu'alors croupi dans l'indolence & l'ivrognerie. Bærébiſte n'en fut pas plutôt Roi, qu'il ſongea à en faire un peuple guerrier. Perſuadé que le principe de ſa molleſſe efféminée étoit ſon penchant au vin, il réſolut de couper la racine du mal en faiſant arracher toutes les vignes du pays. Le deſſein étoit hardi; l'exécution en étoit dangereuſe, par ce qu'il y a toujours du danger à vouloir réformer une nation, à la priver de ce qu'elle a de plus cher. Le Prince prévoyant l'inſuffiſance de l'autorité royale pour extirper la débauche de ſes ſujets, ſe ſervit adroitement de leur ſuperſtitieuſe crédulité. C'étoit un ancien uſage que les Rois priſſent conſeil d'un homme, qui paſſoit pour avoir commerce avec les Dieux, & qui rendoit des oracles lorsqu'il plaiſoit aux Dieux de garder le ſilence. Bærébiſte convint avec un pareil impoſteur, que, du fond de ſon antre, il interprèteroit la volonté des Dieux, & porteroit en leur nom la loi de l'abſtinence du vin. A la faveur de cette défenſe émanée du ciel, il fit couper, déraciner les vignes, ſans que le peuple, pénétré de reſpect pour l'ordonnance céleſte, témoignât la moindre oppoſition. C'eut dèslors été un crime de

Ruſe de Bærébiſte pour aguerrir les Daces.

s'eni-

s'enivrer. Cette nation crapuleuſe ſe ſoumit à la plus ſtricte ſobriété, s'adonna aux exercices militaires, & conçut du goût pour le maniement des armes. Dèsque Bærébiſte l'eut bien aguerrie, il paſſa le Danube à la tête d'une armée formidable, porta la terreur & le ravage en Thrace, en Illyrie, & en Macédoine. Ces provinces étoient ſoumiſes à l'empire de Rome. A la nouvelle que Céſar ſe diſpoſoit à marcher contre lui, il en ſortit & tourna en Pannonie. Ce pays compris entre le Danube, la Drave & la Save ne fit aucune réſiſtance. Les Pannoniens ſans lois, ſans chef qui gouvernât leur république, vivoient encore dans l'état de nature; les terres étoient diviſées par familles; ils ignoroient l'avantage des villes & la néceſſité des forts pour arrêter les courſes de leurs voiſins. Les Daces n'eurent pas de peine à dévaſter cette contrée ſans défenſe. Chargés des dépouilles Pannoniennes, ils s'avancèrent dans la Norique, où régnoit Critaſir, ſucceſſeur de Vocion. Ils n'avoient pas plus que les Rhétiens oublié les dégâts, que Brennus avoit autrefois faits dans leur pays avec ſes colonies Boïennes. La vengeance & l'amour du pillage les conduiſirent dans la Norique. A leur approche les Boïens & les Taurisques ſe raſſemblèrent en armes pour les éloigner de leur patrie; mais

Il ravage les provinces Romaines.

Détruit les Boïens dans la Norique.

mais leurs efforts ne ſervirent qu'à hâter leur ruine. Vaincus dans le pays des Taurisques, ils devinrent la proie des Daces. La nation entière fut anéantie par ſes barbares vainqueurs. Il ne reſta au midi du Danube que le triſte ſouvenir de ſon nom. La contrée qu'elle y habitoit, fut changée en une affreuſe ſolitude, qui ſe nomma le déſert des Boïens, comme pour éterniſer la deſtruction d'un peuple, que ſa valeur auroit du rendre immortel. Il ſemble que chaque nation ait comme chacun des hommes ſes âges & ſa deſtinée fixés. La ruine des Boïens de la Norique fut le prélude des malheurs réſervés à ceux de Bohême.

Armes Romaines en Germanie.

Rome étoit maîtreſſe du monde entier. L'Aſie & l'Afrique étoient ſoumiſes à ſon empire. Toute l'Europe reconnoiſſoit ſes lois, à l'exception de la Germanie. Céſar en paſſant deux fois le Rhin, avoit déjà menacé la liberté des nations Germaniques. La mort de ce grand capitaine avoit occaſionné dans l'empire des troubles, qui en réveillant l'inquiétude des Germains, avoient favoriſé leurs incurſions dans les Gaules. Ces peuples vaincus par Agrippa, à leur tour vainqueurs du Conſul Lollius, avoient tellement alarmé l'empire, qu'Auguſte, maître de Rome & de la Républi-

que par la défaite d'Antoine, étoit accouru en personne sur le Rhin. Drusus chargé de la défense des Gaules avoit porté ses armes victorieuses jusqu'à l'Elbe, sans oser passer ce fleuve. A la nouvelle de sa mort, qui avoit suivi de près cette expédition, les Germains ayant repris les armes, Auguste s'étoit rendu pour la seconde fois aux frontières de la Germanie. Afin de mettre les Gaules en sureté, il avoit fait construire des forts le long du Rhin, il y avoit établi des colonies Romaines, & avant de retourner à Rome il avoit chargé Tibère, qui passoit pour le meilleur général de l'empire, de réprimer les courses des Germains. Toutes ces entraves menaçoient la liberté Germanique du joug de Rome. Les peuples voisins du Rhin en furent particulièrement alarmés. Les Marcomans, une branche de la grande nation des Suèves, qui habitoient entre le Rhin, le Danube & le Neckre, ne se crurent plus en sureté dans l'enceinte de ces trois fleuves. Une funeste expérience augmentoit leur crainte. Ils avoient eu part à la sanglante défaite d'Arioviste. Une colonie qu'ils avoient envoyée en Pannonie en avoit été depuis peu chassée par Drusus. Un pont, des forts construits sur le Rhin, les exposoient à chaque instant à une invasion subite, à devenir la proie des

Crainte des Marcomans pour leur liberté.

des Romains. Dans cette conjoncture périlleuse ils prirent une résolution digne d'un peuple libre. Ce fut d'abandonner leur patrie & de chercher de nouvelles habitations où ils feroient à l'abri du joug de Rome. Il ne leur manquoit qu'un chef pour les conduire; un heureux hazard le leur procura.

Av. J. C. 5.

Caractère de Maroboduus.

Ce chef fut Maroboduus, Marcoman de nation. Envoyé dès sa plus tendre jeunesse en otage à Rome, il avoit reçu à la cour d'Auguste l'éducation guerrière, qu'on y donnoit à la jeune noblesse. La nature, en lui inspirant une vive passion pour les armes, lui avoit donné les qualités propres à former un héros, une force de corps capable de supporter les plus rudes fatigues, & une adresse singulière qui le distingua des autres dans tous ses exercices. Auguste charmé de la vivacité de son esprit, de la droiture de son cœur, de son air noble & majestueux, l'avoit comblé de faveurs. Le dessein du premier des Césars étoit de s'attacher un jeune prince, dans lequel il entrevoyoit des talens à craindre, s'il venoit à les tourner contre Rome. Maroboduus, autant par déguisement que par sincérité, avoit paru répondre aux vues de l'Empereur. Auguste persuadé de son attachement l'en-

voya à l'armée de Tibère en Germanie, dans l'espoir qu'il consacreroit ses talens guerriers au succès des armes Romaines. Le Prince Marcoman partit dans le dessein de s'acquérir de la gloire en servant son bienfaiteur; mais à peine eut-il apperçu sa patrie qu'il sentit une certaine émotion de tendresse pour elle. Il crut entendre la nature qui lui reprochoit de prêter son bras aux tyrans de son pays. En compatriote généreux & sensible il ne put résister à sa voix persuasive. Le sort de sa nation prête à tomber sous le joug de ses oppresseurs le toucha vivement. La crainte de paroître ingrat envers Auguste eut beau combattre ses sentimens; les cris de la nature l'emportèrent. Au lieu de joindre l'armée Romaine, il rentra dans sa patrie, résolu de lui consacrer ses talens, son sang & sa vie, pour la soustraire aux maux qui la menaçoient. Les Marcomans ne tardèrent pas à reconnoître en lui les qualités d'un chef propre à les gouverner. Son séjour à Rome, les distinctions qu'il avoit reçues d'Auguste, relevoient l'idée avantageuse qu'ils avoient conçue de son mérite. Ils lui déférèrent d'une voix unanime le gouvernement de leur république. Marobo-duus étoit dans l'âge où les passions se font sentir. L'ambition de commander autant que le désir de se rendre utile, lui fit ac-

Sa tendresse pour sa patrie.

Les Marcomans l'élisent pour leur Roi.

cep-

cepter l'offre flatteuſe de ſes compatriotes. Ceux-ci à l'inſtant le placent ſur un bouclier, l'élèvent ſelon l'uſage ſur leurs épaules, & le ſaluent Roi au bruit de leurs armes, qu'ils frappent en cadence les unes contre les autres, en ſigne de leur joie.

Ses raiſons de s'expatrier.

Tibère pendant ce tems parcouroit en vainqueur les provinces ſeptentrionales de la Germanie, rendoit tributaires tous les peuples jusqu'à l'Elbe. Maroboduus appréhendoit que ſon retour dans ſa patrie ne fut traité de perfidie à Rome, que ſa royauté ne fournît un prétexte de plus aux Romains pour attaquer & aſſervir ſa nation. Occupé depuis long-tems du projet de s'élever de ſes propres mains un empire dans un pays, où il n'eut rien à craindre ni de l'orgueil ni de la puiſſance Romaine, il crut avoir trouvé le moment favorable pour l'exécuter. L'amour d'un peuple nombreux & guerrier lui garantiſſoit le ſuccès de ſon entrepriſe. Ses Marcomans alarmés des conquêtes de Rome partageoient ſa frayeur & ſes ſentimens. Il leur perſuada ſans peine de le ſuivre, d'abandonner leur pays & de chercher loin des Romains un aſile ſûr & tranquille.

La Bohême propre à ſes vues.

La Bohême, environnée de tous côtés de hautes montagnes, reſſerrée comme dans l'enceinte des bois épais de la forêt d'Hercinie,

cinie, & ſolidement fortifiée par la nature même, lui parut plus propre que toute autre contrée à l'exécution de ſes projets. Elle étoit à la vérité habitée par les Boïens, & il y avoit, ce ſemble, de l'injuſtice à les en vouloir déposſéder; mais tous les Germains avoient été chaſſés des Gaules; pouvoit-il ſe faire un ſcrupule d'enlever à une nation Gauloiſe le terrain qu'elle occupoit en Germanie? Au reſte dans ces tems de barbarie comme encore aujourd'hui la loi du plus fort étoit la loi dominante. Si les ambitieux Romains ſe faiſoient une gloire de donner des chaînes à des peuples, ſur lesquels ils n'avoient aucune eſpèce de droit, d'aſſervir l'univers entier à leur empire, il ne pouvoit être honteux pour Maroboduus de chercher à ſe mettre lui & ſa nation à couvert de leur joug. La difficulté de l'entrepriſe devoit être plus capable que ſon injuſtice de l'en détourner. Le courage des Boïens étoit connu jusqu'en Aſie; comment eſpéroit-il vaincre une nation ſi valeureuſe, dans un pays qu'il regardoit comme inacceſſible, & dans lequel il vouloit s'établir comme dans un retranchement inexpugnable? Pouvoit-il ſe flatter de ſubjuguer, d'expulſer ſi aiſément les vainqueurs des redoutables Cimbres? Les Boïens n'étoient plus ce qu'ils avoient été. La ruine entière de leurs compatriotes au midi

Il étoit facile de s'en emparer.

midi du Danube les avoit affoiblis en Bohême. Il y a même apparence qu'ils avoient perdu beaucoup de monde à cette cataſtrophe, en voulant ſecourir les Noriques. L'alliance avec les Helvétiens leur avoit peu auparavant cauſé une diminution aſſez conſidérable. Le Roi des Marcomans, qui n'ignoroit pas toutes ces pertes, pouvoit donc compter ſur le ſuccès. Sa nation d'ailleurs ne le cédoit pas en valeur à la Boïenne, & l'envie d'acquérir une autre patrie devoit lui inſpirer plus de force & de courage. Cependant afin de ne pas s'expoſer témérairement à quelque revers, il ſollicita quelques peuples voiſins à partager la fortune du ſien. Les Garudes & les Séduſiens, qui ſongeoient auſſi à ſe ſouſtraire à la domination Romaine, acceptèrent ſa propoſition. Toutes ſes autres diſpoſitions étant achevées, il annonça aux Marcomans ſa réſolution & leur départ prochain. Tout à l'inſtant rétentit d'une joie univerſelle; la nation ſatisfaite du choix de ſon Roi y applaudit en frappant ſes boucliers les uns ſur les autres; elle ne s'occupe que des préparatifs de ſon voyage. Le jour du départ eſt fixé au premier de la nouvelle lune prochaine. Tous les Germains régardoient comme un heureux préſage d'exécuter leurs entrepriſes au renouvellement d'une belle lune. Au

Les Garudes & les Séduſiens.

tems

tems fixé les Marcomans démoliſſent imprudemment leurs huttes, ne réſervent que les choſes qui ſont d'une néceſſité journalière, ſe raſſemblent en corps de nation, & ſe mettent gaiement en marche pour la Bohême, avec leurs compagnons les Garudes & les Séduſiens. Maroboduus conduit cette multitude à travers la forêt d'Hercinie & tombe à l'improviſte ſur les Boïens. Ces braves s'efforcent en vain de défendre leurs foyers. Toutes leurs forces ſuccombent ſous la valeur & le nombre des Marcomans. Battus dans toutes les rencontres, ils ſont bientôt réduits à chercher de nouvelles demeures, ou à recevoir des maîtres. L'exil étoit le parti le plus digne d'un peuple, qui dans ſon malheur conſervoit le même attachement à ſa liberté. Les uns ſe réfugient chez les Nariſques; les autres vont habiter au confluent de l'Elbe & de la Sala. Si quelques uns conſentent à vivre ſous la domination de Maroboduus, à reſter mêlés avec leurs vainqueurs, ce ſont les plus lâches de la nation. Les Boïens diſperſés ne furent pas anéantis. Ceux qui s'étoient retirés chez les Nariſques, ſe multiplièrent dans ce petit pays, s'étendirent enſuite au midi du Danube, & occupèrent cette vaſte région qui prit d'eux le nom de Bavière.

Les Boïens vaincus par les Marcomans.

Les premiers ſe diſperſent, vont habiter la Bavière.

LA

LA BOHÊME

SOUS LES MARCOMANS.

On connoît la religion & les mœurs des Germains par les descriptions, que César & Tacite en ont faites. Ces deux hommes célébres regardoient la connoissance du gouvernement, des coutumes religieuses & civiles d'un peuple, comme la partie la plus instructive de son histoire. C'est aussi ce qui doit le plus intéresser le lecteur curieux & sensé. Il ne convient qu'à une ame sanguinaire d'aimer à se repaître d'horreurs & de carnage. Etudions les mœurs, & par la comparaison de celles des anciens avec les nôtres, jugeons des progrès de l'esprit & du cœur humain; voyons si des peuples que nous traitons de barbares, méritoient plus que nous cet odieux titre. Les Romains connoissoient surtout les nations Germaniques qui habitoient aux environs du Rhin. On peut donc sans crainte d'erreur attribuer aux Marcomans voisins des Gaules, ce que César & Tacite ont dit des Germains en général.

De J. C.

Utilité de l'étude des mœurs.

Un

Caractère des Germains.

Un courage féroce & l'amour de la liberté distinguoient les Germains, faisoient le fond de leur caractère. Ils montroient leur passion pour les armes en les portant par tout. Un regard farouche annonçoit leur valeur martiale, tandis que la hauteur de leur taille & la difformité de leur parure sembloient destinées à les rendre plus redoutables. Accoutumés à supporter le froid, à souffrir la faim; la chaleur & la soif abattoient leurs forces & leur courage. Delà venoit que ces hommes, terribles dans un premier effort, étoient incapables de soutenir un travail assidu. Le climat, l'éducation, la nourriture, l'habillement influoient beaucoup sur ce caractère des Germains.

Education de leur jeunesse.

Les enfans étoient, au moment de leur naissance, plongés dans un fleuve ou dans une fontaine, afin de les endurcir de bonne heure. Ils commençoient à peine à bégayer, que les mères adoptant un langage conforme à leur foiblesse, leur parloient de valeur, formoient en eux ces sen-

Tacit. Strabo. Vel-Pater. Dio-Caf. Sueton. Jul-Cæf. Aurel-Vict. Eutrop. Marcel. Jul-Capitol. Oros. Tertull. Flav-Vopisc. Zosim. S. Paulin. Velser. Brunner. Jornand. Herodian. Spartian. Oel-Lamprid. Treb-Pollio. Gel-Dobner. Crevier. Le Beau.

ſentimens généreux, qui devoient un jour les rendre utiles à la patrie. Bien différentes de la plupart des femmes de nos jours, qui non contentes de ſe livrer à une honteuſe molleſſe, l'inſpirent encore à leurs enfans, les Germaines participoient au courage viril, qu'elles tâchoient de ſuggérer de bonne heure à la jeuneſſe. Sans recourir à des exemples étrangers, qui auroient fait peu d'impreſſion ſur l'eſprit de leurs enfans, elles trouvoient dans leurs familles des modèles à leur propoſer. C'étoit en leur montrant les armes & les dépouilles d'un ennemi, en leur racontant les exploits de leurs ayeux, en leur faiſant toucher les glorieuſes cicatrices que leurs pères, qu'elles mêmes avoient reçues en défendant la patrie, qu'elles leur donnoient des leçons de bravoure; qu'elles les animoient à ſe montrer dignes de leurs ancêtres. Les jeunes Germains ſuçoient la valeur avec le lait de l'enfance; ils devenoient ſoldats en naiſſant; & l'exemple de leurs pères leur apprenoit qu'ils n'avoient reçu la vie que pour la conſacrer à la défenſe, au maintien de l'état.

La manière de vivre étoit propre à fortifier ces premières impreſſions de la jeuneſſe. Les Germains ignoroient l'art de bâtir & l'uſage des villes. Leurs maiſons épar-

Habitations, nourriture, habillement.

éparſes, faites d'un mélange de terre, de chaume & de branches d'arbres, étoient conſtruites au bord d'une fontaine, ou ſur la liſière d'une forêt, ſelon qu'ils le jugeoient avantageux. Quelques uns ſe creuſoient des cavernes, ſe retiroient dans des autres de rochers, pour s'y mettre à l'abri des vents, des rigueurs de l'hiver, & au retour de la belle ſaiſon ils alloient habiter ſous des tentes au milieu des campagnes. On remarquoit la même ſimplicité dans l'habillement & la nourriture. Tout tendoit à fortifier leur tempérament, à les endurcir au froid & aux fatigues. Les hommes portoient une ſaie plus propre à couvrir leur nudité, qu'à les garantir de l'intempérie des ſaiſons, puisqu'elle ne leur couvroit pas la moitié du corps. L'habit des femmes n'en différoit qu'en ce qu'elles avoient outre cette ſaie une chemiſe de toile de lin, brodée en pourpre, & qui laiſſoit indécemment leur ſein & leurs bras à découvert. Si quelques uns portoient des peaux de bêtes ſauvages, qu'ils attachoient ſur leurs épaules avec une agrafe ou une épine; s'ils les teignoient de diverſes couleurs; s'ils chargeoient leurs caſques de cornes, de figures d'oiſeaux & de quadrupèdes, c'étoit une ſorte de luxe militaire imaginé pour inſpirer plus de terreur. Des fruits champêtres, du gibier,

du

du laitage, tels étoient les alimens de cette nation belliqueuse. Elle ne connoissoit point l'usage du pain; elle faisoit seulement une espèce de bouillie avec un mélange de blé broyé & d'avoine. La boisson consistoit en une liqueur extraite d'orge ou de froment fermenté, en une sorte de bière qui pour être moins composée que celle dont nous nous servons n'en étoit que plus saine.

Pureté des mœurs. Lois du mariage.

On ne doit pas être surpris de trouver chez les Germains une pureté de mœurs, que l'on rencontre à peine chez les nations civilisées. La jeunesse tout adonnée aux armes, ne sentoit d'inclination pour le sexe que dans un âge mûr, au lieu que de nos jours un jeune homme est corrompu presque en naissant; corruption qui ne vient que de la différence de l'éducation. Les filles élevées sous les yeux de leurs mères, apprenoient dans le silence & loin de ces plaisirs séduisans, qui amollissent aujourd'hui les jeunes cœurs, tout ce qui étoit nécessaire pour en former de bonnes mères de famille. L'oisiveté engendre les passions & les vices. En partageant avec leurs mères les soins du ménage, les travaux domestiques, en menant une vie sans cesse occupée, elles conservoient leur précieuse innocence, elles s'instruisoient des

obli-

obligations qu'elles auroient un jour à remplir dans l'état de mariage. C'est aujourd'hui l'usage que l'épouse apporte une dot; le contraire arrivoit chez les Germains. Dès qu'une fille étoit nubile, celui qui en faisoit la demande offroit des présens, qui devoient tenir lieu de dot. Ces dons ne consistoient pas en bijoux, en parures propres à flatter la vanité des femmes, à entretenir leur mollesse; C'étoient des bœufs, un cheval enharnaché, une épée, une lance & un bouclier. Par ces présens on annonçoit à l'épouse qu'elle devoit en tout partager le sort & les travaux de son époux. C'étoient les signes de l'union conjugale. En les recevant, l'épouse passoit au pouvoir de son mari, auquel elle juroit une entière fidélité, une obéissance parfaite en lui disant „vous êtes mon époux & mon „maître, & moi je suis votre humble ser„vante."

Rareté & punition de l'adultère, Rien n'étoit plus respecté chez cette nation que la sainteté du mariage. Quoique la religion autorisât la polygamie, les mœurs la proscrivoient; on en voyoit rarement des exemples, & ce n'étoit que parmi les grands ou les chefs du peuple. L'autorité du mari suffisoit pour s'assurer de la fidélité de son épouse. Souverain dans sa famille, il étoit en droit de punir sa

ſa femme adultère. Si elle étoit convaincue d'avoir violé la foi conjugale, il la chaſſoit honteuſement de ſa maiſon, en préſence de la parenté aſſemblée; il la condamnoit à l'infamie. Une femme ainſi expulſée devenoit un objet d'horreur & d'exécration; ſa famille ne la reconnoiſſoit plus; tous les liens du ſang étoient rompus; c'eut été un crime de lui donner aſile; ni jeuneſſe, ni beauté, ni richeſſes, rien ne pouvoit lui procurer un autre mari. La crainte d'un traitement ſi dèshonorant retenoit les femmes dans le devoir. Auſſi l'adultère ſi fréquent chez les nations chrétiennes étoit presque inoui parmi les Germains idolâtres.

La pureté des mœurs ne ſe bornoit pas à la fidélité conjugale. L'uſure, la fraude, le parjure étoient ſévèrement proſcrits comme des vices qui dégradoient l'humanité. L'hoſpitalité étoit un devoir dont les femmes adultères étoient ſeules exceptées. Ils n'eſt presque aucun peuple qui traitât plus généreuſement ſe hôtes que les Germains. Ils auroient cru outrager la nature, en manquant à cet office de charité. Un chef de famille traitoit ſelon ſes moyens, tous les hôtes qui pouvoient lui venir; il pouſſoit la généroſité jusqu'à conſommer toutes ſes proviſions, & lors-

Hoſpitalité des Germains.

lorsqu'elles lui manquoient, il alloit avec ſes hôtes demander l'hoſpitalité à un de ſes voiſins. L'inconnu étoit traité comme l'ami de la maiſon, parceque l'humanité ſeule leur dictoit ce devoir. Il y eut eu peu de mérite à ſe montrer ſi généreux envers ſes ſeuls amis.

Leur fainéantiſe & paſſion des jeux de haſard.

Avec toutes ces vertus, les Germains n'étoient cependant pas exempts de vices. S'ils mangeoient ſobrement, ils buvoient avec excès, & delà naiſſoient des querelles, qui ſouvent changeoient leurs feſtins en des ſcènes ſanglantes. L'oiſiveté à laquelle ils s'abandonnoient, devoit produire d'autres déſordres. Par un vice du gouvernement, aucun particulier n'avoit la propriété des terres qu'il cultivoit. On ne lui laiſſoit que l'eſpace d'un an un terrain entre les mains, & l'année révolue on lui ôtoit ſon champ pour lui en donner un autre. Perſonne ne ſe ſoucioit d'améliorer un ſol, qui devoit lui être enlevé, & paſſer en d'autres mains. Le dégoût de l'agriculture faiſoit naître la fainéantiſe. Tandisque les femmes & les vieillards s'occupoient des affaires domeſtiques, les autres ſe livroient aux plaiſirs de la table & du jeu. Cette dernière paſſion étoit ſi violente, que ſouvent après avoir perdu tous leurs biens, ils jouoient leur liberté; un coup de dé les rédui-

réduisoit en esclavage. Rien ne ralentissoit leur fureur pour les jeux de hazard que la chasse ou la guerre.

Simplicité des funérailles.

La pompe funèbre des Germains tenoit de la simplicité de leur façon de vivre. On n'y voyoit point cette file de pleureurs à gages, qui forment le convoi de nos riches fastueux, qui proportionnent leurs larmes au payement qu'ils recevront, & qui, des lèvres semblent invoquer le ciel en faveur du mort, tandis qu'ils se réjouissent en secret de son trépas. Les Germains avoient l'ame trop élevée pour donner dans un orgueil aussi ridicule. L'usage étoit de brûler le cadavre du défunt, avec ses armes & son cheval, ce qui dénote la croyance d'une autre vie. Les cendres étoient jetées dans un tombeau recouvert d'un simple gazon. C'étoit là le mausolée de ces fiers guerriers, tandis qu'on enchâsse nos efféminés dans l'or, qu'on leur prodigue tous les parfums, & qu'on leur érige des pyramides de marbre fin; tristes monumens qui ne servent qu'à éterniser la honte de leur nom & l'inutilité de leur existence! S'il étoit permis aux femmes Germaines de pleurer, c'est que l'on attribuoit leurs larmes à la sincérité de la douleur, non à une mode risible, ou à un honteux salaire.

laire. Lorsque le défunt s'étoit ſignalé par quelque belle action, un orateur retraçoit ſon mérite & ſes vertus, afin d'engager à l'imiter ceux qui témoignoient des regrets de ſa perte; mais il ne cherchoit pas à flatter la famille du mort, ni à l'enorgueillir par des louanges faſtidieuſes. Il étoit réſervé aux orateurs chrétiens, d'employer toute leur éloquence à nourrir la vanité des familles, en éxaltant les prétendus hauts faits d'un mort, qui ſouvent n'eſt connu que de nom, ou par ſes vices.

Religion. Les Germains furent comme toutes les autres nations, adonnés à l'idolâtrie; mais ils y obſervèrent plus de modération. Leur idolâtrie fut d'abord la plus naturelle & la plus ſimple. Ils ne mirent au rang des Dieux que des corps viſibles, dont ils ſentoient l'influence. Le Soleil, la Lune, la Terre & le Feu furent leurs premières divinités. Leur commerce avec les Romains & les Gaulois nuiſit à cette ſimplicité, en introduiſant chez eux un plus grand nombre de Dieux. Ils reconnurent Jupiter, Mercure & Hercule, qu'ils cherchoient à appaiſer en leur immolant des animaux. Le Dieu Mars, qu'ils adoroient ſous le nom d'Odin, ſembloit avoir le droit excluſif à des victimes humaines. Plus modérés que les autres nations dans

le

le nombre de leurs Divinités, les Germains s'en formoient aussi une idée moins grossière. Ils auroient cru les dégrader que de les représenter en figures; c'eut été les outrager que de les renfermer dans l'enceinte d'un temple. Ils leur consacroient des bois & des forêts antiques, dont l'obscurité & le silence paroissoient inspirer la frayeur & le respect. C'étoit dans ces asiles ténébreux qu'ils alloient faire leurs offrandes; celles-ci étoient pour l'ordinaire les dépouilles d'un ennemi. Ils n'avoient communément ni prêtres ni sacrificateurs. Un père l'étoit dans sa famille, un Roi dans sa cité. Quelquefois des femmes faisoient l'office de prêtresses, immoloient les victimes, présidoient aux conseils, & fixoient le tems des combats.

Augures & fort en usage.

Les augures étoient en usage chez eux comme chez les Romains. On y observoit le vol & le chant des oiseaux; mais c'étoit sur tout par le pas & le hennissement des chevaux, qu'ils prétendoient connoître la volonté des Dieux. On en entretenoit plusieurs d'une blancheur éblouissante dans les bois sacrés; par respect on ne les employoit à aucun ouvrage profane; on les atteloit seulement aux chars des Dieux, & le Roi, ou le premier de la cité, qui les suivoit, interpré-

toit leur hennissement, tiroit des présages de leurs pas. Souvent lorsqu'il s'agissoit d'une guerre importante, les Germains tâchoient par tout moyen de faire un prisonnier, qu'ils obligeoient d'entrer en lice avec un de leurs plus braves guerriers. Les champions étoient armés chacun à la manière de son pays, & l'on pronostiquoit que la victoire se déclareroit dans le combat pour la nation du vainqueur. Mais tous ces augures n'étoient que pour vérifier le sort que l'on jetoit auparavant. Rien de plus simple que leur manière de consulter le sort. On coupoit une baguette en plusieurs morceaux, que l'on distinguoit par différentes marques ou caractères, puis on les jetoit sur une étoffe blanche. Alors le père de famille, s'il s'agissoit d'affaires particulières, ou le prêtre de la cité, s'il s'agissoit des intérêts de la nation, invoquoit les Dieux; relevoit trois fois chaque morceau l'un après l'autre, & l'interprétoit différemment suivant que les caractères se présentoient. Si cette explication, qui dépendoit toujours du caprice & de l'imagination de l'interpréte, annonçoit une réponse favorable de la part des Dieux, on cherchoit alors à mieux s'en assurer par les augures. On ne sera pas surpris de trouver des pratiques si superstitieuses chez cette nation encore grossière, si l'on ré-

flé-

fléchit que les Romains déjà plus policés & plus instruits donnoient dans des superstitions pour le moins aussi ridicules.

Un peuple comme un particulier ne renonce qu'à regret à sa liberté, à son indépendance naturelle. L'amour de cette précieuse liberté rendit long-tems le titre de Roi odieux à quelques peuples Germains qui aimoient mieux vivre en républicains, que de se donner des maîtres. Les Marcomans & les Quades suivirent cette forme de gouvernement presque jusqu'au régne de Maroboduus. Si ces républicains se trouvoient engagés dans une guerre, ils élisoient un chef ou Général, qui avoit tout pouvoir, mais dont l'autorité cessoit avec la guerre. Leur choix tomboit communément sur un homme, qui s'étoit déjà distingué par ses belles actions, ou que le mérite de ses pères rendoit recommandable. Dans les cantons gouvernés par des Rois, la royauté étoit élective, en ce que les Germains avoient le droit de choisir dans la famille royale celui qui leur paroissoit le plus digne de les gouverner. Mais l'élection faite d'un Roi ou d'un Général, l'inauguration étoit la même par tout. On le plaçoit sur un bouclier, & au milieu du bruit des armes on l'élevoit sur les épaules pour le montrer au peu-

Gouvernement militaire & civil.

peuple, qui par ſes acclamations donnoit ſon conſentement à l'élection. En tems de guerre le Général pouvoit de ſa propre autorité punir de mort les réfractaires à ſes ordres. Le pouvoir d'un Roi ou chef étoit plus étendu. Durant la paix comme pendant la guerre il jugeoit les querelles, les différens des familles, il enrôloit les enfans au ſervice de l'état. Tout ceci ſe faiſoit ordinairement dans des aſſemblées.

Aſſemblées nationales.

Il y avoit des aſſemblées générales, & il y en avoit de particulières. Dans celles-ci on ne traitoit que les affaires peu importantes, ce n'étoient que les chefs du peuple qui délibéroient entr'eux; mais l'objet des premières étoit de diſcuter les intérêts de la nation. Elles ſe tenoient presque toujours à une nouvelle ou pleine lune. On y décidoit la guerre ou la paix; on y éliſoit les Rois, les juges & les prêtres. Le Roi ou chef y parloit le premier, chacun enſuite opinoit à ſon tour ſuivant le rang, le mérite ou la naiſſance. La validité des raiſons l'emportoit toujours ſur l'autorité. Le peuple en quelque ſorte étoit juge des opinions; ſi un avis lui déplaiſoit, il le déſapprouvoit en murmurant; mais dèsqu'il goûtoit une opinion, il y donnoit ſon conſentement & ſon ſuffrage en frappant ſes armes.

C'étoit

Enrôlement de la jeunesse.

C'étoit dans ces assemblées générales que l'on donnoit les armes aux jeunes Germains jugés capables de les porter. Il y avoit pour cela un âge fixé. Lorsqu'un jeune homme l'avoit atteint, son père, ou un de ses parens, ou un prince de la nation, le présentoit à l'assemblée. Là le Roi ou chef lui mettoit en main une lance & un bouclier. Dèslors il sembloit renoncer à sa famille pour devenir membre de l'état. La solemnité de cette cérémonie relevoit l'ame des jeunes guerriers, qui tout fiers des armes dont on venoit de les décorer ne les quittoient plus. Ils les portoient jusqu'au lit, à table, dans les assemblées & aux sacrifices. C'étoit comme une robe virile qu'ils auroient eu honte de déposer un instant.

Armes & discipline militaire.

Les armes ordinaires des Germains étoient le bouclier & la javeline. Celle-ci étoit une sorte de petite lance armée d'un fer extrêmement pointu, & faite de manière qu'on pouvoit s'en servir pour combattre de loin comme de près. Rarement ils se servoient d'épées, de casques, de cuirasses & de grandes lances. La javeline étoit l'arme commune à l'infanterie & à la cavalerie; mais celle-ci avoit en outre un bouclier pour se couvrir; celle-là étoit encore munie de javelots qu'elle savoit

lan-

lancer au loin avec beaucoup d'adreſſe. L'infanterie faiſoit la principale force des Germains; auſſi avoient-ils l'attention de la mêler avec la cavalerie qui étoit aſſez mal montée. La meilleure qualité de leurs chevaux étoit de ne point s'effaroucher au bruit des armes. Les fantaſſins qu'on plaçoit au premier rang étoient l'élite de la jeuneſſe. Pour cet effet on choiſiſſoit dans chaque cité les hommes les plus agiles, & qui étoient en état de ſuivre la cavalerie à la courſe. L'armée rangée en ordre de bataille formoit une figure triangulaire, préſentant un de ſes angles à l'ennemi. Le Roi ou le Général combattoit à la tête, donnoit l'exemple de la valeur à ſes ſoldats. C'étoit un opprobre de ne pas venger ſa mort dans les combats, ou de ſurvivre à ſa défaite. La peine du cavalier, qui dans une action perdoit ſon bouclier, étoit plus grande. Il encouroit une tache d'infamie qui l'excluoit des ſacrifices. Cette ſorte d'excommunication étoit chez les Germains comme chez les Gaulois la plus terrible punition. Auſſi les cavaliers, qui ſortoient du combat ſans leurs boucliers, ne pouvoient ſurvivre à leur honte; ils s'étrangloient.

Juſtice vindicative réſervée aux prêtres.

Les mœurs fixées par des uſages invétérés tenoient lieu de lois aux Germains. C'étoit

C'étoit d'après les premières que l'on régloit non ſeulement la manière de vivre & d'agir, mais encore les genres de punitions proportionnées aux crimes. Pendant la guerre le Général avoit plein pouvoir de condamner les coupables à mort; mais ce droit n'appartenoit en tems de paix qu'aux prêtres dans les cités où ils faiſoient un corps particulier. On étoit perſuadé que les miniſtres des Dieux avoient ſeuls l'autorité d'infliger les peines dues aux crimes, de venger les outrages faits à la majeſté divine. Ils condamnoient les déſerteurs & les traîtres à la patrie à être pendus à des arbres; les lâches & les faineans, à être traînés dans des marais, où ils expioient par une mort ignominieuſe la honte de leur vie efféminée. Ces vices étoient jugés les plus dignes d'une punition exemplaire; mais c'étoient auſſi les ſeuls cas où les prêtres uſaſſent de tant de ſévérité. Que quelqu'un dans un mouvement de colère eut tué ſon ſemblable, il en étoit quitte pour une amende de chevaux ou de bétail. Il étoit d'ailleurs permis à chacun de venger une offenſe dans un duel; la religion ne s'y oppoſoit pas. On ſut toujours plier celle-ci au gré des paſſions & des préjugés.

On conçoit que chez un peuple tout

Arts, ſciences & commerce.

ſoldat les arts, les ſciences & le commerce firent peu ou point de progrès. Forger des fers pour les vaincus, quelques inſtrumens néceſſaires pour l'agriculture, des armes pour la chaſſe & la guerre, voilà à quoi ſe réduiſoit la ſcience des Germains. Contens des choſes de première néceſſité, ils ne cherchoient point les richeſſes. Loin de fouiller dans les entrailles de la terre pour en tirer les précieux métaux qu'elle renferme, ils ne faiſoient aucun cas des vaſes d'or & d'argent, que les Romains leur envoyoient à deſſein de les corrompre. Tout leur commerce ſe faiſoit par échange, parcequ'ils ignoroient l'uſage de la monnoie. Le luxe eſt l'ame de l'induſtrie & des manufactures; celui des Germains conſiſtant ſurtout dans l'ornement de leurs boucliers, on trouvoit chez eux peu de manufactures; leur induſtrie ſe bornoit à fabriquer leurs ſaies, à ourdir de groſſes toiles de lin pour les femmes. Les Marcomans furent les premiers des peuples Germains à connoître l'avantage du commerce. Marobodnus, qui avoit appris à la cour d'Auguſte à eſtimer les richeſſes, l'introduiſit chez eux. Suivons maintenant leur hiſtoire durant leur ſéjour en Bohême.

6-7. Maroboduus, maître de la Bohême, choiſit pour ſa réſidence Bubienum, qui dès-

dèslors changea de nom & s'appella Maroboduum. Ses premières démarches parurent être celles d'un monarque prudent; mais son ambition en ternit bientôt la sagesse. Les Romains irrités de sa conduite pouvoient le poursuivre jusques dans sa retraite. Son ingratitude envers Auguste pouvoit être un motif suffisant de vengeance. La prudence exigeoit qu'il prît des mesures pour s'affermir dans la possession de sa conquête. Il attira d'abord en Bohême cette colonie de Marcomans chassés de la Pannonie par Drusus. Ses victoires sur les Boïens avoient répandu la gloire de son nom & la terreur de ses armes en Germanie. Plusieurs nations Germaniques, soit de plein gré, soit à sa sollicitation, firent alliance avec lui, comme avec le Prince le plus capable de les affranchir du joug de Rome qui les menaçoit. Dans peu il eut une armée de soixante & dix mille hommes d'infanterie & de quatre mille chevaux. Il avoit appris à Rome cette discipline militaire, qui étoit la cause principale des succès des Romains contre des peuples courageux mais indisciplinés. Le fruit qu'il retira de son éducation à la cour d'Auguste fut de pouvoir discipliner ses troupes à la Romaine. Il les forma aux évolutions & à l'art des campemens, afin d'opposer aux Romains leurs propres ar-

Motifs de crainte de Maroboduus.

Ses sages mesures & sa puissance.

armes, s'ils tentoient de lui disputer sa conquête. Rien n'étoit plus sage que ces mesures; Marobodnus eut été louable s'il ne les eut fait servir à son ambition, à asservir les Germains voisins de la Bohême, sous prétexte de les détourner de leur alliance avec Rome. Dèsqu'il crut ses troupes suffisamment exercées, il entreprit d'exécuter ses projets d'agrandissement. Ayant rassemblé ses Marcomans & les soldats de ses alliés, il leur tint le discours suivant, dont le but étoit de les animer à seconder ses desseins, en voilant ses vues du beau nom de liberté. „Chers compatriotes, leur dit-il, je ne prétends pas „vous rappeller aujourd'hui vos devoirs; „vous ne les ignorez pas, & l'état avilissant „auquel on veut vous réduire doit vous „les faire assez connoître. La guerre que „vous allez commencer doit, ou briser vos „fers, ou vous en donner de nouveaux; s'il „est honteux d'en porter, il ne l'est pas de „mourir en voulant les rompre. Ce n'est „point moiqui vous sollicite, qui vous force „à prendre les armes; ce sont vos oppresseurs, ce sont les tyrans de la patrie. Vous „m'avez élu pour votre chef; les Dieux „me sont témoins que je chercherai à justifier l'opinion que vous avez de ma valeur; „tout jusqu'ici ne vous annonce que d'heureux présages. Mon éducation chez vos „ty-

Belle harangue à ses troupes.

„ tyrans n'a point été capable de me faire „ adopter leurs maximes; j'ai eu la force de „ mépriser les bienfaits des Romains; j'ai „ su refuser les honneurs & les titres qu'ils „ m'ont offerts; je ne veux que partager „ votre liberté ou votre mort. En vain „ ont-ils tenté de me faire oublier ma pa- „ trie; leurs présens & leurs discours ont „ été plus foibles que la voix de la nature, „ qui s'est fait entendre au fond de mon „ cœur. J'ai été forcé jusqu'aujourd'hui de „ leur dissimuler mes sentimens; j'ai vécu „ dans la contrainte, & ce déguisement „ étoit pour moi le plus cruel supplice. „ Secouons donc maintenant la gêne & „ l'esclavage; brisons nos fers, vengeons „ notre injure & l'insulte faite à notre li- „ berté; faisons voir à ces impérieux répu- „ blicains qu'on peut mettre des bornes à „ leur injustice, opposer une barrière à „ leur tyrannie. Souffrirons-nous que ces „ monstres avides du sang des peuples, tout „ en faisant consister le bonheur de l'homme „ dans la liberté, nous punissent de vou- „ loir être libres? De quelque côté que „ nous puissions nous tourner, nous trou- „ verons des nations prêtes à épouser notre „ cause, à prendre les armes pour la même „ querelle. Nos voisins, il est vrai, ont „ fait alliance avec les Romains; mais ils „ s'en repentent, ils en gémissent; nous

„ n'a-

„ n'avons qu'à leur montrer des armes pour „ leur rappeller le souvenir de leur ancienne „ liberté." Après cette harangue bien capable d'animer le courage de ses soldats, il se mit en campagne. Rien ne résistant à une armée Romaine par la discipline, ses conquêtes furent rapides. Les peuples voisins, qui avoient refusé son alliance pour demeurer fidelles à celle de Rome, furent bientôt subjugués. Les Quades, les Lygiens, les Bourguignons, les Semnones, les Lombards, les Hermundures, toutes ces nations se soumirent à sa puissance, les unes de bonne volonté, les autres de force. En joignant ainsi la violence aux promesses & aux traités, il se forma un vaste empire. Ses états, bornés au midi par le Danube, à l'orient par la Pannonie, au septentrion & à l'occident par la Germanie, comprenoient une partie de la Hongrie, l'Autriche en deçà du Danube, la Moravie, la Silésie, une partie de la Pologne, la Bohême, le Voigtland, la Misnie, la Lusace, le Brandebourg, la Thuringe, & une partie de la haute Saxe. Mais ce grand empire tombera avec la même rapidité qu'il s'est élevé.

Il fait de grandes conquêtes.

Etendue de ses états.

8-9.

Il devient formidable

Les Romains ne virent qu'en frémissant ces prodigieuses conquêtes des Marcomans. La Germanie entière, qui alloit de gré ou de

de force s'unir à ceux-ci, le génie actif & entreprenant de Maroboduus, ses qualités guerrières, une armée nombreuse qu'il avoit toujours sur pied, tout causoit les plus vives alarmes dans Rome. On ne doutoit pas que le Prince Marcoman, après avoir dompté les Germains, ne fut résolu d'attaquer l'empire. On n'ignoroit pas qu'il donnoit dans ses états un asile aux peuples rebelles, qui quittoient le parti d'Auguste. On ne vit plus en lui qu'un ennemi redoutable de Rome. Tibère, qui venoit de soumettre une partie de la Germanie à la domination Romaine, en portant ses armes jusqu'à l'Elbe, fut le plus frappé du danger qui menaçoit l'empire. Il entrevoyoit le moment où Rome alloit perdre le fruit de ses victoires. Il fit en plein sénat un discours, dans lequel il exposa vivement le péril que couroit l'empire, non seulement de se voir enlever ses provinces de Germanie, mais encore d'être attaqué dans son centre par un ennemi aussi puissant que les Marcomans. Afin de déterminer à prendre les mesures nécessaires dans une conjoncture si critique, il représenta fortement à l'assemblée tout ce qu'on avoit lieu de craindre de l'héroïsme de Maroboduus, de la valeur martiale des peuples qui lui étoient soumis, & de sa proximité de l'Italie, dont il n'étoit éloigné

aux Romains.

Discours de Tibère à ce sujet.

éloigné que de deux cent mille pas. La vivacité du danger & la harangue de Tibère firent impression sur les sénateurs. Il fut résolu de prévenir les desseins du Roi des Marcomans, & d'abattre cet ennemi formidable pour mettre l'empire en sureté. La politique Romaine n'étoit pas d'attendre qu'un ennemi fut entré sur ses terres pour le combattre ; on jugeoit plus avantageux d'aller le surprendre dans son propre pays. Il fut décidé qu'on iroit investir Maroboduus de plusieurs côtés à la fois, afin de lui ôter tous les moyens d'échapper, ou de réunir ses forces. Tibère leva une armée à Carnuntum sur les frontières de l'Autriche & de la Hongrie. Saturnin, gouverneur de Germanie, eut ordre de marcher avec les légions des Gaules, de pénétrer par la Hesse, alors habitée par les Cattes, jusques dans la forêt d'Hercinie, & de s'y frayer un chemin libre la hache à la main. Le dessein de Tibère étoit de prendre les Marcomans en queue avec ses légions d'Illyrie. La perte de Maroboduus sembloit décidée. Les deux armées Romaines s'avançoient à grands pas, chacune de leur côté ; elles n'étoient déjà plus qu'à cinq journées de celle des Marcomans, lorsque la nouvelle d'un soulèvement général en Pannonie & en Dalmatie obligea Tibère de suspendre sa marche,

Deux armées Romaines marchent contre Maroboduus.

marche, & de faire une diverſion avantageuſe pour Maroboduus.

Les Pannoniens & les Dalmates ſupportoient le joug de Rome avec autant de peine que les autres nations aſſervies. Ils ne ſoupiroient qu'après le moment de pouvoir briſer leurs chaînes. Voyant les Romains occupés contre les Marcomans, leur pays dégarni de troupes, ils crurent l'occaſion favorable pour recouvrer leur ancienne liberté. Ils avoient pris les armes au nombre de huit cent mille; une partie devoit pénétrer en Macédoine, l'autre en Italie par le petit Laubach & Trieſte. La nouvelle de cette rebellion fit trembler Auguſte ſur ſon trône. Il ſentoit la terrible alternative, ou de perdre les provinces de Germanie, ou de voir bientôt l'ennemi aux portes de Rome. En effet ſi Tibère ſe fut opiniatré à pourſuivre les Marcomans, les rebelles pouvoient dans dix jours ſe préſenter devant Rome. D'un autre côté ſi Maroboduus ſe fut joint aux Dalmates & aux Pannoniens, l'empire perdoit à coup ſûr l'Illyrie & la Germanie. Auguſte effrayé ordonna en vain des levées conſidérables, rappella les troupes diſperſées dans les colonies; toutes ces meſures ne calmèrent pas ſon inquiétude, parcequ'il jugeoit toutes les forces de l'empire inſuf-

Révolte en Pannonie favorable à Maroboduus.

fiſantes contre deux ennemis ſi formidables. Rien ne put le raſſurer que l'eſpérance de faire la paix avec l'un, & de pouvoir tourner toutes les forces de la république contre l'autre. Il fit propoſer des conditions à Maroboduus. Ce Roi les trouvant honorables, ne balança pas à les accepter. Mais quelqu'avantageuſes qu'elles euſſent pu être, ſa conduite dut paroître extraordinaire. On dut s'étonner en le voyant ſi facilement poſer les armes contre ces républicains, qu'il avoit peu auparavant traité de tyrans, de monſtres cruels, d'oppreſſeurs de ſa patrie. Dans quel tems, dans quelle circonſtance leur accorde-t'il la paix? Au moment même qu'il peut venger, affranchir toute la Germanie de leur joug. Non ſeulement il abuſe de l'occaſion d'affoiblir, d'abattre la domination de ces maîtres orgueilleux, mais il concourt à affermir leur puiſſance, en favoriſant la réduction des provinces révoltées. Ou Maroboduus manqua de politique, ou on lui prêtoit à tort des vues préjudiciables aux Romains. On verra bientôt qu'il n'étoit rien moins que leur ennemi, & qu'en feignant de l'averſion contr'eux, il n'avoit cherché qu'à pallier ſon ambition. On dit, pour le juſtifier, qu'il n'accepta les propoſitions d'Auguſte que pour gagner du tems, s'affermir encore

Il accepte la paix d'Auguſte.

core davantage dans ses états, & en reculer les limites. Il étendit en effet les bornes de sa domination. Comme le cours du Danube formoit une ligne de séparation entre son empire & celui des Romains, il se jeta du côté du nord, & soumit encore à son pouvoir les Goths, & d'autres peuples en delà de l'Elbe, jusqu'à la mer Baltique. Mais n'eut-il pas eu plus de facilité d'agrandir ses états, s'il eut profité du moment favorable pour anéantir la puissance Romaine en Germanie? Tous les Germains, qui lui auroient du leur délivrance d'un joug étranger, n'auroient-ils pas consenti par reconnoissance à vivre sous ses loix? Ces peuples, quoique passionnés pour la liberté, auroient sans doute préféré leur compatriote à un maître, qu'ils ne connoissoient que par le brigandage de ses soldats. Mais il paroît que le Prince Marcoman n'eut jamais le dessein d'agir contre les Romains, & qu'il préféroit leur amitié à la liberté Germanique. La suite de l'histoire va en fournir de nouvelles preuves.

Il agrandit ses états.

---

10. Herman défenseur de la liberté Germanique.

Tibère avoit rassemblé toutes les forces de l'empire pour combattre les Panno-niens & les Dalmates. On avoit même rappellé les légions placées sur le Rhin, à l'exception de trois qu'on avoit laissées à Varus pour contenir les Germains. Armi-

 nius

nius ou Herman, fils d'un des premiers ſeigneurs des Cattes, étoit dans l'armée Romaine. Comme Maroboduus il avoit merité les faveurs d'Auguſte, il jouiſſoit même de tous les priviléges de citoyen & de chevalier Romain ; mais toutes les diſtinctions n'avoient pu étouffer ſes ſentimens de tendreſſe pour ſa patrie, & il ſongeoit toujours à affranchir la Germanie du joug des maîtres qu'il ſervoit à regret. Varus étoit plus propre au metier de juriſconſulte qu'à celui de Général. En s'amuſant à juger les différens continuels que les Germains faiſoient naître à deſſein, il négligeoit les affaires de la guerre. Herman épioit l'occaſion de profiter de la négligence du Général & d'abandonner les Romains. Il s'étoit formé un parti, il avoit adroitement éloigné le crédule Varus des rives du Rhin, lorsque Maroboduus lui donna avis que les Chérusques le demandoient pour chef. Cette circonſtance acheva de le déterminer, il courut avec ſes partiſans rejoindre ſes compatriotes. Dès que la nouvelle de ſon retour ſe fut répandue, les Cattes, les Chérusques, & leur voiſins volèrent ſe ranger ſous ſes étendards. Prévoyant que Varus ne manqueroit pas de venger ſa trahiſon, il ſe mit en état de défenſe. La choſe arriva telle qu'il l'avoit prévue. L'imprudent Général

Sa victoire ſur Varus.

néral Romain donna tête baissée dans tous les pièges qu'il lui avoit tendus, & après avoir perdu toutes ses légions finit par se percer de son épée pour ne pas survivre à la honteuse défaite & afin d'accélérer la mort que ses blessures rendoient inévitable.

La nouvelle de cette terrible déroute causa la plus étrange consternation dans Rome. L'empereur se livra à une douleur capable de l'augmenter. On dit qu'il erroit comme un insensé dans les salles de son palais, se frappant la tête contre les murailles, & criant. „Varus rends moi mes „légions." Il prit le deuil qu'il porta plusieurs mois, & ordonna toutes les pratiques qu'on étoit en usage d'observer dans des tems de calamités. Les Romains, à l'exemple de leur monarque, étoient en proie à la tristesse, croyant déja voir Herman aux portes de leur ville. La première frayeur passée, Auguste fit faire des préparatifs pour réparer les malheurs de l'empire, & choisit Tibère comme le Général le plus capable de rétablir la fortune & la gloire des armes Romaines.

Cause la consternation dans Rome.

Tandis qu'on faisoit à Rome des lévées de troupes, qu'Auguste livré à une superstition pusillanime obligeoit ses Géneraux

Il propose une alliance à Marobo-duus.

néraux à offrir des ſacrifices, pour ſe rendre propices les Dieux protecteurs de l'empire, Herman, ce héros, ce généreux défenſeur de la liberté Germanique, s'occupoit de projets dignes de ſa grande ame, & plus propres à ſes vues. Son deſſein étant d'affranchir entièrement la Germanie de la domination Romaine, il voulut engager Maroboduus dans ſon parti. Cette alliance, en réuniſſant les forces des nations Germaniques, ſembloit lui répondre du ſuccès de ſon entrepriſe. Il la fit propoſer au Roi Marcoman, auquel il envoya même la tête de Varus. Si Maroboduus eut été autant ennemi de Rome qu'il avoit affecté de le paroître, s'il eut eu la liberté Germanique auſſi fort à cœur qu'il le diſoit, il n'eut pas ſans doute échappé une ſi belle occaſion de ſignaler ſon zèle, de faire éclater ſa haine contre les Romains & ſa paſſion pour la liberté de la Germanie. Mais non content de refuſer la propoſition de Herman, il envoya encore à Rome la tête de Varus à Auguſte. Etoit-ce fidélité au traité, qu'il avoit fait avec l'empereur? Etoit-ce indifférence pour le bien de ſa patrie? Il paroît qu'il n'étoit ami ni des Romains ni de Herman; mais content de s'être érigé un grand empire, il vouloit jouir de ſa fortune & amaſſer des tréſors. Le ſort de la Germanie le tou-

Honteux refus du dernier qui les rend ennemis.

touchoit peu, pourvu qu'il goûtât en paix les fruits de son ambition. Herman, indigné d'un si honteux procédé, résolut dès lors d'attaquer Maroboduus, & de ne poser les armes qu'après l'avoir précipité d'un trône, dont il le jugeoit indigne. Sa résolution eut été probablement suivie d'une prompte exécution, si la guerre qu'il faisoit aux Romains, ne l'eut forcé de la tenir secrète, & d'attendre une occasion plus favorable.

Tibère & Germanicus s'étant rendus sur les bords du Rhin avec une armée nombreuse, l'attention du premier fut de rappeller la discipline, & de rendre aux anciennes ordonnances leur autorité. Le Général voulut lui même servir d'exemple à ses soldats, en menant une vie dure & simple. Le gazon lui servoit de table pour prendre une nourriture frugale; s'il prenoit un peu de repos, ce n'étoit que quand le sommeil l'accabloit, & le plus souvent sans avoir même de tente. Quoique sans action d'éclat, il contint les Germains pendant deux ans, après lesquels il retourna à Rome, laissant à Germanicus huit légions pour garder le Rhin. La prudente conduite qu'il avoit tenue, plut tellement à Auguste, qu'il fut à son arrivée associé à l'empire. La mort du vieil empereur, Tibère contient les Germains.

pereur, qui ſuivit de près cette adoption, cauſa des troubles dans la république. Tibère monta ſur le trône des Céſars, tout en affectant de ne l'accepter qu'avec répugnance, afin de mieux jouer ſon rôle. Mais à peine ce tyran farouche & ſoupçonneux eut obtenu la pourpre, qu'il ſignala les commencemens de ſon règne par des cruautés. Ses fureurs produiſirent des rebellions. Trois légions, qui étoient en Pannonie, menacèrent de vouloir élire un autre empereur. Tibère envoya ſur le Danube ſon fils Druſus, qui fit rentrer les rebelles dans le devoir en profitant de leur ſuperſtition. Le ſoulèvement de la grande armée de Germanicus étoit bien plus dangereux. Ce Général, chéri de ſes troupes, auroit pu profiter de la conjoncture pour s'élever à l'empire. Ses ſoldats s'étoient mutinés dans l'eſpoir qu'il ſe mettroit à leur tête pour diſputer un trône, qui leur paroiſſoit du à ſon mérite, & qui étoit occupé par un indigne tyran. La propoſition lui en fut faite ; ſon conſentement ſuffiſoit pour devenir empereur ; mais il ſut faire céder la fortune à l'amour de ſes devoirs. Il appaiſa le tumulte & continua de ſervir Tibère avec la même fidélité qu'auparavant. Dans cette émeute ſes ſoldats s'étoient battus en forcenés, s'étoient poignardés les uns les autres. Revenus à

Il devient empereur.

Fidélité de Germanicus.

eux

eux-mêmes ; ils gémirent en se voyant couverts du sang de leurs compagnons, & pour effacer la honte de cet odieux massacre ils demandèrent à Germanicus de les mener à l'ennemi. Les Germains voisins du Rhin, qui ne s'attendoient à aucune invasion, furent surpris, vaincus. On en vouloit sur-tout à Herman, le principal appui de la liberté Germanique. Le Général Romain ayant divisé son armée, en donna un corps à Cécinna pour entrer dans le pays des Chérusques, tandis qu'il marcha avec l'autre contre les Cattes, alliés de Herman. La fortune des deux capitaines fut bien diverse. Germanicus réduisit les Cattes, les uns à se soumettre, les autres à se réfugier dans les forêts, tandis que Cécinna n'éprouva que des revers désastreux. Une accablante catastrophe venoit d'ajouter à la haine que Herman portoit aux Romains. Germanicus avoit fait enlever son beau-pere Segeste, avec son épouse Tusneldis & les dames de sa suite. A la première nouvelle que sa femme étoit livrée aux tyrans de sa patrie, il ne put contenir sa douleur ; mais elle fit bientôt place au plus furieux désespoir. Le cœur ulcéré, il s'efforça d'inspirer ses sentimens d'une double vengeance à sa nation & à ses voisins. Les Chérusques, vivement touchés de la justice de ses plaintes,

15. Sa résolution d'attaquer Herman.

tes, promirent de l'aider à venger son injure. Son oncle, Inguiomer, abandonna le parti des Romains pour prendre sa défense. Herman furieux du sanglant affront qu'il venoit de recevoir, déploya toute sa valeur pour en tirer vengeance. Après avoir fait reculer Germanicus, il vola à la rencontre de Cécinna, tomba sur son armée & la mit en déroute. Les Chérusques, en rompant la nuit les digues, causèrent des torrens, qui renversèrent, entraînèrent les retranchemens derrière lesquels les Romains pensoient prendre du repos en sureté. Tant de malheurs glacèrent ceux-ci d'effroi. Le jour reparut à peine que Herman recommença l'attaque, continua le carnage de la veille. Si Cécinna remporta ensuite un foible avantage, il le paya bien cher, & ne le dut qu'à la témérité d'Inguiomer, qui avoit décidé l'action contre le gré de son neveu.

Victoire du dernier sur Cécinna.

---

16. Première défaite du héros Germain.

Mais la fortune abandonna enfin Herman lui-même, qui fut aussi malheureux contre Germanicus, qu'il avoit été heureux contre Cécinna. Lorsque les Romains eurent réparé leurs forces, ils rentrèrent en campagne. Herman, qui de son côté avoit employé le tems en préparatifs, alla à leur rencontre & fut le premier à se présenter sur le champ de bataille, comptant

sur

ses succès passés. Les Romains supérieurs en nombre, animés par la présence d'un Général en qui ils avoient une entière confiance, combattirent en déterminés. Malgré les prodiges de valeur de Herman & d'Inguiomer, la victoire se déclara pour Germanicus. Les Germains, effrayés de leur sanglante déroute, pensoient à se retirer au delà de l'Elbe pour éviter le joug des vainqueurs, lorsque l'honneur les rappella. Les Romains, dans l'enthousiasme de leur victoire, avoient érigé des trophées, sur lesquels ils avoient gravé les noms des peuples vaincus. Les Germains, plus irrités de l'érection de pareils monumens, qui devoient perpétuer la honte de leur défaite, qu'affligés de leurs pertes, rappellerent leur courage, & résolurent de venger leur honneur. Herman avoit fait les plus sages dispositions pour s'assûrer du succès. Il combattit lui même avec toute la valeur d'un héros; mais ses mesûres & ses efforts n'aboutirent qu'à une seconde déroute, d'autant plus sanglante, que les ennemis avoient ordre de ne faire aucun quartier. Tout couvert de blessures, il quitta le champ de bataille, dès qu'il eut perdu toute espérance de victoire. C'en eût peut-être été fait de la liberté Germanique, si elle n'eut eu un aussi vaillant défenseur, qui balançât la fortune des Romains.

Seconde défaite plus sanglante.

mains. Ceux-ci, malgré les deux dernières victoires, & après trois ans de combats, n'avoient encore aucun fort dans la Germanie. Aussi Tibère, désespérant de pouvoir dompter les Germains, rappella Germanicus en Italie. On dit que la jalousie, qu'il avoit conçue du mérite & de la réputation de ce Général, fut le principal motif de sa conduite. Il savoit que ce jeune héros étoit adoré des troupes à ses ordres. Craignant d'en être supplanté, il lui ôta adroitement le commandement de l'armée, sous prétexte de lui procurer des honneurs & du repos, mais effectivement pour se tranquilliser lui même, & calmer les soupçons qui le dévoroient. Il lui accorda les honneurs du triomphe pour complaire aux Romains, mais il l'éloigna bientôt en l'envoyant commander en Asie, & la Germanie eut le tems respirer.

Jalousie de Tibère cause du rappel de Germanicus.

17. Marobo-duus se rend odieux.

Tandis que Herman défendoit si généreusement la liberté de ses compatriotes, Marobodus révoltoit ses sujets & ses alliés par sa hauteur, son luxe & son despotisme. Ce n'étoit point sur des peuples, qui ne savoient pas encore obéir, qu'il pouvoit usurper un pouvoir arbitraire. Les nations, qui de plein gré s'étoient soumises à son autorité, ou qui avoient fait alliance avec lui, n'avoient cherché qu'un pro-

protecteur de leur liberté, non un maître impérieux. Elles s'apperçurent, qu'en voulant fuir le joug de Rome, elles étoient tombées dans un autre esclavage. Le refus de Maroboduus de s'allier avec Herman pour la défense de la liberté Germanique, l'avoit rendu odieux dans toutes les provinces, l'avoit fait regarder comme un Prince vendu aux Romains, avec lesquels on lui supposoit de secrètes intelligences. Herman, estimé, révéré comme le héros de la Germanie, établissoit son pouvoir d'une manière plus adroite. Content du titre de défenseur de la liberté Germanique, il n'ambitionnoit point celui de monarque; avec cet humble désintéressement il gagnoit les peuples, & n'en jouissoit pas moins d'une sorte d'autorité royale. Les Germains, qui ne voyoient en lui qu'un zélé protecteur de la patrie, désiroient vivre sous ses lois, au lieu qu'ils haïssoient le fastueux Maroboduus. Les Semnones, les Lombards, peuples Suèves, furent les premiers à secouer le joug du Prince Marcoman, à quitter son parti pour embrasser celui de Herman. D'autres Suèves & les Marcomans eux mêmes, irrités du despotisme de leur Roi, penchoient du côté du héros Germain. Herman encouragé par la faveur de ses compatriotes, résolut alors d'exécuter ses projets de vengeance contre Maro-

Fine politique de Herman.

Il résout la perte de Maroboduus.

Maroboduus. La retraite des Romains lui en laissoit le loisir; l'attachement que les peuples avoient pour sa personne, & la haine qu'ils portoient au Roi des Marcomans, lui promettoient un entier succès. Il étoit d'ailleurs bien supérieur en forces, si un événement imprévu, la défection de son oncle, n'eut affoibli son parti. Inguiomer, ce Prince qui n'avoit pas épargné son propre sang pour élever son neveu, porta ensuite la jalousie jusqu'à tourner ses armes contre lui. C'étoit à ses yeux une honte d'obéir à un jeune homme, auquel, suivant les lois de la nature, il devoit plutôt donner des ordres. L'âge lui servit de prétexte, mais la jalousie de la gloire & de la grandeur de Herman fut le vrai motif de sa retraite. En passant du côté de Maroboduus, avec un grand corps de Chérusques, il rétablit l'égalité entre les deux rivaux, & enflamma leur haine réciproque. On vit bientôt deux grandes armées marcher l'une contre l'autre; mais ce n'étoient plus ces barbares, qui, emportés par une fougue aveugle, se jetoient tumultuairement, sans ordre ni discipline, les uns sur les autres. C'étoient des soldats, qui par une longue expérience avoient appris des Romains à suivre leurs drapeaux, à obéir à leurs Généraux, & à s'entre-secourir dans le combat. Dèsque les

Défection de son oncle Inguiomer.

Marche & discipline des deux armées.

les armées furent en présence, les chefs n'omirent rien de ce qui pouvoit contribuer à la victoire. Herman vole de rang en rang, excite le courage, & s'efforce de communiquer sa valeur aux siens, en leur remettant devant les yeux des motifs de gloire & d'intérêt. Il leur rappelle la défaite de Varus, la retraite des légions Romaines, le recouvrement de leur liberté; il leur fait remarquer les armes & les dépouilles qui les parent, il leur représente qu'après avoir chassé les Romains, il y auroit de la lâcheté à craindre Maroboduus. „Ce lâche, leur ajoute-t'il en parlant de ce Prince, ce fuyard, qui ne sait „combattre, qui ne s'est racheté de la servitude que par ses ruses & en se cachant „honteusement dans l'obscurité de la forêt „d'Hercinie, ce traître à la patrie, ce vil „satellite de Tibère, qui a acheté l'alliance „des Romains par des présens & des soumissions avilissantes, ne mérite pas d'être „traité plus humainement que Varus.“ Il finit par leur rappeller tant de combats dont la suite a été l'entière expulsion des Romains, & dont l'heureux succès doit leur faire connoître à qui restera l'avantage.

Harangue de Herman à ses troupes.

Maroboduus, qui avoit des raisons de se défier de ses troupes, ne négligeoit rien de son côté pour les convaincre de la justice de sa cause, pour les animer

Celle de Maroboduus aux siennes.

au

au combat. „Voici, leur dit-il, en leur „montrant Inguiomer qu'il tenoit par la „main, voici le héros auquel les Chérusques doivent toute la gloire dont ils se „parent; c'est à ses conseils, c'est à son „bras, qu'ils sont redevables de tous leurs „succès. Herman, en homme insensé, „s'enorgueillit follement des trophées d'au„trui; il se glorifie d'avoir affranchi la Ger„manie, il se vante d'avoir défait trois lé„gions; mais y avoit-il tant d'honneur à „vaincre, pour mieux dire, à surprendre „un Général imprudent? Quel a été le „fruit de ses grands exploits? Ses victoires „ont été fatales à la Germanie; elles ont „tourné à sa propre honte; sa femme & „son fils sont encore chargés de chaînes. „Mais moi, j'ai soutenu la gloire de la „Germanie contre douze légions comman„dées par Tibère; sans recourir à la ruse, „je l'ai forcé à se retirer, & à me faire „des conditions honorables. En vain mes „ennemis me font un crime de ce traité; „je n'ai accepté la paix que par amour „pour vous, non par amitié pour les Ro„mains, ces tyrans auxquels j'ai juré une „haine éternelle. J'ai voulu épargner votre „sang, attendre l'occasion de vaincre sans „le répandre. Ce traité d'ailleurs ne con„tenoit rien que d'avantageux. Je n'ai „aucun sujet de me repentir de ma con-

„duite,

„ duite, & afin de vous convaincre que je „ n'ai pas la moindre affection pour les „ Romains, je laiſſe à votre choix de re- „ prendre les armes contre ces fiers répu- „ blicains, ou d'entretenir la paix avec eux.“ Cette harangue de Maroboduus étoit une vraie fanfaronnade; le mépris qu'il jetoit ſur ſon adverſaire rejailliſſoit ſur lui même. Comment avoit-il le front de ſe vanter d'avoir ſoutenu la liberté de la Germanie, lui qui l'opprimoit, & qui avoit eu moins de part à la retraite de Tibère que la révolte des Dalmates & des Pannoniens? Ses ſoldats voulurent cependant bien l'en croire ſur ſa parole. La préſence d'inguiomer, de ce reſpectable vieillard, qui avoit blanchi ſous les armes, leur inſpira de la vénération & de la confiance. Les deux armées avoient des motifs particuliers qui les aiguillonnoient au combat. Les Chérusques & les Lombards étoient impatiens d'en venir aux mains, les uns pour ſoutenir leur ancienne réputation de valeur, les autres pour ſe venger de Maroboduus, & aſſurer leur nouvelle liberté. Dans une journée qui devoit décider de leur deſtinée, les deux chefs ne manquoient pas de raiſons de déployer toute leur valeur. La vengeance animoit le Chérusque; le Marcoman avoit à cœur la conſervation de ſon empire, peut-être même entre-voyoit-

Elle eſt une fanfaronnade.

il dans la victoire, dont il se flattoit, une occasion d'en étendre les bornes. Aussi n'y eut-il jamais de combat plus opiniâtre, jamais la fortune n'eut-elle plus de peine à se décider. L'heure du combat arrive, les deux armées s'ébranlent, s'avancent l'une contre l'autre; l'action commence, on se bat des deux côtés avec une égale fureur sans pouvoir fixer l'avantage. L'aile droite est enfoncée de part & d'autre, le champ de bataille est jonché de morts & de mourans, & l'on ignore encore qui sera le vainqueur. Les ailes gauches subsistent sans avoir été entamées; Herman veut forcer la victoire à se déclarer, il se prépare à renouveller le combat; mais au moment qu'il veut rengager l'action, il est étonné de se trouver maître du champ de bataille. La retraite inopinée de son adversaire le tire de l'incertitude, le persuade que la fortune l'a favorisé. Maroboduus avoit tout-à-coup transféré son camp dans les montagnes, marque certaine qu'il avoit eu le dessous, ou que l'ennemi lui en imposoit. Ses gens perdirent le courage, qu'il leur avoit inspiré par l'étalage pompeux de ses prétendus exploits. Ils passérent en foule dans le camp de Herman, les uns par crainte d'éprouver la colère du vainqueur, les autres par envie de se dérober au joug de leur despote. Les déser-

Bataille sanglante.

Maroboduus a le dessous & se retire.

tions

tions continuelles le mirent dans l'impoſſibilité de ſe défendre. Abandonné, ne ſe croyant même plus en ſureté, il s'enfuit à travers les forêts & les montagnes, avec un petit corps qui lui étoit reſté fidellement attaché. Sans forces, ſans eſpoir d'obtenir du ſecours de ſes propres ſujets, auxquels il n'oſoit plus ſe confier, il fut réduit à en demander aux Romains. L'adverſité n'avoit abattu ni ſon courage ni ſa fierté. Ses ambaſſadeurs admis en plein ſénat, y parlèrent avec un ton conforme au génie de leur maître, mais peu convenable à ſes malheurs. Ils prétendirent traiter d'égal à égal, comme ſi l'empire eut été encore dans le cas d'uſer de ménagemens; mais Rome ne reſpectoit plus un ennemi qui ceſſoit d'être à craindre. On leur répondit avec une apparence d'équité, que Maroboduus n'avoit aucune raiſon de prétendre à la protection des Romains contre les Chérusques, lui qui ne leur avoit rendu aucun ſervice, dans le tems qu'ils faiſoient la guerre aux mêmes ennemis. Cependant Tibère envoya en Germanie ſon fils Druſus, ſous prétexte de négocier un accommodement entre les deux rivaux, mais effectivement dans le deſſein d'y fomenter les diſſentions inteſtines, & de profiter des troubles que les guerres civiles y excitoient. La politique Romaine eſpé-

Il demande du ſecours aux Romains.

On le lui refuſe.

roit dompter par la ruſe, des nations qu'elle n'avoit pu ſubjuguer par la force des armes.

Inguiomer ennemi mortel de Herman.

Herman auroit ſans doute pourſuivi ſa première victoire. Sous le titre de déſenſeur de la liberté, il n'en viſoit pas moins à la monarchie, il n'en avoit pas moins l'ambition d'accroître ſa puiſſance en ſoumettant la Bohême & les Marcomans. Mais au milieu de ſes proſpérités, ce grand homme tomba ſous le glaive de la jalouſie. Inguiomer, toujours envieux de ſa bonne fortune & de ſon élévation, ne ceſſa de le pourſuivre jusqu'à ce qu'il l'eut immolé à ſon orgueil. Après s'être formé un parti, par des émiſſaires, qu'il envoya dans divers cantons avec ordre d'y décrier Herman, de le rendre ſuſpect, & de le repréſenter comme un ambitieux, dont les vues & les actions tendoient à l'aſſerviſſement des nations Germaniques, il entra à main armée dans le pays des Chéruſques. Le jeune héros, contraint de ſe déſendre contre ſon oncle devenu ſon rival, aſſembla des troupes, lui préſenta le combat & remporta une victoire complète. Inguiomer & ſes alliés, alarmés de la valeur & des ſuccès de Herman, ne renoncèrent point pour cela au projet de le ruiner; mais déſéſpérant d'y réuſſir par la

Prend les armes contre lui.

voie

voie des armes, ils recoururent à la trahison, la ressource ordinaire des ames foibles & d'une basse vengeance. Il fut décidé qu'on empoisonneroit le héros de la Germanie. Adgandestre, Prince des Cattes, n'eut pas même honte de s'ouvrir de cet odieux dessein à Tibère. L'empereur désapprouva inutilement une pareille noirceur, en répondant qu'il vouloit se servir d'armes plus nobles pour combattre ses ennemis; on donna à Herman le funeste breuvage qui devoit trancher le fil de ses jours. Le poison n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, on suborna, on arma de poignards de ses parens mêmes, qui l'assassinèrent au moment qu'il conversoit avec eux, dans la plus parfaite sécurité. Ainsi périt ce grand homme, ce libérateur de la Germanie.

Subtitue le poison à la force ouverte.

Herman assassiné par ses parens.

Rome apprit avec joie la nouvelle de sa mort; Marobodus, qu'elle délivroit d'un ennemi redoutable, ne s'en applaudit pas moins. Cette scène révoltante lui rendit une partie de ses états; il espéroit recouvrer aisément son empire & sa puissance; mais il lui restoit un ennemi d'autant plus formidable qu'il s'en défioit moins. C'étoit l'ambition Romaine. Tibère, qui avoit eu honte d'entrer dans la conjuration contre Herman, & à qui la résistance des

Rome veut la ruine de Marobodus.

des Germains ôtoit tout espoir de les dompter en employant la force ouverte, avoit formé le projet de les diviser, de les affoiblir par leurs dissentions intestines, & de les subjuguer les uns après les autres. Maroboduus étoit, après Herman, le Prince le plus capable de renverser les desseins de Rome. Il falloit donc commencer par abattre sa puissance déjà affoiblie. Drusus mit tout en œuvre pour seconder les vues politiques de son père. Au lieu de pacifier la Germanie, il y sema adroitement la discorde, & fit jouer tous les ressorts pour ruiner entièrement le Roi des Marcomans. Le rendre suspect aux Germains, les animer sourdement à profiter de sa foiblesse pour achever de le perdre, telles furent les armes dont il se servit avec succès. Catualda, ou Gottwald, suivit ses suggestions avec d'autant plus de zèle, qu'un intérêt personnel l'y excitoit. Ce jeune seigneur, issu d'une famille distinguée de la nation des Gothons, avoit été forcé par Maroboduus de sortir de sa patrie. La vengeance l'animoit autant que l'ambition à hâter la chute du Roi des Marcomans. Le mauvais état des affaires du dernier lui fit naître le desir de s'élever sur ses ruines. Confirmé dans sa résolution par les discours & les bruits que répandoit Drusus, il en entreprit l'exécution avec une politique

Lui suscite un rival.

tique

tique digne de Rome. Il commença par soulever la nation Marcomanne contre Marobodus. Rien n'étoit plus facile à l'égard d'un peuple amateur de la liberté, & qui avoit déjà rabattu de l'idée avantageuse qu'il s'étoit formée de son Prince. Il persuada sans peine aux Marcomans, que leur Roi entretenoit avec Rome des intelligences qui auroient leur être funestes, que son dessein étoit de se remettre lui & ses états sous la protection des Romains, & qu'ils étoient au moment de succomber sous le joug dont la crainte les avoit expatrié. Il n'en fallut pas davantage pour mettre dans ses intérêts les principaux de la nation, pour les irriter contre Marobodus qu'ils regardèrent comme un vil partisan des Romains. Assuré d'un parti puissant dans le pays, il y entra avec une forte armée. Dès qu'il se fut montré, la révolte éclata avec violence. Les premiers d'entre les Marcomans coururent se ranger sous ses drapeaux. Il s'avança sans obstacle jusqu'à la capitale, dont il s'empara, ainsi que du château de Marobodus, qui en étoit à peu de distance, & où se trouvoient les trésors de ce Prince. La nation suivit l'exemple de ses grands, tout se soumit à Gottwald.

Gottwald soulève les Marcomans.

19. Détrône Marobodus.

L'infortuné Marobodus ne s'étoit vu

si

Celui-ci demande un asile aux Romains.

si élevé que pour éprouver une chute plus rude. Abandonné des siens, entouré d'ennemis, il n'eut que le tems de s'enfuir précipitamment. Il passa le Danube & se réfugia dans la Norique, espérant trouver dans la clémence de l'empereur un soulagement à sa disgrace. Sa puissance étoit anéantie; mais l'infortune n'étoit point capable d'abattre sa grandeur d'ame. Du lieu de sa retraite il écrivit à Tibère, non en suppliant ni en fugitif, mais en Roi qui se souvenoit de sa première grandeur.

Sa lettre à Tibère.

„Plusieurs nations voisines, lui marquoit-„il, m'offrent à l'envi leurs services, par „égard pour un monarque, dont les mal-„heurs les touchent autant qu'elles ont été „frappées de l'étendue de sa puissance & de „la majesté de son empire; il dépendroit „de moi d'accepter leurs bons offices, mais „je leur préfére l'amitié des Romains." Il avoit grande raison de compter sur l'amitié des auteurs de son infortune, & ils ne tardèrent pas à lui donner de nouvelles preuves de leur attachement. Tibère lui répondit qu'il auroit toujours un asile assuré dans l'empire, & la liberté d'y demeurer aussi long-tems que ses affaires l'éxigeroient, ajoutant qu'il feroit le maître de suivre sa fortune, s'il réussissoit un jour à recouvrer son trône. Il n'y avoit rien de sincère dans cette réponse. L'empereur cher-

Réponse du dernier en apparence amicale.

choit

choit à mettre en sa puissance un Prince, qui, sous le règne d'Auguste, avoit alarmé Rome. Il triomphoit de l'humiliation du seul homme qui put encore balancer la fortune de l'empire en Germanie. La chute de Maroboduus étoit l'ouvrage de sa politique & des menées de Drusus. Il s'en applaudit dans un discours qu'il fit en plein sénat, comme de l'événement le plus heureux qui pût arriver à la république. „ Philippe n'a jamais été, dit-il, si redoutable „ aux Athéniens, ni Pyrrhus ou Antiochus „ au peuple Romain." Par ce parallèle, qui exprimoit l'ancienne puissance du Prince Marcoman, & la crainte qu'on en avoit eu à Rome, Tibère vouloit aussi exalter ses services. On assigna au Roi fugitif la ville de Ravenne comme une retraite honorable. On lui fit espérer qu'on le rétabliroit sur son trône; mais ce n'étoit qu'un artifice pour tenir les Marcomans dans une crainte continuelle & une certaine dépendance de l'empire. Loin qu'on en eut l'envie, on chercha à s'assurer adroitement de sa personne, en lui donnant une escorte qui veillât sur ses démarches. Ayant eu la simplicité de compter sur l'amitié de Rome, peut-être eut-il celle de prendre cette escorte pour une marque d'honneur. Du moins les Romains avoient su colorer leur ruse de ce dernier prétexte. Un monarque

Sa harangue au sénat.

Maroboduus obtient une retraite à Ravenne.

narque plus ſenſible eut dans cet état préféré le tombeau à la vie ; mais il aimoit de vivre. Il vécut dix-huit ans à Ravenne, tems trop long pour ſa gloire ! Après s'être vainement flatté de remonter un jour ſur le trône des Marcomans avec l'aide des Romains, il mourut dans un âge fort avancé, convaincu trop tard de la perfidie de ſes prétendus amis, honteux d'avoir été la dupe de leur politique, ſi toutes fois la honte ne rejaillit pas plutôt ſur les auteurs de la perfidie que ſur ceux qui en ſont les victimes. Son déſaſtre n'entraîna cependant pas la chute de ſa maiſon. Celle-ci ſurvécut à ſon infortune. Les guerres civiles la privèrent quelque tems du trône ; mais elle le recouvra dèsqu'elles eurent ceſſé, & le conſerva jusqu'au règne de l'empereur Trajan, l'eſpace d'environ ſoixante & dix ans.

Il y meurt honteuſement.

Sa ruine ne nuit pas à ſa maiſon.

Avec Maroboduus tomba la grandeur de ſon empire. La plupart des peuples qui lui avoient obéi ſe réjouirent de ſon expulſion, parcequ'elle leur offrit l'occaſion de reprendre leurs anciens droits, de retourner à leur première liberté. Quelques uns ne firent que changer de maître, en ſe donnant des Rois de leur propre nation. Les Marcomans ſe repentirent bientôt d'avoir ſi facilement prêté l'oreille aux perfides

Démembrement de ſon empire. Tyrannie de Gottwald.

fides ſuggeſtions de Gottwald. Cet ambitieux Gothon commença par vouloir les gouverner avec un ſceptre de fer. Aſſuré de l'amitié de Druſus, il croyoit ſans doute ne pouvoir perdre la couronne qu'il venoit d'uſurper, ne réfléchiſſant pas que Maroboduus auſſi ami de Rome, du moins en apparence, n'avoit pu la conſerver. C'étoit cette alliance même avec les Romains, qui avoit en partie cauſé la ruine de ſon prédéceſſeur; c'étoit elle qui devoit de même le précipiter du trône. La dureté avec laquelle il traitoit ſes ſujets, ſouleva d'abord les eſprits contre lui. Si l'autorité abſolue de Maroboduus avoit révolté, la tyrannie qu'il exerçoit ne devoit pas produire un moindre effet. La rebellion éclata, dès qu'on apprit qu'il faiſoit avec Druſus, des traités qui tendoient à la ruine de la liberté, à réduire ſes peuples ſous l'obéiſſance Romaine. Les Quades, nation nombreuſe & jalouſe de ſon indépendance, qui habitoit la Siléſie, une partie de la petite Pologne & la Moravie jusqu'au Danube, furent les premiers qui levèrent l'étendard de la rebellion. Las d'obéir aux lois barbares de Gottwald, craignant de ſubir le joug de Rome, ils élurent un Roi de leur nation. Leur choix tomba ſur Vannius, qu'on dit avoir été parent de l'infortuné Maroboduus. D'autres peuples, guidés par

Les Quades éliſent Vannius.

par de ſemblables motifs, ſuivirent l'exemple des Quades. Les Hermundures ſecouèrent l'obéiſſance de l'odieux Gottwald, pour élire un Roi de leur nation. Ce fut Jubillius, ſelon d'autres Vibillius, Prince dont l'activité dans les délibérations, & la promptitude dans l'exécution, contribuèrent beaucoup à fixer le choix de ſes compatriotes.

Les Hermundures Jubillius.

---

20. Le vaſte empire de Maroboduus ſe trouva dans peu réduit à la Bohême. Gottwald, conſterné de ſi terribles défections, vit le moment où il alloit être précipité du trône. En vain, pour ſoutenir ſa puiſſance ſi fortement ébranlée, il tenta les ruſes & les armes, il s'efforça de ramener les rebelles dans le devoir. Druſus n'avoit point favoriſé ſon élévation par un motif de bienveillance. Il s'en étoit ſervi comme d'un inſtrument propre à remplir les vues de ſa politique. Il ne l'avoit excité à uſurper la couronne des Marcomans que pour en priver Maroboduus, & l'en priver enſuite lui-même. En voyant la puiſſance Marcomanne ainſi démembrée & prête à tomber en ruine, il s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes intrigues. Tout en affectant de l'amitié pour Gottwald, il excitoit ſecrétement Jubillius à le perdre. Le tyran ne pouvoit manquer de ſuccomber ſous les forces des Hermundures & des au-

Druſus trame la ruine de Gottwald.

Suſcite Jubillius contre lui.

autres rebelles; elles étoient bien supérieures aux siennes. La perte d'une bataille le réduisit au triste état, auquel il avoit réduit Maroboduus près d'un an auparavant. Odieux, détesté, n'ignorant pas l'aversion que lui portoient ses peuples, craignant la vengeance de ceux dont il avoit traité tyranniquement les parens pour des crimes supposés, n'osant se confier à personne qui ne fut en droit de punir ses cruautés, il ne vit d'autre ressource à ses maux qu'une prompte fuite. Aussi imprudent que Maroboduus, il se remit entre les mains des Romains, ses oppresseurs, qu'il regardoit comme ses amis. Après s'être chargé de ses trésors, il se réfugia d'abord à Carnuntum; mais Tibère, qui se défioit de ses intrigues, ne le laissa pas longtems dans cet asile. Sous prétexte de récompenser l'amitié qu'il avoit toujours eue avec son fils Drusus, il lui assigna pour retraite la ville de Fréjus en Provence. C'est ainsi que la politique Romaine savoit dorer les chaînes qu'elle donnoit aux Princes, que l'infortune réfugioit dans ses états.

Gottwald vaincu s'enfuit chez les Romains.

On avoit fait à Gottwald autant d'honneur qu'à Maroboduus, en donnant à l'un & à l'autre des gardes pour épier leurs démarches. Le premier s'apperçut bientôt qu'il s'étoit forgé des fers en se confiant

On lui donne des gardes.

aux Romains. Son inquiétude naturelle ne lui laissa plus de repos. Honteux de son esclavage, il s'occupoit sans cesse des moyens de briser ses chaînes. Le malheur même de sa situation lui en présenta un, qu'il ne devoit pas espérer. La femme du Procursul ayant eu occasion de s'entretenir avec lui, se sentit touchée de compassion, s'intéressa à son sort; mais à la pitié succédèrent bientôt des sentimens plus tendres. Cette femme remarquant qu'elle étoit atteinte d'une passion dangereuse, eut assez de vertu pour la sacrifier à ses devoirs. Elle aima mieux en éloigner l'objet, que de s'exposer à des combats, où elle eut pu succomber. Elle facilita l'évasion de Gottwald, plutôt que de se mettre en butte aux remords de sa conscience. Le Roi détrôné vit ses fers rompus; mais on ignore ce qu'il devint, quel usage il fit de sa liberté.

Une aventure lui rend sa liberté.

C'étoit la coutume chez les Germains que les peuples vaincus suivissent leurs chefs. Marobodus & Gottwald avoient été, dans leur retraite sur les terres de l'empire, accompagnés d'un certain nombre de leurs sujets, qui s'étoient attachés à leur fortune. Rome n'avoit pas encore oublié les inquiétudes & les alarmes, que les nations Germaniques lui avoient causées. La prudence exi-

Politique Romaine.

exigeoit qu'elle prît des précautions, afin de prévenir de nouveaux troubles. Ce fut par cette raison qu'elle refusa à Maroboduus & à Gottwald une faveur, qu'elle avoit accordée à d'autres Princes. Les sujets, qui avoient suivi ces deux monarques fugitifs, furent transplantés entre la Morave & le Waag. On les soumit à l'autorité de Vannius, Roi des Quades.

Après la défaite de Gottwald, Jubillius auroit pu réunir la Bohême à ses états. En monarque prudent il sut réprimer une ambition, qui lui eut été funeste. La ruine récente du puissant Maroboduus lui laissoit entre-voir, ce qu'il auroit à craindre d'un agrandissement, que les Romains auroient vu de mauvais œil, & qui auroit peut-être suffi pour qu'ils l'immolassent à leurs intrigues. Le sage gouvernement de Vannius lui concilioit les cœurs, & les Marcomans désiroient de vivre sous ses lois. Ce Prince, dont Rome avoit éprouvé la fidélité & les services, en étoit aimé, autant qu'on pouvoit l'être d'une république jalouse de toute puissance. Jubillius favorisa en habile politique l'inclination des Marcomans, persuada aux Romains de leur donner Vannius pour Roi, & les deux nations se trouvèrent encore réunies sous l'obéissance d'un même chef. Voilà, pour

Prudence de Jubillius.

Il procure à Vannius le trône des Marcomans.

le

le dire en paſſant, à quoi avoient abouti tous les efforts de Rome contre les Germains, à donner des Rois à quelques uns de ces peuples, ou plutôt à confirmer le choix de ceux qu'ils avoient élus.

Beaux commencemens de Vannius.

Les commencemens du règne de Vannius furent marqués au coin de la ſageſſe & de la félicité. En uſant de douceur envers ſes peuples, il mérita leur affection. Durant l'eſpace de trente ans, il goûta ce bonheur ineffable, qu'éprouve un pére chèri au ſein d'une nombreuſe famille. Quoiqu'il fit plus long-tems ſa réſidence chez les Quades que chez les Marcomans, on ne vit éclater aucun mécontentement, par ce qu'il avoit ſu gagner les deux nations, & ſe concilier leur attachement par ſa ſage adminiſtration. Heureux le monarque qui fonde ſon empire ſur l'amour de ſon peuple! Régner ſur les cœurs fut dans tous les tems la glorieuſe ambition des Princes dignes du trône; la violence fut le partage des tyrans. Vannius eut toujours été heureux, s'il eut été fidelle à ces maximes, s'il ne ſe fut pas écarté du ſentier de l'équité; mais la fortune l'enorgueillit, & il ſubſtitua, pour ſon malheur & celui de ſes ſujets, un ſceptre de fer à la ſage modération, qui l'avoit fait aimer. A l'exemple de Gottwald, s'étant livré à

Il change & devient odieux.

la

la cruauté, à une ambition démesurée, il indisposa les esprits, il se rendit odieux. Par des excursions fréquentes ses états s'étoient agrandis, il avoit acquis des richesses immenses ; mais les nations voisines qu'il avoit voulu rendre tributaires comme celles qu'il avoit dépouillées ne lui pardonnoient pas ses véxations. En portant ses armes au-delà du Danube sur les terres de l'empire, il s'étoit attiré la haine des Romains. La crainte qu'il ne poussât plus loin son audace avoit dès-lors décidé Rome à machiner sa ruine. Cette fière république ne se faisoit rien de briser son ouvrage, aussitôt qu'il lui devenoit suspect ; elle n'épargnoit ni ruses ni stratagèmes, pour renverser une puissance qui lui faisoit ombrage. On prévoit que Vannius détesté de ses voisins, succombera sous les coups de sa dangereuse politique.

Haine des Romains contre lui.

Le faste choquant de ce Prince avoit révolté ses propres neveux, Sidon & Vangion, animés par l'ambition de régner autant que par les intrigues de Rome, jurèrent la perte de leur oncle. En blamant sa conduite, en déclamant contre son gouvernement, ils soulevoient les peuples ; ils les disposoient à la révolution qu'ils méditoient. Ils n'attendoient que l'occasion d'éclater ; lorsque le Roi des Hermundures les

50. Révolte de ses neveux Sidon & Vangion.

les y décida en se joignant à eux. Le vieux Jubillius, auparavant l'ami & le protecteur de Vannius, étoit devenu son ennemi mortel, soit par jalousie, soit qu'il en eut reçu des dommages, ou qu'il se fut laissé gagner par les Romains. Quelque put être son motif, il entra en Bohême à la tête d'une armée formidable. On savoit que Vannius y avoit accumulé de grands trésors. L'envie de les piller avoit porté plusieurs nations à se ranger sous les drapeaux du monarque Hermundure. Les Lygiens, peuple qui occupoit la basse Silésie avec une partie de la Lusace, étoient du nombre de ces avides auxiliaires. Vannius, hors d'état de faire face à un ennemi si puissant, implora le secours de Rome, qu'il croyoit encore sa protectrice. Mais elle avoit changé de sentimens à son égard, elle ne vouloit plus que sa ruine. L'empereur Claude, qui se rappelloit d'ailleurs tout le sang Romain, que ses prédécesseurs avoient inutilement fait couler en Germanie, ne voulut point entendre parler d'interposer les armes de l'empire dans cette querelle. Seulement il promit au Roi Marcoman une retraite assurée, si la fortune continuoit de lui être contraire. P. Atelius Hister, gouverneur de Pannonie, reçut l'ordre de disposer sur la rive du Danube une légion & un corps de milices

Jubillius se joint à eux.

Rome refuse du secours à Vannius.

le-

levées dans la province, avec un certain nombre de vaisseaux, pour servir de ressource aux vaincus, & arrêter les vainqueurs, s'ils prétendoient passer le fleuve & entrer sur les terres de l'empire. Ce seul refus de l'empereur étoit une preuve suffisante, que Rome avoit concerté la perte de Vannius avec ses neveux & le Roi des Hermundures. Le Prince Quade fut réduit à soutenir la guerre avec ses propres forces. Un corps de cavalerie, que les Sarmates Jaziges envoyèrent à son secours, ne le rendit pas encore égal à l'ennemi. Sentant sa foiblesse, il se renferma avec ses troupes dans les forteresses, autant pour éviter un combat dangereux, que pour traîner la guerre en longueur. Il espéroit lasser ses sujets, triompher de leur inconstance, & les obliger à rentrer dans le devoir de la soumission. Mais les Jaziges qui ne savoient combattre qu'à cheval ne purent long-tems souffrir cette manière de faire la guerre. Ils s'ennuyèrent de vivre dans l'inaction derrière des remparts; & il fallut en venir aux mains pour leur complaire, ou risquer de perdre leur secours. Dèsque Vannius eut fait sortir ses troupes de ses forts, & qu'il se fut montré en pleine campagne, une action générale s'engagea. On combattit de part & d'autre avec un furieux acharnement.

Qui est réduit à ses propres forces.

Sidon & Vangion à la tête des rebelles cherchoient une couronne; Vannius la défendoit par des prodiges de valeur. Mais toute sa bravoure ne lui valut que de l'honneur sans lui procurer la victoire. Vaincu, couvert d'honorables blessures, sans ressources du côté de ses sujets rebelles, ne sachant à qui se fier, il se retira sur la flotte Romaine qui l'attendoit sur le Danube. Les Romains lui donnèrent un asile en Pannonie, où ils lui assignèrent quelques terres pour lui & pour le petit nombre de sujets fidelles qui l'avoient suivi.

Vaincu il se réfugie en Pannonie.

Partage de ses états entre ses neveux.

Sidon & Vangion triomphans par la défaite & la fuite de leur oncle, se partagèrent son vaste empire, mais avec l'agrément de l'empereur Claude. Ce droit de confirmation que Rome s'étoit arrogé étoit plutôt le fruit de sa politique que de ses victoires sur les Germains. On ignore de quelle manière se fit le partage entre les deux usurpateurs; mais on sait qu'ils vécurent en bonne intelligence avec les Romains, & cette harmonie fut le fondement de la douce tranquillité qui succéda aux malheurs des guerres civiles.

Italus succède à Vangion.

La briéveté du règne de Vangion fournit bientôt à Rome une nouvelle occasion d'exercer sa supériorité, en donnant un

un ſucceſſeur à ce Prince. Ce fut Italus, ou Italicus, de la nation des Chérusques, fils de Flavius frère du célébre Herman. Il avoit été élevé à la cour de l'empereur Claude, & ſon ſéjour en Italie lui avoit fait donner par ſes compatriotes le ſurnom d'Italus. Toutes les anciennes familles des Chérusques s'étoient éteintes durant les guerres civiles de cette nation, qui n'avoit plus d'eſpérance que dans Italus, qui en étoit l'unique rejeton. Quoique ſon père eut trahi ſa patrie pour les Romains, on n'avoit eu égard qu'aux ſervices de ſon oncle. Les Chérusques déſirant l'avoir pour les gouverner, avoient envoyé à Rome une ambaſſade chargée de le demander à Claude. L'empereur y avoit conſenti, & Italus élevé ſur le trône de ſes compatriotes s'étoit rendu digne de leur amour. Mais l'eſprit factieux de la nation n'avoit pu long-tems ſe contenir dans le devoir de l'obéiſſance. Un parti rebelle avoit intrigué jusqu'à ce qu'il eut réuſſi à chaſſer le monarque. Il y a apparence qu'Italus, rétabli par les Lombards dont il avoit imploré le ſecours, régnoit au milieu des troubles & des factions, ſi même il n'avoit pas été une ſeconde fois détrôné, lorsque les Romains le déſignèrent ſucceſſeur de Vangion.

Rome,

69. Troubles dans l'empire.

Rome, depuis qu'Auguste, à force de politique & de violence, y avoit usurpé l'autorité souveraine, n'étoit plus cette république remplie de héros. Elle étoit livrée à la fureur des factions, & l'empire se trouvoit à la disposition des troupes. Les légions de Germanie ayant fait un empereur, l'infâme Vitellius, celles d'Orient en furent jalouses, prétendirent jouir du même droit & voulurent aussi créer un César. Elles proclamèrent Vespasien. L'empire fut partagé entre les deux rivaux qui cherchoient à se faire de nombreux partisans pour soutenir leurs prétentions. Italus & Sidon prirent parti dans cette querelle & se déclarèrent pour Vespasien. Leur déclaration ne se borna pas à des offres de services sans réalité. Il se mirent à la tête de leurs troupes & accoururent au secours de leur empereur. Les armées rivales en étant venues aux mains dans les plaines de Crémone, les Princes Germains se signalèrent par leur bravoure; Sidon combattant au premier rang déploya toute la valeur d'un héros, & contribua à fixer sous les étendards de Vespasien la victoire, qui fut suivie de la ruine de Crémone, & peu après de celle de Vitellius.

Italus & Sidon secourent Vespasien.

Sidon périt dans une guerre contre les Sarmates.

Autant la fortune avoit favorisé Sidon à la journée de Crémone, autant elle lui fut

fut contraire dans une expédition, qu'il entreprit peu de tems après contre les Sarmates. Son armée essuya la plus terrible déroute; il fut lui même réduit à prendre honteusement la fuite, & il périt misérablement dans un fleuve, en voulant le traverser. L'histoire ne nous apprend pas quelle fut la fin d'Italus. Durant plusieurs années elle ne fait aucune mention des Marcomans ni de leurs Rois. Son silence est une preuve que ce peuple vivoit en bonne intelligence avec les Romains; mais cette heureuse harmonie fut rompue à l'occasion de la guerre des Daces, sous le règne de Domitien.

Les Daces belliqueux, mais trop timides pour oser seuls attaquer les Romains, s'étoient d'abord ligués avec les Pannoniens & les Dalmates, dont ils avoient partagé les revers. Ils s'étoient vus au moment de subir le joug de Rome, lorsque Tibère réduisit la Pannonie en province de l'empire; du moins ils avoient alors souffert des pertes si considérables, qu'ils n'osèrent plus se remuer que quand la guerre éclata entre Vespasien & Vitellius. Voyant la Mésie dégarnie des légions qui lui servoient de défense, ils épièrent, pour se mettre en campagne, le moment que les armées ennemies commençoient à s'entre-cho-

Guerre des Daces avec les Romains.

choquer en Italie. Déjà ils avoient forcé les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires, que les Romains avoient laiſſées dans le pays, lorsque Mucien les contraignit de repaſſer le Danube, & leur ôta l'envie de le franchir de ſitôt. Cette humilitation les contint pendant le règne de Veſpaſien & celui de Tite; mais ſous Domitien ils reprirent les armes, ſans doute irrités des injuſtices, ou excités par la lâcheté de ce vil empereur. Décébale, Prince experimenté dans l'art militaire, également propre pour le conſeil & pour l'exécution, les gouvernoit alors avec le titre de Roi. Il ne devoit ſon élévation qu'à ſes talens, non au ſort de la naiſſance. Avide de juſtifier la haute idée que l'on avoit de ſon mérite, il profita vraiſemblablement de quelques troubles, ſurvenus entre des peuples voiſins du Danube, pour entrer en Méſie. Oppius Sabinus n'alla à ſa rencontre que pour perdre une bataille & la vie. Domitien, affichant fauſſement la bravoure, ſe rendit en Méſie, mais ſans prendre part aux opérations de la guerre, qu'il faiſoit par ſes lieutenans. Irrité que ſa ſeule préſence n'eut pas fait mettre bas les armes aux ennemis, il étoit retourné à Rome, où il ſe vengeoit ſur le ſénat de ſes mauvais ſuccès, tandisque Cornelius Fuſcus compromettoit les armes Romaines.

Décébale Roi des Daces.

Ce

Ce Général sans capacité, sans expérience étoit chargé de faire face aux Daces. Voyant sous ses ordres une armée florissante, ne consultant que son caractère impétueux, il avoit passé le Danube, & engagé une bataille dans laquelle il périt avec la plupart de ses troupes. Les Romains y avoient perdu armes & bagages; ils avoient laissé une de leurs aigles & beaucoup de prisonniers entre les mains des vainqueurs.

Victoire qu'il remporte sur les Romains.

Cette sanglante défaite inspira à Domitien le désir de retourner en Mésie. Son voyage y fut plus heureux que la première fois. Julien, à qui il avoit confié le commandement de l'armée, vainquit Décébale. Celui-ci voyant après sa déroute son pays ouvert & sa capitale en danger, sut en éloigner les ennemis par un stratagème. Mais cependant, ne se croyant pas en sureté, il demanda la paix. Domitien, qui pouvoit ainsi finir glorieusement la guerre, refusa par opiniâtreté & par orgueil les propositions du Prince Dace. Au lieu de poursuivre cet ennemi intimidé, il tourna ses armes contre les Marcomans & les Quades, auxquels il chercha une mauvaise querelle.

Une défaite l'oblige à demander la paix.

Ces peuples, tout en vivant en bonne intelligence avec Rome, ne laissoient pas d'être

91.

Domitien cherche querelle aux Marcomans & aux Quades.

d'être en garde contre son ambitieuse politique. Domitien leur avoit demandé du secours contre les Daces. N'étant pas d'humeur de s'engager dans une guerre, dont ils ne sentoient pas la nécessité, & qui pouvoit leur être funeste, en leur attirant les armes d'un voisin tel que Décébale, ils le lui avoient refusé. Mais en voulant garder une juste neutralité, ils s'étoient exposés à la colère de cet odieux empereur. Apprenant qu'il se disposoit à les attaquer, ils lui envoyèrent des ambassadeurs, & le conjurèrent de suspendre des hostilités, auxquelles ils ne croyoient pas avoir donné occasion; mais la raison & l'équité irritent un tyran, au lieu de l'appaiser. Domitien,

Fait massacrer leurs ambassadeurs

enivré d'un succès auquel il n'avoit eu aucune part, fit impitoyablement massacrer leurs envoyés, au mépris de la justice & du droit des gens. Aussi surpris qu'indignés de la férocité & de la barbarie d'un empereur Romain, les Marcomans résolurent de venger le meurtre de leurs ambassadeurs. Ils rassemblent en hâte toute la fleur de leur jeunesse, se mettent en campagne avec les Quades, leurs alliés, tombent sur les Romains & les mettent en

Ces peuples le forcent à un traité honteux.

déroute. L'orgueilleux Domitien mis en fuite eut lieu de regretter sa cruauté. Il ne s'agit plus de donner à Décébale la paix, qu'il lui avoit refusée avec tant de hau-

hauteur ; mais il fallut honteusement l'acheter de lui, en lui faisant remettre de grandes sommes, en s'obligeant à lui payer annuellement un tribut, & en lui fournissant contre les intérêts de l'empire un nombre d'ouvriers pour les arts de la guerre & de la paix. Quelle gloire pour les Marcomans d'avoir du même coup vengé leur injure, rendu les Daces vainqueurs, & humilié un tyran! Couvert d'une honte réelle, Domitien osa cependant se donner à Rome pour le vainqueur des Daces & des Germains, il eut la folie de prendre le surnom de Dacique, & de se faire décerner un triomphe ridicule, auquel servirent des esclaves, qu'il avoit achetés, & qu'il avoit fait habiller à la manière des Daces & des Germains.

Son triomphe insensé.

Les Daces fiers de leurs avantages insultoient les Romains, auxquels ils faisoient trop sentir leur humiliation. Dès que Trajan fut élevé sur le trône de l'empire, il pensa aux moyens d'arrêter ces bravades, & de rendre aux armes Romaines leur ancienne gloire. Honteux de payer le tribut auquel Domitien s'étoit soumis, il voulut s'en affranchir & marcha contre les Daces. Après un victoire signalée sur Décébale, il le poussa de retraite en retraite, & pénétra jusqu'à sa capitale Zarmi-

Trajan humilie les Daces.

Décébale contraint d'accepter des conditions humiliantes.

misségéthusa. Le Roi Dace, dépouillé de ses forteresses, presque assiégé dans sa capitale, fut contraint de se soumettre à ses vainqueurs, & d'accepter les conditions les plus dures. Livrer ses armes, ses machines de guerre, rendre les transfuges, détruire ses forteresses, abandonner ses conquêtes, suivre en tout le parti Romain, telles furent les propositions humiliantes qu'il dut accepter. Trajan de retour à Rome reçut les honneurs du triomphe, & prit à juste titre le surnom de Dacique, que Domitien avoit usurpé.

Il viole le traité.

Décébale avoit l'ame trop élevée, pour ne pas chercher à s'affranchir de la dure servitude à laquelle on l'avoit réduit. Il profita de la paix pour fabriquer des armes, & relever ses forteresses; il fit des alliances avec les nations voisines; en un mot il viola ouvertement les articles du traité. Il n'en falloit pas tant pour réveiller la valeur guerrière de Trajan, qui d'ailleurs ambitionnoit les conquêtes, & surtout celle de la Dace. Après deux ans de paix le feu de la guerre se ralluma. Trajan ne précipitant rien, ne hazardant rien témérairement, s'avança dans le pays ennemi, força la ville Royale de Décébale, & soumit toute la contrée dans moins de deux ans. Décébale n'ayant plus d'asile, en

Trajan le réduit à se donner la mort, & s'empare de la Dace.

en danger d'être pris & condamné à une mort ignominieuse, puisqu'il avoit lâchement mais sans succès aposté des assassins pour tuer Trajan, s'ôta lui même la vie de rage & de désespoir. Sa tête fut envoyée à Rome, & la Dace réduite en province de l'empire.

Les Marcomans, irrités de la perfidie Romaine, encouragés par leur dernière victoire, étoient vraisemblablement du nombre des peuples lignés avec les Daces. La défaite de leurs alliés, loin d'abattre leur courage, ne fit que l'animer, en leur faisant entre-voir ce qu'ils avoient à craindre pour leur liberté. Mais cependant la valeur de Trajan leur en imposoit. Elle les contint durant tout son règne. Ils ne commencèrent que sous les empereurs Adrien & Antonin, à faire avec d'autres peuples Germains des incursions sur les terres de l'empire. Ces courses peu considérables dans leur origine méritèrent peu, ou point l'attention des Romains. La facilité les accrut & les rendit dangereuses. Elles étoient devenues importantes, lorsque Marc-Aurèle parvint au trône de l'empire. Ce Prince, pour se mettre du côté du Danube à l'abri de tout accident, fit construire le long & sur les deux rives de ce fleuve plusieurs forteresses, où il mit de bon-

La réduction de la Dace alarme les Marcomans.

163.

Vienne & d'autres forts élevés le

long du Danube, bonnes garnisons. Vienne étoit du nombre de ces forts. On en attribue la construction, ou au moins l'agrandissement à cet empereur.

Ligue des Marcomans avec d'autres peuples. Les Marcomans, dont le domaine s'étendoit jusqu'au Danube, regardèrent ces forts comme des fers & des entraves, dont on vouloit les charger. Un peuple libre, ils ne s'occupérent que des moyens de prévenir à tems le danger, qui menaçoit leur indépendance. Depuis la défaite des Daces, toute la Germanie croyoit sa liberté menacée du joug Romain; & le péril avoit réveillé l'ardeur de ses peuples guerriers. Les Marcomans profitèrent de l'alarme générale; ils persuadèrent sans peine aux autres nations de se réunir avec eux contre Rome. Les Sarmates, les Quades, les Hermundures, les Suèves, les Vandales, les Narisques, les Hérules, les Goths, les Lombards, les Germains même qui avoient autrefois habité les bords de la Vistule, se liguèrent avec eux pour leur commune défense. Cette formidable confédération fut le prélude de la longue guerre, à laquelle les historiens latins donnent le nom de guerre des Marcomans, non que ceux-ci l'aient seuls entreprise & soutenue contre les Romains, mais parce-qu'ils en étoient les auteurs & le plus célébre

lébre de tous les peuples qui y eurent part.

Dans le tems que cette ligue effrayante se formoit, les forces des Romains étoient occupées en Orient contre les Parthes. Il y eut eu beaucoup à craindre pour l'empire, si les Marcomans eussent profité du moment pour l'attaquer avec toutes leurs forces. Marc-Aurèle sentoit la grandeur du danger. Afin de n'avoir pas à la fois deux terribles guerres sur les bras, il chercha à amuser les Marcomans, à arrêter sagement leur activité jusqu'à ce qu'il eut fait la paix avec les Parthes. Mais si sa politique lui réussit, ces délais donnèrent aux peuples Germains le tems d'augmenter leurs forces. D'autres nations étoient entrées dans la ligue des premières, & lorsque l'empereur eut triomphé des Parthes, & qu'il se vit en liberté de marcher contre les Germains, la guerre étoit devenue très considérable, & capable d'alarmer sur le sort de l'empire, d'autant plus que la peste y faisoit alors d'affreux ravages, emportoit une multitude prodigieuse de citoyens & de soldats.

L'empire en danger.

Autant la malheureuse situation de l'empire inquiétoit Rome, autant elle promettoit de succès aux peuples ligués. Dès qu'ils

166.

Commencemens de la

guerre des Marcomans. Ils gagnent deux victoires consécutives.

qu'ils furent rassemblés, ils traversèrent le Danube, fondirent sur Vindex, Général Romain, & taillèrent en pièces toute son armée. Cette première victoire les engagea à pénétrer plus avant dans l'empire. En vain l'élite de l'armée Romaine tenta de s'opposer à leur marche. Sa rencontre occasionna un nouveau combat plus sanglant que le premier. On se battit des deux côtés avec une fureur sans égale. Les Romains, après une perte d'environ vingt mille hommes, furent enfin obligés de céder & de prendre la fuite. Ardents à combattre, les Marcomans & leurs alliés furent aussi habiles à profiter de leur fortune. Ils poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes d'Aquilée, qu'ils auroient prise d'emblée, si les Généraux de l'empire n'eussent ramassé tout leur monde avec la plus grande diligence. Une partie de l'armée confédérée entreprit le siège de cette ville, tandis que l'autre pénétra dans l'Italie, où elle mit tout à feu & à sang. Cette division fut une faute qui coûta cher aux alliés. En renonçant au siége d'Aquilée, ils auroient pu entrer en Italie, réunis en un corps formidable, qui eut fait trembler Marc-Aurele sur son trône. Divisés, ils perdirent le fruit de leurs victoires précédentes, ils essuyèrent des revers. Au bruit de leur irruption dans le cœur de

Ils poursuivent les Romains jusqu'à Aquilée.

de l'empire, Rome trembla, & dans une conjoncture si critique, on recourut à des moyens extraordinaires. Les esclaves eurent ordre de prendre les armes; on enrôla les gladiateurs dont la capitale & l'Italie étoient pleines; on ramassa dans la Dalmatie & la Dardanie, des brigands accoutumés aux courses & aux coups de main, & on les enrégimenta. On imita ce que l'on avoit déjà fait contre Annibal après la bataille de Cannes. On vint à bout par ce moyen de mettre sur pied une nouvelle armée, dont le commandement fut confié à Pertinax. Ce Général, versé dans l'art de la guerre, & d'une valeur héroïque, vainquit sans peine. L'envie de piller avoit désuni les confédérés; ils étoient dispersés çà & là en différens corps. Pertinax n'échappe pas le moment de la victoire; il se jette inopinément sur eux, les bat en diverses rencontres, & les force enfin de quitter l'Italie. Cette victoire, qui venoit de sauver l'empire, de lui assurer la Rhétie & la Norique, causa une si grande joie à Rome, qu'on y fit frapper une médaille pour en éterniser la mémoire; en immortalisant l'héroïsme de Pertinax, elle lui fraya le chemin au trône impérial, auquel il fut dans la suite élevé.

Jettent l'épouvante dans Rome.

168. Sont chassés d'Italie.

Fautes des Marcomans & des Romains. Courses des premiers.

L'imprudence & le défaut de discipline avoient été les causes principales de la défaite des Marcomans. Les Romains s'en applaudirent cependant comme d'un effet de leur valeur. Ils crurent avoir terrassé leurs ennemis, & ils licentièrent témérairement leurs troupes. Loin d'être abattus, les confédérés profitèrent de cette fausse sécurité, recommencèrent à faire des incursions dans la Pannonie & l'Illyrie. Rome comprit à quels ennemis elle avoit affaire, & Marc-Aurèle alarmé de ces mouvemens, jugea nécessaire de se mettre en personne à la tête des troupes de l'empire. Mais il fallut que Lucius Verus, son frère adoptif & son collégue, l'accompagnât à cette expédition. Mécontent de la conduite de Verus dans la guerre contre les Parthes, il appréhendoit de l'envoyer seul à celle des Marcomans. Il étoit bien moins disposé à le laisser dans Rome, dans la crainte qu'il ne cabalât contre lui pendant son absence. L'unique moyen d'obvier à tous ces inconvéniens fut de déclarer dans le sénat, qu'il étoit nécessaire que les deux empereurs allassent en personne commander leurs armées.

Conduite de Marc-Aurèle

---

169. Combats malheureux

Après toutes ces précautions, les deux Césars, qui venoient de triompher des Parthes, partirent de Rome, & vinrent

passer

passer l'hiver à Aquilée, afin de pouvoir entrer de bonne heure en campagne l'année suivante. Parmi un grand nombre de combats, il y en eut un, dans lequel Furius Victorinus, préfet du prétoire, fut vaincu & tué; la plupart des autres eurent un succès avantageux pour les Romains. Les confédérés, effrayés de leurs disgraces, se retirèrent; & leur retraite paroissoit annoncer la paix. Verus, qui n'accompagnoit Marc-Aurèle que de mauvaise grace & avec une répugnance marquée, qui préféroit les délices de Rome aux fatigues de la guerre, étoit d'avis qu'il falloit retourner dans la capitale de l'empire. Marc-Aurèle, réfléchissant plus solidement, n'entre-voyant dans la retraite des ennemis qu'une ruse pour cacher leurs dispositions, étoit d'un sentiment opposé. Cependant Verus s'opiniâtra à vouloir partir, & il fallut que son frère y consentît. Une mort imprévue délivra heureusement Marc-Aurèle d'un collégue; qui lui étoit si fort à charge, & qui sacrifioit le salut de l'empire à ses plaisirs. Etant partis dans la même voiture pour retourner ensemble à Rome, Verus fut, chemin faisant, attaqué d'une violente apopléxie, de laquelle il mourut trois jours après à Altino, où il avoit été transporté.

pour les Marcomans.

Démêlé entre Verus & Marc-Aurèle.

Mort du premier.

170. Nouvelles incursions des Marcomans. Cet événement justifia l'opinion de Marc-Aurèle, fit voir que la retraite des nations liguées n'avoit pas été une suite de leurs dispositions pacifiques. Dès que la nouvelle de la mort de Verus parvint à leurs oreilles, elles reprirent les armes, traversèrent le Danube en plusieurs endroits, & recommencèrent à ravager les terres de l'empire. L'éloignement de Marc-Aurèle ne leur inspiroit pas moins que la mort de son collégue ces nouveaux mouvemens. Ce Prince étoit occupé à Rome, lorsqu'il y apprit le danger que couroient les provinces Romaines. Candide, Général actif, eut incontinent l'ordre de marcher contre les ennemis, avec une armée de fantassins & de cavaliers d'élite. Plusieurs essaims des confédérés, les Lombards entr'autres, erroient au delà du Danube, uniquement occupés du pillage. C'étoit la même faute qui avoit déjà été faite en Italie; elle eut les mêmes suites. Candide, aussi habile capitaine que Pertinax, profita comme lui du moment de la victoire. Il fit subitement charger les troupes vagabondes, avant qu'elles pussent se rallier, & les mit en déroute.

Ils sont vaincus par Candide.

Ils demandent la paix. Les Marcomans & les Quades, affligés de cette défaite de leurs alliés, parurent vouloir la paix. Ils entamèrent des négo-

négociations, auxquelles l'envie de gagner le tems nécessaire pour réparer leurs pertes, eut probablement plus de part que la sincérité. Ballomaire, Roi des Marcomans, fut député avec dix autres plénipotentiaires dénommés par autant de nations différentes, pour conclure le traité. Les Romains, usant du droit de vainqueurs, enorgueillis de voir tant de peuples guerriers forcés à leur demander la paix, proposèrent sans doute des conditions trop dures. Quelque douces qu'elles eussent pu être, elles devoient paroître dures à des nations libres, ou qui étoient intentionnées de n'en accepter aucune. Aussitôt que les plénipotentiaires eurent à leur retour fait part des propositions des Romains, l'on entendit de tous côtés crier à l'injustice, à l'oppression; il n'y eut qu'une voix pour reprendre les armes. Les négociations avoient favorisé les préparatifs; on s'étoit mis en état de défense, & la fierté Romaine, qui venoit de se manifester dans les articles de la paix, rendant son joug plus odieux, il fut décidé qu'on marcheroit aux tyrans des nations. Les deux armées ne tardèrent pas à se rapprocher. Elles n'étoient déjà plus séparées que par le Danube, lorsqu'un magicien, nommé Alexandre, s'avisa d'indiquer aux Romains un moyen, qu'il disoit infaillible, de remporter la victoire. C'étoit d'en-

Inutilité des négociations.

Le magicien Alexandre.

d'envoyer dans le camp des alliés deux lions parés de fleurs diverses & d'herbes odoriferantes. Cette manière de décider la fortune étoit étrange; elle fut cependant agréée des superstitieux Romains. Le crédit que le devin avoit à la cour de l'empereur, suffisoit pour mériter leur confiance. Sans réfléchir quelle relation il pouvoit y avoir entre la victoire & l'émission de deux bêtes féroces, ils suivirent le conseil de l'imposteur. Ayant fait passer de l'autre côté du fleuve deux lions d'une grandeur énorme, ils les lachèrent dans le camp des Marcomans. Quoique ceux-ci n'eussent jamais vu des animaux semblables, ils n'en eurent aucune frayeur. Ils les prirent pour des chiens d'une espèce plus grande que ceux qu'ils étoient accoutumés de voir, ou pour des loups, & les tuèrent à coups de bâton. Leur intrépidité démasqua la frivolité des impostures d'Alexandre, & le massacre des lions fut au contraire le pronostic de la déroute des Romains. Les Marcomans, ayant franchi le Danube sans être aperçus de l'armée ennemie, l'attaquèrent subitement & la chargèrent avec tant de vigueur qu'ils en tuèrent dans cette rencontre plus de vingt mille hommes. Les Romains qui s'attendoient à une victoire assurée, durent être bien étonnés en voyant fondre sur leur

Deux lions envoyés dans le camp des Marcomans.

Les Romains sont battus.

camp

camp des ennemis qu'ils avoient crû intimider en leur faifant voir des animaux inconnus. Leur furprife contribua fans doute à leur défaite. Si Alexandre leur eut prédit plufieurs victoires femblables, la ruine de l'empire eut bientôt été l'ouvrage de fa fourberie.

Les Marcomans le font à leur tour.

Ce fuccès releva le courage & l'ardeur des Marcomans. S'étant joints aux Jaziges, ils pénétrèrent en Pannonie, malgré que l'hiver qui commençoit dut rendre leur marche très difficile. Mais la fortune ne répondit point à leur audace. Autant la victoire leur avoit inſpiré de confiance & de hardieffe, autant elle avoit animé les Romains à venger la honte de leur défaite. Cette téméraire incurfion les priva de leur premier avantage. Vaincus, mis en fuite & pourfuivis par les vainqueurs, ils regagnèrent précipitamment le Danube. Ce fleuve étoit déjà gelé à pouvoir fupporter les plus lourds fardeaux. Ils fe crurent en fureté dèsqu'ils fe virent fur la glace. Les Jaziges s'y arrêtèrent, comptant avoir un grand avantage fur un pareil champ de bataille. Leurs chevaux étoient accoutumés à courir fur la glace avec autant de facilité que fur la terre; au contraire le pied gliffant aux Romains, ils ne pouvoient fe foutenir fur une furface

Combat fur le Danube glacé.

fi

ſi unie. Les Sarmates ne doutoient pas de la victoire la plus complète; mais ils furent bientôt déſabuſés de leur erreur. Des troupes victorieuſes ſavent, dans la chaleur de la pourſuite, ſurmonter tous les obſtacles. Les Romains, attaqués en front & par les flancs, font auſſitôt face de tous les côtés. L'induſtrie ſupplée à la difficulté du champ de bataille. Ils jettent leurs boucliers, & mettent le pied deſſus; ainſi affermis, ils en viennent aux mains avec l'ennemi. Les uns le ſaiſiſſent par le bouclier, les autres l'arrêtent par la bride du cheval. Ils renverſent les Jaziges avec leurs chevaux. Le combat devient une eſpèce de lutte; on ſe bat corps à corps; le Romain & le Jazige, gliſſant l'un & l'autre, ſe renverſent; la ſupériorité ne dépend plus que de l'agilité & de la vigueur. Le Romain plus prompt & plus nerveux prend bientôt le deſſus & égorge ſon adverſaire. Les Jaziges, qui avoient mis toute leur confiance dans leurs chevaux, furent déconcertés de cette manière de combattre. Ils eſſuyèrent une déroute entière, à laquelle les Marcomans eurent part, au moins comme alliés.

Défaite des Jaziges & des Marcomans.

Elle ne conſole pas Rome de ſes pertes.

A Rome, où la moindre calamité alarmoit, on n'étoit point encore revenu de la conſternation, qu'y avoit cauſée la der-

dernière défaite. Les avantages récents, qu'on venoit de remporter, n'étoient point capables de calmer les esprits inquiets, ni de balancer la perte des vingt mille hommes. La peste, qui depuis plusieurs années faisoit d'affreux ravages dans l'armée, avoit enlevé plus de soldats que le fer des ennemis. De nouvelles levées étoient d'autant plus nécessaires, que l'empereur vouloit pousser vivement la guerre des Marcomans. Mais l'épuisement des finances paroissoit opposer un obstacle invincible au dessein du Prince, ou il falloit exiger de nouvelles contributions. Marc-Aurèle, qui avoit employé ses trésors à secourir son peuple souffrant de la contagion & de la faim, étoit bien éloigné de le réduire à la dernière misère, en en exigeant des impots. Il prit le généreux parti de faire vendre publiquement les meubles les plus précieux de son palais, les perles & les bijoux de sa femme. Conduite pleine d'humanité, qui devoit le rendre bien cher à son peuple.

Bonté de Marc-Aurèle.

Dès qu'il eut mis sur pied une nouvelle armée, il la conduisit lui-même en Pannonie. Après avoir traversé le Danube, il s'approcha de la rivière de Gran, pour entrer dans le pays des Quades, auquel cette rivière servoit de limites du côté de

174.
Il marche contre les Quades & les Marcomans.

l'Orient

l'Orient. Les Marcomans & les Quades, qui se prêtoient toujours un secours mutuel, étoient attentifs aux mouvemens, à la marche des Romains. Par une politique bien sage, ils avoient jusqu'alors fait la guerre sur les terres de l'empire. Il leur importoit d'éloigner les ennemis de leur propre pays. Marc-Aurèle, à son arrivée sur les bords de la Gran, trouva ces fidelles alliés, en bon ordre de bataille de l'autre côté de la rivière. Leur fière contenance lui faisoit comprendre leur résolution de lui disputer vivement le passage. Décidé à porter ses armes dans leur contrée, il ne balança pas à tenter le trajet; mais ce ne fut point sans une grande effusion de sang de part & d'autre. Les Quades & les Marcomans obligés, ou feignant de céder, se retirèrent dans le meilleur ordre. Leur retraite n'annonçoit pas toujours leur foiblesse, ou leur défaite. La facilité qu'ils avoient à se rallier, & la vîtesse de leur marche, faisoient qu'ils se dispersoient, ou s'éloignoient sans peine. Souvent ils cherchoient, en se retirant, à tromper l'ennemi, à l'attirer dans un piége. Au fait des défilés des montagnes, des allées & des venues de leur patrie, ils attirèrent les Romains, qui les poursuivoient avec grande précipitation, dans un lieu fort désavantageux, entre des montagnes stéri-

La retraite de ces peuples l'attire dans un piége.

ſtériles, où l'eau manquoit abſolument. Ce fut là qu'on en vint aux mains. Les alliés voyant la mauvaiſe poſition des ennemis, les attaquèrent à diverſes repriſes, mais ſans ſuccès. Les phalanges reſſerrées des Romains étoient inébranlables. Elles parurent hors d'atteinte aux Marcomans & aux Quades, qui laſſés de l'inutilité de leurs attaques, ſongèrent à profiter de l'avantage du terrain. Ils s'emparèrent de toutes les avenues, inveſtirent les Romains de tous les côtés, dans l'eſpérance de vaincre par la ſoif, ceux qu'ils ne pouvoient ſubjuguer par la force des armes. Ceux-ci s'apperçurent bientôt qu'ils étoient tombés dans un piége funeſte. La fatigue de la marche, les bleſſures que pluſieurs avoient reçues dans les combats précédens, l'ardeur brûlante du ſoleil, une ſoif dévorante, tout ſe réuniſſoit pour les accabler, & leur faire ſentir le danger de leur ſituation. Ils cherchèrent en vain à ſe faire jour le fer à la main, toutes leurs tentatives furent infructueuſes. Les Marcomans & les Quades occupoient des poſtes inacceſſibles, d'où ils ſe contentoient de repouſſer leurs attaques, ſans vouloir davantage engager de combat. Les ſoldats perdirent enfin tout eſpoir d'échapper. S'attendant à chaque inſtant, ou à ſe voir hachés & mis en pièces par l'ennemi, ou pour le moins

Dangereuſe ſituation de l'armée Romaine.

à

à être réduits avec l'empereur à la plus honteuse servitude, ils commencèrent à murmurer contre Marc-Aurèle, qui les avoit engagés dans un si mauvais pas. Un événement aussi heureux qu'imprévu les tira du danger. Tout à coup le ciel se couvre de nuages obscurs; un orage affreux s'élève; le tonnerre gronde; des carreaux de grêle & de foudre tombent de toute part; une pluie abondante rafraîchit les Romains; ils lèvent la tête en haut pour recevoir l'eau dans leurs bouches; des torrens inondent aussitôt leur camp; ils puisent alors de l'eau dans leurs casques, se désaltèrent, & reprennent une nouvelle vigueur. L'orage redouble; l'air obscurci n'est éclairé que par les feux dont le ciel est embrasé; le tonnerre en fureur agite la terre jusque dans ses fondemens. Les Quades & les Marcomans, étourdis, saisis d'effroi, tombent par terre, persuadés que les Dieux des Romains sont avec eux dans le combat. Ils quittent précipitamment les hauteurs, cherchent leur salut dans la fuite. Les Romains profitent de leur terreur, s'avancent hors du vallon, les poursuivent, tombent sur eux, & les mettent totalement en déroute.

Un heureux hazard la sauve.

Lui procure la victoire.

Cette délivrance des Romains parut ainsi que leur victoire tenir du prodige. Les

Sa délivrance miraculeuse aux

Les païens eux mêmes y reconnurent l'effet d'une puissance plus qu'humaine, puisqu'ils en firent l'honneur à Jupiter le pluvieux. La colonne Antonine, qui subsiste encore aujourd'hui à Rome, fut érigée à la gloire de ce Dieu, & pour éterniser la mémoire d'un événement qu'on croyoit n'avoir pu venir que du ciel. Les auteurs chrétiens y reconnurent aussi du merveilleux, ne manquèrent pas d'en attribuer la cause à leur Dieu. Qu'on laisse aux païens la folie de croire leurs vains simulacres assez puissans pour opérer des prodiges. Contentons nous d'examiner si le récit des écrivains chrétiens est bien fondé. On trouve à ce sujet deux savantes dissertations dans les mémoires de deux célébres accadémies, celle de Prusse, & celle des inscriptions & belles lettres de Paris. Ces ouvrages volumineux n'étant point à la portée de tout lecteur, ce sera, je pense, lui rendre service que de le mettre au fait d'une question, qui est de mon sujet, en lui faisant part des discussions des savans. „Pénétré de la grandeur de Dieu, dit l'illustre M. de Francheville que je prendrai „pour guide en me servant souvent de ses „propres paroles, convaincu de sa toute-„puissance & de la possibilité des miracles „par l'évidence de ceux qu'il opère con-„tinuellement pour la conservation de l'u-

„nivers

yeux des Païens & des Chrétiens.

Ce qu'on doit en penser.

„nivers, je n'ai garde de les combattre ; „mais plus je les crois & les respecte, plus „je me sens animé à venger la Majesté Di„vine d'un attentat du mensonge, qui ne „peut être qu'injurieux à sa gloire (Mem. „de l'Acad. R. de Prusse, an 1769)." En participant aux justes sentimens du célébre académicien, je ne crois pas plus que lui que notre auguste religion soit dépendante de la vérité d'un pareil miracle. Afin cependant d'éviter tout reproche, toute accusation injuste, je rapporterai fidellement le pour & le contre, laissant au lecteur judicieux la liberté de prononcer.

Témoignage de Xiphilin à ce sujet.

Cet événement singulier est rapporté le plus au long dans l'abrégé de l'histoire Romaine de Dion Cassius par Jean Xiphilin, Patriarche de Constantinople, qui vivoit vers l'an 1080. „Marc, dit cet au„teur, ayant soumis les Marcomans & les „Jaziges, eut ensuite une forte guerre avec „ceux qu'on appelle Quades. Dans cette „guerre il obtint la victoire contre son „espérance, ou plutôt par un bienfait du „ciel. Car les Romains se trouvant dans „un très grand péril, furent conservés mi„raculeusement par la permission divine. „Les Quades, qui les tenoient enfermés „dans des lieux fort difficiles, ne se pres„soient point de les attaquer, comptant

„que

„ que la chaleur & la soif seroient suffi-
„ santes pour les faire périr, parceque dans
„ cette position il leur étoit impossible de
„ se procurer de l'eau. Mais, comme les
„ Romains investis de tous côtés par les
„ Barbares & tourmentés par les maladies,
„ les blessures, l'ardeur du soleil & le besoin
„ de boire, étoient réduits à cette extremité
„ de ne pouvoir ni combattre ni se retirer
„ ailleurs, tout à coup le ciel se couvre,
„ les nuées s'épaississent, & par une faveur
„ divine il tombe une pluie des plus abon-
„ dantes. On dit (c'est-toujours Xiphilin
„ qui parle,) on dit qu'un enchanteur Egyp-
„ tien, nommé Arnuphis, que Marc avoit
„ près de lui, ayant recours à l'art Magique
„ invoqua Mercure, & les autres Démons
„ de l'air, & que par leur moyen il susci-
„ ta cette pluie. C'est ce que Dion rap-
„ porte; mais sans doute il en impose,
„ soit à dessein, soit pour avoir été trompé
„ lui même. Cependant il est à croire
„ qu'il ne parle pas ici de bonne foi, puis-
„ qu'il étoit très bien informé qu'il y avoit
„ une légion appellée la foudroyante, la-
„ quelle n'avoit eu ce nom pour aucune
„ autre raison que pour avoir conjuré le
„ ciel par l'ardeur de ses prières, & pro-
„ curé miraculeusement la conservation de
„ l'armée Romaine, & la ruine de celle de
„ leurs ennemis. Arnuphis ne fut pas un
„ Ma-

„Magicien; car l'hiſtoire ne reproche point „à Marc d'avoir eu commerce avec les „Magiciens. Quant à moi, voici là-deſſus „mon ſentiment. Marc avoit une légion „de ſoldats de Mélitene, qui étoient tous „chrétiens. Le Préfet du Prétoire vint le „trouver au moment où il ne ſavoit quel „parti prendre, & étoit dans une grande „appréhenſion pour toute l'armée. On „dit qu'il lui repréſenta qu'il n'y avoit rien „que les chrétiens ne puſſent obtenir par „leurs prières, & qu'il avoit dans ſon ar„mée une légion d'hommes de cette eſ„pèce. Auſſitôt Marc leur ordonna d'in„voquer leur Dieu; & eux l'ayant fait, „Dieu les exauça ſur le champ, frappant „de la foudre les ennemis, & envoyant „aux Romains une pluie propre à les ſou„lager. Marc, ſurpris d'un tel événement, „publia un édit en faveur des chrétiens, „& donna à la pieuſe légion le nom de „fulminante. On dit même qu'il y a une „lettre de Marc ſur ce ſujet. . . Dion ajoute „que, dèsque la pluie tomba, les Romains „la reçurent à bouche béante, ayant le „viſage tourné vers le ciel; enſuite ten„dant leurs caſques & leurs boucliers, ils „burent autant qu'ils en eurent envie, & dé„ſaltérèrent leurs chevaux Etant attaqués „en même tems par les Barbares, ils bu„voient & combattoient à la fois. Plu-

„ſieurs

„sieurs qui étoient blessés, mêloient leur „sang à l'eau qu'ils recevoient dans leurs „casques. Pressés par leurs ennemis, lors- „que le plus grand nombre étoit occupé à „se désaltérer, ils auroient beaucoup souf- „fert, si une forte grêle & de grands coups „de foudre n'eussent accablé l'armée des „Quades. Ainsi l'on pouvoit voir dans „un même endroit de l'eau & du feu tom- „ber tout à la fois du ciel, & par ce mo- „yen les uns boire & réparer leurs forces, „en même tems que les autres étoient brû- „lés & consumés. Car le feu n'atteig- „noit point les Romains, ou si par hasard „il en rejaillissoit sur eux, il s'éteignoit „à l'instant. La pluie ne servoit de rien „aux Barbares; au contraire elle sembloit „se changer contre eux en huile & servir „d'aliment au feu qui les dévoroit. De „sorte que tout mouillés de la pluie ils „demandoient de l'eau, & se blessoient „eux mêmes pour éteindre le feu avec leur „sang. Il y en eut qui vinrent se réfu- „gier au camp des Romains, pensant que „l'eau ne leur pouvoit être salutaire ail- „leurs. Marc eut pitié d'eux. Il fut à „cette occasion proclamé empereur pour „la septième fois par les soldats. Quoi- „qu'il n'eut pas coutume d'accepter ce „titre avant qu'il lui fut déféré par un „décret du sénat, il ne le rejeta cepen-

„ dant point, l'ayant comme reçu du ciel, „ de quoi il informa aussi le sénat. Fau- „ stine sa femme fut à cette même occa- „ sion surnommée Mère des armées.“

Réfutation de son récit fabuleux.

Rien ne prouveroit mieux que ce détail circonstancié la vérité du prétendu miracle, si l'on pouvoit y faire fond; mais il contient des faussetés essentielles capables de faire douter de tout le reste. Premièrement on connoît les noms de toutes les légions qui furent créées depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle, & dans la liste on n'en trouve aucune du nom de Mélitene. Celle-ci ne fut établie que plusieurs siècles après, sous le règne de Théodose le Jeune, en 437. Secondement la douzième légion, la seule qui portât le nom de fulminante, éxistoit en Syrie déjà du tems d'Auguste. L'an 18 de l'Ere chrétienne, ou 156 ans avant le prétendu miracle, elle avoit été transférée en Cappadoce, après que ce royaume avoit été réduit en province Romaine par Tibère. Il est donc faux que Marc-Aurèle lui eut donné le nom de fulminante à l'occasion de la guerre des Quades, & cette dénomination est le fruit de l'imagination de Xiphilin. Au rapport de Dion Cassius, cette légion n'étoit point encore à Mélitene en Arménie 50 ans après Marc-Aurèle; & selon Grævius

dans

dans la notice des dignités de l'empire d'Orient, elle n'eut sa station dans cette ville qu'en 437. Ce fut donc à cette dernière époque qu'elle commença seulement à s'appeller légion de Mélitene. Troisièmement, en accordant même qu'elle eut éxisté du tems de Marc-Aurèle, le récit de Xiphilin n'en seroit pas mieux fondé. Selon ce Patriarche, elle étoit composée de soldats de Mélitene; mais c'est grossièrement ignorer que les légions étoient formées de seuls citoyens Romains, & les noms nationaux de Scythique, de Macédonique, de Gallique, de Parthique & autres semblables qu'elles avoient, leur étoient venus, non de ce qu'elles avoient été formées de soldats de ces nations, mais de ce que ces provinces étoient celles à la réduction desquelles on les avoit employées, ou dans lesquelles elles avoient eu leur première station. Une autre absurdité est d'avancer que toute cette légion étoit chrétienne. Métaphraste, qui écrivoit à Constantinople au commencement du dixième siècle, 176 ans avant Xiphilin, dit en parlant des édifices bâtis par l'empereur Justinien I, que dans l'église du martyr St. Irénée étoient renfermées les reliques de quatre saints personnages du tems passé, lesquels étoient des soldats Romains enrôlés dans la douzième légion, qui avoit

autrefois ſa ſtation à Mélitene, ville métropolitaine de l'Arménie ſeconde. Il eſt bien probable que c'eſt ſur ce fondement que Xiphilin a ſuppoſé que cette douzième légion étoit toute chrétienne dès le tems de Marc-Aurèle, étant compoſée ſelon lui d'habitans chrétiens de Mélitene, & que par cette raiſon elle portoit le nom de Mélitene avant que Marc-Aurèle lui eut donné celui de fulminante. Il étoit très poſſible que 467 ans auparavant, ſous Théodoſe le Jeune, ces quatre ſoldats euſſent été chrétiens & euſſent ſervi dans la douzième légion ayant pour lors ſa ſtation à Mélitene; mais vouloir que toute une légion ait été chrétienne du tems de Marc-Aurèle, par ce qu'il s'en trouve quatre ſoldats qui étoient chrétiens 260 ans après ſous un empereur pareillement chrétien, tel que Théodoſe le Jeune, c'eſt un raiſonnement vicieux, faux, & inconſéquent. Enfin je demande s'il eſt vraiſemblable que des chrétiens aient été connus pour tels dans une armée toute païenne; qu'un Préfet du Prétoire ſans doute très idolâtre, & naturellement leur ennemi, les ait annoncés comme des gens à miracle à un empereur également païen & non moins ennemi des chrétiens, contre lesquels il avoit excité, au commencement de ſon règne, l'an 162, une violente perſécution qui duroit encore.

Ce

Ce Prince auroit-il dans ce même tems toléré cette légion chrétienne, ou auroit-elle professé le christianisme à son insçu? Y a-t'il la moindre apparence que Marc-Aurèle & tout ce qu'il avoit de païens dans son armée aient pu recourir, ou vouloir donner leur confiance aux prières d'une secte, pour laquelle ils n'avoient pas moins de mépris que d'aversion?

Cet auteur n'a point le premier débité ces fables.

Le Patriarche Xiphilin n'étoit cependant pas l'inventeur de ces fables. Plusieurs autres en avoient parlé avant lui; Orose au Ve. siècle, Eusebe de Césarée au IVe., & Tertullien au IIIe. On ne peut lui reprocher que d'avoir interpolé Dion Cassius, en y mêlant ses propres idées & celles des écrivains qui l'avoient précédé. La plus forte preuve, sur laquelle lui, & les auteurs qu'on vient de citer, appuyent la vérité du prétendu miracle, est la lettre de Marc-Aurèle au sénat & au peuple Romain. Elle se trouve en grec & en latin dans les œuvres de St. Justin martyr, à la fin de sa seconde apologie pour les chrétiens. Examinons donc ce dernier retranchement des défenseurs du miracle, & commençons par donner la traduction de cette lettre.

„ L'empereur César M. Aurèle Antonin,

Lettre de Marc-Aurèle au fénat.

„ nin, Germanique, Parthique, Sarmatique, „ au peuple Romain & au facré fenat. Sa- „ lut. Je vous ai fait favoir l'importance de „ ma réfolution & de mon entreprife. Elle „ a été fuivie dans la Germanie d'un excès „ de travaux & de peines, nous étant trou- „ vés d'abord fur la frontière en grand dan- „ ger, & opprimés par 74 dragons, au „ neuvième milliaire dans le Cotinum. Les „ efpions qui n'étoient pas éloignés, nous „ en avertirent, & pareillement Pompeia- „ nus, préfet de nos troupes militaires, „ nous informa de ce qui étoit déjà venu „ à notre connoiffance. J'étois auffi preffé „ par une grande multitude, ayant avec „ moi les troupes choifies de la première „ légion, de la dixième, & de la Gemina, „ mêlées de Farentariens. Lors donc qu'on „ eut annoncé qu'il y avoit là une armée „ de neuf cent foixante & dix mille hom- „ mes, moi de mon côté m'enquérant de „ mes forces, je fis faire le dénombrement „ des troupes & les comparant à la mul- „ titude des barbares & ennemis, j'ordon- „ nai qu'on fît des prières aux Dieux de „ la patrie. Et voyant mes forces rédui- „ tes à l'étroit, j'appellai ceux qui ont chez „ nous le nom de chrétiens, & par la re- „ cherche qui en fut faite, j'en trouvai un „ grand nombre, & j'en fus d'autant plus „ animé contre eux. Mais c'eft ce que je „ n'au-

„ n'aurois pas dû faire, à cause de la vertu „ que j'ai reconnue depuis dans ces gens-„ là, & qui fait qu'ils ne commencent „ point un combat par une décharge de „ traits & d'autres armes, ni par le son „ des trompettes; cela leur étant désagré-„ able & odieux à cause du Dieu qu'ils „ portent dans leur conscience. C'est pour „ quoi, connoissant ces hommes que nous „ avions soupçonnés être Athées & enne-„ mis des Dieux, il est juste qu'ils aient „ la liberté d'avoir dans leur conscience le „ Dieu qu'ils y ont mis & qui y habite. „ Car se jetant par terre ils ont prié, non „ seulement pour moi, mais aussi pour „ toute l'armée qui étoit là présente, afin „ de nous procurer du soulagement dans „ la faim & la soif que nous souffrions, „ n'ayant pas pris d'eau depuis cinq jours „ qu'elle nous manquoit; car nous étions „ au milieu de la Germanie & aux fron-„ tières des ennemis. Mais aussitôt qu'ils „ se furent jétés par terre, & qu'ils eurent „ invoqué dans leur prière un Dieu qui „ m'étoit inconnu, en ce moment il tomba „ du ciel une pluie qui fut pour nous très „ rafraîchissante; mais pour les ennemis „ qui menaçoient les Romains, c'étoit une „ grêle toute de feu. De sorte que cette „ prière attira la présence d'un Dieu supé-„ rieur à tout & invincible. Faisant donc

un

„ un commencement là-dessus, nous per-
„ mettons à ces chrétiens de l'être, de
„ peur qu'ils ne viennent à leurs fins en
„ employant ce genre d'armes (leurs priè-
„ res) contre nous. C'est pourquoi, de
„ dessein prémédité, je statue que personne
„ n'ait la licence d'accuser un de ces gens-
„ là sur ce qu'il est chrétien; & si quel-
„ qu'un est trouvé déférant un chrétien
„ par la raison qu'il est chrétien, je veux
„ que le chrétien déféré, qui s'avoue être
„ chrétien, ne se trouvant accusé d'aucun
„ autre crime que d'être chrétien, agisse
„ manifestement comme tel, & que son
„ délateur soit brulé tout vif. Mais le
„ chrétien ayant confessé, & étant par
„ conséquent à ce titre en toute sureté, le
„ préfet de la province, par rapport à
„ cette profession, ne le mettra point en
„ pénitence ni dans un état de servitude.
„ Je veux aussi que ces choses soient con-
„ firmées par un décret du sénat, & j'or-
„ donne que ma présente constitution soit
„ affichée dans la place de Trajan pour
„ qu'elle puisse être lue. En même tems,
„ le préfet Verasius Pollion aura soin qu'elle
„ soit envoyée dans chaque province. Qui-
„ conque voudra s'en servir & en avoir un
„ exemplaire, qu'il le reçoive de lui en
„ toute liberté; car telle est notre in-
„ tention."

Tel

Tel eſt le témoignage de Marc-Aurèle, auquel les partiſans du miracle provoquent comme à la preuve la plus convaincante de leur ſentiment. Mais cette lettre, pour ſe trouver a la ſuite des œuvres de St. Juſtin, n'en eſt pas pour cela plus authentique. Juſtin ſouffrit le martyre l'an 163, onze années avant le prétendu miracle. Il ne fut donc point à portée de connoître cette lettre de l'empereur. Auſſi n'en fait-il point mention dans ſa ſeconde apologie pour les chrétiens. D'ou il ſuit clairement qu'elle a été ajoutée à la ſuite de ſes œuvres par une main étrangère.

Première preuve de ſa ſuppoſition.

L'an 177, trois années après la victoire miraculeuſe, Athénagore, Philoſophe chrétien d'Athénes, fit auſſi une apologie ou légation pour les chrétiens. C'étoit le tems où la lettre de Marc-Aurèle devoit avoir été écrite au ſénat, affichée dans Rome, diſtribuée & répandue dans la Grèce comme dans l'Italie, & partout où il y avoit des chrétiens qui naturellement ne pouvoient pas manquer de ſe prévaloir de cette marque de protection & de la célébrer dans leurs écrits. D'ailleurs, ce qui eſt encore bien remarquable par rapport à l'apologie d'Athénagore, c'eſt qu'elle eſt adreſſée à Marc-Aurèle même & à ſon fils

Seconde preuve.

fils Commode. Cependant malgré toutes ces circonſtances, il n'y dit pas un mot qui puiſſe faire entrevoir que cet empereur eut accordé aux chrétiens la liberté ou la tolérance de leur religion, ni écrit en leur faveur au ſénat. Au contraire, repréſentant aux deux empereurs qu'ils permettoient à tous les peuples de ſuivre leurs coutumes, quelque ridicules qu'elles fuſſent; aux uns, d'adorer des hommes; aux autres, de rendre des honneurs divins à de ſimples animaux; il ajoute; „tous ſe reſ„ſentent de votre douceur, & ſont traités „avec la même bonté: toutes les villes „ſont en poſſeſſion de leurs droits; toute „la terre, remplie des bienfaits de votre „ſageſſe, jouit de la plus profonde paix. „Il n'y a que nous ſeuls chrétiens, pour „qui vous n'avez aucun égard. Nous qui „ne faiſons aucun mal, qui vous obéiſſons, „qui obſervons vos loix comme celles de „Dieu même, vous ſouffrez que nous „ſoyons tourmentés, enlevés, mis en „fuite.“ Et quelques lignes plus loin; „ainſi nous vous conjurons d'avoir quel„que attention pour nous, afin que nos „calomniateurs ceſſent de nous faire égor„ger.“ Aſſurément ce langage n'eſt pas celui qu'auroient tenu des gens que Marc-Aurèle avoit pris ſous ſa protection, & au-

autorisés à professer publiquement leur religion.

Il y a plus; en la même année 177, la persécution contre les chrétiens augmenta. On ne peut lire qu'avec douleur le récit des cruautés qu'on exerça sur les églises de Lyon & de Vienne. Ces deux églises alors fort nombreuses furent presque entièrement détruites par la violence des persécuteurs. Le Gouverneur de Lyon fit rechercher & arrêter tous les chrétiens qu'il put découvrir. Plusieurs furent condamnés & exécutés, d'autres furent exposés aux bêtes, & plusieurs périrent dans la prison. L'evêque Pothin fut de ce nombre. Il tomba entre les mains des persécuteurs qui le traînerent par les rues, & le firent porter par les soldats jusqu'au tribunal du Gouverneur qui lui demanda, qui étoit le Dieu des chrétiens. „Vous „le connoîtrez, repliqua l'evêque, si vous „en êtes digne.“ Sans doute cette demande & cette réponse n'auroient pas été faites, si le Dieu des chrétiens eut opéré trois ans auparavant un si grand miracle, que l'empereur auroit reconnu, dont il auroit même rendu gloire à ce Dieu, & en considération duquel il eut permis ou toléré le christianisme. Les chrétiens de l'Eglise Grecque n'étoient pas mieux traités

Troisième preuve.

que

que ceux de la Latine. On le voit par une apologie de Théophile, Patriarche d'Antioche, laquelle parut dans ce même tems. „Ils ont, y dit-il, persécuté jusqu'ici les chrétiens qui adorent le vrai „Dieu, & ils ne cessent point encore de „les persécuter actuellement, de les lapider, „de les tuer par l'épée, de les battre de „verges de la manière la plus cruelle & „la plus inhumaine.“ Il n'étoit donc pas vrai que Marc-Aurèle eut écrit au sénat en faveur des chrétiens. Par consequent la lettre qu'on lui attribue est aussi fausse que le miracle qui en fait le fondement.

Autres caractères qui dénotent sa fausseté.

Outre ces preuves bien suffisantes, cette lettre porte en elle même des caractères évidens de supposition. Marc-Aurèle auroit-il oublié parmi ses titres celui d'Auguste, ainsi que l'année de son tribunat? Le peuple Romain y est nommé avant le sénat, ce qui étoit absolument contre l'usage. Le dernier y est traité de sacré, terme dont un inférieur ou un suppliant pouvoit se servir, mais qui eut été très déplacé dans le rescrit d'un empereur. Peut-on regarder autrement que comme une fable la circonstance de 74 dragons par lesquels Marc-Aurèle dit avoir été opprimé lui & son armée? L'armée des ennemis y est portée à 970 mille hommes, exa-

exagération visible dont Marc-Aurèle n'eut pas été capable. Ce Prince pouvoit avoir dans la sienne environ vingt mille hommes. Cette disproportion de forces exigeoit qu'il ne s'engageât pas témérairement à aller attaquer chez eux, des ennemis dont il devoit connoître la supériorité par ses espions. Cependant on le fait attendre qu'il soit arrivé en présence des Germains pour comparer leurs forces & les siennes. Il paroît que l'auteur de cette lettre eut été bien mauvais capitaine. Il n'étoit pas meilleur géographe, puisqu'il place la Moravie, pays des Quades, au milieu de la Germanie. On fait dire à Marc-Aurèle que lui & ses troupes n'avoient point pris d'eau depuis cinq jours. Ne croiroit-on pas qu'il étoit dans les déserts de la Thébaïde, ou dans les sables brûlans de l'Arabie? Enfin Marc-Aurèle est convaincu qu'il doit son salut & celui de l'armée Romaine aux chrétiens. Il reconnoît la vertu de leurs prières, il craint qu'ils ne veuillent les employer contre lui; cependant il ne laisse pas de continuer à les persécuter; & cette persécution dure jusqu'à sa mort. Voilà de la contradiction dans sa conduite, ou sa prétendue lettre est une pièce fausse & supposée. Le dernier paroît croyable après tout ce qui a été dit à ce sujet. Ceux qui désireront d'au-

d'autres preuves de la fiction du miracle en question, n'auront qu'à consulter les Mémoires déjà cités. La nature d'une histoire ne permet pas d'entrer dans de plus longues discussions. Revenons aux suites de la victoire des Romains.

Les Marcomans se séparent des Quades.

Les Marcomans intimidés par cette cruelle défaite, se retirèrent en grande diligence dans le centre de la Bohême, dont ils prévoyoient bien que les vastes forêts & les hautes montagnes les mettroient à l'abri de la poursuite des vainqueurs. La grandeur du danger pouvoit seule les obliger à une pareille retraite, les séparer de leurs alliés qu'ils laissoient exposés aux entreprises des Romains. Marc-Aurèle, profitant de sa victoire, de la terreur & de la division des ennemis, pénétra plus avant dans le pays des Quades. Ceux-ci abandonnés à leurs propres forces, menacés de tout le poids de la guerre, songèrent à prévenir le malheur prêt à les accabler. Ils députèrent aussitôt à l'empereur pour lui demander la paix. Marc-Aurèle, connoissant tout le danger qu'il y auroit eu à pousser à bout une nation aussi guerrière, se prêta avec facilité à sa demande. En habile politique il ne cherchoit qu'à diviser des peuples que leur confédération rendroit in-

Les derniers demandent la paix à Marc-Aurèle.

vin-

vincibles. En accordant aux Quades la paix qu'ils ſollicitoient, ſon attention fut de preſcrire des conditions qui rompiſſent leur ligue avec les Marcomans & les autres nations voiſines. Il exigea pour articles du traité, qu'ils rendroient tous les transfuges & les priſonniers, qui étoient au nombre de treize mille; qu'ils renonceroient à toute alliance avec les Marcomans & les Jaziges; qu'ils ne donneroient aucun paſſage ſur leurs terres ni à l'un ni à l'autre de ces peuples; enfin qu'ils accepteroient un Roi de ſa main. Il leur fut défendu d'aller trafiquer chez les autres nations & d'en fréquenter les marchés, de crainte que par la même occaſion les Marcomans & les Jaziges, qu'ils devoient jurer de ne point recevoir, ni laiſſer paſſer ſur leur territoire, ne ſe mêlaſſent parmi eux, pour venir avec eux obſerver ce qui ſe paſſoit chez les Romains, & y faire emplette de ce qui leur manquoit. Ces conditions, douces en apparence, tendoient à l'aſſujettiſſement des Quades. Soit que leurs ambaſſadeurs n'euſſent pas aſſez de pénétration pour démêler les vues de la politique Romaine, ſoit que les circonſtances ne leur permiſſent pas de refuſer, ils jurèrent au nom de toute la nation d'obſerver les articles propoſés. La paix fut

Conditions de cette paix.

Leur danger.

con-

conclue; il y eut même une monnoie frappée pour en éterniser la mémoire.

Les Quades les rejettent.

Mais un traité, qui menaçoit la liberté d'une ruine prochaine, pouvoit-il être agréé d'un peuple libre? A peine les ambassadeurs eurent exposé les intentions des Romains, que les Quades y découvrirent les menées d'une artificieuse politique, qui visoit à leur donner des chaînes. On n'entendit qu'un cri général sur l'injustice des conditions qu'on leur proposoit. Bien éloignés de se soumettre à un joug si dur & si humiliant pour un peuple guerrier, ils ne voulurent plus entendre parler d'aucun accommodement. Par une espèce de dérision ils renvoyèrent aux Romains tous les prisonniers que la maladie ou la perte de quelque membre leur rendoit inutiles, & ils retinrent ceux de la vigueur desquels ils pouvoient espérer quelque service. Furtius, le Roi qui leur avoit été donné par Marc-Aurèle, fut dépouillé de toute autorité, jeté en prison, & ils élurent en sa place Ariovége. L'empereur refusa non seulement de reconnoître le dernier, mais mit sa tête à prix. On dit que les Quades désirant de l'appaiser, offrirent de lui remettre cinquante mille prisonniers, & que malgré ces offres il persista dans son refus. Il est bien dif-

Se mocquent des Romains, & élisent un autre Roi.

ficile

ficile de concilier cette conduite des Quader avec leur résolution récente de rejeter tout accord avec les Romains. Etoient-ils sujets de Marc-Aurèle, pour en acheter la confirmation d'un Monarque qu'ils s'étoient choisi? Non, puisqu'ils avoient encore les armes en main pour la défense de leur liberté. Ces 50 mille prisonniers n'annoncent-ils pas qu'ils avoient remporté plusieurs victoires sur les Romains? Oui sans doute; & la vérité de cette offre prouveroit l'infidélité des historiens de Rome, qui par corruption, ou par une vanité déplacée, ne nous ont transmis que les défaites des peuples Germains, afin de relever la gloire de leur patrie, en ne montrant que ses succès, vrais ou faux. Au lieu de se soumettre d'une manière si honteuse, les Quades ne songeoient qu'à renouveller la guerre. Les Marcomans, qui étoient toujours les boute-feux, redemandoient aux Romains une étendue de terrain qu'ils prétendoient leur appartenir. Les Jaziges mécontens de leur Roi Banadaspe, parcequ'il étoit l'auteur d'un traité qui établissoit la supériorité des Romains sur leur nation, venoient de le mettre aux fers & de lui substituer Zantipe. Tout annonçoit donc une guerre inévitable au lieu d'une humiliante pacification. Les hostilités recommencèrent en effet. Marc-Aurèle ayant

Soumission qu'on leur attribue à faux.

Ils prennent les armes avec les Marcomans & les Jaziges.

Marc-Aurèle force les derniers à demander la paix.

pris la défenſe de Banadaſpe, entra ſur les terres des Jaziges, auxquels il enleva rapidement leurs villes. Zantipe au moment d'être détrôné, ne penſa qu'à prévenir le coup dont il alloit être frappé. Il ſe rendit au camp de l'empereur & lui demanda la paix. Les Marcomans & les Quades, qui étoient en armes, menaçant d'une dangereuſe diverſion, Marc-Aurèle conclut avec le Roi Jazige aux conditions que celui-ci entretiendroit huit mille cavaliers au ſervice de l'empire, qu'il n'approcheroit point du Danube dans l'eſpace de cinq milles, & qu'il rendroit cinquante mille priſonniers. Ce n'étoient donc pas les Quades qui avoient offert de rendre un pareil nombre de captifs; mais il n'en eſt pas moins vrai que les Romains avoient ſouffert des pertes conſidérables, malgré le ſilence de leurs hiſtoriens.

Il marche contre les premiers, ſe ſaiſit de leur Roi.

Ce traité à peine fini, Marc-Aurèle tourna ſes armes contre les Quades & les Marcomans. Ariovége pris par trahiſon comparut en ſa préſence, tenant en main une pique & un étendard. C'étoient les ſymboles de la ſouveraineté chez les Quades. L'infortuné Roi les remit à l'empereur, qui crut lui faire grace, uſer de clémence, en changeant en éxil la ſentence de mort qu'il avoit portée contre lui. Ce

coup

coup imprévu étoit capable de déconcerter les Quades ; peut-être influa-t'il sur le sort de leurs armes, & sur le traité qu'ils firent peu après. Les hostilités durèrent peu, parceque les Romains furent obligés de les suspendre. Marc-Aurèle rendit aux Marcomans la moitié du terrain qu'ils répétoient, mais à condition cependant qu'ils ne pourroient fixer leur domicile qu'à trente huit stades du Danube, distance qui approchoit d'un mille itinéraire aujourd'hui en usage en Allemagne, le stade Romain étant de 125 pas. Les Quades ratifièrent le traité qui avoit déjà été juré par leurs ambassadeurs, & consentirent à reconnoître Furtius pour leur Roi. Ces conditions qui n'étoient point avantageuses dénotent que la fortune leur avoit été contraire. Marc-Aurèle prévoyoit que ces peuples violeroient à la première occasion des engagemens opposés à leur caractère inquiet, comme à leur aversion pour toute espèce de contrainte. La prudence lui suggéra de distribuer avant son départ vingt mille hommes de garnisons dans différens forts qu'il avoit fait élever dans ces quartiers.

Un traité suspend les hostilités.

Garnisons Romaines sur le Danube.

Ce qui l'obligea d'interrompre la guerre & de renoncer pour le moment à son dessein de réduire en provinces de l'em-

175.
Troubles de l'empire.

qui font la cause de la dernière paix

l'empire les contrées occupées par les Marcomans & les Quades, fut la révolte d'Avidius Cassius. Ce Général, grand homme de guerre, qui avoit eu le plus de part au succès de celle des Parthes, étoit chargé de réformer les légions de Syrie. En usant d'une sévérité quelquefois portée à la cruauté, il avoit fait rentrer soldats & officiers dans le devoir de la subordination & d'une exacte discipline. Mais il réunissoit malheureusement l'apparence des vertus & tous les vices. Digne en cela de l'odieux Catilina, il conçut le criminel projet d'arracher l'empire & la vie à Marc-Aurèle. L'ambition de dominer, qu'il avoit de tout tems nourrie sous les dehors d'un zèle républicain, éclata enfin. Désespérant de détacher ouvertement les soldats & les peuples de l'amour qu'ils portoient à un si bon Prince, il sema adroitement le faux bruit de la mort de Marc-Aurèle, se fit proclamer empereur par ses troupes, & un des principaux officiers le revêtit des ornemens des Césars. Tout l'Orient le reconnut. Marc-Aurèle ayant reçu en Pannonie la nouvelle de cette révolte, il se plaignit uniquement de l'ingratitude de Cassius, & ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Il traita avec les Marcomans & les Quades, afin de pouvoir se livrer entièrement à la cru-

elle

elle néceſſité de défendre ſa couronne contre un rebelle uſurpateur. Cependant Caſſius jouiſſoit d'une grande réputation, & la ſeule idée d'avoir à ſoutenir une guerre contre lui effraya d'abord les troupes de Marc-Aurèle. Ce bon Prince voyant le trouble ſe répandre parmi ſes ſoldats, les raſſembla, & après leur avoir fait entrevoir la facilité de vaincre Caſſius, „tout „ce que je crains, ajouta-t'il, je vous le „dirai avec franchiſe, c'eſt que le déſeſ„poir ne le porte à ſe tuer lui même, ou „que quelqu'un, penſant me rendre ſer„vice, ne ſe hâte de m'en défaire, & ne „me prive du plus grand & du plus doux „fruit de la victoire. Ouï, le comble de „mes vœux ſeroit de pouvoir pardonner à „un homme qui m'a offenſé, de garder la „fidélité à un perfide, de me montrer ami „de celui qui a violé à mon égard les „droits de l'amitié.“ Ce qu'il avoit prévu arriva. Le rebelle fut aſſaſſiné par deux de ſes officiers trois mois après ſa révolte. Sa famille & ſes complices éprouvèrent la clémence de l'Empereur, comme il l'auroit ſans doute éprouvée lui même. Marc-Auréle, diſpenſé de combattre, jugea cependant ſa préſence néceſſaire en Orient, pour calmer les reſtes de l'agitation que cette rebellion avoit du cauſer dans les provinces. Après y avoir rétabli l'ordre

&

& laissé par tout des témoignages de sa bonté, il retourna à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe, comme vainqueur des Marcomans & des Quades.

176.

Les garnisons Romaines chagrinent les Quades.

Le triomphe ne fut pas de longue durée. Tandisque Marc-Aurèle s'occupoit dans la capitale de l'empire à réformer les abus de l'administration, à établir le bon ordre dans le Gouvernement, les Marcomans & les Quades recommencèrent leurs mouvemens. Les forts qu'il avoit fait construire dans leur pays, ou du moins aux frontières, étoient d'autant plus à charge à ces peuples que les garnisons Romaines les infestoient sans cesse par leurs brigandages, leur ôtoient la liberté de faire paître leurs troupeaux, de labourer leurs champs, de vaquer à leurs affaires, donnoient asile à leurs transfuges, & leur faisoient même des prisonniers. Ils avoient déjà envoyé plusieurs fois des députés pour se plaindre de ces violences qu'ils ne pouvoient prendre que pour des hostilités, les garnisons ayant d'ailleurs la commodité des bains & abondance de tout ce qui leur étoit nécessaire pour vivre. Marc-Aurèle, après l'extinction de la guerre civile, n'avoit plus de motif de les ménager. Il avoit méprisé leurs plaintes, sans juger à propos de leur donner la plus petite

Plaintes des derniers méprisées par Marc-Aurèle.

tite satisfaction. Les Quades en particulier, prévoyant toute la dureté du joug auquel on vouloit les réduire, avoient pris la résolution d'abandonner leurs demeures, plutôt que de vivre dans un honteux esclavage dans leur patrie. Ils étoient prêts à partir en corps de nation, & à se retirer dans le Brandebourg chez les Semnones. Marc-Aurèle, qui eut vent de leur projet, ordonna à ses troupes de les arrêter en leur fermant tous les passages. C'étoit les forcer à prendre les armes ou à porter des fers. Le premier convenoit à une nation belliqueuse, le second n'étoit digne que d'un peuple lâche. Les Quades révoltés de l'injustice Romaine, préférant une mort glorieuse à une servitude avilissante, ne balancèrent pas à prendre le parti de la liberté. Ils demandèrent du secours aux Marcomans, leurs fidelles alliés. Ceux-ci depuis leur défaite s'étoient occupés à réparer leurs pertes, à faire de nouvelles levées. Ennemis naturels de Rome, ils épousèrent sans peine la cause de leurs voisins, dont l'esclavage eut pu entraîner le leur. Il étoit de l'intérêt des deux nations qu'elles se secourussent mutuellement pour résister à l'ambition Romaine. L'oppression des Quades alarma encore d'autres peuples. Les Hermundures & les Sarmates, aussi touchés de la violence que souf-

Injustice qui les force à l'esclavage ou à la guerre.

Ils prennent le parti des armes.

Forment une ligue capable d'alarmer l'empire.

ſouffroient les Quades, que prudens à prévenir les entrepriſes de Rome contre leur liberté, ſe joignirent à eux. Il ſe forma une nouvelle ligue capable d'inquiéter l'empire.

178. Succès des confédérés. Crainte de Marc-Aurèle

Les confédérés ne tardèrent pas à ſe raſſembler dans le deſſein de ſecouer l'odieux joug des Romains & de faire des courſes ſur leurs terres. Pertinax, qui avoit accompagné l'empereur en Syrie, avoit déjà été envoyé delà ſur le Danube pour arrêter leurs incurſions. Les deux Quintiles, qui avoient été chargés, en la place de Pertinax, ou conjointement avec lui, de réduire ces fiers ennemis, n'avoient pu, malgré leur courage & leur habileté dans la guerre, s'oppoſer à leurs mouvemens. La Stirie & la Norique furent cruellement ravagées. Marc-Aurèle ſe vit au point de recommencer ce qui lui avoit déjà coûté tant de ſang & de fatigues. Le peu de ſuccès de ſes Généraux lui faiſant juger ſa préſence néceſſaire ſur le Danube, il partit de Rome, emmenant avec lui ſon fils Commode. Dèslors les affaires

179. Paternus remporte enfin une grande victoire.

changèrent de face. Paternus, à la tête d'une armée nombreuſe, attaqua les confédérés; le combat qui dura un jour entier fut ſanglant & opiniâtre; enfin la victoire ſe décida en faveur des Romains,

&

& les alliés furent taillés en pièces. Ce ſuccès, qui dut affoiblir la confiance des ligués, releva les eſpérances de Marc-Aurèle. Proclamé empereur pour la dixième fois par ſes troupes victorieuſes, il ſe flattoit d'achever bientôt de ſubjuguer des ennemis jusqu'alors indomptables, lorsque la mort le prévint, renverſa tous ſes projets. Il mourut à Vienne. La perte d'un Prince ſi digne du trône cauſa un deuil univerſel dans l'empire. Le ſénat, le peuple, les provinces, tous ſes ſujets le pleurèrent amèrement. Les ſeuls Germains, qui avoient éprouvé la force de ſes armes, ſans avoir connu ſes belles qualités, & qui le regardoient avec raiſon comme l'oppreſſeur de leur liberté, ſe réjouirent de ſa mort. A Rome on paſſa bientôt de la plus profonde triſteſſe à l'admiration de ſes vertus. Le ſénat & le peuple le mirent au rang des Dieux, d'un accord unanime & ſans les formalités uſitées. On lui décerna tous les honneurs divins & humains, arc de triomphe, ſtatue d'or dans le ſénat, temple, autel, prêtres. Tant la vertu a de pouvoir ſur les cœurs!

180. Mort de Marc-Aurèle agréable aux ſeuls Germains.

Commode, autre Néron, qui dégrada la dignité impériale par ſes baſſeſſes, ſuccéda à ſon père, ſans qu'il fut beſoin d'aucun cérémonial préliminaire, ni du

Son fils Commode lui ſuccéde.

vœu

vœu des ſoldats, ni de la délibération du ſénat pour le revêtir de la pourpre. Marc-Aurèle l'avoit encore de ſon vivant aſſocié à l'empire. Le parallèle, que ſon faiſoit du père vertueux au fils débauché, alarmoit; on ſentoit vivement la perte que l'on avoit faite au change. Les Marcomans & leurs alliés devoient ſeuls y gagner. La tyrannie du nouveau Céſar devoit les tirer du danger d'une ruine entière. Marc-Aurèle ſentant tout le péril de ſa maladie avoit, d'une manière attendriſſante, recommandé la jeuneſſe de ſon fils à un conſeil choiſi qu'il lui avoit formé. Il avoit en particulier exhorté Commode à pourſuivre la guerre & le fil de ſes victoires contre les Marcomans. Le jeune Prince ſuivit pendant quelques jours les avis de ſon conſeil compoſé des meilleures têtes du ſénat.

Harangue du jeune empereur à ſon armée.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ſon père, il harangua l'armée, il repréſenta aux ſoldats les motifs qu'ils avoient de lui être attachés & fidelles. „Mon „père, ajouta-t'il, élevé maintenant au „Ciel, partage le ſort & la gloire des „Dieux, & il nous a laiſſé le ſoin des cho-„ſes humaines. Votre devoir eſt d'achever „ſon ouvrage, en terminant tout ce qui „reſte de la guerre, & en étendant la puiſ-„ſance du nom Romain jusqu'à la mer „qui baigne les côtes ſeptentrionales de la

„Ger-

„ Germanie. Vous trouverez votre gloire „ dans l'exécution de ce plan. Les suc-„ cès que vous avez eu ſous les ordres „ de mon père, étoient attribués à ſa ſa-„ geſſe & à la prudence avec laquelle il „ vous dirigeoit. Tous les exploits que vous „ ferez maintenant, ſous le commandement „ d'un jeune empereur, tourneront à votre „ honneur; tout ſera du à votre fidélité „ & à votre courage. Votre vertu guer-„ rière & la réputation de vos armes cou-„ vriront ma jeuneſſe de gloire, & les „ Barbares vaincus dans les commencemens „ d'un nouvel empire, apprendront à re-„ noncer à la fauſſe confiance que leur „ inſpire ma jeuneſſe, & à craindre pour „ l'avenir par l'expérience du paſſé."

Ce diſcours, accompagné des largeſſes uſitées au commencement d'un nouveau règne, produiſit un merveilleux effet. La guerre contre les Marcomans & leurs alliés fut pourſuivie avec autant de ſuccès que de vigueur. Pompeïen, Lieutenant de Commode, fut l'ame de la fortune des Romains. En habile Général il diviſa ſon armée en pluſieurs corps, envoya les uns dans le pays ennemi, réſerva les autres pour la ſureté des provinces de l'empire. Cette diviſion de ſes forces devoit avoir pour but celle des confédérés, afin de les com-

Elle produit un bon effet. Succès de Pompeïen contre les alliés.

Les Marcomans obligés de se séparer des Quades.

combattre séparément. Les Marcomans obligés de défendre la Bohême se séparèrent de leurs alliés. Les Quades & les Hermundures se tinrent en Moravie, où ils formèrent un corps d'armée de trente à quarante mille hommes, sous les ordres de Gaïobomar, leur chef. Les troupes Romaines, persuadées que l'art de vaincre l'ennemi consistoit en partie à suivre sa manière de faire la guerre, portèrent d'abord le ravage sur ses terres, pillèrent les villes, les bourgs & les villages. Mais Pompeïen appréhendant que les Quades ne le prévinssent, rassembla ses soldats & les mena à l'ennemi. Accablés par la multitude, les Quades cédèrent au premier choc & se retirèrent dans des marais voisins où ils pensoient se mettre à l'abri de la poursuite. Cette fuite précipitée animant les Romains, Pompeïen profita de leur ardeur, les partagea en un grand nombre de pelotons, fit envelopper les vaincus & mettre le feu aux herbes & aux joncs des marais dans lesquels ils s'étoient réfugiés. Les Quades effrayés ne voyent d'autre moyen d'échapper aux flammes que de se jeter à l'eau; les Romains les percent à coups de traits, en font un horrible massacre; Gaïobomar désespéré se sauve avec ceux qui sont en état de le suivre; il n'a plus d'espoir d'échapper à la servitude que dans

Ceux-ci essuyent une entière déroute.

dans le ſecours qu'il attend des Daces. Ceux-ci s'étoient effectivement mis en marche, & leur jonction avec les confédérés eut ralenti les ſuccès des armes Romaines. Commode qui craignoit cette réunion des forces ennemies, s'efforça de l'empêcher. Il députa aux Daces un de ſes lieutenans pour leur promettre des terres, s'ils vouloient s'engager au ſervice de l'empire. Guidés par l'intérêt plutôt que par la foi des traités, ils acceptèrent les offres de l'Empereur, au préjudice de leurs alliés.

Trahiſon des Daces.

Les Marcomans, les Quades & les Hermundures, réduits à l'état le plus déplorable, voyoient l'inſtant où ils alloient perdre entièrement leur liberté. La molleſſe de Commode les tira heureuſement de cette criſe. Las d'écouter ſes ſages conſeillers, de mener une vie gênante, ce jeune Prince prêta l'oreille à de vils flatteurs qui lui rappellèrent le ſouvenir des délices de Rome, qu'il avoit déjà trop goûtées dans ſa jeuneſſe. „Que faites vous „ici, lui dirent-ils, ſur les rives du Da„nube, dans un climat toujours chargé de „brouillards épais & de frimats, dans une „terre ingrate & ſtérile? Jusques à quand „boirez vous de l'eau glacée qu'il faut fen„dre à coups de hache & vous apporter

La lâcheté de Commode ſauve les Marcomans & les Quades.

„en

„en maſſe ſolide, tandisque vos ſujets „plus heureux que vous jouiſſent des bains „chauds, des eaux courantes & limpides, „d'un air tempéré, du ſol fécond de l'Ita„lie?" Ces diſcours trop aſſortis au génie de Commode ébranlèrent ſa conſtance. Les Marcomans qui avoient raſſemblé toutes leurs forces ſur le Danube, lui faiſoient d'ailleurs entrevoir que la guerre qu'il avoit ſur les bras pourroit encore durer long-tems. Il allégua de ſpécieux prétextes pour retourner à Rome; l'amour de la patrie, la ſureté de ſa propre perſonne, la crainte que quelque uſurpateur ne profitât de ſon abſence pour s'emparer de la pourpre, tels furent les motifs apparens ſous lesquels il cachoit les véritables cauſes de ſon retour. Les perſonnes ſenſées ne furent pas la dupe de ſa diſſimulation; elles en demeurèrent conſternées, immobiles; elles témoignèrent en vain leur mécontentement par leur triſteſſe; rien ne put changer la réſolution du Prince efféminé. Son départ fut le ſalut des confédérés. Dèslors l'activité des Romains ſe ralentit & la ſuite de la guerre devint tout-à-fait languiſſante.

Raiſons qu'il allégue pour retourner à Rome.

Irruption des Vandales.

Les Marcomans & leurs alliés commençoient à reſpirer, à revenir de leur frayeur, lorsqu'un formidable eſſaim d'aven-

venturiers les obligea de reprendre les armes. Les Vandales, nation puiſſante qui habitoit ſur les rives de l'Oder, ayant quitté leurs demeures, s'avancerent au midi de l'Europe dans le deſſein de s'y former de nouveaux établiſſemens. Etoit-ce la population, ou le déſir de vivre ſous un climat plus doux qui les forçoit d'abandonner leur patrie? Nous approchons du tems auquel l'Europe ſera bouleverſée par les migrations des peuples ſeptentrionaux. Les Vandales ſe répandirent comme un torrent auquel rien ne réſiſte. Il pénétrèrent en Pannonie, s'emparèrent des provinces limitrophes de la Bohême & de la Moravie, après en avoir expulſé les Lygiens, les Marſigniens & les Hermundures. Un pareil voiſinage étoit bien capable d'alarmer les Marcomans & les Quades. La prudence exigeoit qu'ils priſſent des meſures pour s'oppoſer aux aventuriers, en cas qu'ils ſongeaſſent à fondre ſur leurs pays. Ils raſſemblèrent toutes leurs forces dans le deſſein de repouſſer ces ennemis vagabonds & de les éloigner de leurs frontières. Il n'y avoit qu'un empereur Romain qui put trouver à redire à cette précaution auſſi ſage que naturelle. Le lâche Commode avoit pris les Vandales ſous ſa protection. Il s'aviſa de faire de fortes menaces aux Marcomans, s'ils oſoient inquiéter ſes

Les Marcomans en ſont alarmés.

Commode leur défend d'inquiéter ces aventuriers.

ſes protégés. Cette autorité, qu'il s'arrogeoit ſur des peuples qui ne lui étoient point ſoumis, paroît plus ſingulière que ſa protection accordée à une nation errante. Les Marcomans étoient bien éloignés de reconnoître un droit ſans fondement, & qui ſuppoſoit leur dépendance de Rome. Au lieu d'obéir aux volontés de Commode, ils réſolurent de prévenir ſes deſſeins & de lui montrer que ſes menaces ne pouvoient les intimider. Tombant tout à coup ſur les garniſons Romaines, ils prirent une partie des cohortes deſtinées à la garde des frontières de l'empire, ils mirent l'autre en pièces, en forcèrent d'autres d'abandonner leurs poſtes & de ſe retirer plus avant dans l'intérieur de l'empire. Ils firent des excurſions & des dégâts dans la plus grande partie de l'Italie & de la Pannonie.

Ils répondent à ſes menaces en déſolant les provinces Romaines.

Fin de la guerre dite des Marcomans.

La valeur Romaine étoit énervée. Commode aſſoupi au ſein de l'oiſiveté & des plaiſirs ne s'inquiétoit plus des affaires de la république. Dégoûté de la guerre, il ne ſongea même pas à réprimer les courſes des Marcomans par la voie des armes. Il aima mieux acheter une paix honteuſe que d'interrompre le cours de ſes voluptés pour marcher à la tête de ſes troupes. Un traité humiliant fut conclu

aux

aux conditions suivantes. Les garnisons Romaines d'en deçà du Danube furent rappellées. Les forts & les châteaux, que Marc-Aurèle avoit fait construire sur la rive septentrionale de ce fleuve pour contenir les ennemis de l'empire, furent rasés. Les Marcomans & les Quades s'obligèrent de leur côté à remettre en liberté tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur les Romains ; à payer un tribut annuel qui consistoit en une certaine quantité de blés ; à fournir des troupes auxiliaires à l'empire ; & à donner à Commode quelques unes de leurs armes, dont il vouloit se servir pour donner plus d'éclat & d'appareil à son entrée dans Rome. Il ne leur fut permis d'ailleurs de s'assembler qu'une fois le mois, en un lieu fixé, & en présence d'un Centurion Romain. Enfin on comprit dans le traité les Vandales auxquels il leur fut défendu de faire la guerre. Ce fut ainsi que le voluptueux Commode perdit dans un moment le fruit des fatigues de son père & le prix de tant de sang qui avoit été répandu. Telle fut la fin de la fameuse guerre des Marcomans ; guerre que les historiens Romains ont comparée à celles des Carthaginois & des Cimbres. Cette comparaison peut être juste en ce que les Marcomans n'alarmèrent pas moins Rome qu'elle l'avoit été durant les guerres Puni-

Traité honteux qui la termine.

En quoi elle est comparable à celle des Carthaginois.

Puniques & lors de l'invaſion des Cimbres; mais elle ſeroit fauſſe ſi elle s'étendoit à l'iſſue de ces guerres. La fière Carthage fut réduite à ſe ſoumettre à Rome ſa rivale; les Cimbres furent preſque entièrement détruits par Marius; au lieu que les Marcomans ſoutinrent leur liberté durant quinze années contre toutes les forces de l'empire. Les Romains, malgré qu'ils fuſſent animés par la préſence de leurs empereurs, ne réuſſirent pas même à pénétrer en Bohême, & quinze ans de combats n'aboutirent qu'à faire une paix auſſi glorieuſe pour les Marcomans que flétriſſante pour Rome.

La paix ne pouvoit être de longue durée.

Une ſi longue guerre avoit néceſſairement affoibli les Marcomans. Ils avoient beſoin de quelques années de repos pour réparer leurs forces, & s'ils vécurent en bonne intelligence avec les Romains, la néceſſité y eut plus de part qu'une véritable harmonie. Auſſi Rome n'eut-elle pas grande confiance dans le traité qu'elle venoit de faire avec eux. Elle tint conſtamment ſur pied une armée pour obſerver leurs mouvemens, & par laquelle Septime Sévère fut dans la ſuite proclamé empereur à Carnuntum. L'evénement juſtifia la ſageſſe de cette précaution, prouva que la tranquillité des Marcomans avoit moins

pour

pour principe la foi des traités que la foiblesse de leurs forces. La paix avantageuse qu'ils avoient faite leur imposoit cependant quelques obligations envers Rome. C'en étoit assez pour la rompre, dèsque leurs pertes seroient réparées, & les troubles de l'empire, qui suivirent de près, réveillèrent leur inquiétude naturelle.

Commode, ce monstre également méprisé & détesté, ayant été assassiné par sa concubine Marcia, les Marcomans jugèrent l'occasion favorable pour recommencer leurs courses. Ils pénétrèrent dans la haute Pannonie & y portèrent le ravage & la désolation. Pertinax, échappé à la tyrannie de Commode, ne fut pas plutôt élevé à l'empire, qu'il résolut de réprimer leurs brigandages. Mais les Prétoriens avoient trop goûté la licence sous son prédécesseur pour se soumettre patiemment à la discipline. Pertinax, qui voulut les réformer & leur faire observer les lois militaires, leur parut un tyran. Ils l'assassinèrent après trois mois de règne, court espace pendant lequel ce grand homme avoit su cependant faire revivre le gouvernement des Antonins. Cet événement mit les Marcomans à l'abri des armes des Romains, & les engagea à continuer leurs excès avec d'autant plus de sécurité que l'em-

Les Marcomans reprennent les armes.

Les révolutions de l'empire favorisent leurs courses.

l'empire n'avoit plus de chef. Les Prétoriens qui disposoient de tout en maîtres absolus, vendirent la dignité impériale à Didius Julianus, imbécille vieillard qu'ils abandonnèrent aussitôt pour Septime Sévère, & qui après deux mois fut exécuté par ordre du sénat. Les Marcomans auroient sans doute été poursuivis par Sévère, Prince avide de gloire; mais obligé de marcher contre Niger son compétiteur à l'empire, de tourner ses armes contre les Parthes, les Arabes, les Bretons, il ne put qu'envoyer la neuvième légion pour renforcer les garnisons qui défendoient les frontières sur le Danube.

213. Gaïobomar Roi des Quades tué par ordre de Caracalla.

A la faveur des troubles, les Marcomans continuoient leurs courses, malgré ce renfort des Romains, lorsque Caracalla, ce tyran livré au vice & à tous les excès de la débauche, parvint à l'empire, auquel il avoit été associé par son père Sévère. Souillé du sang de son frère Géta & de celui d'une foule d'autres personnes, il se fit bien moins de scrupule d'immoler à sa cruauté le Roi des Quades, Gaïobomar. Depuis leur terrible défaite par Marc-Aurèle, les Quades recevoient des Rois des Romains. Quelques accusations vraies ou fausses ayant été portées au tribunal de Caracalla contre Gaïobomar, le tyran

tyran condamna d'abord cet infortuné Prince à la prison, puis à perdre la vie. Cette action sanguinaire révolta toutes les nations Suèves & Sarmates. Transportées de fureur elles ne songèrent qu'à la vengeance, elles coururent aux armes. Les Marcomans, toujours ennemis de l'empire dont ils infestoient pour lors les provinces, ne manquèrent pas d'accéder à la ligue. L'armement de tous ces peuples annonçoit de nouvelles plaies à l'empire. Caracalla, qui venoit d'être vaincu & réduit à acheter sa retraite des Cattes & d'autres Germains, dut en être alarmé. La diligence dont il usa suspendit le mal dès sa naissance. Il arriva à tems pour contenir les confédérés. Une grande victoire qu'il remporta lui valut le surnom de Germanique.

Les Marcomans se liguent avec d'autres peuples pour venger ce meurtre.

Ce tyran adoroit Alexandre sur les traces duquel il s'imaginoit marcher. Soit qu'il jugeât avoir assez fait pour mériter le nom du héros Macédonien, soit que les Marcomans, toujours indomptables malgré leurs défaites, lui en imposassent, il ne pensa point à poursuivre sa victoire; il chercha au contraire à gagner leur amitié à force d'argent. Ayant même choisi parmi eux plusieurs milliers d'hommes robustes & bien faits, il les prit à sa solde & leur confia la garde de sa personne.

Caracalla les appaise à force d'argent.

On

S'avilit pour gagner leur amitié.

On dit qu'afin de ſe les attacher davantage, il deſcendit aux plus ſerviles complaiſances ; qu'il alla jusqu'à ſe dépouiller de la cotte d'armes que les empereurs portoient à la guerre, pour ſe revêtir d'une caſaque Germaine, ou d'une ſaie colorée. Une perruque blonde, imitant la couleur des cheveux des Germains, complétoit ſon accoutrement Germanique. Cette eſpèce de métamorphoſe plut aux derniers ſans déplaire aux ſoldats Romains, qui gagnés par les largeſſes de l'empereur n'avoient garde de blamer ſes folies.

Ils reſtent en paix durant ſon règne.

Les Marcomans appaiſés par l'or de Caracalla ne ſe remuèrent point pendant le reſte de ſon règne, dont la brièveté les diſpenſa d'une longue inaction qu'ils n'auroient peut-être pas été capables de ſupporter. Macrin, après avoir aſſaſſiné ce monſtre, uſurpa l'empire, & ſe le vit auſſitôt arracher par Mæſa, femme ambitieuſe, qui parvint par ſes intrigues à faire proclamer Héliogabale, ſon petit-fils, jeune homme de quatorze ans, qui ne ſembla monter ſur le trône des Céſars que pour ſurpaſſer les Caligula, les Néron, les Domitien, en débauches, en ſuperſtitions, en ſcélérateſſe.

222.

Quelques années de paix avoient été avan-

avantageuſes aux Marcomans; ils en avoient profité pour augmenter leurs forces militaires. Héliogabale en conçut de l'ombrage; excité par les Généraux & les tribuns des légions qui étoient dans la Norique & la Pannonie, il réſolut de les attaquer à main armée. Mais ſa ſuperſtition fit avorter ſon projet. Alliant par un bizarre contraſte une crédulité aveugle avec l'obſcénité des débauches dans leſquelles il ſe plongeoit publiquement, il voulut conſulter les prêtres ſur l'iſſue de l'entrepriſe qu'il méditoit. Leur réponſe ne fut pas favorable. Ils dirent que le ſalut de la République Romaine ſeroit en ſureté, tant que l'on entretiendroit amitié avec les Marcomans; ajoutant que des Chaldéens & des Devins avoient fait cette prédiction pendant la guerre que Marc-Aurèle faiſoit à ce peuple, & qu'elle étoit écrite en vers. Héliogabale demanda à voir cette ſingulière prophétie; mais on la lui refuſa dans la crainte que l'envie de faire la guerre aux Marcomans ne l'engageât à la ſupprimer. En conſéquence il renonça à ſon deſſein, ſi toutefois il l'eut réellement; car on a peine à le concilier avec ſa vie voluptueuſe.

Héliogabale veut leur faire la guerre.

Sa ſuperſtition l'en empêche.

Héliogabale avoit adopté ſon couſin Alexandre Sévère, qui malgré ſa jeuneſſe réu-

Ils recommencent leurs mouvemens.

réunissoit toutes les vertus des bons princes. L'honnêteté de ce fils adoptif le choqua. Le nouveau César devint bientôt l'objet de sa fureur; il tenta plusieurs fois de lui ôter la vie; mais les prétoriens se déclarèrent pour Alexandre & firent périr le monstrueux Héliogabale. Depuis dix ans Alexandre Sévère tenoit en main les rênes de l'empire, s'occupoit à rétablir les principes altérés du gouvernement, lorsqu'il se vit engagé dans des guerres étrangères. Artaxerxès, héros Persan, pénétré de l'ancienne gloire de sa patrie, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, s'étoit rendu maître de l'empire des Arsacides. Enflé de ses succès, il entreprit de faire la guerre aux Romains dans l'espoir de rentrer dans la possession de la Mésopotamie, de la Syrie & de toute l'Asie Mineure, comme dépendantes de son empire. Alexandre Sévère marcha contre les Perses. Il étoit en Syrie lorsque des lettres venues d'Illyrie lui annoncèrent les mouvemens des Germains.

---

233. Alexandre Sévère & l'empire en conçoivent de l'inquiétude.

Ces peuples, dont les Marcomans faisoient la plus considérable partie, las d'une paix capable d'amollir leur courage, ou forcés par une population nombreuse de chercher d'autres demeures, ou animés par une haine invétérée pour le nom Romain,

main, reprirent les armes. Le moment étoit favorable, les troupes de l'empire étant éloignées, ayant sur les bras un ennemi redoutable. Ils passèrent en foule les uns le Rhin, les autres le Danube, forcèrent les garnisons Romaines, se répandirent comme un torrent sur les terres de Rome, pillant les villes & les campagnes. Cette irruption causa une terrible alarme. L'Illyrie & l'Italie même couroient le plus grand danger. Alexandre Sévère fut vivement affligé de ces nouvelles. Les légions d'Illyrie, occupées en Orient contre les Perses, affoiblies par les maladies, ne pouvant soutenir un climat brûlant, voyant avec peine leur pays en proie aux Marcomans, demandoient leur retour. Il se rendit à tous ces motifs & ramena son armée de Syrie à Rome. Dès l'année suivante il partit pour la Germanie, mais sans oser combattre. Soit qu'il fut effrayé de plusieurs prédictions funestes qui lui présageoient ou la mort de la main d'un ennemi, ou la défection totale de ses soldats; soit qu'il désespérât de pouvoir réduire les Germains par la force des armes, il leur envoya des ambassadeurs pour négocier la paix avec eux. Il l'acheta. Cette démarche, à laquelle le réduisoit l'indocilité de ses troupes ennemies de toute règle, exercées aux cabales séditieuses, lui coûta

234. Le premier est réduit à leur demander la paix.

Elle lui coûte la vie.

la

la vie. Un des principaux officiers de ſon armée, Maximin, Goth d'origine, qu'il avoit chargé de former les nouvelles troupes levées en Pannonie, déſapprouva ſa conduite. Ce barbare, qui de ſimple pâtre qu'il étoit dans ſa jeuneſſe avoit été élevé au rang de tribun, portoit ſes vues ſur le trône. Jugeant l'occaſion propre à l'exécution de ſes ambitieux deſſeins, il ſouleva contre Alexandre les ſoldats depuis long-tems animés de l'eſprit de révolte. Il leur dépeignit ce Prince comme un lâche gouverné par une femme, parceque ſa mere Mamée l'accompagnoit par tout. Le vertueux Alexandre fut égorgé, & Maximin fut proclamé ſon ſucceſſeur par les troupes. Ce tyran placé ſur le trône donna libre cours à ſa cruauté. Sénateurs, citoyens, officiers, ſoldats, tous devinrent les victimes de ſa férocité.

---

235. La paix d'Alexandre encourage les Marcomans & les autres Germains.

La paix d'Alexandre ne devoit pas être à l'avantage des Romains, dont elle montroit plutôt la foibleſſe. Les Germains des bords du Rhin, les Marcomans & les Quades, enorgueillis de l'humiliation de l'empire, n'en furent que plus animés à pourſuivre leurs courſes. Tandisque Maximin aſſouviſſoit ſa barbarie ſur les innocens comme ſur les coupables, ils recommencèrent à porter le ravage dans les provin-

vinces Romaines. L'empereur fuſpendit ſes cruautés pour défendre l'empire. Ayant raſſemblé une armée nombreuſe, compoſée en grande partie de barbares qu'il avoit ramenés de la dernière guerre contre les Perſes, il fondit tout à coup ſur la Germanie. Il en parcourut la plupart des provinces, livrant tout aux flammes, emmenant avec ſoi le bétail, & faiſant un riche butin. On dit qu'il valoit lui ſeul une armée par la force prodigieuſe de ſon corps. Les Germains effrayés ne trouvèrent de ſalut que dans la fuite. Il coururent à travers les fleuves & les marais chercher une retraite dans l'obſcurité des forêts, où leur vie devoit être en ſureté. Les Marcomans & les Quades n'éprouvant pas une meilleure fortune, rentrèrent dans leur pays. Maximin enhardi par le ſuccès paſſa le Danube, & les pourſuivit jusqu'à Muſſow, ville alors floriſſante, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un bourg de Moravie, ſitué au confluent de la Teye & de la Swarte. Les faiſons qui avoient combattu contre eux ſous Marc-Aurèle, les ſauvèrent cette fois. L'hiver approchant, les Romains repaſſèrent le Danube, ſe retirèrent en Pannonie, où Maximin prit ſon quartier à Sirmium, aujourd'hui Sirmich en Eſclavonie.

Maximin réprime les uns & les autres.

Il porte le ravage en Moravie.

La

Sa cruauté l'oblige de renoncer à la guerre, lui attire la mort.

La fortune bonne ou mauvaiſe fait les plus vives impreſſions ſur les eſprits médiocres. Maximin enflé d'orgueil de ſa campagne heureuſe, ſe livra plus que jamais à la violence de la tyrannie. Les Généraux d'armées, les Gouverneurs de provinces n'en furent pas à couvert. C'étoit préciſément aux perſonnes de diſtinction, aux grands de l'état qu'il en vouloit. Sur le plus leger prétexte, il les faiſoit ſubitement enlever, enfermer dans des chaiſes de poſte comme des priſonniers d'état. En les faiſant voyager jour & nuit, on les lui amenoit des extrémités de l'Italie & de l'Afrique en Pannonie. Lorsqu'il les avoit en ſon pouvoir, il les condamnoit à la mort, ou pour le moins à l'exil. Tant d'atrocité révolta. L'Afrique ſe ſouleva la première. Gordien, Proconſul de cette province, y fut déclaré empereur avec ſon fils. Rome confirma ſon élection, & le ſénat déclara Maximin ennemi de la République. Dèsque le tyran apprit ce qui ſe paſſoit à Rome, il ſe vit contraint de renoncer à la guerre contre les Marcomans. Transporté de rage, ne reſpirant que la vengeance, il partit en hâte pour la capitale de l'empire. Arrivé aux portes d'Aquiléo, cette ville refuſa de les lui ouvrir. Il en entreprit le ſiége; mais les prétoriens qui n'ignoroient pas le dé-

décret du ſénat porté contre lui, le tuèrent avec ſon fils, dans ſa tente. L'Italie fut ainſi délivrée d'un Buſiris, d'un Cyclope, d'un Phalaris, noms odieux que ſa cruauté lui avoit mérité, & qui n'exprimoient qu'imparfaitement la haine qu'elle avoit inſpirée.

Les Marcomans ne peuvent reſter en paix.

Les Marcomans & les autres Germains, qui avoient couru riſque de perdre leur liberté, apprirent avec joie le meurtre de leur oppreſſeur. Ils auroient pu jouir de pluſieurs années de paix, les conſacrer à la culture des terres, à la réparation des pertes qu'ils avoient ſouffertes dans les guerres précédentes. A la faveur des troubles de l'empire, il leur eut été facile de goûter les douceurs d'une vie paiſible; mais ces troubles mêmes étoient ce qui fomentoit leur inquiétude. Des peuples ſoldats ne pouvoient vivre dans l'inaction. Les deux Gordiens proclamés en Afrique avoient été auſſitôt tués par ordre du gouverneur de Numidie, leur ennemi juré. Le ſénat leur avoit ſubſtitué Maxime & Balbin. Les prétoriens indignés de voir des empereurs qu'ils n'avoient point faits, les avoient maſſacré & avoient proclamé Gordien III. Arginthès nouvellement élu Roi des Daces, voulut profiter des factions qui déchiroient l'empire

pire & de la jeunesse de l'empereur. Il fit alliance avec les nations voisines, les Sarmates, les Jaziges, les Bastarnes. Les Marcomans, les Quades, & les Goths qui étoient venus tout récemment des bords de la mer Baltique, lui fournirent des secours. Comptant sur la puissance de ses alliés il fondit sur la Mésie & la Thrace, défit les garnisons Romaines, pénétra dans le cœur des provinces de l'empire & y causa d'affreux dégâts. Gordien combattit ces ennemis pendant une campagne d'abord avec des succès variés, mais enfin il gagna plusieurs batailles sur eux & les réduisit au point que les uns furent obligés de se soumettre à la domination Romaine, les autres de demander la paix & de fournir des otages en garantie de leurs engagemens.

243. Ils donnent des secours aux Daces.

Révolutions de l'empire.

Gordien après avoir ainsi assuré les provinces de l'empire étoit retourné à Rome recevoir les honneurs du triomphe. Une autre expédition, qu'il entreprit peu après contre les Perses, lui fut très funeste. Philippe, préfet du prétoire, ambitieux qui fouloit aux pieds tout sentiment de reconnoissance envers son bienfaiteur, le fit assassiner & s'empara de la pourpre. Cet usurpateur périt bientôt avec son fils dans une bataille contre Déce, que les légions

de

de Pannonie avoient proclamé empereur. Une multitude innombrable de Goths s'étant jetés fur les terres de l'empire, Déce qui tenta de les combattre périt avec fon fils dans une bataille par la trahifon de Gallus, qui fut à fon tour immolé à la fureur de fes foldats. Emilien, rival de Gallus, eut le même fort, & Valérien fut élévé à l'empire. On voit par cette efquiffe que les Romains étoient devenus des vrais barbares. Les lois fans vigueur n'oppofoient aucune barrière aux crimes. La dignité impériale étoit à la difpofition des foldats, au premier fcélérat qui l'ufurpoit par le meurtre de fon prédéceffeur. Les guerres civiles, les factions, excitoient les entreprifes des peuples voifins. On les vit pendant le règne de Valérien fondre de tous côtés fur les provinces Romaines.

Elles exitent fes ennemis.

Les Marcomans, qui avoient eu le loifir de fe fortifier pendant une paix de dix ans, fe feroient bien gardé de ne mettre pas à profit les troubles de l'empire. Ils parurent des premiers en campagne. Alliés avec les Sarmates & les Quades, ils envahirent toute la Pannonie, pénétrèrent jusques dans les provinces Orientales, affiégèrent Theffalonique, & répandirent l'alarme dans toute la Grèce. Ils n'éprouvèrent que peu ou point de réfiftance, parceque les

254. Les Marcomans en profitent, défolent fes provinces.

les Romains étoient attaqués de tous les côtés. Des essaims de Scythes ou Goths ravageoient l'Asie Mineure, & les Perses faisoient des conquêtes en Mésopotamie, en Syrie. L'empire sembloit devoir succomber sous les coups redoublés qu'on lui portoit de toutes parts. Dans l'impossibilité de faire face à tant d'ennemis, il fallut se décider pour un d'eux. Sapor, Roi des Perses, qui faisoit les conquêtes les plus rapides, étoit le plus redoutable. Valérien jugea nécessaire de commencer par lui; mais il ne conduisit une armée en Asie que pour y perdre une bataille, des provinces & la liberté. Il mourut dans les fers que lui avoit donné son fier vainqueur.

261. Gallien envoye une armée contre eux.

Tandis que les armes Romaines étoient si malheureuses en Asie, les Marcomans & leurs alliés poursuivoient sans gêne leur fortune, pilloient, dépouilloient l'empire. Gallien avoit succédé à Valérien, son père. Ce Prince entièrement livré au goût des plaisirs & de la débauche songea à recouvrer les pays que Rome avoit perdus. Au lieu de venger son père, & d'arrêter Sapor qui enlevoit les provinces les unes après les autres, il tourna ses armes contre les Marcomans. Son fils marcha avec une armée en Pannonie; mais bientôt

tôt la paſſion ſuſpendit les hoſtilités, décida la fortune. Attale gouvernoit alors les Marcomans & les Quades avec le titre de Roi. Sa fille Pipara, ſelon d'autres Pipa, paſſoit pour une perſonne d'une rare beauté. Gallien qui la connoiſſoit du moins de réputation fut épris de ſes charmes. Il fit la paix avec Attale, épouſa la Princeſſe, & la décora du titre d'Auguſte. Cette alliance valut au Roi Marcoman la haute Pannonie que ſon gendre lui abandonna en toute propriété. Il l'avoit déjà conquiſe, il en étoit poſſeſſeur, mais poſſeſſeur injuſte; & ſon traité avec Gallien légitimoit ſon uſurpation, ſi toutefois un empereur étoit en droit d'aliéner les provinces de l'empire.

Il fait la paix pour épouſer la fille de leur Roi Attale.

Plus ce traité étoit avantageux aux Marcomans, auxquels il ouvroit l'entrée de l'Italie, plus il étoit pernicieux pour l'empire qu'il expoſoit à des invaſions continuelles. Gallien abandonnant les ſoins du gouvernement pour ſe livrer à ſes inclinations voluptueuſes, on vit peu après une multitude de rebelles s'élever & prendre le titre d'empereurs. Trébellius en compte juſqu'à trente, Crévier les réduit à dix-huit. Les Marcomans, les Quades, tous les autres peuples Germains, aperçurent dans ces révolutions le moment favorable

Cette alliance enhardit les Marcomans & les autres Germains.

pour affoiblir ou même tout-à-fait anéantir les forces de l'empire. Ils l'envahirent de toutes parts. Les Allemans (on appeloit ainsi les habitans de la Souabe), après avoir ravagé les Gaules, pénétrèrent en Italie; les Goths dévastèrent la Grèce, la Macédoine, le Pont & l'Asie; les Sarmates & les Quades fondirent sur la Pannonie; les Marcomans tombèrent sur la Rhétie & la Norique. Les Perses en même tems faisoient craindre pour la Mésopotamie & la Syrie. L'empire étoit à deux doigts de sa perte. Claude, qui venoit de s'élever au trône des Césars par le meurtre de Gallien, effaça l'odieux de son usurpation en repoussant avec vigueur les ennemis. Il sauva l'empire d'une ruine prochaine. Les Goths, qui depuis quinze ans infestoient l'Illyrie & la Macédoine, sentirent les premiers la force de ses armes. Il en fit un si horrible carnage qu'ils perdirent trois cent vingt mille hommes. Les Quades qu'il attaqua ensuite ralentirent un peu ses succès. La victoire parut même quelque tems indécise. Cependant les Quades ayant quitté le champ de bataille, repassé le Danube à la faveur de la nuit, envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander la paix. Cette démarche prouvoit leur défaite. Les Allemans malgré leur nombre furent encore plus malheureux.

Ils attaquent l'empire de tous côtés.

Victoires de Claude sur les Allemans, les Goths, & les Quades.

reux. La moitié périt dans le combat; l'autre put à peine se dérober au massacre par une prompte fuite. Tant d'ennemis vaincus donnoient lieu d'espérer de nouveaux succès contre ceux qui restoient à vaincre. Claude se proposoit de marcher contre les Marcomans, d'arrêter leurs ravages, lorsque la mort suspendit ses victoires, l'enleva à Smirne.

Les Marcomans ne s'effrayerent point des défaites des autres Germains. Comme s'ils se fussent cru capables de lutter seuls contre les forces de l'empire, ils continuèrent leur marche vers l'Italie. Aurélien, qui venoit de succéder à Claude, se mit en campagne autant par envie de signaler ses talens militaires que par zèle pour la République. Mais il les attaqua sans précaution, & la perte d'une bataille lui apprit à quel ennemi il avoit affaire. Les vainqueurs enhardis par la bonne fortune s'avancèrent jusqu'à Milan, le fer & le feu en main, traînant à leur suite la désolation & la ruine. L'Italie entière fut vivement alarmée du danger qui la menaçoit. L'empire se vit dans une conjoncture aussi critique que lors de l'invasion des Cimbres. Une nouvelle défaite qu'essuya Aurélien, augmenta d'autant plus la terreur que les Marcomans, ne trouvant rien qui les ar-

271. Elles n'effraient pas les Marcomans qui vainquent trois fois Aurélien

rétât, continuèrent leur marche & leurs ravages & pénétrèrent jusqu'à Plaisance. L'empereur leur livra près de cette ville une troisième bataille qui ne fut pas plus heureuse que les autres. Il s'étoit attendu à les combattre en ordre de bataille rangée; mais les Marcomans cachés dans les forêts rompirent toutes ses mesures, en tombant sur lui à l'improviste. Une entière déroute fit trembler sur le sort de l'empire. Les Marcomans enorgueillis de tant de victoires pensoient déjà partager les dépouilles des Romains, anéantir jusqu'à leur nom. Ils poursuivirent leur marche droit à Rome dans l'intention de prendre cette capitale, à l'exemple des Gaulois sous la conduite de Brennus. Cette nouvelle y répandit une consternation générale.

Ils marchent droit à Rome

Consternation & superstition des Romains.

On crut déjà voir l'ennemi aux portes. Les superstitieux Romains consultèrent aussitôt les livres Sibyllins pour savoir ce qui étoit à faire dans une si dangereuse situation. On exécuta avec grand soin toutes les pratiques ridicules que les prêtres d'Apollon & les pontifes prétendirent y avoir trouvé recommandées; lustration de la ville & des campagnes, cantique chanté par deux chœurs de jeunes enfans qui eussent père & mère, sacrifices de différentes espèces, rien ne fut omis.

Il seroit inutile d'observer que ces cérémonies du paganisme eurent moins de part au salut de la République que la lenteur de la marche des Marcomans. Ceux-ci se livrant aux agrémens & aux délices de l'Italie n'avancèrent plus qu'à pas lens. Cette lenteur leur fut aussi funeste que le séjour de Capoue l'avoit été autrefois aux Carthaginois. Aurélien gagna du tems. Il rassembla des troupes fraîches dans les provinces voisines & remit son armée en bon état. Profitant ensuite du moment où les ennemis dispersés se livroient au pillage, il les attaqua lorsqu'ils s'y attendoient le moins & les vainquit dans trois batailles consécutives. La première se donna sur le Métro, la seconde près de Fano, & la troisième dans les plaines de Ticinum, aujourd'hui Pavie. Cette dernière fut la plus sanglante de toutes. Les Marcomans y perdirent quatre-vingt mille hommes. Ceux d'entr'eux qui purent échapper au carnage prirent la fuite. Aurélien les poursuivit jusqu'aux Alpes avec son armée victorieuse; il en prit un grand nombre, fit massacrer les uns, & réserva les autres pour servir à son triomphe. Ceux qui se dérobèrent aux poursuites des vainqueurs, errèrent dans les déserts des Alpes. Livrés aux horreurs de la faim & de la soif, abattus par les fatigues, ils re-

Les délices de l'Italie cause du salut de Rome & de l'infortune des Marcomans.

Ils perdent trois batailles consécutives. Celle de Pavie cause leur ruine.

gret-

grettoient de n'avoir pas glorieuſement ſacrifié leur vie dans la chaleur du combat, plutôt que d'être venus chercher une mort auſſi honteuſe que miſérable dans une affreuſe ſolitude. Les uns périrent de diſette; les autres qui abordèrent ſur les terres ennemies, furent réduits à un dur eſclavage.

Chaſſés de la Pannonie, leur foibleſſe ne corrige pas leur inquiétude.

Les Marcomans n'avoient jamais eſſuyé de défaite ſi terrible. Ils en furent affoiblis au point de ne pouvoir jamais s'en relever. Bonoſe, Général d'Aurélien, n'eut pas de peine à les chaſſer enſuite de la haute Pannonie, à les faire rentrer dans leur pays où ils ſe trouvèrent à peine à l'abri des pourſuites des Romains. Mais un peuple belliqueux, qui ne connoiſſoit que la profeſſion des armes, pouvoit-il reſter dans l'inaction? Sa foibleſſe ne détruira pas ſon humeur guerrière; on le verra bientôt tenter de nouvelles entrepriſes, courir les riſques de la fortune; mais les beaux tems ſont paſſés, partout où il oſera ſe montrer, il éprouvera des revers.

276.

Après la mort d'Aurélien ils ravagent l'empire.

L'empire raſſuré du côté des Germains, Aurélien penſa à arrêter les conquêtes des Perſes. Il marchoit contre les derniers, lorſque Mnesthée, l'un de ſes ſecrétaires, qui lui étoit devenu ſuſpect, craig-

craignant d'être puni, forma une conspiration contre lui. Le Prince étoit déjà en Thrace, lorsqu'il fut égorgé. La nouvelle de sa mort réveilla l'inquiétude des Marcomans. Ils se liguèrent avec les Sarmates & les Quades. Dès qu'ils eurent rassemblé leurs forces & celles de leurs alliés, ils firent une irruption en Pannonie & portèrent le ravage jusqu'en Illyrie. Soit que les garnisons Romaines se fussent retirées de frayeur, soit qu'elles se fussent rendues volontairement à l'ennemi, les Marcomans s'emparèrent d'un grand nombre de villes & de bourgs sans éprouver la moindre résistance. Ils les possédèrent l'espace de quatre ans, sans que les Romains songeassent à les leur reprendre. Mais enfin Probus, empereur digne de succéder aux Trajans, expérimenté dans l'art de la guerre, après avoir pacifié les Gaules que des essaims de Francs, de Bourguignons, de Vandales avoient inondées, marcha contre les Marcomans & leurs alliés. Presque sans coup férir, il les chassa de l'Illyrie, de la Pannonie, les repoussa jusqu'en deçà de l'Elbe.

280. Probus les fait rentrer dans leur pays.

L'infortune sembloit être incapable d'inspirer la tranquillité aux Marcomans. Outrés de se voir ainsi enlever des pays qu'ils croyoient leur appartenir par le droit de

Ils reparoissent en campagne.

de conquête, ils ne tardèrent pas à reparoître en campagne, à recommencer leurs incursions. Probus, qui avoit rétabli le calme dans tout l'empire, fut la victime de l'esprit séditieux des soldats. Ils le tuerent près de Sirmich & donnèrent la pourpre à Carus. A cette nouvelle les Marcomans & les Sarmates, qui n'attendoient que l'occasion, rentrèrent en Pannonie, où ils causèrent d'affreux dégâts. L'Illyrie, la Thrace, l'Italie même étoient au moment de voir ces redoutables ennemis fondre sur leurs terres, lorsque Carus arrêta leurs déprédations. Dans une bataille il leur tua seize mille hommes, & en fit vingt mille prisonniers. Cette perte eut atterré, réduit au silence toute autre nation que celle des Marcomans; mais la Bohême, où les Romains n'avoient jamais pu pénétrer, se peuplant comme dans un tems de paix, ils y trouvoient toujours une jeunesse nombreuse, & cette ressource entretenoit leur activité guerrière. Ils ne cessèrent donc point malgré cette déroute d'inquiéter les possessions Romaines.

283. Carus les met en déroute, sans pouvoir les dompter.

Les troubles de l'empire favorisent leurs incursions.

Carin & Numérien avoient succédé à leur père Carus probablement assassiné par Aper. Ces deux Césars ne firent que paroître sur le trône; ils furent tués; c'étoit alors le sort réservé aux empereurs, tant

tant la licence étoit grande parmi les troupes Romaines! Dioclétien proclamé par les soldats forma dès le commencement de son règne le dessein de réprimer les courses des Marcomans & de leurs alliés; mais la situation de l'empire attaqué, pressé de toutes parts, en Orient & en Occident, l'obligea de différer l'exécution de son projet. Les Perses, après avoir reconquis la Mésopotamie, menaçoient la Syrie & les provinces voisines. La Gaule, déchirée par une rebellion intestine, étoit encore en proie aux incursions des nations Germaniques. Pour faire face à tant d'ennemis à la fois, Dioclétien jugea nécessaire de partager l'empire, de se donner un collégue dans la personne de Maximien. Les Marcomans, à la faveur de ces troubles, continuoient toujours impunément leurs ravages. Dioclétien vit la nécessité de se mettre lui même à la tête de ses troupes, & de marcher contre ces ennemis indomptables. Il avoit auparavant envoyé pour les réduire Carause, homme de basse naissance, mais bon Général. Celui-ci, n'ayant point arrêté leurs courses, avoit été soupçonné de perfidie, de s'être laissé gagner par l'argent des ennemis, & une sentence de mort avoit été portée contre lui par Dioclétien. Il en avoit prévenu l'exécution en prenant la pourpre dans la gran-

de

de Brétagne, & ce fut sa rebellion qui détermina l'empereur à prendre le commandement des troupes. Il importoit de mettre l'empire en sureté avant d'attaquer un usurpateur. Dèsque Dioclétien eut rassemblé toutes ses forces, il fondit tout à coup sur les Marcomans, qu'il mit en déroute, & afin de leur ôter tout moyen de réparer leur perte, il les poursuivit sans relache. Mais malgré tous ses efforts il ne réussit qu'à les affoiblir sans les dompter. Ils revinrent toujours à la charge en continuant leurs courses. Une seconde défaite qu'ils essuyerent onze ans après ne put leur faire mettre bas les armes. La guerre étoit leur élément; il n'y avoit, ce semble, qu'une ruine totale qui put les guérir de cette funeste passion. Dioclétien se trouvoit toujours à recommencer avec eux. Il paroissoit plus las de les vaincre qu'ils ne l'étoient d'être vaincus. La nécessité de pourvoir à la tranquillité de l'empire lui imposoit cependant celle de les combattre. En 302 il les tailla en pièces dans une troisième bataille, & en emmena un grand nombre en captivité.

288. Dioclétien les bat trois fois, sans les réduire.

Tant de défaites firent sentir aux Marcomans leur foiblesse, & le besoin de quelques années de repos; mais ils conservoient toujours le même penchant à la guerre,

Affoiblis, ils se liguent avec d'autres nations.

guerre, le même goût pour le pillage, la même aversion pour le nom Romain. Hors d'état de faire aucune entreprise par eux-mêmes; ils n'en demeurèrent pas pour cela dans l'inaction. Ils partagèrent la fortune de leurs voisins avec lesquels ils se liguèrent. Dès qu'ils crurent leurs forces suffisamment rétablies, ils renouvellèrent leurs incursions. Le moment paroissoit favorable; Constantin, Maximien, Maximin, Maxence, Galérius, se disputoient l'empire. Alliés avec les Boïens ou Bavarois, ils firent de fréquentes invasions dans la haute Pannonie, pillant, brûlant tout ce qui se présentoit à leurs yeux, sans épargner les hommes qu'ils massacroient par milliers ou qu'ils traînoient en esclavage. Crispe, fils aîné de Constantin, qui venoit d'assurer la frontière de la Gaule contre les savages des Allemans par une victoire éclatante remportée sur ces ennemis, étoit allé sur ces entrefaites en Illyrie pour y voir son père & pour lui faire hommage de ses premiers succès. Constantin occupé depuis plusieurs années contre les Sarmates, qui passant sans cesse le Danube alloient faire le dégât sur les terres de l'empire, chargea son fils de réprimer les brigandages des Marcomans & de leurs alliés. Le jeune héros se montra digne de la confiance de son père & de l'an-

321.
Ils font deux combats avec les Boïens, leurs alliés.

l'ancienne valeur Romaine. Il tailla en pièces les ennemis dans deux combats, & les força de rentrer dans leur pays. Constantin lui même n'eut pas un moindre succès contre les Sarmates. Les années précédentes il avoit défait plusieurs de leurs partis. Il résolut de passer le Danube & de les poursuivre jusques dans leur propre pays où il leur livra bataille. Leur Roi Rassime ou Rassiméde y perdit la vie, & après un grand carnage Constantin recouvra tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur les terres des Romains, repassa le Danube, suivi d'un grand nombre de captifs.

326. Une colonie de Vandales veut pénétrer en Bohême.

Dans ces tems de confusion, où les peuples passionnés pour le pillage se renversoient, se chassoient les uns les autres, chaque nation ne pouvoit être en sureté dans ses demeures. Les Marcomans, après avoir inquiété l'empire durant plus de trois siècles, se trouvèrent dans la nécessité de défendre leurs foyers contre une peuplade sortie des côtes septentrionales de la Germanie. Les Vandales, par goût pour les migrations, ou dans le dessein de s'éloigner des Goths & des Sarmates, qui en s'étendant toujours de plus en plus resserroient les limites de leurs voisins, ayant quitté leurs anciennes habitations, la Pomé-

méranie, le Brandebourg, le Mecklebourg, dirigèrent leur marche vers la Bohême, résolus de s'y établir, s'ils réussissoient à vaincre ou à déloger les Marcomans. C'étoit pour la seconde fois qu'une colonie de cette nation tentoit de pénétrer en Bohême. Cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Les Marcomans furent d'abord alarmés à la vue d'une si nombreuse multitude d'aventuriers. Cependant plutôt que de leur abandonner honteusement leur patrie, ils prirent le généreux parti de ne céder qu'à la dernière extrémité. On combattit de part & d'autre avec une égale fureur & un acharnement barbare; après plusieurs actions sanglantes la fortune étoit encore indécise. Mais les Quades & les Sarmates apprennent le danger de leurs alliés; ils volent à leur secours & fixent la victoire. Les Vandales vaincus, après un affreux carnage, s'éloignent en hâte des frontières de la Bohême, passent le Danube, & vont s'établir en Pannonie où Constantin par une mauvaise politique leur accorda des demeures.

Les Marcomans l'en éloignent avec le secours des Sarmates & des Quades.

Echappés d'un danger qui leur avoit occasionné de vives inquiétudes, tranquilles du côté des Romains occupés de factions & d'affaires religieuses, les Marcomans

Une longue paix rétablit la Bohême.

mans jouirent enfin d'une longue paix. La Bohême commençoit à reprendre son ancienne aisance; elle élevoit une florissante & nombreuse jeunesse; l'abondance, cause réelle d'une grande population, renaissoit, lorsque des esprits inquiets & turbulents, instigués par les Sarmates, rompirent le calme, sonnèrent le tocsin. Les Marcomans, les Quades, les Sarmates renouvellent promptement leur ancienne alliance. C'est une étincelle qui dans un clin d'œil cause le plus violent embrasement. Ils se jettent sur les deux Pannonies, sur la Mésie, & livrent aux flammes ce qui échappe au tranchant de l'épée. Dans le même tems les Francs, les Allemans, les Saxons avoient pris & ruiné le long du Rhin quarante-cinq villes, dont ils avoient emmené les habitans en esclavage. Constantius ne savoit quel parti prendre. L'impératrice Eusébie le détermina à revêtir Julien de la pourpre des Césars, & à l'opposer aux barbares. L'empereur envoya Julien dans les Gaules, mais sans lui donner des forces suffisantes pour en chasser les ennemis. Barbation, qui y fut ensuite envoyé avec vingt-cinq mille hommes, loin d'aider le jeune César, ne chercha qu'à le contrecarrer dans ses opérations. Mais Julien trouva des ressources dans sa valeur personnelle & dans son

355. Nouvelle ligue & ravages des Marcomans, des Sarmates & des Quades.

génie

génie guerrier. Après avoir été assiégé dans Sens par les Allemans, il réussit à les chasser des Gaules. Les ayant ensuite taillé en pièces près de Strasbourg, il porta la terreur de ses armes jusqu'en de-là du Rhin.

357.

Constantius se met en marche pour les réprimer.

Les Marcomans & leurs alliés continuoient pendant ce tems leurs ravages. Constantius, au lieu de les réprimer, livroit l'église en proie aux hérétiques. En convoquant des conciles à Sirmich, à Milan, en persécutant les défenseurs de la consubstantialité, en excitant l'audace des Ariens, il fomentoit la discorde dans l'intérieur de ses états, tandisque les frontières étoient ruinées par les ennemis. Cependant après avoir fait une entrée triomphante dans Rome, pour la victoire qu'il venoit de remporter sur l'usurpateur Magnence, il se rendit enfin en Illyrie, résolu de mettre fin aux courses des Marcomans. Ceux-ci contens d'avoir amassé un riche butin, craignant de mesurer leurs forces avec celles des Romains dont ils avoient funestement éprouvé la supériorité, n'attendirent pas son arrivée; ils se retirèrent en sureté dans leur pays. Constantius passa trois ou quatre mois à Sirmich à observer les mouvemens des ennemis. Ou sa présence leur en imposa, ou ils affectèrent de

Joué par leur tranquillité affectée, il retourne à Milan.

rester

rester tranquilles à dessein de l'éloigner adroitement. L'empereur voyant qu'ils ne remuoient plus, retourna à Milan où il tenoit sa cour. Il reconnut bientôt qu'ils l'avoient joué. A la première nouvelle de son départ les confédérés, divisés en plusieurs bandes, recommencèrent à piller les deux Pannonies & la Mésie. Constantius irrité rassembla les troupes de l'empire & revint à Sirmich. Quoiqu'indigné il fut assez maître de lui même pour prendre les mesures que lui dictoit la prudence. L'union des alliés faisant leur principale force, le plus sûr moyen de les vaincre étoit de les combattre séparément. Il résolut de les attaquer l'un après l'autre, & les Sarmates furent les premiers sur lesquels le sort tomba. Ce peuple habitoit cette partie de la Hongrie qui est comprise entre le Danube, la Teisse, les monts Krapacs & la rivière de Gran. Constantius ayant tiré ses troupes de leurs quartiers d'hiver, partit de Sirmich à la fin de Mars avec une belle armée. Quoique le Danube fut extrêmement grossi par la fonte des neiges, il le traversa sur un pont de bateaux, & fit le dégât dans le pays des Sarmates. Plusieurs petits forts sur les frontières furent emportés sans beaucoup de résistance. Les garnisons destinées à la garde des limites furent massacrées, ou mises en fuite. Rien

Leurs courses le rappellent en Pannonie.

358.

Il attaque d'abord les Sarmates séparément.

Rien ne l'arrêtant plus, il pénétra dans l'intérieur du pays.

Dèsque les Marcomans & les Quades furent instruits de la marche des Romains, ils volèrent au secours de leurs alliés. Une défense réciproque étoit un des premiers articles de leur confédération. Ils prévoyoient d'ailleurs très bien que la ruine des Sarmates seroit infailliblement le prélude de la leur. L'intérêt donnoit donc une nouvelle force à leurs engagemens. Mais avant qu'ils fussent arrivés, Constantius eut le loisir de pousser vivement les Sarmates. Surpris de la diligence de l'armée Romaine, hors d'état de résister à des troupes régulières, ils avoient d'abord pris le honteux parti de se disperser par la fuite. Poursuivis par les Romains qui massacroient tous ceux qu'ils pouvoient saisir, ils rougirent de leur lâcheté. Le désespoir ranime leur courage; ils se rallient, & vont fièrement à la rencontre des ennemis, bien résolus de repousser la force par force. Leur marche désordonnée annonçoit déjà la certitude de leur défaite. L'action s'engage; l'infanterie Romaine, supérieure en nombre & plus habile à manier les armes, les fait plier dès le premier choc, les force à s'enfuir confusément; le champ de bataille est jonché de leurs cada-

Les Marcomans & les Quades vont au secours de leurs alliés.

Avant leur arrivée les Sarmates sont vaincus.

cadavres; leur camp retranché par l'enceinte de leurs chariots est pris & pillé. Peut-être n'en fut-il pas échappé un seul, si Constantius craignant quelque embuscade, ou que son armée ne se débandât, n'eut défendu de poursuivre les fuyards, qui se sauvèrent dans les gorges des montagnes.

Tous leurs efforts sont suivis de nouveaux défaitres.

L'empereur enhardi par ses succès pénétra plus avant dans le pays, après avoir donné deux jours de repos à ses soldats. Tout est mis à feu & à sang. Les Sarmates, désespérés sortent de leurs retraites, se partagent en trois corps, & s'avancent comme pour demander la paix. Leur dessein étoit de tromper les Romains, de les envelopper & de les hacher en pièces. Dèsqu'ils se sont approchés à la portée du javelot, ils s'élancent comme des lions furieux sur l'armée ennemie. Les Romains surpris ne se décontenancent point; ils les reçoivent avec courage, en tuent un grand nombre & mettent les autres en fuite. Les malheureux Sarmates ont beau revenir sans cesse à la charge; ils sont vaincus, défaits dans toutes les rencontres. Cependant les Marcomans & les Quades approchoient. Constantius averti de leur arrivée par des espions, rangea son armée en ordre de bataille à la Romaine, & les attendit de pied ferme. Il vouloit leur don-

Les Marcomans & les Quades en sont consternés, demandent la paix.

ner à connoître par sa contenance assurée, qu'il n'hésiteroit pas d'en venir aux mains avec eux. Sa fortune passée étoit bien capable de lui inspirer une orgueilleuse confiance dans ses armes. Les Marcomans & les Quades, instruits de l'infortune de leurs alliés, consternés du bel ordre de l'armée Romaine, désespérant de pouvoir la vaincre, ne pensèrent plus à combattre; les armes leur tombèrent des mains, ils ne songèrent qu'aux moyens d'obtenir la paix. Ils se rendent en foule au camp des Romains, & vont se jeter aux pieds de Constantius. Ce Prince, qui pardonnoit volontiers aux ennemis plutôt par paresse & par timidité que par grandeur d'ame, leur assigna un jour pour régler les conditions de la paix. On ne reconnoît plus ici ces fiers, ces indomptables ennemis du nom Romain.

Démarche humiliante de Zizaïs, Roi des Sarmates.

Zizaïs, chef ou Roi des Sarmates, apprenant la disposition pacifique de l'empereur, vint à la tête de ses gens rangés en ordre de bataille se présenter devant le camp des Romains. Dèsqu'il aperçoit Constantius, il jette ses armes, saute à bas de son cheval, & se prosterne aux pieds de l'empereur. Il veut parler; mais les sanglots étouffent sa voix. Rassuré par Constantius, il demande à genoux pardon

de ses attentats contre l'empire. En même tems les Sarmates s'approchent dans un morne silence. Zizaïs se léve, leur donne un signal, & à l'instant tous jettent à terre leurs boucliers & leurs javelines, ils élèvent les mains jointes, & en posture de supplians ils implorent la clémence de l'empereur. Plusieurs seigneurs, dont quelques uns portoient le titre de rois vassaux, tels que Rumon, Zinafre, Fragiléde, s'abaissant aux plus humbles prières, promettoient de réparer leurs excès par tel dédommagement qu'on voudroit éxiger; leurs personnes, leurs biens, leurs terres, leurs femmes même & leurs enfans, ils offroient tout pour obtenir grace. Ce spectacle eut attendri le cœur le plus barbare. Constantius touché de leurs prières, accorda leur demande à des conditions qui firent honneur à sa modération. Il se contenta d'exiger la restitution de tous les prisonniers, le serment d'obéissance aux ordres des Césars, & de prendre des otages pour la sureté de leur foi. Charmés d'une générosité à laquelle ils n'avoient pas lieu de s'attendre, ils jurèrent l'obéissance la plus prompte & la plus fidelle, ils rendirent les prisonniers, & fournirent des otages. Cette conduite pleine de clémence de la part de l'empereur attira plusieurs autres rois. Arahaire & Usafre, l'un chef d'une partie des

Modération de Constantius dans les conditions de la paix.

des Quades ultramontains, l'autre d'un canton de Sarmates, tous deux unis par le voisinage & par une égale férocité, se rendirent au camp pour implorer la miséricorde de Constantius. Ils obtinrent grace, mais les Quades furent nommément obligés de donner des otages, abaissement auquel ils n'avoient jamais été jusqu'alors réduits.

Elle lui soumet plusieurs cantons ennemis.

Il restoit encore un canton de Quades à subjuguer sur les bords du Danube, vis-à-vis de Brégétion, ville autrefois célébre & dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines. Constantius, ambitieux d'achever ce qu'il avoit si glorieusement commencé, de dompter les restes d'une nation qui avoit fait tant de maux à l'empire, entra sur leurs terres. La terreur l'y avoit devancé. Dèsque son armée parut, Vitrodore, chef du pays, fils du Roi Viduaire, Agilimond son vassal, & plusieurs seigneurs coururent se jeter aux pieds des soldats, donnèrent leurs enfans en otages, & firent serment de fidélité sur leurs épées. C'étoit la manière de jurer la plus solemnelle chez ces peuples, auxquels les épées tenoient lieu de divinités.

Il dompte les Quades sur le Danube.

Constantius, glorieux d'avoir, sans grande perte de son côté, réduit sous le joug

Les Sarmates Limigantes.

joug tant de peuples, qui avoient jusqu'alors résisté aux armes Romaines, voulut terminer sa campagne par une expédition contre les Sarmates Limigantes. Cette nation, qui habitoit la partie de la haute Hongrie comprise entre la Teisse & le Danube, infestoit depuis long-tems la Mésie. Ayant appris que le feu de la guerre s'étoit allumé entre les Romains & les autres Sarmates ses voisins, elle avoit redoublé ses incursions. Après avoir donné quelques jours de repos à son armée, après l'avoir fournie des vivres & des autres choses nécessaires, l'empereur la mena contre cet ennemi. Le même bonheur l'accompagna dans cette expédition. Les Limigantes furent taillés en pièces, & les restes de la nation transplantés dans un autre pays. Constantius tout enorgueilli de ses succès retourna alors à Sirmich. Il y rentra avec toute la pompe d'un vainqueur, & renvoya ses soldats dans leurs quartiers.

Fidélité des Marcomans & de leurs alliés au traité.

Les Marcomans & leurs alliés furent pendant le reste du règne de Constantius fidelles au traité qu'ils venoient de faire. Du moins l'histoire ne nous apprend pas qu'ils aient fait le moindre mouvement. La foiblesse & la crainte étoient les véritables motifs de leur tranquillité. Julien l'apo-

l'apostat jouissoit d'une trop grande réputation de valeur, pour qu'ils osassent remuer, tant qu'il eut en main les rênes de l'empire. Ils vécurent en paix jusqu'au règne de Valentinien. Mais cette époque fut celle du renouvellement de leurs courses. Les entreprises mêmes des Romains occasionnèrent alors les troubles.

Valentinien ayant fait construire des forts en deçà du Danube dans un terrain qui appartenoit aux Quades, ce peuple en fut alarmé, les envisagea avec raison comme une infraction du précédent traité, comme des entraves qu'on vouloit lui mettre. Les plus clair-voyans de la nation n'hésitèrent pas à prédire hautement que, si l'on ne s'opposoit à tems à la construction de ces forts, on verroit bientôt le Royaume déjà si affoibli, entièrement ruiné & changé en province de l'empire. Gabinius, Roi des Quades, prévoyant de même les suites funestes qui pourroient résulter de cette entreprise des Romains, délibéra avec les grands de son royaume sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. On députa à Valentinien pour se plaindre de cette violation de la paix, & le consul Equitius, commandant d'Illyrie, approuvant la réclamation des Quades, consentit à suspendre l'ouvrage

374. Valentinien les révolte en élevant des forts dans le pays des Quades.

Ceux-ci s'en plaignent.

jus-

jusqu'à la décision de l'empereur. Maximien, préfet du prétoire, homme qui pouvoit tout à la cour, blama la condescendance d'Equitius, laquelle il traitoit de fainéantise & de foiblesse; il dit hautement que Marcellien, son fils, tout jeune qu'il étoit, sauroit mieux soutenir les intérêts & la gloire de l'empire, achever les travaux commencés en dépit des Quades. Valentinien goûta un discours qui flattoit sa politique, accepta les offres de Maximien, envoya Marcellien avec le titre de duc de la Valerie. Ce jeune homme, enorgueilli du crédit de son père, de la protection de l'empereur, agit avec une insolente hauteur, fit continuer les travaux sans daigner écouter les plaintes des Quades. Gabinius craignant les suites des murmures de sa nation alla le trouver à Carnuntum dans l'espoir de lui faire entendre raison; il lui représenta avec douceur que la construction d'une forteresse dans un pays étranger étoit une déclaration de guerre, qu'il étoit surpris de cette conduite de l'empereur, auquel il croyoit n'avoir donné aucune raison de se plaindre de la sienne. Marcellien feignit de se rendre à ses remontrances, d'en approuver la justesse. Il le retint sous prétexte de vouloir conférer avec lui; il le traita avec beaucoup de considération, affectant de le pré-

Inutilité de leurs plaintes.

Leur Roi Gabinius victime de la perfidie Romaine.

prévenir officieuſement en tout, cherchant à gagner ſa confiance en lui faiſant les plus belles proteſtations d'amitié. Mais le perfide montra bientôt que tous ſes beaux diſcours n'étoient que les palliatifs du noir projet qu'il rouloit dans ſon ame. Il invite Gabinius à un repas, il le traite en ami, & au ſortir de table il le fait aſſaſſiner au mépris des droits ſacrés de l'hoſpitalité.

Ils réſolvent de venger ſa mort.

Cette inſigne perfidie, qui ſera toujours une tache à la mémoire de Valentinien, révolta les Quades. Transportés de fureur, verſant des larmes de douleur & de rage, ils jurent de venger la mort de leur Roi. Selon un ancien uſage ils font porter une épée enſanglantée par les villes & les campagnes. C'étoit le ſignal de la guerre; quiconque refuſoit de s'enrôler ſur le champ & de prendre les armes étoit paſſé au fil de l'épée comme un lâche, un traître à la patrie. Ils ſe raſſemblent en hâte pour l'élection d'un nouveau Roi; ils éliſent Percha, jeune Prince du ſang royal, recommandable par ſa bravoure & ſon activité. Gabinius avoit régné ſur les Marcomans & les Quades; Percha jouit de la même autorité.

Election d'un nouveau Roi.

Les Marcomans & d'autres nations ſe

L'élection faite d'un Monarque, les Quades ne s'occupèrent que de la vengeance.

joignent à eux.

ance. Les Marcomans devoient en qualité d'alliés se joindre à eux. Un nouveau motif, celui de punir le meurtre de leur Roi commun, resserroit les nœuds de leur ancienne alliance. Les deux nations firent cause commune, & coururent aux armes. Des nations voisines également indignées de la perfidie Romaine, épousèrent leur querelle. Tout étant prêt, ces peuples fondent sur les nouveaux forts, les emportent de violence, les ruinent & en massacrent les garnisons. Peu satisfaits de ce ravage, ils franchissent le Danube, se jettent en furieux sur la Pannonie, égorgent les paysans occupés aux travaux de la moisson, & portent de toutes parts la désolation & la mort. Ils pénétrent jusqu'en Illyrie où tous leurs pas sont marqués par le fer & le feu. La province étoit dégarnie de troupes, parceque les Romains en avoient envoyé la plus grande partie en Afrique avec Théodose. Peu s'en fallut qu'ils n'enlevassent Constantie, fille de l'empereur Constantius qui traversoit l'Illyrie pour aller épouser Gratien dans la Gaule. Messala, gouverneur de la province, sauva ce déshonneur à l'empire, en transportant promptement la Princesse à Sirmich. Probus, préfet du prétoire, qui se trouvoit pour lors dans cette ville, prit l'épouvante, & il se préparoit à s'en-

Désolation des provinces Romaines.

fuir

fuir pendant la nuit. Mais informé que les habitans étoient disposés à le suivre il changea de résolution. Il fit relever en hâte les murs de la ville & il la mit en état de défense. Les Marcomans & les Quades, peu instruits dans l'art d'attaquer les places, embarrassés de leur butin, n'osèrent entreprendre un siége. Ils prirent le chemin de la Valerie. Deux légions, celle de Pannonie & celle de Mésie vinrent à leur rencontre. Elles auroient pu au moins les harceler, gêner leurs déprédations; mais elles se disputoient le rang; elles restèrent séparées, & leur division donna aux alliés la facilité de les vaincre. Ceux-ci tombèrent d'abord sur la légion de Mésie, lui passèrent sur le ventre avant qu'elle eut pu prendre les armes; celle de Pannonie qu'ils attaquèrent ensuite fut mise en pièces.

Deux légions taillées en pièces.

Les Sarmates, soit en vertu de leur alliance avec les Marcomans & les Quades, soit que la conjoncture leur parut favorable, se jetèrent en Mésie. Valentinien occupé sur le Rhin contre les Allemans chargea Théodose de la défense de la Mésie. Ce jeune capitaine, que son mérite éleva à l'empire, signala sa valeur dans cette occasion. N'ayant qu'une poignée de troupes récemment levées & par

Les Sarmates entrent aussi en campagne.

con-

conſequent ſans expérience, il n'eut pas moins contre les Sarmates des ſuccès éclatans, unique fruit de ſon habileté. Il les vainquit dans toutes les rencontres, & en fit un affreux carnage. Découragés par leurs pertes, moins animés que leurs alliés contre les Romains, les Sarmates recoururent à la clémence du vainqueur; ils obtinrent la paix. Leur retraite inquiéta les Marcomans & les Quades, qui ayant appris que des troupes venoient des Gaules au ſecours de l'Illyrie, prirent auſſi le parti de ſe retirer, pour ne pas ſuccomber ſous le nombre.

Théodoſe les défait, les oblige à la paix.

---

375. Valentinien accourt en Pannonie.

Valentinien qui ignoroit leur retraite, n'avoit point été raſſuré par celle des Sarmates, ni par la valeur de Théodoſe. Il ne rougit pas de demander la paix aux Allemans afin de pouvoir ſuivre ſon inquiétude. Ayant conclu en hâte avec eux, il partit de Tréves ſur la fin du printems, tout occupé de projets de vengeance contre les Marcomans, les Quades & les Sarmates. Il marchoit à grandes journées vers la Pannonie, lorſque des députés des derniers vinrent ſe proſterner à ſes genoux, le ſupplièrent d'épargner leur nation, en proteſtant qu'elle n'étoit point coupable des excès qu'il vouloit venger. „Je m'inſtruirai, leur répondit-il, de la vérité des faits

„faits sur les lieux mêmes, & les infra-„cteurs des traités ne m'échapperont pas.“ Après avoir violé lui même le premier les traités, il lui convenoit peu de vouloir prendre le ton de l'équité, punir des nations que ses seules injustices avoient armées. Arrivé à Carnuntum, il y employa trois mois à réparer les dommages que la province avoit soufferts, à faire les préparatifs nécessaires pour aller attaquer les Quades dans leur pays. Tout étant prêt, Mérobaude & le comte Sébastien eurent ordre de le devancer avec un détachement d'infanterie & de mettre tout à feu & à sang. Il se rendit lui même avec le corps d'armée à Acincum où il passa le Danube sur un pont de bateaux pour entrer dans le pays ennemi. Les Quades effrayés à l'approche des Romains s'étoient retirés avec leurs familles sur les montagnes. De leurs retraites ils considéroient en gémissant le ravage & l'incendie de leur patrie. L'armée ne trouva aucun obstacle à traverser, à parcourir un pays abandonné. Tous ceux qui n'avoient pas eu la précaution de gagner les hauteurs furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe. Iglau, où un grand nombre de ces malheureux habitans s'étoient réfugiés dans l'espérance d'y trouver un asile sûr, ayant été emporté après plusieurs jours de siège, tous furent

Singularité de sa réponse aux députés Sarmates.

La Moravie mise à feu & à sang.

furent paſſés au fil de l'épée. Les Romains ſemblèrent vouloir ſurpaſſer les nations les plus barbares en cruautés. L'infortunée Moravie éprouva tous les fléaux qu'elle auroit pu attendre d'un ennemi ſauvage. La terre fut arroſée du ſang de ſes habitans, tandis que les flammes qui s'élevoient des maiſons embraſées annonçoient la deſtruction de leurs foyers à ceux qui cachoient leur vie dans les forêts & ſur les rochers. Valentinien, après avoir exercé tant de barbarie ſans qu'il lui en eut coûté un ſeul homme, retourna à Acincum. L'hiver approchoit. Il penſa à choiſir un lieu commode pour lui & pour ſes troupes. La ville de Sabarie lui parut propre à hiverner; mais avant de s'y retirer il remonta le Danube, & après avoir laiſſé à Carnuntum la légion de Pannonie pour veiller à la ſureté de la frontière, il ſe rendit à Brégétion. Son deſſein étoit de retourner enſuite à Sabarie; mais ayant appris à Brégétion que des démêlés s'étoient élevés entre les Marcomans & les Quades, que ceux-ci avec quelques vaſſaux des Sarmates penſoient à renouveller le traité de paix avec les Romains, & qu'ils vouloient lui envoyer des députés pour régler les conditions d'un accommodement, il s'arrêta dans cette ville.

Mésintelligence entre les Marcomans & les Quades.

Peu

Peu de jours après arrivèrent effectivement des députés des Quades & des Sarmates, mal vêtus & dont l'extérieur inspiroit le mépris. Equitius les ayant introduits devant le Prince, ils y parurent en tremblant & le corps courbé. Du plus loin qu'ils l'apperçurent, ils se prosternèrent en signe de leur soumission & de leur douleur. Ils demandèrent le pardon du passé & la paix. Ils s'excusèrent en protestant avec serment que les chefs de leur nation n'avoient eu aucune part aux ravages dont l'empereur poursuivoit la vengeance, que les Marcomans & les paysans voisins du Danube étoient les seuls coupables de tout ce qui avoit été entrepris contre l'empire. Ils demandèrent que les forts construits sur la rive gauche du Danube fussent démolis. Valentinien naturellement emporté ne put soutenir cette demande. Saisi d'une violente colère il vomit contre les Quades toutes les imprécations d'un homme en fureur. Il prononça les dernières avec tant de violence qu'il se rompit l'artère pulmonaire. Couvert d'une sueur mortelle, vomissant le sang à grands flots, on le porta sur son lit, on appella les médicins; mais tous les secours de l'art furent inutiles, il mourut incontinent après. Mort qui devroit effrayer ces hommes orgueilleux qui se prétendent élevés par un aveu-

Demandes des députés Quades & Sarmates.

Valentinien en devient furieux.

Il meurt de sa colère.

aveugle hasard au dessus de leurs semblables, & qui pensent étaler leur mérite, leur futile grandeur, en s'irritant de tout!

Récit peu probable des historiens à ce sujet.

Des historiens allégnent une autre cause de l'emportement mortel de Valentinien. Loin d'être affligé des maux qu'il avoit faits aux Quades, il ne fut frappé que des haillons dont les députés étoient couverts. Croyant sa grandeur offensée de recevoir de pareils ambassadeurs, il demanda, dit-on, aux députés qui ils étoient, & si les Quades n'avoient pas d'autres ambassadeurs à lui envoyer. Lui ayant répondu qu'ils étoient les premiers de la nation, & qu'elle n'avoit pu lui témoigner plus de respect qu'en les députant eux mêmes, „quel malheur pour l'empire, „ s'écria-t'il dans le transport de la colère, „ de m'avoir choisi pour souverain, puis- „ que sous mon règne il devoit être dés- „ honoré par les insultes d'un peuple si „ misérable!" Sa colère fut si violente qu'il en mourut. Mais Valentinien étoit né en Pannonie, pays voisin de ceux des Quades & des Sarmates. Il est difficile de concevoir qu'il n'eut vu ni connu ces peuples. Il l'est encore bien davantage d'imaginer que leur extérieur eut pu lui causer une émotion si extraordinaire. Il venoit de combattre les Germains sur le Rhin; il

avoit

avoit vu leur habillement, qui ne devoit pas être beaucoup plus élégant que celui des Quades. Qu'on avoue que la propofition de détruire les forts fur le Danube faite par un peuple vaincu devoit plus le choquer que les haillons des ambaffadeurs.

Les députés Quades & Sarmates furent égorgés.

Mérobaude & le comte Sébaftien étoient encore bien avant dans le pays des Quades, avec les troupes à leurs ordres, lorsque la mort de Valentinien les fit rappeler. Les cruautés, les ravages cefferent; mais les hiftoriens de ces tems nous ont laiffé ignorer le fort des députés Quades & Sarmates. On conjecture que les prétoriens, défefpérés de la mort de l'empereur, qu'ils leur attribuoient, les égorgèrent fans avoir égard au droit des gens. Ce qui rendroit cette opinion affez probable, c'eft que les Sarmates plus irrités que jamais ne cefferent point dèslors de faire la guerre aux Romains. On eut dit qu'ils avoient juré la ruine de l'empire; ils s'efforcèrent du moins de l'accélérer en fe liguant avec fes plus terribles ennemis. Entrés en fociété d'armes avec les Huns, puis avec les Goths, ils fe vengèrent de la tyrannie Romaine.

Les Marcomans fe féparent des Qua-

Il eft à préfumer que les Marcomans, à la fuite de la méfintelligence qui s'étoit

des, font la paix avec les Romains.

s'étoit élevée entre eux & les Quades se séparèrent de leurs alliés & retournèrent en Bohême. La crainte de voir les forces Romaines fondre sur eux, de s'exposer à un traitement pareil à celui des Sarmates, les porta à des sentimens pacifiques. Ils se hatèrent de conclure la paix avec les Romains. Dèslors ils renoncèrent à toute alliance avec les Quades & les Sarmates; du moins l'histoire ne fournit aucune preuve qu'ils fussent rentrés en Société d'armes avec ces nations. Fidelles à leur traité ils vécurent en bonne intelligence avec l'empire. Leur Roi Frigérid ne tarda même pas à rendre d'importans services aux empereurs Valens & Gratien avec lesquels il fit alliance.

Irruption des Goths sur les terres de l'empire.

Les Huns sortis des Palus-Méotides, aprésent la mer d'Azow, s'étoient jetés sur les Goths. Ceux-ci formoient une nation nombreuse divisée en Ostrogoths & en Visigoths. Les derniers forcés d'abandonner leurs demeures se présentèrent au nombre de deux cent mille hommes sur les bords du Danube, conjurèrent les Romains de leur accorder un asile; protestant qu'ils serviroient l'empire avec une inviolable fidélité. Valens flatté d'acquérir en un moment tant de nouveaux sujets, leur accorda le passage & un établissement en Thrace.

Thrace. Les Oſtrogoths preſſés par les Huns s'approchèrent bientôt après du Danube & envoyèrent demander à Valens la même grace qu'il avoit déjà faite à leurs compatriotes. On crut ne pouvoir ſans danger admettre tant de barbares dans le ſein de l'empire. Le paſſage leur fut refuſé. On avoit déjà eu tort d'y recevoir les premiers, par ce qu'on n'agit pas avec la prudence néceſſaire pour les contenir. On les réduiſit au déſeſpoir en les laiſſant manquer de ſubſiſtances. La révolte étoit inévitable; elle éclata, dèsque les Oſtrogoths ayant ſaiſi le moment que le Danube étoit ſans défenſe, eurent franchi ce fleuve, ſe furent joints aux Viſigoths. Ces barbares ſe mirent alors en campagne, & avec eux le carnage & l'incendie. Ils maſſacrèrent, ils taillèrent en pièces tout ce qu'ils rencontrèrent. La Thrace entière fut couverte de ſang & de flammes. Frigérid ſuivi de ſes Marcomans & des troupes de Pannonie vola au ſecours de Valens. 377. Chemin faiſant il fut attaqué de la goutte & obligé de s'arrêter. Il chargea Ricomer, qui amenoit des troupes de la Gaule, de conduire les ſiennes. Auſſitôt que ſa maladie le lui permit, il ſe rendit à l'armée Romaine & ſe mit à la tête de ſes troupes. Il étoit campé près de Bérée, épiant le moment d'attaquer les Goths avec

Frigérid, Roi des Marcomans ſecours les Romains.

avantage. Les ennemis connoissant sa prudence & sa capacité le cherchoient pour l'accabler avant qu'il put réunir de plus grandes forces. Averti de leur approche, se sentant trop foible, il se retira à travers les montagnes & les forêts, dans le dessein de regagner l'Illyrie plutôt que de sacrifier inutilement ses troupes. Cette retraite lui fournit l'occasion de signaler sa valeur. Farnobe, capitaine Goth, ravageoit tout sur son passage avec un corps de Taïfales, Scythes établis dans l'ancienne Dace, & alliés des Goths. Frigérid les ayant rencontré, les attaqua si brusquement qu'ils n'eurent pas le tems de se reconnoître. Farnobe perdit la vie, & ses Taïfales furent massacrés au point qu'il n'en seroit pas échappé un seul, si ces malheureux n'eussent mis bas les armes & imploré à mains jointes la miséricorde du vainqueur.

378. Il en est payé d'ingratitude par Gratien.

Les services que Frigérid venoit de rendre lui meritèrent d'abord le titre d'ami de l'empire. Mais la gratitude n'étoit plus la vertu des Romains devenus barbares. Le Prince Marcoman éprouva dès l'année suivante la bassesse de leurs sentimens. Gratien, après avoir étouffé une révolte dans les Gaules, alloit au secours de Valens prêt à succomber sous les efforts des Goths. Ce Prince, qui à d'excellentes qua-

qualités joignoit un fond de foibleſſe dangereuſe, ſe laiſſa ſéduire par les courtiſans oiſifs qui l'accompagnoient, & qu'une honteuſe jalouſie animoit contre Frigérid. Ils réuſſirent à le lui rendre ſuſpect. Lorsqu'il fut arrivé à Lauriac, aujourd'hui Lork, village ſur le Danube, il l'éloigna au moment même qu'il travailloit avec zèle à mettre la Pannonie à l'abri des incurſions des ennemis.

Le coup étoit foudroyant pour une ame innocente & ſenſible. Frigérid auroit peut-être ſongé à la vengeance, ſi une ſédition qui venoit de s'élever en Bohême n'eût exigé ſes ſoins. Les Quades qui étoient du parti des Goths voyoient ſans doute avec peine qu'il fut de celui des Romains. Afin de l'en détourner ils fomentèrent des troubles qui le contraigniſſent de revenir dans ſes états. Lorſqu'il y rentra, la fermentation étoit ſi grande que ſes ſujets, révoltés de ſon abſence, projetoient hautement de ſe donner un autre Roi, qui ne les abandonnât point, & qui par ſa préſence continuelle pût veiller exactement au bien de l'état, aux intérêts de la nation. Les plus turbulens alloient jusqu'à dire que l'on n'avoit point beſoin d'un Roi, qui négligeoit la patrie pour ſervir les étrangers. Frigérid n'ignoroit pas le danger qu'il

Révolte en Bohême.

Il l'appaise & punit les rebelles.

qu'il couroit. Il ſavoit combien il eſt difficile d'appaiſer un peuple mutiné. Le meilleur moyen d'arrêter les progrès du ſoulèvement lui parut être de gagner les Généraux des troupes & de les ranger de ſon parti. Il y réuſſit. Voyant ſon autorité raffermie par cette prudente politique, il penſa à punir les coupables. Les grands ſoupçonnés d'être les auteurs de la conſpiration furent arrêtés, jugés, condamnés à mort. Le ſang ruiſſela; mais la ſévérité employée à propos rétablit le calme en inſpirant la terreur aux eſprits audacieux.

Ne ſe mêle plus de la guerre contre les Goths.

Dèslors la Bohême goûta les douceurs du repos tandis que les Romains combattoient très malheureuſement contre les Goths. Valens bleſſé dans une bataille ſanglante, fut, dit-on, brûlé par les ennemis dans une cabane, pendant qu'on y panſoit ſes bleſſures. Frigérid ne prit plus aucune part à cette guerre. La conduite ingrate des Romains à ſon égard, le danger qu'il avoit couru d'être détrôné par ſes propres ſujets en rendant ſervice à l'empire, avoient ralenti ſon zèle. L'harmonie naiſſante entre les Marcomans & les Romains avoit été troublée par l'injuſtice des derniers. Mais Fritigile, fille de Frigérid, Reine des Marcomans, la rétablit. Un chrétien venu par haſard d'Italie ayant entre-

396.

Sa fille Fritigile embraſ-

entretenu cette Princesse de la réputation de sainteté dont jouissoit S. Ambroise, elle n'hésita pas à croire en Jesus-Christ. Après avoir fait des dons à l'église de Milan, elle écrivit au vertueux prélat, lui demanda une formule de foi, afin d'y conformer sa croyance. Le saint évêque lui répondit avec un empressement digne de son zèle. Dans une lettre qu'il lui adressa en forme de catéchisme, il l'instruisit en abrégé des vérités chrétiennes & lui conseilla en particulier d'engager son époux à vivre en paix avec les Romains. La Reine pénétrée de la plus vive ardeur entreprit ensuite elle même le voyage de Milan pour se faire expliquer plus au long les dogmes du christianisme, & recevoir la bénédiction de S. Ambroise; mais elle n'y arriva qu'après la mort du digne prélat. L'exemple du Prince influe beaucoup sur ses sujets, particulièrement en matière de religion. Les Marcomans à l'imitation de leur Reine embrassèrent la foi chrétienne. se la foi chrétienne.

Fritigile fidelle aux conseils de S. Ambroise persuada au Roi, son époux, & à son peuple de s'attacher aux Romains par une alliance durable. Le Prince se mit lui & ses états sous la protection de l'empire, puisque sous le règne d'Honorius les Marcomans ne firent plus, pour ainsi dire, Ménage une alliance entre son époux & les Romains.

qu'un

qu'un même corps de nation avec les Romains & qu'ils servirent dans les armées de l'empire. Falloit-il verser tant de sang durant quatre siècles pour en revenir à une alliance qui eut pu d'abord être contractée! C'est ainsi que des guerres sanglantes ruinent souvent les pays & les peuples pour des contestations qu'on auroit pu aplanir à l'amiable. Après des années, des siècles de carnage on est obligé de revenir sur ses pas, de reprendre la voie des traités qu'on avoit négligée pour celle de la barbarie.

Cette alliance ne concerne que les Marcomans établis en Pannonie.

Cette étroite alliance ne s'étendoit cependant pas à toute la nation des Marcomans, puisqu'il est certain qu'ils firent peu après des incursions sur les terres de l'empire. Il est vrai que S. Jérome faisant l'énumération des peuples qui inondèrent les provinces Romaines au commencement du cinquième siècle, ne nomme pas expressément les Marcomans; mais on ne peut rien conclure de son silence, par ce que cette nation, trop affoiblie pour entreprendre elle seule quelque expédition, s'allia de gré ou de force avec d'autres, comme les Vandales, les Suéves, &c. Il est bien probable, comme le dit Velser, que l'empereur Honorius flatté d'acquérir de nouveaux alliés, de repeupler une province

qui

qui avoit été désolée par les Goths, céda aux Marcomans des habitations en Pannonie. Tout favorise cette conjecture. Suivant des auteurs dignes de foi Hermanric ou Erméric régnoit sur les Marcomans en même tems que le mari de Fritigile, ce qui suppose la nation divisée. Le langage même de S. Jérôme vient à l'appui de cette opinion. Car ce démembrement dut affoiblir les Marcomans qui restèrent en Bohême, au point qu'étant hors d'état de rien entreprendre par eux mêmes ils furent obligés de se mêler avec d'autres peuples, parmi lesquels ils demeurèrent confondus. Objectera-t'on que la Pannonie & l'Illyrie ne furent jamais constamment habitées par les Marcomans; que les vassaux des infortunés Maroboduus & Vannius, auxquels les Romains avoient accordé des demeures en Pannonie, en furent ensuite chassés; & que le Danube fut de tout tems la séparation du territoire des Marcomans & de celui des Romains? On répond que les choses furent sur ce pied jusqu'au règne d'Honorius. Il seroit difficile de prouver que depuis cette date elles ne changèrent pas. Si l'on parvenoit même à démontrer que le Danube servoit encore au commencement du cinquième siècle de limites du côté des Marcomans, on ne feroit pas fort avancé, puisque cela pourroit s'enten-

dre

dre des Marcomans restés en Bohême & censés ennemis de l'empire. Il paroît donc assuré que l'alliance en question ne regardoit que ceux qui venoient de passer en Pannonie. Les autres se montrèrent toujours ennemis mortels des Romains.

405. Ceux de Bohême se joignent aux Goths conduits en Italie par Radagaise.

Affoiblis par cette migration de leurs compatriotes, ils s'unirent d'abord aux Goths que Radagaise conduisoit en Italie. Ce chef d'une partie de la nation Gothique étoit entré l'an 400 en Italie; il avoit assiégé Aquilée; mais ayant échoué devant cette place, il avoit repassé les Alpes. Voyant que Stilicon, Ministre & Général d'Honorius, se concertoit, pour acquerir l'empire, avec Alaric, chef comme lui d'une autre partie de la nation Gothique, il conçut de la jalousie de cette préférence. Il appela sous ses enseignes toute la jeunesse des nations guerrières au nord du Danube. Gépides, Sarmates, Squires, Marcomans, Quades, s'enrôlèrent. A la tête d'une armée de deux cent mille hommes il passa les Alpes. La marche de son armée formidable jeta la consternation dans Rome. Il étoit déjà en Toscane, il y faisoit le siége de Florence, lorsque Stilicon secondé par deux braves capitaines, Uldès Roi des Huns, & Sarus Goth de naissance, l'atteignit & l'enferma entre les mon-

Malheur de cette expédition.

montagnes de Féſule, où il fit périr ſon armée de faim, de ſoif & de maladies. Radagaiſe lui même fut pris & décapité à la vue de ſes gens. De ſes deux cent mille hommes il n'échappa que douze mille Goths que Stilicon prit à la ſolde de l'empire.

Cette malheureuſe expédition ne rebuta cependant pas les Marcomans. Comme s'ils euſſent réſolu de faire violence à la fortune, ils s'unirent l'année ſuivante aux Vandales & aux Alains pour paſſer en Gaule. Les Hiſtoriens les nomment Suèves dans cette migration, ou parcequ'ils étoient une branche de cette nation, ou parcequ'ils s'étoient joints à quelqu'autre corps de Suéves. On dit qu'ils furent appellés par Stilicon. Quoiqu'il en ſoit, les Vandales ſous leur chef Godigiſcle, & les Marcomans ou Suéves ſous la conduite de leur Roi Hermanric, ſe rendirent en deux corps ſur les bords du Rhin. Au bruit de leur marche accourut une multitude de volontaires, Huns, Sarmates, Quades, Gépides, Turcilinges, Saxons. Mais de tous les peuples qui compoſoient cette ligue, le plus puiſſant étoit les Alains.

405. Sous le nom de Suéves ils s'uniſſent aux Vandales & aux Alains.

Les Alains avoient été forcés par les Huns d'abandonner les bords du Don ou Tanaïs.

Origine des Alains.

Tanaïs. Depuis ce tems cette nation belliqueuse, divisée en plusieurs hordes indépendantes les unes des autres, avoit erré le long du Danube sans avoir de demeure fixe. Toujours en armes elle avoit vendu son secours tantôt aux Romains, tantôt à leurs ennemis. Elle avoit servi utilement Théodose & Stilicon contre Alaric. Mais en vendant ses services elle avoit appris à vaincre ceux qu'elle servoit sans attachement. Les intrigues secrètes du perfide Stilicon mit les Alains en mouvement; ils furent les premiers qui coururent aux armes pour pénétrer dans la Gaule. Arrivés au bord du Rhin, ils s'y arrêtèrent pour attendre les Vandales & les Suéves. Une mésintelligence y survint entre leurs chefs Goar & Respendial. Le premier se sépara du second, en disant qu'il préféroit l'amitié des Romains à l'intérêt du pillage. Honorius lui donna ensuite un établissement près de Mayence. Les Francs, quoique jaloux de voir ces aventuriers s'emparer sous leurs yeux d'un pays sur lequel ils avoient déjà fait plusieurs tentatives infructueuses, avoient laissé le chemin libre aux Alains, dans le dessein de combattre les Vandales & les Suéves, & de revenir ensuite sur eux. En effet lorsque les Vandales approchèrent, les Francs allèrent à leur rencontre, leur livrèrent bataille &

Ils arrivent les premiers sur le Rhin.

leur

leur tuèrent vingt mille hommes avec leur Roi Godigiſcle. Il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, ſi Reſpendial ne fut venu à tems avec ſes Alains. Ayant rallié les Vandales, il tomba ſur les Francs qu'il mit en déroute. Les Suéves ou Marcomans arrivèrent bientôt après. Gonderic ou Gontharis, fils de Godigiſcle, fut nommé Roi des Vandales; les trois nations paſſèrent enſuite le Rhin près de Mayence. Elles ſe répandirent d'abord comme un torrent dans la première Germanie. Mayence fut priſe & ſaccagée; des milliers de chretiens furent égorgés dans l'egliſe, avec Aurée leur évêque. Spire, Strasbourg, & d'autres villes éprouvèrent leur fureur. Elles s'emparèrent de Cologne dans la ſeconde Germanie. Delà elles paſſèrent dans les deux Belgiques, portant partout la déſolation & le carnage. Trêves fut pillée; Tournai, Térouenne, Arras, Amiens, S. Quentin, ne purent arrêter le torrent. Les habitans de Langres furent paſſés au fil de l'épée; leur évêque Didier eut la tête tranchée; leur ville fut livrée aux flammes. Beſançon vit maſſacrer ſon évêque Antidius; Sion fut priſe, Bâle ruinée. Elles s'étendirent jusqu'aux Pyrénées. Les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnoiſes, provinces autrefois les plus fortunées de la Gaule, ne furent plus

Réunis avec les Vandales & les Suéves ils déſolent les Gaules.

cou-

couvertes que de cendres & de ruines. Peu de villes purent par l'avantage de leur ſituation réſiſter à la fureur de ces peuples. Ils détruiſirent Marſeille; Toulouſe dut ſon ſalut aux prières de ſon ſaint évêque Exupère. La faim dévoroit ceux que leur fer avoit épargnés. Dans toute la Gaule auparavant ſi peuplée, on ne rencontroit plus que des cadavres vivans, qu'on diſtinguoit à peine des morts dont la terre étoit jonchée. Ces horribles ravages ne ceſſèrent point pendant trois ans.

409. Ils paſſent tous en Eſpagne.

La Gaule n'offrant plus que des ruines à ces peuples, ils tournèrent leurs regards vers l'Eſpagne, qui leur promettoit une nouvelle ſource de richeſſes. La conquête en étoit facile; les forces Romaines partagées entre Conſtant & Géronce ſe déchiroient par une guerre meurtrière. Ils ſe raſſemblèrent au pied des Pyrénées & les franchirent. Avec eux entrèrent en Eſpagne tous les maux deſtructeurs de l'humanité. Sans diſtinction d'âge, de ſexe, de condition, tout y fut paſſé au tranchant de leur épée. Les campagnes furent dévaſtées, les villes pillées. La famine & la peſte, ſuites ordinaires des ravages, mirent le comble à la déſolation. Les hommes ſe mangeoient les uns les autres. Une mère fit rôtir & mangea ſes

quatre

quatre enfans. Elle fut ensuite assommée à coups de pierres par ses concitoyens que cette exécrable tragédie avoit révoltés. Enfin le Général Romain, Constant, après avoir perdu plusieurs batailles fut obligé de s'enfuir en Gaule. Alors les Alains, les Suéves & les Vandales partagèrent entr'eux l'Espagne presque déserte. Les Suéves ou Marcomans, sous leur Roi Hermanric, joints à une partie des Vandales, s'établirent dans la Galice qui alors comprenoit encore le royaume de Léon & la vieille Castille. Respendial avec ses Alains occupa la Lusitanie & une grande partie de la province de Carthagéne. L'autre portion des Vandales s'empara de la Bétique. Le reste de l'Espagne fut laissé à Géronce qui avoit favorisé ces peuples dans leur conquête. Dans la suite Hermanric tenta inutilement de soumettre à son pouvoir les peuples des Asturies. Ces derniers se défendirent courageusement & une longue maladie du Roi des Suéves le força de les laisser en paix. L'an 428, Genséric, Roi des Vandales, ayant passé en Afrique à la prière du comte Boniface, les Romains & les Suéves s'emparèrent en Espagne des pays délaissés par les Vandales, ce qui occasionna entr'eux des guerres sanglantes, jusqu'à ce que la puissance Romaine fut entièrement abattue en Occident.

Etablissement des Suéves dans la Galice.

Toutes

Foiblesse des Marcomans de Bohême. Attila.

Toutes les migrations précédentes avoient considérablement affoibli les Marcomans restés en Bohême, & cette foiblesse les exposoit à toutes les entreprises de l'ambition ou de la nécessité. Aussi furent-ils quelque tems après asservis au joug & à l'empire du fier Attila. Bleda & Attila, deux frères égaux en autorité, rivaux de valeur, commencèrent en 433 ou 434 à régner ensemble sur les Huns. Ayant forcé l'empereur Théodose II. à leur payer un tribut annuel, ils portèrent la guerre du côté du Septentrion & de l'Orient. Ils s'étendirent au loin dans la Tartarie jusqu'au voisinage de la Chine. Après avoir durant les six ou sept premières années de leur règne endurci leurs troupes féroces, en les faisant combattre sous les climats glacés & stériles de l'Orient septentrional, ils revinrent en Europe plus fiers & plus entreprenans que jamais. Se croyant assez exercés pour lutter contre l'empire, ils cherchèrent une occasion de rupture. L'ambition, qui fait vaincre tous les obstacles, la leur fournit. Le passage du Danube étant sans défense, ils franchirent ce fleuve, saccagèrent toute la haute Mésie, passèrent la Save, & prirent Sirmich, capitale de la Pannonie. Ils pénétrèrent jusqu'à Naïsse, jusqu'en Thrace, massacrant tout sans égard à l'âge ni au sexe.

441. Ce Prince Hun fait acheter la paix à Théodose le jeune.

ſexe. Théodoſe acheta encore la paix en leur abandonnant leurs conquêtes. Les Marcomans établis en Pannonie devinrent probablement les eſclaves de ces fiers vainqueurs.

Depuis ce traité entre les Romains & les Huns, Théodoſe s'abandonna à une fatale ſécurité, tandis qu'Attila, meurtrier de ſon frère Bleda pour ne point partager le pouvoir ſuprême, ſe rendoit de plus en plus redoutable. Outre la nation des Huns qu'il avoit toute entière ſous ſes ordres, une grande partie des Germains, ſes Sarmates, les Scythes, les Gépides, les Hérules, les Ruges, les Marcomans de Bohême & de Pannonie, les Quades, &c. obéiſſoient à ſes lois. Ces peuples avoient ſans doute été forcés par ſes armes à ſubir le joug, ou s'étoient en partie ſoumis d'eux mêmes à ſon empire, ſoit pour prévenir ſes ravages, ſoit attirés par l'attrait de partager le butin. Leurs Rois étoient les vaſſaux, ou pour mieux dire, les eſclaves du barbare Attila. Son ambition ne méditoit rien moins que la conquête de l'Aſie & de l'Europe. Suivi des Rois ſes vaſſaux, il entra ſur les terres de l'empire. L'Illyrie, la Thrace, la Dace, la Méſie eſſuyèrent de nouveau les excès de ſon armée formidable. Soixante & dix villes

Les Marcomans de Bohême & de Pannonie ſoumis à ſon empire.

447.

Il porte la déſolation

dans les provinces Romaines.

villes furent forcées; deux armées envoyées par Théodose furent défaites; l'empire accablé acheta encore la paix l'année suivante. La perfidie parut à Théodose la seule ressource contre un ennemi invincible par le sort des armes. Guidé par les conseils du vil Chrisaphe, il tenta cette voie odieuse, il voulut faire assassiner Attila. Le complot fut découvert. Le Roi des Huns indigné de cette bassesse exigeoit qu'on remît entre ses mains l'Eunuque ministre. Théodose aima mieux lui prodiguer l'argent pour conserver la vie à son favori. Les trésors de l'empire pouvoient apaiser un instant Attila; mais cet ennemi redoutable n'en pensoit pas moins à l'écraser. Après la mort de Théodose II, il fit demander le payement du tribut annuel à Marcien qui venoit d'obtenir la couronne impériale en épousant Pulchérie. Il envoya en même tems une autre ambassade à Valentinien III, empereur d'Occident, pour lui demander la Princesse Honoria & la moitié de l'empire. Marcien lui fit répondre qu'il n'avoit que du fer pour ses ennemis. Valentinien refusa de lui remettre Honoria, puisqu'elle étoit mariée. Egalement irrité contre les deux empereurs, Attila balançoit s'il attaqueroit l'Orient ou l'Occident lorsque Genséric, Roi des Vandales, le détermina à pénétrer

dans la Gaule. A la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, & même selon quelques auteurs de sept cent mille ; il se mit aussitôt en marche. On ne trouve rien de clair ni de précis dans les auteurs anciens sur la route qu'il tint jusqu'à son entrée dans les Gaules. Quelques modernes lui font traverser la Germanie par le centre, pour arriver à Cologne. D'autres le conduisent le long du Danube pour lui faire passer le Rhin auprès du lac de Constance. Cette dernière opinion paroît la plus probable. Le voisinage du fleuve, la commodité des convois qu'il pouvoit tirer de la Mésie & de la Pannonie & qui remontoient le Danube à la suite de son armée, devoient lui faire préférer cette route à celle de l'intérieur de la Germanie encore couverte de vastes forêts. Jordan pense avec raison que son armée ; après avoir passé le Danube aux environs de Vienne, côtoya la rive gauche de ce fleuve ; qu'elle traversa la Moravie & la Bohême ; & que dans ce trajet les Marcomans & les Quades se joignirent à elle. Dèsqu'elle eut passé le Rhin, les Francs, qui habitoient vers les bords du Neckre, en augmentèrent encore le nombre déjà si prodigieux. Les Bourguignons qui entreprirent d'arrêter ce torrent furent taillés en pièces. Ce qui avoit échappé dans les Gaules aux ravages

451.
Armée formidable qu'il mène en Gaule.

Il prend sa route par la Moravie & la Bohême.

des Alains, des Suéves & des Vandales, fut détruit par les Huns. Attila entroit dans Orléans qu'il venoit de forcer, lorsqu'Aëtius se présenta devant cete ville avec une armée. Romains, Visigoths, Francs, Bourguignons, tous les peuples des Gaules se réunirent pour leur défense commune. Attila fut forcé de se retirer vers la Belgique. Résolu de tirer vengeance de cet affront, il s'arrêta dans les plaines de la Champagne. Les deux armées, qui marchoient à peu de distance l'une de l'autre, y étant arrivées, il livra bataille aux alliés. On combattit avec une égale fureur. Les Huns furent enfin défaits. Ils perdirent au moins cent soixante mille hommes. Attila qui avoit couru risque de la vie fit sonner la retraite & se réfugia dans son camp, auquel les chariots de l'armée servoient de rempart. S'y voyant assiégé, il y fit dresser au milieu un bûcher des selles de ses chevaux, à dessein de s'y brûler lui même, dèsqu'il seroit réduit à la nécessité de périr ou de se rendre. Cette résolution tenoit plus de la barbarie que de l'héroïsme. Sa perte étoit inévitable, si Aëtius n'eut engagé les Visigoths & les Francs à se retirer. Attila assuré de la retraite de ces nations, abandonna son camp, regagna précipitamment le Rhin & retourna dans ses états.

Essuie une sanglante défaite en Champagne.

Cette

Cette sanglante déroute fit la plus vive impression sur l'ame de ce Prince sanguinaire, accoutumé à voir tout plier sous la force de ses armes. Furieux, désespéré, il ne songea qu'à effacer la honte de sa défaite, qu'à faire en hâte de nouveaux préparatifs & d'autres levées. Dès l'année suivante il rentra en campagne. Il prit sa route par la Pannonie & la Norique, portant par tout la désolation & la mort. La nouvelle de sa marche répandit l'alarme dans toute l'Italie. L'empereur Valentinien se renferma lâchement dans Rome, laissant sans défense tout le pays en deçà du Pô. Déjà les Huns avoient pillé Augsbourg, capitale de la Vindélicie. Ils franchirent les Alpes Juliennes dont Aëtius n'avoit pas eu soin de leur fermer le passage, & mirent le siége devant Aquilée. Après des attaques opiniâtres & réitérées, ils s'en emparèrent & la réduisirent en cendres. Ils coururent toute la Vénétie, détruisirent Concordia, Altinum, Padoue, Vicence, Vérone, Bresce, & Bergame. S'étant jetés ensuite sur la Ligurie, ils pillèrent Milan & Pavie, sans les ruiner. C'étoit peut-être le premier acte de modération de la part de ces barbares vainqueurs. Aëtius tailloit en pièces les détachemens des Huns qu'il pouvoit surprendre; mais ces petits avantages ne dissipoient point la ter-

452. Il pénètre en Italie, force Valentinien d'acheter la paix.

terreur. Attila s'étoit avancé jusqu'aux environs de Mantoue; il délibéroit là s'il marcheroit à Rome, lorsque Valentinien envoya lui demander la paix. S. Léon, Pontife respectable par ses talens ainsi que par ses vertus, se chargea de cette périlleuse négociation. Accompagné de deux autres députés, il se rendit au camp d'Attila. Le Roi des Huns, étonné de la fermeté du saint prélat, s'adoucit, consentit à écouter les propositions de Valentinien, & l'on convint d'une trêve & d'un tribut annuel. Les Huns se retirèrent alors en Pannonie où Attila mourut l'année suivante. Il venoit d'épouser une jeune fille, nommée Ildico ou Hildica. Il s'abandonna à la joie dans le festin des nôces & à son penchant pour le vin. Habitué à dormir couché sur le dos, il fut suffoqué par une hémorragie à laquelle il étoit sujet. On le trouva noyé dans son sang, & à ses pieds la jeune épouse enveloppée de son voile & fondant en larmes. Ses Huns célébrèrent ses funérailles avec beaucoup de pompe & des cérémonies qui tenoient de leur barbarie, tandisque l'Europe se réjouissoit d'être délivrée du fléau de Dieu.

S. Léon envoyé pour traiter avec lui.

Mort tragique de ce fier conquérant.

La discorde de ses fils ruine son empire

La mort de ce fier conquérant entraîna après elle de grandes révolutions. Il

Il laiſſoit un grand nombre d'enfans dont les diſcordes ruinèrent ſa vaſte puiſſance. Ellac, le plus âgé d'entr'eux & le plus ſemblable à ſon père par ſa valeur, avoit été deſtiné par Attila pour être le maître de ſes frères auſſi bien que des peuples ſoumis à l'empire des Huns; mais les autres demandoient un partage. Dans ces troubles, Ardaric, Roi des Gépides, indigné de ſe voir traiter comme un eſclave & une portion de l'héritage d'Attila, leva l'étendard de la révolte. Ce fut un ſignal pour tous les autres Rois auſſi impatiens que lui de ſecouer le joug qui les accabloit. Tous les peuples, Huns, Goths, Gépides, Rugès, Hérules, Sarmates, Marcomans, qui avoient obéi à Attila, ſe détruiſirent par des chocs terribles. La Pannonie fut le théâtre où ils s'entredéchirèrent. Après pluſieurs combats les Gépides vainquirent les Huns dans une ſanglante bataille; trente mille des derniers reſtèrent ſur la place. Ellac après des prodiges de valeur y perdit la vie, & ſes frères qui s'étoient unis à lui contre Ardaric ſe réfugièrent dans leurs anciennes demeures ſur les bords du Pont-Euxin. Alors du vaſte empire d'Attila il s'en forma pluſieurs établiſſemens dans l'Illyrie, la Méſie, la Dace, la petite Scythie. Quoiqu'il ſoit difficile dans ce mélange & cette confuſion de peu-

Tous les peuples aſſervis recouvrent leur liberté.

ples

ples d'aſſigner à chacun ſa véritable habitation, voici ce qu'on en peut dire d'après les hiſtoriens qui ne nous ont laiſſé que des conjectures. Les Gépides s'emparèrent de l'ancienne Dace en deçà du Danube; les Sarmates mêlés de Huns s'établirent dans l'Illyrie; les Squires dans la Méſie; les Ruges dans la Moravie & la baſſe Autriche; quelques foibles reſtes des Huns dans la petite Scythie aux bouches du Danube. Les Oſtrogoths gagnèrent plus que les autres à la révolution. Ils occupèrent la Pannonie entière, depuis la haute Méſie jusqu'à la Norique, & depuis la Dalmatie jusqu'au Danube. Tous ces peuples ſe ſoumirent à l'empire Romain, qui de force plutôt que de gré leur accordoit ces établiſſemens, & ils prirent le nom de confédérés ou alliés. Quoique dans cette agitation violente & ce démembrement de l'empire d'Attila il ne ſoit point fait mention des Marcomans, il eſt certain qu'ils ſecouèrent le joug comme les autres, & qu'ils reſtèrent indépendans dans la Bohême.

Les Marcomans ſoutiennent la leur contre les Gépides.

Dans ce bouleverſement général de l'Europe, les nations confuſes, guidées par l'envie d'acquérir des demeures, ne reſpirant que ſang & carnage, ne reconnoiſſant que le droit du plus fort, ne pouvoient goû-

goûter les douceurs du repos. Les Marcomans affranchis du joug des Huns se virent exposés à l'ambition de leurs voisins au moment qu'ils espéroient jouir de leur liberté dans le centre de leurs forêts. Ardaric, maître de toute la Dace jusqu'aux rives du Danube, conçut le projet d'étendre les bornes de sa domination. Le pays des Marcomans étoit à sa bienséance à cause du voisinage & de sa situation du même côté du Danube que la Dace. Il tenta de le soumettre à son empire, mais sans succès. Les Marcomans ligués avec les Sarmates défendirent vaillamment leurs foyers, rendirent ses efforts inutiles.

466. Leur Roi Hunimond les conduit en Pannonie.

La fortune, capable d'enorgueillir les nations comme les particuliers, engagea les Marcomans à une entrepise qui manqua d'entraîner leur ruine. Hunimond, leur Roi, esprit inquiet & turbulent, fut l'auteur d'un projet si funeste. Tout épris de sa dernière prospérité, comptant témérairement sur le même bonheur, il les sollicita à reprendre les armes. Leur représenter la gloire qu'ils retireroient de leurs exploits, exagérer les richesses qui leur reviendroient de la dépouille de leurs voisins, tels furent les motifs pleins d'attrait par lesquels ils les détermina à une expédition malheureuse. Ayant traversé le Danube, ils

ils firent une irruption en Pannonie habitée, comme nous l'avons dit, par les Ostrogoths. Ils pénétrèrent jusqu'en Dalmatie. Apres une anarchie de quarante ans Valémir avoit été placé sur le trône des Ostrogoths par le vœu unanime de la nation. Quoique la royauté lui appartînt, il l'avoit partagée avec ses frères cadets Théodemir & Vidémir. Les Marcomans las de piller s'en retournoient avec un riche butin; ils reposoient tranquillement & sans la moindre précaution près du lac Pelso, lorsque Théodemir vint au milieu de la nuit les surprendre dans leur camp.

Après une terrible déroute il est fait prisonnier.

Il en égorgea une partie, dispersa l'autre, enleva leur butin, & fit prisonnier l'orgueilleux Hunimond. Afin de leur rendre la pareille, il passa le Danube dès la pointe du jour, pénétra dans leur pays, ravagea les campagnes, mit tout à feu & à sang, puis retourna triomphant en Pannonie sans avoir perdu un seul homme.

La clémence de Théodemir lui rend la liberté.

Telles furent les suites malheureuses de l'ambition de Hunimond. La Bohême dévastée, sachant son Roi dans les fers, devoit s'attendre à tous les malheurs. L'infortune sembloit prête à lui faire éprouver toutes ses rigueurs, lorsque la clémence du vainqueur suspendit ses coups. Théodemir naturellement doux se contenta d'a-

voir

voir vengé ſon pays & ſon peuple en uſant de repréſailles. Satisfait d'avoir montré à Hunimond ce qu'il auroit à craindre, il le renvoya peu après dans ſon pays avec le reſte de ſes troupes. Cette généroſité qui méritoit de la reconnoiſſance fit une impreſſion contraire ſur l'ame du Prince Marcoman; elle ne lui inſpira que du dépit. Les Squires établis dans la Méſie vivoient en paix avec les Oſtrogoths. Il excita les premiers à rompre leur alliance avec les derniers, à ſe joindre à lui, & à faire de concert une invaſion en Pannonie. Les Goths, qui regardoient les Squires comme leurs amis, & qui n'avoient pas lieu de ſe défier des Marcomans, avec leſquels ils venoient de faire la paix d'une manière ſi généreuſe, ne s'attendoient pas à une pareille attaque. Valémir indigné de cette noire perfidie raſſembla en hâte tout ce qu'il put trouver de troupes, réſolu de livrer bataille à la première occaſion, ſans attendre que ſon frère lui eut amené un renfort qui en le rendant ſupérieur aux ennemis lui eut aſſuré la victoire. Sa précipitation lui coûta la vie & l'honneur. Il s'avance contre les alliés, il engage témérairement l'action. Les Marcomans plus nombreux mettent du premier choc ſa petite armée en déroute. Sans ſe décourager il rallie promptement

Perfide ingratitude de Hunimond.

Victoire des Marcomans fruit de l'imprudence de Valémir.

ſes

ſes gens pour revenir à la charge. Mais tandisqu'il vole de rang en rang pour les animer, il eſt abattu de ſon cheval, les Squires accourent, l'entourent, le percent de traits, il périt. La fortune enhardit les Marcomans. Ils s'avancent dans le pays, le ravagent & y exercent toutes ſortes d'hoſtilités. Théodemir accourt avec un renfort, rallie les débris de l'armée de ſon frère, & marche à leur rencontre. Mais les Marcomans chargés d'un butin qu'ils craignoient de perdre, n'attendent pas les Goths. Ils ſe retirent en ſureté dans leurs bois. L'hiver approchoit, & le refus des Sarmates de demeurer plus long-tems en campagne acheva ſelon toute apparence de les déterminer à cette retraite.

Théodemir les fait rentrer chez eux.

---

467. Hunimond retourne en Pannonie avec une armée formidable.

Le féroce Hunimond ne reparut dans ſes états que pour faire de plus grands préparatifs. On le vit bientôt rentrer en Pannonie. Il traverſa le Danube avec un corps de Sarmates & les reſtes des Squires. Selon Jornandès ces derniers avoient eſſuyé une perte conſidérable dans la bataille précédente. Presque toute la Pannonie etoit alors ſoumiſe aux lois de Théodemir, depuis que les ſujets de ſon frère Valemir lui avoient juré obéiſſance. Il manda ſon autre frère Vidémir dans le deſſein de partager avec lui le commandement

ment & la gloire. L'armée de Hunimond devoit être prodigieuſe, puiſqu'elle formoit un front de plus de trois lieues. Cette innombrable multitude ne déconcerta cependant point les Oſtrogoths. Deux Rois intrépides leur donnoient l'exemple de la bravoure. Les Marcomans & leurs alliés éprouvèrent une entière déroute. Le champ de bataille fut couvert de leurs cadavres qui nageoient dans leur ſang. Les Squires en particulier furent défaits & maſſacrés au point que le nom de la nation fut anéanti, puiſque de ce moment l'hiſtoire n'en fait plus mention.

Il y eſſuie une entière défaite.

Cette effrayante défaite força les Marcomans à un repos qui n'étoit guère de leur goût. Les Goths ſatisfaits d'avoir ainſi vengé la mort d'un Roi cher à la nation, d'avoir éloigné l'ennemi de leurs frontières reſtèrent tranquilles de leur côté. Tout ſembloit aſſurer la durée de ce calme. Mais Théodemir ne croyoit pas Valemir encore aſſez vengé; il ne pouvoit oublier l'ingratitude de Hunimond, qui malgré qu'il lui fut redevable de la vie, étoit venu audacieuſement ravager ſon pays. Réſolu de porter à ſon tour la guerre chez les Marcomans, & d'aſſouvir ſa vengeance en ruinant leur contrée, il fit en ſecret tous les préparatifs neceſſaires. Après quatre an-

Apparence de paix.

471. années d'armement, il passa le Danube au commencement de l'été, suivi d'une nombreuse infanterie. Les Marcomans, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à une irruption soudaine, se trouvoient dans une position critique. Les Hérules, les Ruges & les Thuringiens faisoient des mouvemens, se disposoient à chercher de nouvelles demeures. Dans la crainte d'être pris en queue, ils avoient rassemblé leurs forces aux frontières septentrionales du royaume pour les défendre contre l'invasion de ces peuples. Tout favorisoit Théodemir, tout lui annonçoit d'heureux succès. Il s'avança à grandes journées, & après avoir égorgé ou mis en fuite ceux que les Marcomans avoient destinés à la garde du Danube, il fondit sur la Bohême qu'il mit à feu & à sang. Les Marcomans & les Sarmates à la nouvelle de cette irruption subite accourent en foule pour arrêter l'ennemi. L'embrasement de leurs villes & de leurs hameaux, le massacre de leurs garnisons établies sur le Danube, la crainte d'une ruine entière; les transportent de fureur & de rage. Ne respirant que la vengeance ils occupent en hâte une éminence; de ce champ de bataille ils font pleuvoir une grêle de traits sur un détachement d'Ostrogoths chargés de bagages; l'air retentit de leurs cris; tous en même

Invasion subite de Théodemir en Bohême.

Premier avantage des Marcomans sur les Goths.

tems

tems quittent la hauteur, fondent impétueusement sur ces Goths, en font un horrible carnage, & forcent ceux qui échappent de se renfermer dans l'enceinte de leurs chariots. Les Goths effrayés n'osent sortir de cette espèce de retranchement que lorsqu'ils voient arriver leurs camarades à leur secours. Alors semblables à des bêtes féroces qui recouvrent leur liberté en brisant leurs cages, ils se répandent dans les campagnes sans trouver de résistance. Une partie des Marcomans s'étoit rétirée dans le camp; l'autre s'étoit cachée dans les montagnes. Voyant l'ennemi de beaucoup supérieur en forces, ils ne vouloient pas engager une seconde action qui les eut privé de l'avantage de leur première victoire. La prudence leur inspiroit de l'amuser & d'épier une occasiou favorable pour l'attaquer à l'improviste. Elle ne tarda pas à s'offrir. Enhardis par un nouveau renfort de Sarmates, ils tombèrent sur les Goths qu'ils mirent une seconde fois en déroute. Mais dèslors la fortune les abandonna, ils n'éprouvèrent plus que des revers accablans.

Seconde victoire.

Théodemir avoit l'ame trop guerrière pour se laisser abattre par l'infortune. Après sa défaite il s'étoit retiré avec les débris de son armée dans le centre de ses

Théodémir à son tour vainqueur.

cha-

chariots, Ayant reçu des renforts confidérables de Goths & de Gépides il fortit de fes retranchemens, & marcha aux Marcomans. Ceux-ci tout enorgueillis de leurs fuccès paffés, comptant fur une nouvelle victoire, fe préfentèrent hardiment, & engagèrent le combat. Les deux armées montrèrent autant de valeur que d'acnarnement ; la victoire fut long-tems difputée ; mais enfin les Marcomans obligés de céder au nombre & à la fupériorité des forces ennemies quittèrent le champ de bataille, & leur retraite pendant laquelle ils perdirent beaucoup de monde ne fut qu'une vraie fuite qui atteftoit leur défaite. Tous cherchèrent leur fureté dans les défilés des montagnes, abandonnant le pays aux ravages des vainqueurs. La plus grande partie du Royaume fut dévaftée ; il eut été entièrement ruiné, fi un corps confidérable de Sarmates n'eut arrêté les excès des Goths, qui enivrés de leur victoire portoient par tout le fer & le feu. L'approche de l'hiver acheva de mettre fin à la dévaftation. Théodemir partit avec fon armée chargée de butin. Après lui avoir affigné des quartiers, il choifit Sabarie pour le fien.

Les Marcomans rentrent en Pannonie.

Les Marcomans & les Sarmates loin d'être domptés par cette défaite ne fongeoient

geoient qu'à ſe venger. Théodemir à la faveur de l'intempérie de la ſaiſon ſe croyoit à couvert de toute inſulte de leur part, lorſqu'on lui annonça qu'ils avoient paſſé le Danube ſur la glace, qu'ils ſe répandoient comme des torrens deſtructeurs & menaçoient la haute Pannonie de leurs ravages ſi l'on n'arrêtoit leurs courſes. Le Roi des Goths fit ſortir à la hâte ſes ſoldats de leurs quartiers, & accourut à leur rencontre. Les Marcomans & les Sarmates, appréhendant de ne pouvoir en cas de néceſſité repaſſer le Danube que la fonte des neiges pouvoit à tout inſtant groſſir, ne ſe fiant plus à la fortune, ſe gardèrent bien d'attendre les Goths; ils rentrèrent dans leur pays. Théodemir les y pourſuivit; mais la vue des campagnes arides & déſertes, le défaut d'occaſion de combattre les Marcomans qui s'étoient cachés dans l'épaiſſeur des forêts, la diſette de vivres pour ſon armée, la difficulté de faire camper ſes troupes au milieu des glaces & des frimats, l'obligèrent de ſortir des terres ennemies & de reconduire ſon armée dans ſes quartiers d'hiver, bien réſolu de rentrer en campagne dès que la ſaiſon le permettroit.

Théodemir les pourſuit jusque dans leur pays.

Décidé à pourſuivre ſon entrepriſe, il deſtina l'hiver à faire des levées de ſoldats;

472.

Il lève des troupes, en donne le commandement à son fils Théodoric.

dats ; ses troupes furent considérablement augmentées. Dès le commencement du printems il les rassembla dans le dessein de les conduire au plutôt en Bohême. Toutes ses dispositions étoient déjà faites pour cette campagne lorsqu'il fut attaqué d'une fievre violente qui l'empêcha d'exécuter son projet. Malheureusement pour les Marcomans il avoit un fils qui étoit déjà un héros quoiqu'il n'eût que dix-neuf ans. Ce jeune guerrier, Théodoric, venoit de signaler sa bravoure contre Babaï, chef des Sarmates. Son père le mit à la tête de l'armée destinée contre les Marcomans, & se reposa entièrement sur lui de la conduite de cette guerre.

Difficulté de passer le Danube.

Le jeune Capitaine se rendit aussitôt avec les troupes au bord du Danube qui étoit extrêmement gonflé par la fonte de la glace & des neiges. L'autre bord étoit dans l'étendue de plusieurs lieues défendu par des garnisons de Sarmates & de Marcomans, si peu éloignées les unes des autres qu'elles pouvoient en cas d'attaque se réunir à l'instant plusieurs ensemble, & faire une forte résistance en se prêtant un secours mutuel. Dèsque Théodoric se montra sur la rive méridionale du fleuve, la septentrionale fut encore plutôt hérissée de combattans. Ces obstacles qui auroient effrayé un courage ordinaire ne firent qu'une assez foible im-

impreſſion ſur la grande ame du Général des Goths. Après avoir quelque tems délibéré avec ſes officiers, & attendu que les eaux euſſent baiſſé, il fit un détour à droite & s'empara d'une île où il n'y avoit qu'une foible garniſon. Il ordonna alors aux hommes les plus déterminés & les plus alertes de ſon armée de paſſer à l'autre bord. C'étoit une eſpèce de piége dans lequel les Marcomans & les Sarmates donnèrent tête baiſſée. Ils accoururent en foule pour s'oppoſer à ce petit nombre de ſoldats qui venoient d'aborder ſur leurs terres. Pendant ce tems Théodoric paſſa le Danube ſans difficulté avec le reſte de l'armée. Son premier ſoin fut de voler au ſecours de ſes ſoldats qui en étoient aux priſes avec les ennemis. Il ſe donna pour lors un combat opiniâtre. La victoire fut long-tems diſputée. Mais l'armée des alliés s'étant debandée, elle fut accablée par les Goths qui en firent un affreux carnage. Le chef des Sarmates reſta mort ſur la place. Ceux qui purent ſe dérober au maſſacre par une prompte fuite coururent ſe cacher dans les montagnes.

Théodoric ſurmonte tous les obſtacles.

Remporte la victoire la plus ſignalée.

Cette affreuſe déroute conſterna vivement les Marcomans & les Sarmates. Privés de tout eſpoir de vaincre leurs fiers ennemis, craignant les ſuites de leur malheu-

Les Marcomans & les Sarmates ſe ſoumettent à ſon empire.

heureuse défaite, ils firent des propositions de paix. Ils offrirent aux Goths de leur payer un tribut annuel & de leur fournir des troupes auxiliaires. A ces conditions Théodoric ordonna la cessation des hostilités, accorda la paix, retourna dans ses états triomphant & glorieux d'avoir forcé ces deux nations à se soumettre à sa puissance. La Bohême devint donc dèslors une province de l'empire oriental des Goths. Mais de nouvelles révolutions qui suivirent de près changèrent la face des choses.

476.
Ruine de l'empire d'Occident par Odoacre.

L'Italie gémissoit sous la tyrannie d'Oreste. Les Romains devenus barbares, mêlés de peuples qu'ils appelloient barbares, mais qui l'étoient moins qu'eux, ne connoissoient plus de patrie, ne conservoient aucun reste d'attachement pour des princes qui semblables à des fantômes ne s'élevoient que pour disparoître. Dans cette confusion, ce bouleversement général, Odoacre, dont on ignore l'origine, à la tête de plusieurs peuples, Squires, Ruges, Turcilinges, en particulier des Hérules, sortis de la Prusse, passa en Italie dans le dessein de s'y établir. La révolution fut prompte. Le patrice Oreste, qui venoit de détrôner Nepos pour revêtir son propre fils Romule de la pourpre des Césars, eut la tête tranchée après la ré-

réduction de Pavie. Romule surnommé Augustule se dépouilla lui même des ornemens impériaux à l'entrée d'Odoacre dans Ravenne. Le chef des Hérules, maître de toute l'Italie, prit le titre de Roi, gouverna avec sagesse, fit chérir sa domination des vaincus. Il étoit occupé à étendre les limites de ses nouveaux états, à rendre ses sujets heureux, lorsqu'un autre conquérant le renversa du trône qu'il venoit d'élever sur la ruine de l'empire d'Occident.

La nation des Ostrogoths étoit divisée en deux grands corps, l'un établi en Thrace sous les ordres de Théodoric le louche, l'autre en Pannonie sous les lois de Théodoric surnommé l'Amale, ce héros qui venoit de rendre les Marcomans & les Sarmates ses tributaires. Ces deux guerriers faisoient trembler le foible Zénon assis sur le trône impérial d'Orient. Ce lâche empereur s'étoit attiré leur haine & leur mépris par ses perfidies & sa stupidité. Après la mort de Théodoric le louche, il s'efforça de gagner l'Amale, en lui conférant de nouveaux titres. Il lui avoit auparavant donné le rang de patrice, de Général; il l'avoit adopté pour son fils d'armes. Il lui fit encore ériger une statue équestre à Constantinople, il lui céda en

Théodoric le grand obtient de Zénon l'investiture de l'Italie.

en propriété une partie de la Dace inférieure & de la basse Mésie, où le Roi des Goths établit sa résidence dans la ville de Noves. Théodoric, fidelle à Zénon, lui rendit d'importans services; mais n'éprouvant que de l'ingratitude de ce méprisable empereur, il prit les armes & menaça de près Constantinople. On lui proposa une entrevue. Il demanda la permission de conquérir l'Italie. Il étoit jaloux de voir les Hérules en possession d'un pays qu'il se croyoit en droit de revendiquer comme une conquête d'Alaric, ancien Roi des Goths. Zénon, qui espéroit par là éloigner de lui des alliés incommodes & presque toujours ennemis, céda à Théodoric la possession de l'Italie & lui en donna l'investiture.

488.
Des Marcomans l'aident à en faire la conquête.

Le Roi des Goths, après avoir employé une année aux préparatifs pour son expédition, se mit en marche pendant l'hiver, suivi de presque toute sa nation, vieillards, femmes, enfans, soldats, & de quelques corps de Marcomans, de Quades & de Sarmates, ses tributaires. Arrivé à la rivière d'Ulca, il vit les Gépides en armes prêts à lui en disputer le passage. Odoacre qui n'ignoroit pas le dessein de Théodoric, lui avoit suscité ces ennemis. Le Prince Goth franchit courageusement

la

la rivière, & bientôt suivi d'une troupe nombreuse des siens il met les Gépides en déroute, tue leur Roi Trasilla, successeur d'Ardaric. Busa, Roi des Bulgares qui habitoient aux environs du Borysthène, instigué par Odoacre, avoit aussi passé le Danube pour s'opposer à la marche des Goths. Il n'eut pas un meilleur sort que Trasilla; il perdit la vie dans le combat. Théodoric après ces victoires s'avança librement jusqu'en Italie. Trois fois vainqueur d'Odoacre, sur le Sonzo, près de Vérone & au bord de l'Adda, maître enfin de la personne du Roi des Herules par la prise de Ravenne, il le fut de l'Italie.

Le départ des Goths avoit de nouveau rendu la liberté aux Marcomans qui étoient restés en Bohême. La nation se vit affranchie de tout joug, de toute dépendance étrangère. Mais affoiblie par les migrations & les pertes qu'elle avoit essuyées durant ses guerres continuelles, pouvoit-elle soutenir son indépendance au milieu des violentes secousses qui agitoient, bouleversoient l'Europe entière? déchue de son ancienne supériorité elle devoit subir la loi du premier peuple qui voudroit l'asservir. Aussi fut-elle soumise à l'empire de Vacon, Roi des Lombards, neuf ans après la retraite des Goths.

497. Ceux qui restent en Bohême sont subjugués par les Lombards.

Selon

Idée de ce dernier peuple.

Selon Strabon, Velleius Paterculus & Tacite, les Lombards étoient une nation Germanique faisant partie de celle des Suéves. Ils occupèrent d'abord l'étendue de pays qui renferme aujourd'hui les évêchés de Magdebourg, d'Halberstat, & une partie de la vieille Marche. Une grande multiplication les forçant de s'étendre, ils habitèrent ensuite les contrées entre l'Elbe & l'Oder, ils se répandirent jusques sur les confins de la Livonie & de la Prusse, & enfin en Moravie. Ce peuple ainsi rapproché du Danube ne manqua pas de porter ses vues sur les terres de l'empire. Cependant Vacon, vainqueur des Marcomans, se lia d'amitié avec l'empereur Justinien, refusa même des secours à Vitigès, quoique ce Roi des Goths lui offrît une grande somme d'argent. Audoin, successeur de Vacon, ne cessa de faire la guerre aux Gépides qui infestoient les provinces de l'empire. Il remporta plusieurs victoires sur eux, & Justinien pour récompenser ses services lui abandonna la Pannonie.

527.
Les Marcomans passent avec les Lombards en Pannonie.

Il est probable que les restes des Marcomans passèrent en grande partie le Danube avec les Lombards, qu'ils ne firent plus qu'un même peuple avec eux, & qu'ils les accompagnèrent en Italie l'an 568.

568, ſous la conduite d'Alboin, ſucceſſeur d'Audoin. Narſès, qui par ſa valeur avoit réuni l'Italie à l'empire en renverſant le royaume des Goths, gouvernoit cette province, & depuis treize ans la maintenoit dans l'obéiſſance & la paix, lorsque des courtiſans jaloux le rendirent ſuſpect à Juſtin II. L'impératrice Sophie, ſans garder aucun ménagement pour un homme qui méritoit les plus grands égards, manda à Narſès qu'il n'avoit qu'à venir filer parmi ſes femmes. Le héros indigné répondit qu'il lui fileroit une fuſée qu'elle ne pourroit jamais dévider. Inſtruit des projets d'Alboin il lui manda auſſitôt de venir en Italie. Le Roi Lombard, charmé de voir le ſeul obſtacle à ſes deſſeins levé, ſe rendit à l'invitation de Narſès, & ſe forma en Italie un nouveau royaume.

Les Thuringiens s'emparent de la Bohême.

Après la migration des Marcomans en Pannonie, la Bohême presque déſerte fut expoſée à l'ambition & au droit du premier occupant. Les Thuringiens s'en emparèrent ſans peine, ſoumirent le reſte de ſes anciens habitans. Mais ils n'en furent pas long-tems les maîtres. Amalberge, nièce du grand Théodoric, avoit épouſé Hermanfroi, Roi de Thuringe. Cette Princeſſe d'un caractère ambitieux & cruel porta Hermanfroi à dépouiller ſes frères

pour

pour être seul maître de la Thuringe. Une complaisance outrée & qui lui coûta cher dans la suite, fit succomber le Prince aux sollicitations de son épouse. Ne se sentant pas assez fort pour exécuter lui seul ce projet, il demanda du secours à Thierri, Roi d'Austrasie. Le Monarque Austrasien le lui promit à condition de partager la conquête. Les malheureux frères d'Hermanfroi sont attaqués, vaincus, & dépouillés de leur héritage. Amalberge à cette criante injustice ajoute l'infidélité. Elle engage son époux à manquer de parole à Thierri, à refuser le partage convenu. Le Roi d'Austrasie justement indigné ne respire que la vengeance, tourne ses armes contre Hermanfroi. Les Saxons qui viennent renforcer son armée l'assurent du succès. Les Thuringiens sont entièrement défaits, le plus grand nombre périt, Hermanfroi est lui même tué par trahison, son royaume devient la conquête des Francs, & la perfide Amalberge se voit contrainte de se retirer en Italie & d'y passer le reste de ses jours dans l'obscurité.

Elle devient la conquête des Francs.

---

534. *Les Slaves s'y établissent & en Moravie.*

La Bohême, la Thuringe & les autres provinces que les Francs venoient de conquérir, étoient toutes dépeuplées & presque entièrement désertes. La Bohême surtout n'offroit, pour ainsi dire, qu'une soli-

ſolitude. On conçoit aiſément que cette dépopulation étoit une ſuite néceſſaire des migrations précédentes & des guerres continuelles des Marcomans. A meſure que les nations Germaniques, telles que les Vandales, les Alains, les Suéves, les Bourguignons, les Goths, les Lombards, &c. s'étoient avancées du côté de l'Occident & du Midi de l'Europe, des peuples ſeptentrionaux ſortis de la Sarmatie les avoient remplacé. Diverſes tribus de Slaves s'étoient établies ſur les bords de la Viſtule & du Danube. Elles quittèrent alors en foule ces habitations & vinrent ſe fixer en Moravie & en Bohême, avec l'agrément des Francs & à charge de les reconnoître toujours pour leurs maîtres. Les derniers reçurent avec plaiſir ces nouveaux venus dans des provinces qu'ils avoient intérêt de repeupler.

C'eſt à cet établiſſement des Slaves en Bohême que commence à proprement parler l'hiſtoire des Bohêmes de nos jours. Avant d'arriver à cette époque il a fallu parcourir des ſiècles de barbarie & de cruauté, mais omettre les Boïens & les Marcomans qui occupèrent ce royaume durant plus d'onze ſiècles, c'eut été tronquer l'hiſtoire, & le lecteur eut été en droit de ſe plaindre d'une ſemblable omiſſion. Il ne ſe ſeroit peut-être pas récrié avec moins

de

de raiſon contre un aride laconiſme qui eut reſſerré dans quelques pages les événemens d'onze cens ans. Pour l'inſtruire il falloit circonſtancier les faits d'une nation, porter de tems en tems ſes regards ſur les peuples avec leſquels elle a pu avoir quelque relation. Il en eſt à peu près de l'hiſtoire comme d'un payſage; celui-ci ſeroit imparfait ſi le peintre n'étendoit ſon pinceau aux objets voiſins de celui qu'il repréſente; celle-là ſeroit incomplète, confuſe, ſi l'hiſtorien par un principe de conciſion mal entendue négligeoit de parler des peuples dont la connoiſſance doit influer ſur la clarté de ſon récit, ſur l'enchaînement des faits. La nature des événemens ſeroit-elle une cauſe ſuffiſante d'omiſſion? Une longue ſuite de guerres, de meurtres, de carnages & d'incendies ne diſpenſeroit-elle pas l'écrivain de les rapporter? On convient que ces objets ſont capables de rebuter le lecteur ſenſible; mais dans ce cas toutes les hiſtoires ſe réduiroient à rien, puiſqu'elles ne ſont toutes que les monumens de la deſtruction du genre humain plutôt que de ſa félicité. Celle des Slaves ne ſera pas moins ſanguinaire que ne l'a été celle des Marcomans.



LA

LA BOHÊME

SOUS LES SLAVES.

De tous les peuples de l'univers, il n'en eſt point, dit M. Pelzel, qui ait jamais porté auſſi loin ſes forces & ſes colonies, ſes mœurs & ſon langage, que la nation des Slaves. Depuis Raguſe ſur le golfe de Veniſe jusque ſur les bords de la mer glaciale vers le Nord, jusqu'au Kamſchatka vers l'Orient, & jusqu'à la mer occidentale, on trouve partout des Slaves qui ſont en grande partie maîtres de ces vaſtes pays. Le peuple Ruſſe, branche conſidérable de cette nation nombreuſe, porte aujourd'hui la célébrité de ſon nom jusqu'aux extrémités de la terre. Tiré de l'obſcurité par les ſoins de Pierre le grand, il s'eſt élevé à ce haut degré de puiſſance qui étonne. Tandis que ſes flottes couvrent toutes les mers, ſes forces de terre le font reſpecter de ſes voiſins. On connoît ſon influence dans les affaires de l'Europe. Les Polonois, Slaves d'origine, furent long-tems la terreur des nations voiſines. La langue Eſclavonne ou

Etendue de la nation & de la langue Slave en Europe.

des

des Slaves ſubſiſte encore depuis la mer Caſpienne juſqu'en Saxe, & depuis le golfe Adriatique juſqu'à l'Océan glacial, ſi l'on en excepte la Hongrie. On ſe ſent naturellement porté à rechercher l'origine, les mœurs, les migrations de cette nation également puiſſante & nombreuſe. A ce motif de pure curioſité pour tout lecteur étranger, il s'en joint un autre plus noble & plus attrayant pour les Bohémes, les Ruſſes & les Polonois, celui de connoître leurs ancêtres. L'origine d'un peuple eſt auſſi difficile à démêler que celle d'une famille ancienne; l'une & l'autre ſont également couvertes d'épaiſſes ténèbres, ſouvent enveloppées de contes ridicules. Sans entrer dans des diſcuſſions faſtidieuſes & dégoûtantes, tenons nous en à ce qui a été dit de plus raiſonnable ſur les anciens Slaves.

Antiquité ridicule donnée aux Slaves.

Des écrivains peu judicieux, croyant par là relever la gloire de la nation Boheme, font remonter l'origine des Slaves jusqu'à la confuſion des langues lors de la deſtruction de la tour de Babel. Ils les diſent

Herodot. Apollon. Euripid. Homer. Plin. Liv. Ptolom. Procop. Jornand. Conſt-Porphyr. Paul-Diac. Tacit. Strabo. Eugipp. Jordan. Caſſiodor. Cromer. Ditmar. Cosmas. Dubrav. Paproc. Velſer. Miechov. Balbin. Dobner.

disent descendans d'Elisa, fils de Javan, petit-fils de Noé par Japhet. De pareilles fables, que des critiques sensés ont déja tournées en ridicule, ne méritent pas qu'on s'amuse à les réfuter sérieusement. Pourquoi ne pas reculer encore davantage l'origine des Slaves? En eut-il plus coûté pour les faire immédiatement descendre d'Adam & d'Eve? Une si haute antiquité, qui égaleroit presque celle du monde même, illustreroit davantage la nation Bohême, sans rendre guère plus ridicules les auteurs de semblables rêveries. Mais rendons justice aux écrivains Bohêmes de nos jours. Sentant la folie de ces puériles exagérations, ils ont abandonné les imaginations chimériques de leurs prédécesseurs pour assigner à leur nation une origine moins fabuleuse.

Les Modernes leur assignent une origine plus vraisemblable

Presque tous d'après le témoignage des historiens, des géographes anciens & modernes, s'accordent à prendre les Slaves dans les deux Sarmates, l'Européenne & l'Asiatique. Cette nation eut le même sort que les autres peuples septentrionaux. On ignora long-tems son nom de Slave, par ce que n'ayant ni la connoissance des lettres, ni le loisir de s'en occuper, étant uniquement adonnée au metier des armes & à la culture des champs, son nom ne trans-

tranſpira pas faute d'écrivains qui transmiſſent à la poſtérité ſon hiſtoire en langue eſclavonne. Elle ne fut connue ſous ce nom, qui vient probablement de ce que ceux des principaux chefs de la nation ſe terminoient la plupart en Slaw, comme Jaroslaw, Wratislaw, Miroslaw, Brzétislaw, &c. que vers le cinquième ſiècle, au tems de l'empereur Juſtinien; mais elle n'en éxiſta pas moins long-tems auparavant. L'éxiſtence d'un peuple ne peut dépendre de la connoiſſance de ſon nom. Quelques uns en portent qui ne ſont connus que d'eux & de leurs voiſins. C'eſt ce qui arriva aux Slaves. Ils ne furent durant bien des ſiècles connus que des Grecs, avec lesquels ils s'unirent ſouvent par des alliances & des traités, & auxquels ils donnèrent des preuves de leur valeur dans les combats. La bravoure & la fidélité aux traités leur méritèrent les éloges des Grecs, qui croyant ne pouvoir adopter dans leur langue aucun terme étranger ſans l'habiller à la Grecque métamorphoſèrent le nom de Slave en celui d'Hénéte ou Enéte, qui exprimoit l'étymologie du premier, le mot Slave ſignifiant glorieux ou renommé comme celui d'Hénéte. Ce ne fut pas le ſeul nom qu'on donna aux Slaves; on les appella encore Vénétes ou Vénédes & Spores. Dans la ſuite des tems, lorsque la

Ils furent connus des Grecs ſous le noms d'Hénétes.

la nation se partagea en diverses républiques, elle prit plusieurs autres dénominations.

Patrie des anciens Hénétes. Leur célébrité.

Les Hénétes établis sur les bords du Pont-Euxin, dans le voisinage de la Phrygie, occupoient le pays qui fut ensuite connu sous le nom de Paphlagonie. Ils s'étendirent insensiblement dans une grande partie de la Médie; de là vient que Pline les regardant comme des descendans des Medes les appelle Sauromates ou Sarmates, c'est-à-dire, Medes du Nord. Plus de douze cens ans avant J. C., ils jouissoient déjà d'une grande célébrité. Les auteurs Grecs, Hérodote, Apollonius de Rhodes, Eschyle, Euripide, &c. vantent la sagesse de leur gouvernement militaire & civil, leur adresse dans les combats sur terre & sur mer. Priam attaqué par les Grecs implora l'assistance des Hénétes dont la réputation de valeur étoit alors fort répandue. Contens d'avoir une occasion de se signaler, ils se prêtèrent à sa demande & envoyèrent au secours des Troyens un corps nombreux de leurs compatriotes sous le commandement du brave Pyléměne. Mais Troye devoit succomber aux ruses de ses ennemis & toute la bravoure des Hénétes ne put la sauver. Elle fut prise, ruinée

Ils secourent Priam.

douze cens ans avant l'Ere chrétienne, & Pylémene y perdit la vie.

Après la prise de Troye les Hénétes auxiliaires vont avec Antenor s'établir sur le Golfe Adriatique.

Selon Tite-Live ces Hénétes avoient été chassés de la Paphlagonie à l'occasion d'une émeute. Ayant perdu leur Roi Pylémene, ils se mirent sous la conduite d'Anténor qui, après plusieurs aventures, aborda avec eux & quelques Troyens dans le fond du Golfe Adriatique. Ils chassèrent les Euganéens qui habitoient entre la mer & les Alpes, & s'établirent dans leur pays, qui prit le nom de Vénétie. Quelques historiens croient que ces Hénétes ou Vénétes Adriatiques étoient originaires des Gaules, par ce que du tems de Jule-César il se trouvoit un peuple de ce nom dans cette contrée sur les côtes de l'Océan. Mais d'après les auteurs anciens qui font venir cette colonie d'Asie avec Anténor, comme Caton, Virgile, Strabon, Pline, Justin, Tite-Live, &c. il y a au contraire tout lieu de croire que les Vénétes des Gaules descendoient de ceux de la mer Adriatique. Au delà d'onze cens ans, qui s'écoulèrent depuis la prise de Troye jusqu'à Jule-César, furent plus que suffisans pour leur donner le tems d'étendre leurs domaines en envoyant des colonies.

Un long séjour sur les côtes de la mer

mer Adriatique ayant prodigieusement augmenté cette peuplade, elle se répandit au loin dans l'Illyrie & l'Istrie, elle occupa toutes les contrées depuis le golfe de Venise jusqu'aux Alpes Juliennes. Bientôt cette étendue de pays ne suffisant pas encore à une population nombreuse, ces Hénétes Adriatiques envoyèrent des colonies au dehors. L'une passa, comme on vient de le dire, dans les Gaules & alla se fixer dans la Belgique sur les bords de l'Océan. Quelques auteurs conjecturent qu'une autre pénétra jusqu'au Nord de l'Europe sur les côtes de la mer Baltique. Au rapport de Ptolomée il est certain qu'une colonie d'Hénétes habitoit sur la mer Baltique plusieurs siècles avant J. C.; mais étoit-elle sortie des Hénétes Adriatiques ou du corps de la nation? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. L'usage de l'ambre étoit très commun dans ces tems. Ce fut probablement l'envie d'en recueillir sur ces côtes qui détermina les Vénétes à y passer. Cette peuplade s'adonna principalement au commerce, se multiplia dans peu & devint très puissante. On ne peut mieux juger de son étendue & de sa population que par la description que fait Helmold de la ville de Winete bâtie par cette colonie & qui fut ensuite ruinée. „L'Oder, dit cet auteur, prend son cours

Cette colonie en envoie deux autres, l'une en Gaule, l'autre sur la mer Baltique.

La dernière devient puissante.

„vers le Nord, traverſe le pays des Vandales; & va ſe jeter dans la mer Baltique. „La ville de Winete étoit bâtie à ſon embouchure, & étoit comme le rendez-„vous des Grecs & des Barbares établis „dans le voiſinage. C'étoit la plus grande „ville de l'Europe, & elle étoit habitée „par les Eſclavons, qui s'étoient mêlés „avec d'autres peuples barbares. Les „Saxons la fréquentoient avant d'avoir embraſſé le chriſtianiſme; car les Eſclavons „qui l'habitoient avant qu'elle fut ruinée, „étoient tous idolâtres. Jamais peuple n'a „été ni plus humain ni plus hoſpitalier. „Cette ville étoit très commerçante, & l'on „y trouvoit toutes les choſes qui ſervent „aux commodités & aux agrémens de la „vie. Elle fut ruinée par un Roi de Danemarck, & l'on en voit encore des veſtiges." Cette deſcription donne une grande idée de la puiſſance & des richeſſes des Hénétes Septentrionaux. Ils dégénérèrent malheureuſement & devinrent des pirates.

Elle eſſaie inutilement de s'étendre en Germanie.

Plus un peuple eſt commerçant, plus ſa population eſt animée. Ces Hénétes ſe trouvant bientôt trop reſſerrés ſur les côtes de la Baltique, cherchèrent à s'étendre, à acquerir des demeures plus vaſtes. Ils tentèrent ſouvent de pénétrer dans la Germanie

manie habitée par une foule de peuples belliqueux, les Vandales, les Lombards, les Suéves, &c. Mais leurs tentatives n'eurent aucun succès; ils furent toutes les fois repoussés, obligés de rentrer dans leur pays. Voyant que le chemin du Midi leur étoit fermé, ils se jetèrent du côté du Nord, & occupèrent la Pologne, la Lithuanie, la Russie & la Tartarie, jusqu'à l'Océan glacial. Les Hénétes Adriatiques & les Gaulois n'eurent pas la même facilité de s'agrandir. Lorsque les Romains élevèrent leur empire sur les ruines de la liberté des peuples, les premiers souffrirent du voisinage de ces fiers républicains; ils se virent resserrés dans leurs demeures; mêlés, confondus parmi les Italiens, ils en prirent les mœurs, ils en adoptèrent les usages au point qu'ils oublièrent leur propre nation & leurs anciennes coutumes. Les seconds purent bien moins encore former des entreprises. L'Océan d'un côté, les nations guerrières des Gaules de l'autre leur en ôtoient tout moyen, sans peut-être leur en ôter l'envie.

Elle se tourne du côté du Nord.

Le corps même de la nation s'étoit répandu depuis la Paphlagonie jusqu'aux Palus-Méotides, sans que cet accroissement suffît à sa population, ou à son goût pour les migrations. On vit un essaim nom-

Les Hénétes Asiatiques envoient des colonies sur le Danube.

nombreux de ces Hénétes chercher d'autres habitations, venir se fixer au nord du Danube dans les contrées que nous nommons aujourd'hui Podolie, Bessarabie, Valachie, Moldavie, & dans une partie de la Hongrie jusqu'à la Teisse. Ce dernier établissement se fit plus de cinq cens ans avant J. C., puisqu'au rapport de Justin, les Hénétes occupoient déja la rive septentrionale du Danube du tems de Darius Hystaspe.

Diffusion & multiplicité des tribus de toute la nation.

Cette immense étendue de pays bornés au Midi par le Danube & le Pont-Euxin ou mer Noire, à l'Occident par la Teisse & la Vistule, au Septentrion par l'Océan glacial, à l'Orient par le Volga, fut donc habitée en grande partie par la nation des Slaves ou Hénétes. Ils formèrent en conséquence plusieurs républiques, & la diversité de leurs tribus donna naissance à de nouveaux noms par lesquels elles se distinguèrent les unes des autres. Delà vinrent les Zéches ou Tschéches, les Sorabes, les Casaces ou Cosaques, les Charbates, les Bulgares, les Roxolans, les Antes, les Jaziges, les Peucins, les Basternes, les Bastères, &c. Le savant Leibnitz qui a prétendu juger de l'origine commune des peuples par la conformité des langues n'a même fait aucune difficulté

de

de regarder les Huns & les Avares ou Abares comme des tribus Slaves. Mais on ne voudroit point se reposer tout-à-fait sur le jugement de cet homme célébre. Les Latins désignèrent tous ces peuples par le nom commun de Sarmates, jusqu'à ce que quelques uns d'entr'eux furent mieux connus. Souvent on les confondit aussi avec les Scythes, qui ayant été chassés de toute la haute Asie par les Medes sous le règne de Cyaxare, s'étoient établis sur les côtes septentrionales du Pont-Euxin, où ils étoient mêlés avec les Hénétes. C'est ce mélange qui a induit quelques auteurs à croire que les Slaves étoient d'origine Scythe. Mais cette opinion tombe d'elle même, puisqu'il est certain, comme on le verra bientôt, que les Scythes étoient soumis à des Rois, tandisque selon Procope les Slaves n'obéirent jamais à aucun monarque & que leur gouvernement fut toujours démocratique. La comparaison des mœurs & du langage de ces peuples ne feroit pas moins connoître la diversité de leur origine.

Nommées Sarmates par les Latins.

L'histoire d'une nation aussi répandue que celle des Slaves ne peut offrir que des incertitudes & des difficultés particulièrement dans ces anciens tems où cette nation n'ayant aucun historien la confusion

Obscurité de l'histoire des Hénétes, Slaves ou Sarmates.

des

des peuples expoſoit néceſſairement les écrivains étrangers à donner dans l'erreur. Strabon avoue ingénument qu'au ſiècle d'Auguſte on ne connoiſſoit point la Sarmatie ſeptentrionale. Les hiſtoriens Grecs n'ayant fait aucune différence entre les Hénétes ou Slaves, les Sarmates & les Scythes, ne nous ont laiſſé qu'un chaos de faits confus à démêler. Le mélange des Sarmates & des Scythes nous porte à croire que les premiers ont eu ſouvent part aux actions attribuées aux derniers. En comparant d'ailleurs la ſituation des uns & des autres on conçoit qu'ils durent faire cauſe commune.

Expédition de Darius contre les Sarmates, & les Scythes.

Environ 514 ans avant J. Ç. Darius, fils d'Hyſtaſpe, que l'on croit être l'Aſſuérus de l'écriture ſainte, entreprit une expédition contre les Scythes & les Sarmates établis au nord du Danube. Les Scythes, qui occupoient en partie avec les Sarmates les contrées ſeptentrionales entre les bouches du Danube & celles du Tanaïs, étoient alors diviſés en trois républiques dont chacune avoit ſon chef ou Roi. Ces Rois étoient Indathyrſe, Toxake, & Scopaſe. Les ancêtres des Scythes avoient plus de 120 ans auparavant, ſous le règne de Cyaxare, fait une irruption en Aſie. Ce fut cette vieille querelle que Darius prit

pour

pour le motif ridicule de son entreprise. Peut-être aussi vouloit-il en imitant les exploits de Cyrus acquérir la gloire de ce héros. Ayant passé le Danube sur un pont de bateaux construit par les Ioniens auxquels il en confia la garde, il pénétra fort avant dans le pays des Scythes & des Sarmates. Mais bientôt son armée manquant de vivres, parceque ces peuples avoient eu la précaution de les consumer sur tous les lieux de son passage, il fut obligé de rebrousser chemin. Les Sarmates & les Scythes instruits de sa retraite accoururent sur le Danube dans le dessein de rompre le pont & de lui ôter tout moyen de retour. Ils exhortèrent vivement les Ioniens à s'en retourner chez eux en leur faisant entendre que le tems dont Darius étoit convenu avec eux étoit écoulé. Ceux-ci le leur promirent. C'en étoit fait de Darius & de son armée, s'ils eussent exécuté leur promesse. Mais ils firent semblant de commencer à abattre le pont pour mieux tromper les Sarmates qui trop crédules allèrent alors à la poursuite des Perses. Cette fidélité des Ioniens sauva Darius qui repassa librement le Danube. Effrayé du danger qu'il avoit couru, il n'inquiéta plus ces peuples. Son fils Xerxès contracta même ensuite alliance avec eux, puisqu'ils servoient en qualité d'auxiliaires

dans

dans cette armée formidable qu'il conduisit en Grèce.

Philippe, Roi de Macédoine en fait une autre contre ces mêmes peuples.

Depuis cet événement les historiens gardent un profond silence au sujet des Sarmates & des Scythes. Il n'en est question que plus de 150 ans après, sous le règne de Philippe, Roi de Macédoine. Selon Justin & Orose, la vengeance fit prendre les armes à ce Prince qui avoit reçu quelque mécontentement d'Athéas, Roi des Scythes. Ruse, corruption, on sait que le Roi de Macédoine employoit tous les moyens légitimes ou non pour arriver à son but. Dans le dessein de surprendre les Scythes & les Sarmates toujours unis d'intérêt, il prétexta un motif de religion. Il leur demanda la liberté du passage pour aller s'acquitter d'un vœu qu'il avoit fait à Hercule, lorsqu'il assiégeoit Byzance. Il avoit promis, disoit-il, d'ériger une statue en l'honneur de ce Dieu aux bouches mêmes du Danube. Athéas, qui se défioit de la supercherie du Roi de Macédoine, lui refusa sa demande, répondit qu'il n'avoit qu'à lui envoyer cette statue & qu'il s'engageoit à la dresser dans le lieu qu'il désignoit. Philippe ne cherchoit qu'à amuser les Scythes & les Sarmates; il s'avançoit pendant ce tems à grandes journées vers le Danube, afin de les attaquer avant qu'ils

qu'ils puſſent ſe raſſembler. L'an 339 avant J. C. il paſſa le fleuve, tomba ſur ceux qui en défendoient la rive, & pénétra dans l'intérieur de leur pays. Il y fit un butin conſidérable qui ne conſiſtoit ni en or ni en argent, mais en bétail, en chevaux & en un grand nombre de femmes & d'enfans qu'il traîna en captivité. Craignant cependant que les alliés, tandisqu'il déſoloit leur contrée, ne s'emparaſſent du pont ſur le Danube, il prit le parti de regagner le fleuve. Les Triballes, peuple de Méſie vengèrent les Sarmates. Prétendant avoir leur part du riche butin que Philippe avoit fait, ils lui diſputèrent le paſſage. Il fallut en venir aux mains. Le Roi de Macédoine bleſſé à la cuiſſe eut du même coup ſon cheval tué ſous lui. Son fils, Alexandre, qui l'avoit accompagné, accourut heureuſement à ſon ſecours, parvint à écarter tous ceux qui venoient fondre ſur lui & lui ſauva la vie. Mais les Triballes vainqueurs enlevèrent aux Macédoniens une grande partie des dépouilles des Sarmates & des Scythes.

Son fils Alexandre réprime leurs mouvemens.

Après la mort de Philippe, ces Sarmates & les Scythes leurs voiſins, regardant la jeuneſſe d'Alexandre comme une occaſion favorable de vengeance, commencèrent à faire des mouvemens. Mais le

nou-

nouveau Roi de Macédoine, à l'âge de vingt-huit ans, étoit déjà un héros. Il conduisit à la hâte son armée jusque sur les bords du Danube qu'il traversa en une seule nuit. Les Triballes furent défaits, les Gètes ou Daces mis en fuite; il porta la terreur de ses armes chez tous les peuples situés au nord du fleuve; ces nations effrayées n'osèrent plus se remuer.

Mithridate Eupator les subjugue.

Depuis la mort de ce fameux conquérant jusqu'au règne de Mithridate Eupator, c'est-à-dire durant l'espace de près de deux cens ans, on ne sait rien de certain des Sarmates. Mais environ 121 ans avant J. C., Mithridate Evergète étant mort, son fils Mithridate surnommé Eupator lui succéda & monta encore fort jeune sur le trône de Pont après avoir empoisonné sa mère. Dèsque son âge permit au jeune Roi de faire des entreprises, il ne mit point de bornes à son ambition. Tous les peuples établis sur les côtes du Pont-Euxin jusques aux rives du Danube, les Scythes & un grand nombre de Sarmates, furent soumis à son empire. La Grèce, la Cappadoce, la Bithynie, l'Arménie devinrent ses conquêtes. Sa puissance alarma les Romains dont les ambitieux projets ne tendoient à rien moins qu'à l'empire de l'univers. Ils lui déclarèrent

rèrent la guerre. Les Sarmates avoient déjà probablement secoué le joug de Mithridate, puisqu'il envoya des ambassadeurs leur demander du secours contre les Romains. Ils le lui accordèrent, mais leur assistance n'empêcha pas sa ruine. Après avoir résisté près de trente ans aux forces de la république, se voyant abandonné de ses alliés, assiégé dans un château par des rebelles à la tête desquels se trouvoit son propre fils Pharnace, Mithridate désespéré tenta d'abord le poison, & finit par se percer de son épée.

Les Romains maîtres de toute l'Asie, de l'Afrique, de la Grèce, d'une grande partie des Gaules, de l'Espagne, de l'Italie & de la Sicile, menaçoient tous les peuples de leur empire. Soit que les Sarmates craignissent de se voir asservis par ces orgueilleux républicains, soit qu'ils cherchassent eux mêmes à former de nouveaux établissemens, ils commencèrent à inquiéter les terres de Rome. Environ 30 ans avant J. C. les Daces, qu'on croit avoir été d'origine Sarmate, firent de concert avec les Pannoniens & les Dalmates une invasion dans les provinces de l'empire; mais ils furent vaincus par M. Crassus. Sous le règne d'Auguste les Jaziges réunis avec les Roxolans & les Daces franchirent

Ils infestent les provinces Romaines.

sou-

ſouvent le Danube ſur la glace, & portèrent le ravage dans les provinces au midi de ce fleuve. Auguſte prévoyant la difficulté de pénétrer dans leur pays ſe contenta de les repouſſer. Tibère & Lentulus qui furent envoyés ſur le Danube les contraignirent de repaſſer ce fleuve, & de rentrer chez eux. Afin d'arrêter à l'avenir leurs incurſions, on établit des garniſons ſur la rive méridionale du Danube. Mais cette précaution ne les empêcha pas de continuer leurs courſes ſous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, & de Néron. Des légions entières envoyées à la garde des frontières de la Méſie & de la Pannonie ne purent même les contenir. La guerre civile qui ſuivit la mort de Néron leur parut une belle occaſion d'infeſter les terres de l'empire. L'an de J. C. 69, les Roxolans, après avoir mis en pièces deux légions, pénétrèrent en Méſie pendant l'hiver; ils y commirent tous les dégâts qu'on pouvoit attendre d'une multitude avide du pillage; mais au moment qu'ils ſe diſpoſoient à s'en retourner avec un riche butin, la troiſième légion ſoutenue de ſon renfort accoutumé les attaqua. Ils eſſuyèrent une entière défaite à laquelle la ſaiſon eut plus de part que les Romains. Un dégel ſubit avoit changé toute la campagne en un vaſte marais

dans

dans lequel les chevaux des Sarmates reſtèrent immobiles, & la légion n'eut qu'à frapper.

Guerre & réduction des Daces.

Peu après la guerre civile ayant éclaté entre Veſpaſien & Vitellius, les Daces rentrèrent en Méſie. Cette province n'avoit qu'un petit corps de troupes auxiliaires pour ſa défenſe. Les Daces les avoient déjà forcées dans leurs quartiers; ils étoient prêts à tomber ſur leur camp, lorsque Mucien les obligea de repaſſer le Danube. Quatre ans après, en 73, ils firent une nouvelle irruption. Mucien, pour aſſurer la tranquillité de cette province, y avoit établi commandant Fontéius Agrippa, auquel il avoit donné une partie des troupes revenues d'Italie. Les Daces vainqueurs de l'armée d'Agrippa déſolèrent la Méſie; tous les environs du mont Hœmus furent ſaccagés. Ils exercèrent ſans contrainte toutes les hoſtilités dans cette province jusques à ce que Rubrius Gallus répara enfin la défaite des Romains. Les Daces furent à leur tour taillés en pièces, forcés de rentrer dans leur pays. Dèslors ils reſtèrent tranquilles pendant les règnes de Veſpaſien & de Tite; mais ſous Domitien ils reprirent les armes, & cette guerre finit, comme on l'a déjà vu, par la

ré-

réduction de la Dace en province Romaine.

Les Sarmates & les Daces forcent Adrien d'acheter la paix

C'étoit Trajan qui avoit ainsi humilié les Daces. Lorsqu'ils apprirent que cet empereur étoit dangereusement malade en Orient, il se remirent en campagne avec leurs voisins les Jaziges & les Roxolans. Adrien qui venoit de succéder à Trajan accourut sur le Danube non pour opposer la force à la force, mais pour engager ces peuples à rester tranquilles en promettant de leur payer certaines sommes d'argent. C'eut été peut-être l'unique moyen de les contenir, si Adrien eut été fidelle à ses promesses; mais les Sarmates, voyant qu'il ne remplissoit point ses engagemens, renouvelèrent leurs courses. Adrien qui n'étoit point guerrier fut contraint à être généreux. Il fit un second voyage aux environs du Danube & acheta pour lors la paix à prix d'argent.

Ligue des premiers avec les Marcomans.

L'or de l'empire avoit apaisé les Sarmates. Dèslors ils ne remuèrent plus qu'au commencement de la fameuse guerre des Marcomans sous le règne de Marc-Aurèle. La ruine récente des Daces, les Marcomans attaqués, menacés du joug de Rome, tout les faisoit craindre pour leur liberté. La soumission de leurs voisins leur

leur annonçoit le même ſort; ils prévoyoient que l'ambition Romaine étendroit infailliblement ſes vues jusque ſur eux. En empêchant la ruine des Marcomans ils defendoient leur propre indépendance. Leur intérêt les portoit donc à ſe liguer avec eux contre leur ennemi commun, les Romains. On a vu qu'ils eurent conſtamment part à la guerre de quinze ans, & qu'ils ne ceſſèrent dès ce moment de faire avec les Marcomans & les Quades des incurſions ſur les terres de l'empire.

Vers l'an 376, les Huns, ſortis de la Tartarie, ayant franchi le Volga & le Tanaïs, les Alains qui habitoient ſur les Palus-Méotides, & les Goths qui occupoient les contrées anciennement habitées par les Daces, furent forcés d'abandonner ces pays. Ce peuple Tartare s'étoit conſidérablement accru, lorsqu'Attila, le plus grand capitaine de ſon tems, ſuccéda à ſon oncle Roua, en 433 ou 434. Le nouveau Roi des Huns agrandit ſes états par ſes prodigieuſes conquêtes, & les Sarmates furent ſoumis à ſon empire. Ils ſervirent dans cette armée innombrable qu'il conduiſit en Gaule & en Italie. Au rapport de Frédégaire, ils en faiſoient même la principale force. Après la mort d'Attila, ſon vaſte empire écroula par la diſ-

Ils ſont ſoumis à l'empire d'Attila.

discorde qui divisa ses enfans. Tous les peuples qui avoient été soumis à ses lois secouèrent le joug, & après des guerres sanglantes les restes des Huns furent forcés de rentrer dans leurs anciennes demeures sur les Palus-Méotides.

Ils passent sous la domination des Ruges.

Les Sarmates avoient comme les autres nations recouvré leur liberté; mais dans ce démembrement de l'empire d'Attila, les Ruges s'étant emparés de la Moravie & de la basse Autriche, les Sarmates qui se trouvoient répandus dans ces contrées, furent soumis à leur Roi Flaccitée. Féléthée ou Féba, qui succéda à son père Flaccitée, voyant le mauvais état de l'empire, crut devoir en profiter pour étendre sa puissance. A la tête de ses Ruges & des Sarmates il remonta le Danube & commença à harceler les garnisons Romaines établies à Lintz, à Passau & à Ratisbonne. Les ayant bientôt contraint d'abandonner ces postes, il parvint à réduire presque toute la Norique sous son obéissance. Pendant cet intervalle de tems Odoacre s'étoit érigé un royaume en Italie sur les débris de l'empire d'Occident. La perte de la Norique qu'il regardoit comme une de ses provinces, & la crainte que l'ambitieux Roi des Ruges ne passât les Alpes, ne pénétrât jusques en Italie, le déterminèrent

à

à attaquer Féléthée. En 487 le Roi d'Italie se mit en campagne. Il défit les Ruges dans une sanglante bataille, & en emmena un grand nombre en captivité. Féléthée & sa femme Gisa furent du nombre des captifs. Odoacre après cette victoire rentra triomphant dans Ravenne. Le Roi des Ruges marchoit chargé de chaînes devant le char du vainqueur; il eut ensuite la tête tranchée, & Gisa fut enfermée dans une prison. Mais Frédéric, fils du malheureux Féléthée, avoit échappé à la défaite, & étoit revenu dans le pays. Odoacre envoya l'année suivante contre lui son frère Onulphe avec une puissante armée. Frédéric, trop foible pour résister à de si grandes forces, se retira auprès de Théodoric l'Amale & le pressa de passer au plutôt en Italie que Zénon venoit d'abandonner aux Goths. Théodoric hâta ses préparatifs, se mit en marche avec toute sa nation, & Odoacre fut détrôné au commencement de 493.

Ruine des derniers par Odoacre.

Les Sarmates avoient été rendus à leur liberté par la défaite & la ruine des Ruges. La retraite des Huns & le départ des Goths, en laissant des pays presque dépeuplés, leur donnèrent la facilité de s'étendre. Les Lombards ayant à peu près dans ce même tems quitté le Palatinat, le

Elle rend la liberté aux Sarmates qui s'étendent à la faveur des migrations continuelles.

Mecklebourg, la marche de Brandebourg, les confins de la Livonie & de la Prusse, pour s'approcher du Danube & occuper les pays des Ruges, les Sarmates des bords de la Vistule s'avancèrent dans les contrées que cette migration laissoit désertes. Vers l'an 527, Justinien ayant accordé aux Lombards de nouveaux établissemens en Pannonie, ils passèrent le Danube, & leur départ fournit aux Sarmates fixés aux environs de ce fleuve un moyen de s'étendre de plus en plus. Insensiblement cette nation occupa en grande partie les pays bornés au midi par le Danube, au nord par la mer Baltique, à l'occident par l'Elbe, & à l'orient par le Tanaïs. Soit que son commerce avec les Lombards, les Goths, les Italiens, les Germains, l'eut fait connoître de ces peuples d'une manière plus particulière, soit que sa séparation d'avec les Huns eut occasionné ce changement, elle perdit alors son ancien nom de Sarmate ou Hénéte, on ne la connut plus que sous celui de Slave.

Pays qu'ils occupent.

Sont connus sous le nom de Slaves.

Ils forment une infinité de républiques.

Cette vaste étendue de pays occupés par les Slaves fut appellée la grande Esclavonie. Ils y formèrent selon leur coutume différentes républiques qui reçurent diverses dénominations. Les unes conservèrent les noms qu'elles avoient eu autrefois

fois en Asie & dans la Sarmatie d'Europe; les autres prirent ceux des nouvelles contrées qu'elles habitèrent. Delà vinrent les Polonois, les Borussiens ou Prussiens, les Moscovites ou Russes, les Bulgares, les Poméraniens, les Polabes, les Obodrites, les Stodoriens, &c. Il est probable qu'il y avoit déjà depuis long-tems des Slaves en Bohême & que les Sarmates Jaziges, avec lesquels nous avons vu les Marcomans ligués, en occupèrent une partie après les fréquentes migrations des derniers. Mais on ignore si ces premiers Slaves restèrent en Bohême, lorsque les Thuringiens s'en furent emparés. Peut-être en furent-ils chassés par ces nouveaux venus; peut-être aussi ne firent-ils avec eux qu'un corps de nation de même que quelques restes des Marcomans. Quoiqu'il en soit, lorsque Thierri, Roi d'Austrasie, se fut rendu maître de la Thuringe, de la Bohême & de la Moravie, des tribus Slaves vinrent s'établir dans ces deux dernières provinces dépeuplées par les guerres & les migrations, établissement qui ne put cependant se faire que du consentement des Francs qui acquirent ainsi la souveraineté sur ces nouveaux sujets. Ce fut vers l'an 534 que ces colonies Slaves se fixèrent dans ces pays. Celles qui vinrent habiter la Bohême s'appelloient Tschéches. Toutes les nations

Les Tschéches en Bohême.

nations orientales ont toujours connu, connoiſſent même encore aujourd'hui ſous ce nom les habitans actuels de la Bohême. Au contraire les Allemans & les peuples occidentaux ne les connoiſſent que ſous le nom du pays qu'ils habitent, & les nomment Bohêmes.

Incertitude ſur l'origine du nom Tſchêche.

On a diſputé & l'on diſpute encore beaucoup ſur l'origine du nom Tſchêche des nouveaux Bohêmes. Pluſieurs chronologiſtes en tirent l'étymologie d'un certain Czech qui conduiſit, à ce qu'ils prétendent, les Slaves dans ce pays. D'autres regardent comme fabuleuſe l'éxiſtence de ce chef de colonie. On conviendra de la vérité de cette dernière opinion, pour peu que l'on veuille ſuivre la ſaine critique. Les anciens hiſtoriens gardent un profond ſilence au ſujet de Czech, n'en parlent pas davantage que s'il n'eut jamais éxiſté. Ce ne ſont que des écrivains du treizième ſiècle qui l'ont fait naître, dans la vue ſans doute d'embellir l'hiſtoire de leur nation. Dans ces tems d'ignorance chaque tête enthouſiaſte ſe croyoit en droit de créer. Leur autorité eut pu convaincre ou du moins être d'un grand poids, s'ils ſe fuſſent mieux entendus; mais ils ne ſont d'accord ni ſur le lieu de l'origine de Czech, ni ſur le motif de ſon entrepriſe, ni ſur le

tems

tems auquel il l'exécuta. Les uns créent en Croatie trois Princes frères, Czech, Lech & Rufs. Ils les font possesseurs de trois châteaux situés sur trois montagnes & les disent fondateurs de trois peuples, les Tschéches ou Bohêmes, les Polonois, & les Russes. Une querelle qui s'éleva entr'eux au sujet de leur sœur, les engagea, dit-on, à quitter leurs possessions, à en aller chercher de nouvelles. Czech vint en Bohême, Lech tourna du côté de la Pologne, & Rufs se rendit en Russie. Assurément on tiendroit aujourd'hui pour fous à lier des frères qui pour une querelle de femme abandonneroient leurs biens, s'expatrieroient au risque de manquer d'asile. On ne peut assez s'étonner que des Bohêmes & des Polonois aient voulu devoir leurs noms & leurs fortunes à des hommes dignes de vivre aux petites maisons. Les Russes ont été honteux d'admettre une pareille origine, & Rufs à été banni de leurs annales. Les autres écrivains alléguent pour le motif du départ de Czech de la Croatie, un meurtre dont il s'étoit rendu coupable dans sa famille même. N'est-ce pas s'avilir que de vouloir descendre d'un scélérat teint du sang de ses proches? Tantôt on suppose que l'ambition seule détermina ce prétendu chef de nation à chercher de nouvelles terres. Tantôt

Conte des historiens au sujet de Czech

on

on imagine que ſe voyant opprimé par les éxactions de Probus préfet du prétoire ſous le règne de Valentinien, il prit le parti d'aller ſe fixer dans un pays où il put être à couvert des entrepriſes des Romains.

Ils ne s'accordent pas ſur le tems de ſon exiſtence.

On n'eſt pas plus d'accord ſur le tems de ſon éxiſtence ni ſur celui de ſon arrivée en Bohême. Quelques uns le font vivre au commencement du premier ſiècle de l'Ere chrétienne & nous le repréſentent ſervant dans l'armée du célèbre Herman. On ſe rappellera que la Bohême étoit alors habitée par les Marcomans ſous Maroboduus. D'autres ne le produiſent qu'aux III, IV, V, VI, VII & IX ſiècles. Tant d'incertitude & de variété ſuffit pour faire regarder Czech comme un chevalier romanesque. En liſant Dubrave, on reconnoît l'imagination de cet hiſtorien dans la manière dont il introduit en Bohême ce pré-

Imagination de Dubrave.

tendu chef de colonie. Le Prince Croate arrive en Moravie déjà habitée par des Slaves. Ces compatriotes lui indiquent qu'il y a dans leur voiſinage une contrée autrefois occupée par des Germains, alors presque déſerte, & que c'eſt dans cette ſeule région appelée Bohême qu'il peut ſe fixer avec ſa ſuite. Czech part à l'inſtant, perce à travers la forêt d'Hercinie dans l'intérieur du pays. Tout à coup il aperçoit de vaſtes plaines couvertes de troupeaux nom-

nombreux, mais dénuées d'habitans. Parvenu au ſommet d'une montagne eſcarpée entre l'Elbe & l'Wltawa, il eſt ravi en extaſe à la vue de l'immenſe étendue de pays qu'il découvre. Il en admire la ſalubrité de l'air, la fécondité du ſol, l'abondance des paturages, les rivières remplies de poiſſons. A l'aſpect de tant de richeſſes il ne peut contenir ſa joie, il en rend graces aux Dieux qu'il conjure de lui accorder la poſſeſſion d'une ſi belle contrée. Sa prière finie, il leur immole des victimes, puis il deſcend dans la plaine. Enfin il exhorte ſes Croates à conſtruire des demeures, à s'appliquer à la culture des champs & la Bohême ſe peuple, ſe fertiliſe. Il faut convenir que ce récit a tout l'air d'un roman. C'eſt cependant Dubrave que les auteurs Anglois de l'hiſtoire univerſelle ont pris pour guide dans l'abrégé qu'ils ont donné de celle de Bohême.

Le gouvernement des Slaves exclut Czech.

Conſtantin Porphyrogénète, dans ſon traité du gouvernement de l'empire, & Procope nous apprennent que les Slaves ne furent jamais ſoumis à l'autorité d'un ſouverain. La nation jalouſe de ſa liberté montra long-tems une ſi forte averſion pour toute dépendance, qu'au rapport de Ditmar, un ambitieux qui eut oſé aſpirer à la monarchie ou qui eut ſeulement été ſoup-

soupçonné de tramer contre la liberté nationale, n'eut point échappé à la mort. Le gouvernement démocratique fut celui qu'elle suivit dès les tems les plus éloignés. Des juges choisis parmi les anciens du peuple, nommés Zupans ou Zupanes, étoient chargés de vider les différens, de rendre la justice. Les affaires épineuses & celles qui concernoient l'utilité publique étoient décidées dans un conseil national. On demande si les Slaves, qui vinrent se fixer en Bohême, auroient si facilement abandonné leurs anciennes coutumes, renoncé à leur primitive constitution? Se seroient-ils écartés de l'exemple de leurs compatriotes, au point non seulement de se soumettre à l'autorité de Czech, mais encore d'adopter son nom? Que l'on examine ce qui s'est passé chez toutes les peuplades Slaves voisines de la Bohême, les Moraves, les Carinthiens, les Dalmates, les Sorabes, les Obodrites, les Stodoriens, les Croates, &c. En est-il une seule dont le nom dérive de celui d'un de ses Rois ou Ducs? Il seroit difficile d'indiquer une région habitée par les Slaves, laquelle ait pris le nom de celui qui la gouvernoit. De l'aveu même des premiers historiens de Bohême, Christannus & Cosmas, leurs ancêtres les Slaves habitèrent long-tems ce pays sans reconnoître ni prince ni juge. Dans chaque répu-

publique c'étoit celui qui paſſoit pour être le plus homme de bien, qui terminoit les querelles & les procès. Ces raiſons paroiſſent aſſez perſuaſives pour faire rentrer Czech dans le néant d'où les ecrivains viſionnaires du treizième ſiècle l'ont tiré.

Origine du mot Tſchéche fondée ſur l'hiſtoire.

Enfin l'on peut, ſans recourir à l'éxiſtence fabuleuſe de Czech, aſſigner l'origine du mot Tſchéche d'une manière plus vraiſemblable. Il eſt prouvé que la plupart des tribus Slaves qui ſortirent des deux Sarmaties, comme les Sorabes, les Dalmates, les Polonois, les Pruſſiens, les Moſcovites ou Ruſſes, &c. conſervèrent dans leurs nouveaux établiſſemens les noms qu'elles avoient dans leurs anciennes demeures. Les nations Germaniques, les Goths, les Lombards, les Vandales, les Alains, les Francs, les Bourguignons, &c. malgré les migrations fréquentes qui eurent lieu pendant le quatrième & le cinquième ſiècles, portèrent de meme leurs noms avec elles dans les différentes contrées de la Germanie, en Italie, dans les Gaules, en Eſpagne & en Afrique. Quelle difficulté y auroit-il qu'il en fut arrivé de même avec les Slaves qui vinrent s'établir en Bohême? On ne peut diſconvenir que les Zéches ou Tſchéches n'aient été un peuple Sarmate ou Slave qui ſelon Ptolomée habitoit

bitoit sur les Palus-Méotides, dans le voisinage des Alains & des Huns ou Abares. Procope de Césarée & Constantin Porphyrogénète attestent ce fait de manière à n'en pouvoir douter. Lorsqu'Attila à la tête de ses Huns partit de la Tartarie, il prit sa route par le pays des Alains qu'il soumit à sa puissance, & par celui des Zéches ou Tschéches qui éprouvèrent sans doute le même sort que leurs voisins. Les Tschéches furent donc obligés comme les autres tribus Slaves de suivre les étendards d'Attila, lorsque ce fier conquérant pénétra avec une armée formidable dans la Pannonie, la Germanie, les Gaules & l'Italie. Après la destruction de l'empire des Huns, ces Tschéches recouvrèrent leur liberté, s'établirent ensuite en Bohême avec d'autres colonies Slaves, de la manière dont il a été parlé ci-dessus, & occupèrent selon toute apparence les environs de Prague. On avouera que cette origine du nom Tschéche fondée sur la vérité de l'histoire est préférable à celle que l'on tire d'un homme supposé.

Diversité des tribus Slaves établies en Bohême.

Tous les historiens conviennent que les Slaves à leur entrée en Bohême étoient déja divisés, ou se divisèrent alors en plusieurs peuplades dont chacune avoit un nom particulier. Il y eut de Tschéche des

des Itzi-Tſchéches, des Lucżéniens, des Biliniens, des Pſowaniens, des Variniens, des Kurimiens, des Chorvates, des Lutiches, des Glomaches, &c. Dans la ſuite des tems la république des Tſchéches devint la plus riche & la plus puiſſante de toutes. Son pouvoir augmenta ſurtout après qu'elle ſe fut donné des Ducs ſous le gouvernement deſquels elle étendit rapidement ſa domination. Elle rendit les autres républiques ſes tributaires tantôt par la force des armes, tantôt par des traités. Inſenſiblement tous les Slaves de Bohême ne furent plus connus que ſous le nom général de Tſchéches. On conçoit que cette réunion des tribus ſous l'autorité d'un ſeul chef ne put être l'ouvrage que du tems. Chacun avoit ſon petit Prince qui la gouvernoit avec un pouvoir indépendant de ſes voiſins. Ces Princes, qui probablement ne furent long-tems que des eſpèces de juges, ſe nommoient en langue Slave Wladiky ou Lepotowe, c'eſt-à-dire, ſeigneurs. On ſait qu'il n'eſt rien de ſi ſacré dont l'ambition n'abuſe. Ces juges, arbitres des démêlés de leurs compatriotes, profitèrent de leur aſcendant ſur les eſprits pour ſe rendre ſouverains dans leurs républiques. La Bohême ne fut ſoumiſe à un ſeul Prince qu'après que les Ducs de Prague eurent réduit tous ces petits potentats.

Celle des Tſchéches ſoumit les autres.

Pour

Pour peu que l'on connoiſſe l'hiſtoire, on ſaura que les grandes monarchies d'aujourd'hui ne ſe ſont ainſi formées que des ruines d'une infinité de petits ſouverains.

La Bohême n'étoit point déſerte lors de l'arrivée des Slaves.

La Bohême n'étoit pas, comme quelques auteurs l'ont prétendu, un pays ſtérile & inhabité lorſque les Slaves y fixèrent leur aſile. Il y reſtoit encore quoiqu'en petit nombre des Marcomans, des Thuringiens & ſelon toute apparence quelques autres peuples Germains, qui ſe mêlant avec les Slaves adoptèrent leurs mœurs, leur langage, ne formèrent plus qu'une ſeule & même nation avec eux. On préſume avec raiſon que ce mélange occaſionna la différence qu'il y a entre la langue Bohême & les autres dialectes de la langue Eſclavonne, tels que le Ruſſe & le Polonois. Loin que ce pays fut inculte, les Tſchéches y trouvèrent des villes. Les meilleurs Géographes penſent que Marobodunum, capitale des Marcomans, occupoit la même place que Prague, que Mellicanon occupoit celle d'Elnbogen, Segodunum celle de Czaslaw, Kaſurgis celle de Kaurzim, &c. La ſituation que Ptolomée donne à la Bohême s'accorde parfaitement avec la poſition de ces villes, & l'on n'y voit d'autre différence que la variété des dénominations. Les Slaves traduiſirent en

leur

leur langage ou même baptisérent de nouveau non seulement les villes, les bourgades & les hameaux, mais encore les rivières qu'ils nommèrent Labe, Ogre, Wltawa, de même que les montagnes qu'ils appelèrent Hrzib, Krkonoss, &c.

On a déjà remarqué que la connoissance des mœurs, du génie, des coutumes d'une nation étoient aux yeux du lecteur raisonnable la partie la plus intéressante de son histoire, par ce que de cette connoissance dérive celle des actions de cette nation. Après avoir établi les Slaves en Bohême, en Moravie, &c. il convient donc de jeter un coup d'œil sur le caractère, la religion & les usages de ce peuple nombreux.

Les arts & les sciences eurent toujours une influence marquée sur le caractère & les mœurs des nations. L'humanité fut chez tous les peuples le précieux fruit de l'application qu'ils leur donnèrent. Ceux qui ne les cultivèrent pas croupirent tout le tems de leur ignorance dans une sorte de férocité qui ne respiroit que sang & carnage. Il suffit de lire l'histoire pour se convaincre de la barbarie des peuples qui aux IVe. & Ve. siècles changèrent la face de l'Europe. Les Slaves, peuple no-

Caractère belliqueux des Slaves.

nomade, eurent à peu près le même caractère que les Germains destructeurs de l'empire de Rome; comme eux ils ne connurent que la profession des armes & la liberté. Dès la plus tendre jeunesse on leur inspiroit l'amour de l'indépendance, on les formoit à la valeur guerrière. En suçant le lait de l'enfance, ils suçoient la passion des armes. Ils pouvoient à peine se soutenir sur leurs membres encore chancelans de foiblesse, qu'on leur aprenoit déjà à manier une javeline, à lancer des flèches. La seule gloire qu'ambitionnoit cette nation belliqueuse consistoit à se distinguer dans les combats. Imprimer la terreur aux voisins, forcer un ennemi dans son camp, présenter avec intrépidité la poitrine découverte aux coups d'une main ennemie, étendre les limites du territoire national, tels étoient chez elle les moyens d'obtenir une place dans le temple de l'immortalité. Il n'y avoit que les talens guerriers capables d'illustrer, puisqu'elle méconnut long-tems toute autre espèce de mérite.

Leur humanité.

Malgré leur passion martiale, les Slaves n'étoient point aussi barbares qu'on pourroit le croire d'un peuple ignorant & presque brute. Respecter leurs parens, donner l'hospitalité aux étrangers, avoir com-

compaſſion des malheureux & des indigens, étoient autant de vertus naturelles qui caractériſoient leur humanité. Le ſalut de ceux qui leur avoient donné la vie leur tenoit autant à cœur que la conſervation de la liberté. Prêts à verſer la dernière goutte de leur ſang pour l'un & pour l'autre ils affrontoient hardiment tous les dangers, ils s'expoſoient à tous les malheurs de la guerre, aimant mieux périr que de ſurvivre à l'infortune de leurs pères, ou que de porter les fers d'un honteux eſclavage. Il eſt vrai qu'en tems de guerre ils n'épargnoient point le ſang de leurs ſemblables; mais tel étoit alors l'art militaire chez toutes les nations, & les excès qu'ils commirent ne doivent pas plus les faire taxer de barbarie que les Grecs, les Romains & les Germains qui n'épargnèrent aſſurément pas davantage leurs ennemis. La bravoure conſiſta long-tems à détruire. Il falloit que les arts & les ſciences vinſſent au ſecours du genre humain, ralentiſſent ſa deſtruction en adouciſſant la férocité des mœurs anciennes.

Manière de vivre.

Un peuple guerrier eſt naturellement dur. Les fatigues de Mars ne s'accordent point avec une molleſſe efféminée. Les Slaves éloignés des paſſions toujours dangereuſes menoient une vie ſimple, capable

de les endurcir aux fatigues de la guerre. Une ſtricte ſobriété régnoit dans leurs repas; ils mangeoient ce que le haſard leur offroit. Des fruits champêtres, quelquefois du poiſſon ou du gibier, tels étoient les mets deſquels ils ſe nouriſſoient. Longtems l'eau des fontaines & des rivières leur fournit la boiſſon; mais en parcourant l'Europe mêlés avec les Huns ils apprirent à connoître la bière dont ils firent enſuite uſage. Une nourriture auſſi groſſière les endurciſſoit, les rendoit plus propres aux travaux attachés à la vie ruſtique. Lorsque la culture des champs avoit affoibli leurs forces, ils alloient les réparer à l'ombre des hêtres & des ſapins. C'étoit ſur des feuillages ou ſur l'herbe des forêts qu'ils ſe livroient à un court ſommeil pour ſe remettre de leur laſſitude. Malgré cette manière de vivre qui aujourd'hui nous paroîtroit inſoutenable quoiqu'elle ſoit encore celle des payſans, ils étoient d'une haute taille, bien faits & robuſtes, tandis que la délicateſſe de nos mets ſemble contribuer au dépériſſement de la race humaine. Depuis que la cuiſine s'eſt écartée de ſa première ſimplicité pour devenir un art, on ne voit que des ſquelettes d'hommes.

Habillement. Les Slaves avoient le teint un peu baſané. L'habillement y contribuoit ſans doute

doute autant que le climat & leurs occupations. La blancheur de la peau de nos petits-maîtres n'eſt due qu'aux parfums dont ils uſent, qu'à leur attention ſcrupuleuſe à éviter le ſoleil, le grand air & les vents capables d'affecter la délicateſſe de leur épiderme. Les Slaves qui ignoroient toutes ces petiteſſes indignes de l'homme étoient ſans ceſſe expoſés aux injures de l'air & des ſaiſons. Des peaux groſſièrement apprêtées leur ſervirent long-tems de vêtement, par ce qu'ils n'avoient aucune connoiſſance des étoffes de laine ni du linge. La plupart avoient le corps découvert jusqu'au nombril, & alloient hardiment combattre dans cet état contre des hommes cuiraſſés. Les courſes qu'ils firent avec les Huns leur ayant donné occaſion d'apprendre des autres peuples Européens à s'habiller différemment, il eſt probable qu'ils prirent alors les longues robes, la barbe, la ceinture & les grands bonnets que les Polonois portent encore aujourd'hui. Du moins les Bohêmes avoient encore cet accoutrement ſous le règne de Jean de Luxembourg, tems auquel ils y renoncèrent pour prendre un vêtement à l'Européenne.

De tous les arts qui doivent leur naiſſance ou leur perfection à la néceſſité, l'architecture ſemble avoir été celui qui Habitations.

fut le plus tard cultivé. Les peuples contens de satisfaire aux premiers besoins naturels, le furent de se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons en construisant de chétives cabanes. L'art de bâtir ne s'introduisit qu'à mesure que le goût de l'aisance & de la commodité succéda aux sentimens de première nécessité. Les Slaves en particulier le méconnurent long-tems, par ce que leur vie errante leur interdisoit les demeures fixes. Destinés à passer continuellement d'un lieu dans un autre, il étoit naturel qu'ils ne formassent que des habitations dont la construction leur coûtât aussi peu de travail qu'ils devoient avoir peu de regret à les quitter. Leur caractère belliqueux étoit un nouvel obstacle à la naissance de l'architecture. Le droit de représailles les exposant sans cesse aux entreprises de leurs voisins, des demeures coûteuses leur auroient été nuisibles en les mettant dans le cas de les défendre, au lieu que n'en ayant pas ils cachoient plus sûrement leurs meubles de prix en les enfouissant dans la terre, & en ne laissant à l'ennemi que les choses dont la perte ne devoit pas plus les toucher, que leur acquisition ne pouvoit contenter la rapacité du dernier. Après avoir erré durant bien des siècles sur des chariots ou à cheval, ils commencèrent à construire des huttes avec

du

du gazon & des oſiers, ſans former ni hameaux ni bourgades. C'étoient des cabanes éparſes, diſperſées çà & là au milieu d'une plaine, au bord d'une rivière, fur la liſière d'une forêt, ſelon qu'ils le jugeoient avantageux. L'aiſance & la population leur inſpirèrent inſenſiblement le goût de bâtir. Peu à peu ils conſtruiſirent des demeures ſolides, des villes, des forts, ils érigèrent des temples.

Arts.

Les autres arts eurent le même ſort que l'architecture. Les Slaves ne s'y adonnèrent qu'après qu'ils eurent formé des ſociétés réglées. Tant qu'ils vécurent diſperſés, ils ne ſe formèrent aucune empreinte de leurs Dieux; mais dèsqu'ils ſe furent réunis en corps politiques, ils commencèrent à ſculpter des idoles. La muſique paroît avoir été celui des arts qu'ils cultivèrent le premier. L'uſage de la harpe & celui de la guitare remontent chez eux à la plus haute antiquité. Les Bohêmes, dont on ſoupçonneroit la nature d'avoir voulu faire autant d'Orphées, ont conſervé jusqu'aujourd'hui ce goût national pour la muſique; & depuis la condition la plus élevée jusqu'à la plus baſſe il n'eſt perſonne qui ne ſe ſente de l'inclination pour les inſtrumens harmoniques. Le payſan naturellement pareſſeux prendroit ſouvent la

harpe

harpe au lieu du hoyau, si la nécessité ou la force ne l'obligeoit au travail.

Lettres. Les lettres ne parviennent qu'avec peine, ne se perfectionnent que difficilement chez un peuple tout soldat. L'aménité des muses est incompatible avec les furies de Mars. Un grand Prince, qui fait également l'honneur du trône & des sciences a attribué avec justice le retard de la litterature Allemande aux guerres funestes qui ont long-tems embrasé l'Allemagne. Les Slaves tout adonnés aux armes ne connoissoient pas la douceur du commerce des lettres. Il semble même qu'un pernicieux préjugé les en éloignoit. Les sciences passoient chez eux pour amollir, énerver le courage. Ce n'étoit qu'en maniant les armes qu'on devoit se distinguer; ils jugeoient incapable de les porter avec honneur un jeune homme qui auroit vécu sous la férule d'un précepteur. On sait que les Goths avoient des idées aussi peu favorables des lettres, puisqu'ils s'opposèrent au dessein de leur Reine Amalasonte, lorsqu'elle voulut faire instruire son fils Athalaric. Les Slaves avoient cependant quelques espèces de poësies qu'ils chantoient pour égayer leurs festins; ils n'étoient point sans principes de religion, sans lois civiles; mais tout se transmettoit par tradi-

tion,

tion, ils n'avoient rien d'écrit. C'étoient des coutumes anciennes que chaque génération confioit à celle qui la suivoit. Si les pères instruisoient leurs enfans en particulier, il est à présumer que les prêtres étoient chargés de l'instruction publique.

La pluralité des femmes paroît avoir eu lieu chez les Slaves. Il étoit permis d'en prendre autant qu'on en pouvoit nourrir. On verra bientôt que Samon, premier souverain des Slaves de Bohême, eut jusqu'à douze femmes. Le divorce ne souffroit presque aucune difficulté. Suivant Cosmas, ancien historien, l'union constante de deux époux qu'exige aujourd'hui la décence & que la religion chrétienne rend indissoluble, passoit même pour un opprobre, imprimoit une tache ignominieuse sur ceux qui observoient les loix naturelles d'un engagement si sacré. On étoit plus attaché à ses plaisirs qu'à l'éducation de ses enfans, qu'au bien de sa famille.

Polygamie en usage & facilité du divorce.

Mais en croira-t'on aux écrivains qui osent avancer que les Slaves uniquement guidés par une passion aveugle la satisfaisoient à la manière des brutes? Une opinion si grossière est démentie par la sévérité des lois portées contre l'adultère. Dès-qu'un

Punition de l'adultère.

qu'un homme étoit convaincu de fornication ou de commerce avec la femme d'autrui, on le conduisoit sur une espèce de marché ou de place publique; on le clouoit là par les entrailles, puis on lui mettoit un rasoir devant les yeux, lui denonçant ainsi la cruelle alternative de périr dans son état ou de se soumettre à une honteuse castration. La peine réservée à la femme adultère étoit bien plus ignominieuse. On n'avoit pas jugé suffisant de la condamner à une douloureuse circoncision; on avoit cherché à la couvrir d'un opprobre éternel en faisant attacher à la porte de sa maison le résidu d'une opération si honteuse. Ces lois sanguinaires révoltent, affligent l'humanité; mais toutes barbares qu'elles sont, elles prouvent du moins l'aversion qu'avoient les Slaves pour l'adultère, en même tems qu'elles réfutent la brutalité qu'on leur à faussement imputée.

Funérailles. On a débité avec aussi peu de fondement qu'après la mort leurs cadavres étoient brûlés, & que l'épouse du défunt, pour ne pas lui survivre, étoit consumée sur le même bûcher. Une nation qui avoit eu dès les tems les plus reculés un commerce assez fréquent avec les Grecs ses voisins, n'auroit-elle pas adopté leur ma-

manière d'enterrer les morts? On ſait que l'uſage ancien de la Grèce n'étoit point de brûler les cadavres, mais de les inhumer, & l'on fait remonter cette coutume jusqu'au tems de Cecrops. Quoique les Grecs s'en ſoient dans la ſuite écartés, il ne paroît pas qu'ils aient été en cela imités par les Slaves. Lorsque quelqu'un étoit mort, le peuple s'aſſembloit en pleurs au tour du cadavre; on oignoit celui-ci d'un onguent ou baume; on le revêtoit de ſon meilleur habit pour le placer dans un cercuil; puis on lui mettoit dans la main gauche cinq pièces d'argent deſtinées à une offrande au Dieu inconnu, & deux ſeulement dans la droite, l'une pour le guide & l'autre pour le portier. Après toutes ces cérémonies, on portoit le mort au lieu de ſa ſépulture. Un nombreux convoi faiſoit retentir l'air de lamentations. Si c'étoit un Prince ou chef qui fut décédé, les prémiers de la nation devoient le porter ſur leurs épaules à l'endroit où il devoit être inhumé. Au coucher du ſoleil & parmi les cris lugubres d'une multitude éplorée on deſcendoit le cadavre dans ſon tombeau que l'on recouvroit de ſimple terre. Le deuil s'annonçoit pendant trois jours conſécutifs par des lamentations, par des feux allumés ſur le ſépulcre, & dans lesquels on conſumoit grand nombre de victimes pour apaiſer la

co-

colère des Dieux & les rendre propices au défunt. En ſigne de douleur on ſe raſoit les cheveux, la barbe, on coupoit le bord de ſes habits, & tout cela étoit jeté dans ces feux funébres. Enfin les aſſiſtans ſe ſéparoient après avoir lancé des pierres en arrière par deſſus leurs têtes. Cette ſingulière cérémonie, qui étoit accompagnée d'une ſorte de frémiſſement, terminoit les funérailles.

Autorité des prêtres.

Les prêtres des Slaves jouiſſoient de la plus grande autorité. Elle étoit une ſuite naturelle de leurs fonctions. Prépoſés pour recevoir les oracles des Dieux, maîtres de décider les événemens par le ſort, toute la nation & ſes chefs leur étoient aveuglément ſoumis. Les Rois mêmes, après que le gouvernement monarchique eut été introduit, dépendoient d'eux. Régler le culte des Dieux, fixer les récompenſes, annoncer la victoire dans les combats ſur terre & ſur mer, telles étoient les prérogatives qui les rendoient maîtres des eſprits, qui les élevoient au-deſſus du peuple & des grands. Les Slaves ſuperſtitieux n'avoient garde d'entreprendre la moindre affaire d'un peu de conſéquence ſoit publique ſoit privée, avant d'avoir conſulté le ſort ſur l'iſſue de l'entrepriſe, & cette cérémonie ne ſe faiſoit ja-

jamais ſans l'intervention des prêtres regardés comme dépoſitaires de la volonté des Dieux. Ces impoſteurs dirigeoient donc à leur gré une populace ſimple & crédule. Tantôt feindre des prodiges, tantôt menacer de la colère des Dieux, telles étoient quelques unes des voies dont ils ſe ſervoient pour conduire la nation comme bon leur ſembloit. Leur fourberie étoit d'autant plus facile qu'ils avoient ſeuls le pouvoir d'entrer dans le temple. Sans témoins incommodes qui euſſent pu gêner ou découvrir leurs menées artificieuſes, ils faiſoient parler les Dieux d'une manière conforme à leurs intentions, à leur intérêt perſonnel. On n'en regardoit pas moins leurs déciſions comme autant d'oracles que le peuple, les grands, le Roi même, auroient eu grand ſcrupule à révoquer en doute.

„Les Slaves & les Antes, dit Procope de Céſarée, reconnoiſſent un Dieu ſuprême qui a créé le monde & qui lance la foudre & ils l'honorent par de fréquens ſacrifices de bœufs & d'autres animaux. Ils n'admettent aucune providence; ſuivant eux le deſtin n'eſt qu'une chimère, ils n'en font rien dépendre, & prétendent que le monde eſt gouverné au haſard. Si le ſort des armes ou la vio- Religion.

„lence

„lence de quelque maladie menace leurs „jours, ils font vœu d'immoler une victi„me à leur Dieu, au cas qu'ils échappent „au danger. Ce vœu n'eſt jamais violé; „ils s'en acquittent auſſitôt qu'ils ſont hors „du péril, perſuadés qu'ils ſont redevables „de leur ſalut à leur oblation. Le Dieu „ſuprême n'eſt cependant pas l'unique qui „mérite leurs hommages; ils ont pluſieurs „autres Divinités auxquelles ils offrent des „ſacrifices & qu'ils conſultent ſur leurs en„trepriſes. Les forêts, les Nymphes, les „rivières ont auſſi des droits à leur vénéra„tion.“ Ce Dieu, maître du monde & du tonnerre, étoit univerſellement reconnu des Slaves. Bohêmes, Moraves, Sorabes, Obodrites, Pruſſiens, Lithuaniens, Livoniens, toute la nation lui rendoit ſes hommages, l'adoroit ſous le nom de Perun. Les Perſes & les Medes révéroient un Dieu ſuprême auteur de la foudre, auquel ils donnoient la figure du ſoleil & le nom de Mithra. Il eſt bien probable que le Dieu des Slaves n'en différoit que de nom, puiſqu'il étoit auſſi repréſenté ſous l'emblême du ſoleil. L'origine de la nation Eſclavonne deſcendante des anciens Medes rend cette conjecture vraiſemblable. Il n'eſt rien de plus frappant dans toute la nature que la vue du ſoleil qui en répandant partout ſa lumière & ſa chaleur bien-

Le Dieu Perun.

fai-

faisante anime l'univers entier. Des peuples ignorans comme les Medes & les Slaves purent bien prendre cet astre pour le maître du monde & en faire leur première divinité. Le feu & la lumière devoient par une conséquence naturelle mériter la vénération de ces crédules idolâtres. Le premier fut regardé comme une divinité subalterne, & un prêtre avoit l'office de l'entretenir, en fournissant sans cesse du bois à son activité.

La vue de cet univers admirable & régulier ayant inspiré aux Slaves l'idée d'un être suprême qui gouvernât le Ciel, il étoit naturel qu'ils admissent des Dieux d'un ordre inférieur qui fussent chargés de régir les différentes parties de la nature. Ils imaginèrent donc d'autres divinités qu'ils crurent descendre de Perun, & auxquelles ils rendirent des honneurs d'autant plus distingués qu'ils les jugèrent plus approcher de ce Dieu suprême. Ils leur adjugèrent des rangs proportionnés à la puissance qu'ils leur attribuoient; ils leur décernèrent des cultes analogues à l'idée qu'ils s'en étoient formée. Quoique Perun fut regardé comme le maître du monde entier, on croyoit qu'il s'étoit réservé le soin particulier de l'Olympe & qu'il s'étoit déchargé de celui des choses terrestres & humai-

Divinités du second ordre.

nes

nes ſur les Dieux ſubalternes, qui devoient gouverner en ſon nom. On attribua donc à ceux-ci divers emplois; chaque tribu Slave, chaque particulier eut les ſiens qu'il honora à ſa manière. Les Bohêmes parurent préférer les Déeſſes aux Dieux.

Swantewit. Parmi les Divinités du ſecond ordre Swantewit étoit le plus univerſellement révéré. La perſuaſion dans laquelle on étoit qu'il répondoit plus promptement à ceux qui conſultoient ſes oracles, & qu'il donnoit la victoire dans les combats, l'avoit fait mettre au premier rang après Perun, & toutes les tribus Slaves lui rendoient un honneur particulier. Il avoit un temple dans l'île de Rugen. Il y étoit repréſenté avec quatre viſages, en habit fort court, tenant de la main gauche un arc, & de la droite un cornet rempli de vin. On voyoit à ſon côté une épée monſtrueuſe dont le fourreau étoit d'argent. Les quatre viſages repréſentoient, ſelon toute apparence, les quatre ſaiſons de l'année. Il y avoit à côté de l'idole une ſelle & une bride d'une groſſeur démeſurée. Un prêtre répondoit au nom de cette idole, lorſqu'on alloit la conſulter. On y envoyoit de tous les pays habités par des Slaves, & les offrandes annuelles que les peuples y apportoient pour remercier le Dieu de ſes oracles, enrichiſſoient

ſoient le temple, le prêtre, & l'île de Rugen. Lorsqu'on lui offroit un ſacrifice, tout s'y paſſoit avec le plus grand reſpect. Après la moiſſon c'étoit l'uſage que le peuple s'aſſemblât devant ſon temple & y célébrât une fête qui étoit accompagnée du ſacrifice d'un taureau & d'un feſtin. L'office du prêtre étoit de balayer le temple la veille, puisqu'il en avoit ſeul l'entrée libre. Le lendemain le peuple ſe raſſembloit de nouveau; le prêtre prenoit de la main de l'idole le cornet qui étoit rempli de vin de l'année précédente, & annonçoit la ſtérilité ou la fertilité de l'année. S'il trouvoit peu de vin dans le cornet, c'étoit une marque d'abondance; mais lorsqu'il le trouvoit plein, c'étoit une preuve infaillible de diſette. Après avoir enſuite verſé le vin aux pieds de Swantewit, il rempliſſoit de nouveau le cornet, buvoit à la ſanté du Dieu, & le prioit d'accorder l'abondance à ſon peuple & de le rendre vainqueur de ſes ennemis. Le cornet étant vidé, le prêtre le rempliſſoit de rechef, & le remettoit au Dieu, lui offrant un gâteau fait de fleur de farine & de miel. Alors il ſe plaçoit entre l'idole & le peuple, promettoit à celui-ci de la part du Dieu une récolte abondante, le béniſſoit & l'exhortoit à lui faire ſouvent des offrandes, s'il vouloit triompher de ſes ennemis. Le reſte

du

du jour ſe paſſoit à boire & manger ; c'eut été une honte de ne point s'enivrer. On ſacrifioit quelquefois à cette idole ainſi qu'à quelques autres les priſonniers chrétiens qu'on avoit faits. On les mettoit à cheval tout habillés, on attachoit les pieds de l'animal à quatre poteaux que l'on entouroit de matières combuſtibles, puis on y mettoit le feu, & l'homme & le cheval étoient brûlés tout vivans. Le ſacrifice ordinaire que les Slaves faiſoient à Swantewit étoit un cheval blanc. S'ils ſe trouvoient à la veille de commencer une guerre, ils plantoient devant ſon temple ſix javelots diſpoſés en forme de croix, & le prêtre lui demandoit la victoire. Les prières finies, le prêtre amenoit le cheval, & lui faiſoit franchir ces javelots. S'il avançoit le pied droit le premier, on étoit aſſuré que l'expédition ſeroit heureuſe ; mais on y renonçoit s'il venoit à partir du gauche.

Radegaſt, Prowe, Siwa, Czern Bog, & Biel Bog.

Après Swantewit les Divinités les plus célébres étoient Radegaſt, Prowe ou Prono, Siwa ou Siba, le Czern Bog ou le Dieu noir, & le Biel Bog ou le Dieu blanc. Radegaſt, Dieu des Obodrites, ne le cédoit que peu ou point du tout en dignité à Swantewit. On ne peut douter qu'il n'eut été honoré d'un culte particulier en Moravie, puiſque des montagnes tirent en-

encore l'étymologie de leur nom du ſien, & qu'après la converſion des Moraves au chriſtianiſme les évêques furent obligés de défendre par des ordonnances expreſſes les aſſemblées que le peuple faiſoit dans les montagnes en ſon honneur. Il avoit ſur la poitrine un bouclier ſur lequel étoit repréſentée la tête d'un taureau. Il tenoit une hallebarde de la main gauche, & avoit ſur la tête un caſque ſurmonté d'un coq dont les ailes étoient déployées. Prowe ou Prono avoit près d'Oldenbourg une forêt qui lui étoit conſacrée, & dont l'entrée n'étoit permiſe qu'au prêtre, à ceux qui vouloient ſacrifier, & aux criminels qui y accouroient pour ſe ſouſtraire au châtiment de leurs crimes. Il étoit poſé ſur un gros piédeſtal. Autour de lui étoient près de mille idoles à deux, trois & quatre viſages, & devant un autel. Les Slaves le révéroient comme le Dieu de la juſtice; delà vient qu'il tenoit d'une main un fer rouge ayant la forme d'un ſoc de charrue. Ce fut long-tems l'uſage chez la nation Slave d'employer un ſemblabe fer rougi au feu, lorsqu'on vouloit s'aſſurer qu'un accuſé étoit coupable ou innocent. Cette ridicule épreuve ſubſiſta même encore des ſiècles après le chriſtianiſme en Bohême où il eſt très probable que Prowe fut reconnu comme dans les pays voiſins.

Siwa ou Siba étoit une femme nue, dont les cheveux defcendoient par derrière jusqu'aux genoux. Elle tenoit dans la main droite une pomme, & dans la gauche une grappe de raifin. Le Czern Bog ou le Dieu noir étoit adoré comme une divinité mal-faifante. On l'honoroit par des facrifices humains, des prières impies & des blafphèmes effroyables. Le Biel Bog ou Dieu blanc étoit reconnu pour une Divinité bien-faifante, & on l'honoroit par des danfes & des feftins.

Dieux Lares, Penates; culte des rivières, des fontaines, & des ferpens.

Outre ce grand nombre de Divinités qui n'étoient pas à la vérité reconnues dans toutes les républiques ni honorées de la même manière, les Slaves avoient encore d'autres Dieux d'un rang inférieur, des Lares & des Pénates qu'ils révéroient tantôt dans leurs maifons, où ils en plaçoient des figures comme des témoins fidelles de leur vie, tantôt dans les campagnes où ils les mettoient comme des Dieux tutélaires. Ces ufages avoient lieu en Bohême, puifqu'encore aujourd'hui pour défigner une maifon vide & dénuée de tout, on a coutume de dire proverbialement, qu'on n'y trouve pas même un Dieu Lare. Lorfque le peuple Bohême, furtout celui de la campagne, voit que tout réuffit à fouhait dans un maifon, il eft perfuadé que cette bonne

bonne fortune eſt due à la préſence d'un Dieu Lare qui eſt dans cette maiſon. On a. déjà dit que les Slaves adoroient le feu. Ils avoient auſſi une ſi grande vénération pour certaines rivières, ſources & mers, qu'ils n'y puiſoient de l'eau qu'en ſilence, & la peine de mort étoit portée contre ceux qui oſoient agir autrement. Il y avoit dans l'île de Rugen un lac appelé Studenetz qui contenoit beaucoup de poiſſon, mais il étoit défendu de le prendre parce-qu'il paſſoit pour ſacré. Les ſerpens étoient regardés comme des Dieux domeſtiques, & l'on châtioit ceux qui avoient la témérité de leur faire du mal.

Diverſité des cultes. Fêtes dépendantes du prêtre.

En déifiant ainſi tout ce qui leur paroiſſoit merveilleux dans la nature, les Slaves eurent un nombre prodigieux de Divinités, auxquelles ils diſtribuèrent des rangs & des emplois ſelon l'idée qu'ils en avoient conçue. Tant de Dieux ſi différens d'autorité exigeoient ſans doute une égale variété dans les cultes qu'on leur déféroit. Le maître du tonnerre eut-il pu ſouffrir qu'un reptile l'égalât en honneurs, en vénération de la part du peuple? On a déjà dit que l'on offroit ordinairement à la plupart de ces Dieux des ſacrifices d'animaux. Si l'on pouvoit leur immoler des chrétiens, on croyoit leur faire l'oblation la plus

agréable. Toutes les fêtes, toutes les solemnités dépendoient de l'arbitre du Prêtre; il devoit les régler en consultant le sort qu'il étoit toujours le maître d'interpréter selon son gré. D'après sa décision, tous, hommes, femmes, enfans, s'assembloient au jour fixé pour offrir leurs victimes. Le prêtre, afin de se rendre plus propre à recevoir les oracles de la Divinité, faisoit la libation du sang de l'animal que l'on immoloit. Le sacrifice étoit accompagné de cérémonies qui se sentoient de la crédulité superstitieuse du peuple & de la fourberie du sacrificateur. Dèsqu'il étoit achevé, la multitude se séparoit, & la débauche remplaçoit la religion. C'eut été un crime de ne pas se livrer aux plaisirs de la table & aux autres divertissemens.

Sort & prédiction de l'avenir.

C'étoit dans les assemblées du peuple pour les sacrifices que l'on consultoit le sort, qu'on prédisoit l'avenir. Ces prédictions se faisoient au moyen de petits morceaux de bois, dont un côté étoit noir & l'autre blanc. On les mêloit & jetoit par terre; si le côté blanc étoit dessus, c'étoit un bon augure; mais si le noir paroissoit, c'étoit mauvais signe. Les Slaves avoient plusieurs autres manières de connoître l'avenir. Ils le prédisoient par le cri des oiseaux, par la région vers laquelle ils pre-

noient leur vol, par les bêtes qu'ils rencontroient ſous leurs pas, par le mouvement de la flamme, par le cours des rivières, par la couleur de l'écume & des vagues de la mer.

En général les Slaves étoient comme les anciens Medes fort adonnés à la magie. Pleins d'idées ſuperſtitieuſes, ils n'avoient garde de faire la moindre entrepriſe, ſoit publique, ſoit particulière, en tems de guerre comme en tems de paix, ſans avoir auparavant conſulté les Démons. C'étoit chez eux le faîte de la ſcience & de la ſageſſe que de ſavoir ſe rendre familiers & propices ces eſprits aëriens, les invoquer & les honorer d'un culte. Quiconque avoit le talent de tirer la prédiction de l'avenir de la conſidération des entrailles des victimes, des ſortiléges, des aruſpices & des augures, en impoſoit au peuple groſſier, paſſoit dans ſon eſprit pour avoir un commerce avec la Dininité. Delà vient que les Princes ou chefs de républiques ſembloient faire une étude particulière de la divination, afin de paroître guidés par l'eſprit des Dieux & d'inſpirer du reſpect pour leurs règlemens que la nation enviſageoit alors comme des oracles émanés de la Divinité même. Les Bohêmes en particulier furent très attachés à ces opinions ſuperſtitieuſes & ridicules. Cracus & ſa fille Libuſſa

Magie.

buſſa ne furent mis à la tête de leur républi-que que parcequ'ils paſſoient pour exceller dans l'art dela magie. On dit qu'il y eut à Budecz une école où l'on enſeignoit la divination. Le chriſtianiſme même ne fut pas capable de déraciner le penchant des Bohêmes à l'art magique; Brzétislas II fut dans la néceſſité de ſévir contre ceux qui faiſoient profeſſion d'un metier ſi infame & de les chaſſer de ſes états.

Idéé des Slaves ſur l'immortalité de l'ame.

On n'eſt pas d'accord ſur l'idée que les Slaves avoient de la nature de l'ame humaine. Quelques écrivains, comme Ditmar, leur attribuent la penſée que la mort étoit le terme fatal & l'anéantiſſement de toutes choſes. Mais il ne paroît pas vraiſemblable que cette opinion eut été générale, & il eſt à croire qu'elle n'appartenoit qu'à quelques tribus. On étoit généralement chez cette nation empreſſé à rendre les derniers devoirs aux morts, on leur faiſoit des pompes funébres qui ne ſuppoſoient guére la perſuaſion que le défunt dut être tout-à-fait anéanti. Sur la fin de l'onzième ſiècle on voyoit encore en Bohême des pratiques ſuperſtitieuſes qui atteſtoient l'ancienne croyance de l'immortalité de l'ame. La populace couverte de maſques s'aſſembloit ſur les chemins fourchus, ſe livroit à la débauche dans l'idée

que

que les ames des morts y participoient & prenoient un peu de repos. Au reste ceux des Slaves qui croyoient une vie à venir, avoient des notions bien grossières sur la nature de l'ame. Ils la supposoient sujette à tous les besoins corporels, comme, à la faim, à la soif, &c.

Les Slaves ne furent long-tems soumis à aucun monarque. Comme toutes les nations guerrières, ils furent jaloux de leur liberté, & l'amour de cette indépendance qu'ils ne craignoient pas d'exposer dans les combats les rendoit ennemis de toute domination. Ils ne connurent d'autre gouvernement que le Démocratique; ils délibéroient en commun sur ce qui concernoit leurs intérêts. Lorsque l'assemblée de la nation ou des premiers d'une tribu avoit pris une résolution unanime, si quelqu'un osoit s'y opposer dans l'assemblée même, il étoit sur le champ condamné à la bastonade. Si un Slave refusoit hors de l'assemblée de se soumettre à la délibération générale, sa peine consistoit à payer en présence de la diète une amende proportionnée à sa qualité, ou à se voir dépouillé de tout par l'incendie ou la déprédation de ses biens. Cette sévérité devoit contenir les contradicteurs dans les bornes de la soumission. Tout changea après que cette nation se fut répandue en Europe

Leur gouvernement.

rope & partagée en plusieurs corps politiques. Alors ses colonies se conformèrent aux usages des nations Européennes, & adoptèrent les unes plus tôt, les autres plus tard, le gouvernement monarchique.

Justice, serment.

On sait que Prowe étoit le Dieu de la justice chez les Slaves. Afin d'inspirer au peuple plus de respect pour les sentences judiciaires, c'étoit dans les temples & sous les yeux de la Divinité que l'on rendoit la justice. Le temple de la forêt d'Oldenbourg étoit sur tout fréquenté; les Slaves voisins de la Baltique y accouroient avec leurs prêtres & leurs Princes pour y juger les affaires. L'adultère avoit été jugé le crime qui méritoit le plus rude châtiment; on a vu les peines atroces réservées à ceux qui s'en rendoient coupables. La punition des autres crimes étoit moins sévère; l'épreuve par le feu étoit ce qu'il y avoit de plus dur pour les accusés & les coupables. Elle eut lieu en Bohême jusqu'au quatorzième siècle que l'archevêque de Prague, Ernest, l'abolit malgré l'opposition des grands du royaume. La manière de jurer des Slaves, lorsqu'ils contractoient quelque obligation, consistoit à jeter un caillou ou une petite pierre dans l'eau, à faire mille imprécations contre eux mêmes, jusqu'à se souhaiter la mort & une fin pa-

reille

reille à celle de ce caillou, s'ils manquoient à leurs engagemens. Il en coûtoit peu pour tenir ce langage, peut-être leur en coûtoit-il encore moins pour violer leurs promesses. Mais revenons à l'histoire.

Etat de l'empire à l'établissement des Slaves au nord du Danube.

Lors de l'établissement des Slaves dans les contrées au nord du Danube, les Gépides, peuple Germain, occupoient Sirmich & la Dace, & les Hérules étoient possesseurs de Singidon en Mésie, aujourd'hui Belgrade. Justinien, qui conquit l'année suivante la Dalmatie, venoit de céder la Pannonie & la Norique aux Lombards. Cet empereur avoit prodigué de grandes sommes d'argent à ces peuples, il leur avoit accordé des pensions annuelles pour acheter la paix. Sa libéralité ne les empêchoit cependant pas de ravager l'Illyrie & la Dalmatie. Le titre d'alliés de l'empire ne leur inspiroit que plus d'audace, & les Hérules, entr'autres, chargés des dépouilles des Romains avoient la hardiesse d'aller à Constantinople demander le payement de leurs pensions.

Invasions des derniers sur ses terres.

Les Slaves ou Esclavons ne furent pas moins redoutables à l'empire. Dès le commencement du règne de Justinien, en 528, les Antes, nation Slave, établis entre le Niester & le Danube, avoient fait

une

une irruption en Thrace. Germain, nommé Général des troupes de cette province, les avoit taillé en pièces. Deux ans après, en 530, ils s'étoient jetés dans l'Illyrie. Mondon, Général de Justinien, les avoit mis en déroute & pris un de leurs chefs qu'il avoit envoyé chargé de chaînes à Constantinople. L'empereur prévoyant combien il y avoit à craindre pour la Thrace avoit donné le commandement de cette province à Chibuldius, brave guerrier, qui en avoit d'abord imposé aux Esclavons, & qui étoit même allé plusieurs fois les chercher au delà du Danube. Mais s'étant enfin hasardé au delà de ce fleuve avec peu de troupes, les Esclavons qui avoient rassemblé tout ce qu'ils avoient de combattans l'avoient enveloppé, & il étoit péri en faisant des prodiges de valeur. Le passage du Danube fut dèslors ouvert aux ennemis & toutes les forces de l'empire ne purent faire, dit Procope, ce qu'avoit fait un seul homme. Les Esclavons ne tardèrent pas en effet à franchir le fleuve. Asbade, Général Romain qui voulut s'opposer à eux, fut défait, pris, écorché & brûlé vif. Ils saccagèrent la Thrace & l'Illyrie, & prirent Topire, ville maritime de Thrace. Ils en égorgèrent les hommes au nombre de quinze mille, traînèrent en esclavage les femmes & les enfans.

Les

Les historieus remarquent que les Esclavons voulurent bien pour la première fois faire des prisonniers. Ils n'avoient jusqu'alors épargné ni âge ni sexe. Ils exerçoient des cruautés inouies sur leurs malheureux captifs; ils les empaloient, les assommoient à coups de massues, ou les brûloient vifs entassés dans des cabanes avec les troupeaux qu'ils ne pouvoient emmener. Ces excès ne doivent cependant pas les faire taxer de barbarie, à moins qu'on ne dise que toutes les nations furent barbares. Les Grecs, les Romains, les Francs, les Allemans, n'usèrent-ils pas avec autant de rigueur du droit de la guerre?

550.
Ils ravagent la Thrace jusqu'à une journée de Constantinople.

L'année suivante les Esclavons revinrent à la charge, & prirent la route de Naïsse. Leur dessein étoit de prendre Thessalonique; mais dèsqu'ils apprirent que Germain, le vainqueur des Antes, étoit à Sardique avec une armée; ils furent saisis de terreur & se retirèrent en Dalmatie. La mort subite de ce Général ranima leur courage. Ils sortirent de la Dalmatie & ayant reçu un renfort de leurs compatriotes, ils recommencèrent leurs ravages. Justinien envoya contre eux une armée aux ordres de Scholastique, eunuque du Palais. Ayant vaincu ce Général près d'Andrinople, ils mirent à feu &

à

à ſang la Thrace aux environs du Pont-Euxin, s'avancèrent jusqu'à la longue muraille à une journée de Conſtantinople. Mais les Romains s'étant ralliés les ſurprirent tandisqu'ils étoient occupés à piller, en firent un grand carnage, leur enlevèrent leurs priſonniers & les forcèrent de repaſſer le Danube.

551. Ils déſolent l'Illyrie.

Cette nation qui ne connoiſſoit que la profeſſion des armes & la guerre, qui ne pouvoit vivre que de rapines puisqu'elle ignoroit encore l'agriculture, devoit bientôt reparoître, guidée autant par la néceſſité que par la paſſion du pillage. L'année ſuivante elle ſe répandit comme un torrent en Illyrie. Juſtin & Juſtinien, qui ſe mirent en devoir de l'arrêter, ſe ſentant trop foibles pour lui livrer bataille avec avantage, ſe contentèrent de la harceler. Par cette manœuvre ils réuſſirent à en tuer beaucoup & à faire un grand nombre de priſonniers, mais ſans pouvoir empêcher le ravage, & lorsque les Eſclavons furent chargés d'un riche butin, ils repaſſèrent librement le Danube. Les Gépides maîtres des bords de ce fleuve leur en accordoient le paſſage moyennant une pièce d'or qu'ils leur payoient par tête. Ce commerce des Gépides leur attira une guerre funeſte. Les Lombards excités par Juſtini-

ſtinien les attaquèrent & dans une ſeule bataille leur tuèrent quarante mille hommes.

Peſſina, ſavant auteur de l'hiſtoire de Moravie, attribue particulièrement aux Slaves établis dans cette province les expéditions dont on vient de parler. Mais il ne paroît guère croyable que les Moraves euſſent été ſeuls aſſez puiſſans pour réſiſter aux forces de l'empire. L'ignorance de l'agriculture, qui les forçoit à vivre de pillage, à dévaſter les terres des Romains, impoſoit la même néceſſité aux Bohêmes & aux autres républiques Slaves. Les courſes précédentes furent donc probablement l'ouvrage de la plus grande partie des Slaves, & la ſuite des événemens prouvera que les Bohêmes y eurent leur part. Un nouvel ennemi de l'empire, qui s'éleva quelques années après, & qui devint bientôt le leur, les obligea de renoncer à leurs courſes & de porter ailleurs leurs ravages. Les Bohêmes eurent part a ces excurſions.

Les Abares ou Avares, peuple de Tartarie, furent cet ennemi de l'empire & des Bohêmes. Chaſſés de leur pays par les Turcs, ils avoient franchi le Volga, & s'étoient arrêtés entre ce fleuve & le Tanaïs. Des députés allèrent alors de leur part à Conſtantinople offrir leurs ſervices 558. Traité de Juſtinien avec les Abares.

à

à Justinien. Cette offre ne pouvoit être désintéressée de la part d'une nation pressée par le besoin. Ils demandèrent une pension annuelle & une habitation commode sur les terres de l'empire. Valentin fut envoyé par l'empereur pour conclure le traité avec leur Khan & pour les engager à prendre les armes contre les ennemis de l'empire. C'étoit une bien mauvaise politique d'admettre des barbares dans les possessions Romaines sous prétexte d'en faire des défenseurs, sans craindre qu'ils n'en devinssent les plus dangereux ennemis. Cette démarche prouva la foiblesse de l'empire & l'imprudence de Justinien.

Ils le forcent de tenir sa parole.

Dèsque le traité fut conclu, les Abares se mirent en marche. Les Huns divisés en plusieurs hordes entre le Volga & le Tanaïs furent les premiers qu'ils attaquèrent & dont ils firent un grand carnage. Ayant franchi le Tanaïs, ils côtoyèrent le Pont-Euxin & défirent encore les Antes sur le Borysthéne. Lorsqu'ils furent arrivés près du Danube, ils firent sommer Justinien de tenir sa parole. L'empereur étoit d'abord prêt à leur céder la seconde Pannonie; mais il en fut détourné par le grand Khan des Turcs. Celui des Abares, irrité de la perfidie Romaine, résolut alors de s'emparer de force de l'établissement qu'on lui re-

refusoit. Il étoit déjà maître de l'ancienne Dace, ou de la Moldavie & de la Valachie. Voyant que les troupes destinées à la garde du Danube n'étoient pas en état de lui résister, il passa le fleuve, s'établit avec sa nation sur les frontières de la Mesie & de la Pannonie. Justinien ne put ou ne trouva pas à propos de s'y opposer; il remplit même l'autre partie de son engagement en leur donnant la pension.

Leur voisinage funeste à la Bohême.

De son vivant, les Abares contens des sommes annuelles qu'il leur payoit, n'attaquerent pas l'empire; ils se tournèrent du côté des possessions des Francs. Les Rois de Metz ou d'Austrasie étoient alors les plus puissans des monarques François. La Thuringe & toutes les contrées d'Allemagne arrosées par la Meuse, le Rhin, le Mein & le Véser, étoient sous leur domination. La Bohême relevoit de leur puissance & la Bavière depuis la mort de Théodoric le Grand, Roi d'Italie, s'étoit mise sous leur protection. Les Abares ayant porté leurs armes en Thuringe, la Bohême qui en étoit voisine fut d'autant moins à l'abri de leurs hostilités qu'elle dépendoit en quelque sorte des mêmes maîtres. On la verra même bientôt devenir tributaire de ces féroces Abares.

Lors-

566. Fermeté de Justin II à leur égard.

Lorsque Justin II eut succédé à Justinien, ils lui demandèrent par députés les présens dont son oncle avoit établi l'usage. Le nouvel empereur les leur refusa avec fermeté. Résolus de les obtenir de gré ou de force, ils offrirent la paix à Sigebert, Roi d'Austrasie, avec lequel ils étoient pour lors en guerre. Leurs conditions quoique désavantageuses pour les Francs ayant été acceptées & le traité de paix conclu, ils se préparèrent à attaquer l'empire avec toutes leurs forces. Mais un événement imprévu suspendit l'exécution de leur projet. Alboin, Roi des Lombards, avoit conçu celui de s'emparer de l'Italie. Les Gépides, qui habitoient entre la Drave & la Save, pouvoient le traverser dans son expédition. Décidé à se délivrer de ces voisins incommodes, il persuada au Khan des Abares de se joindre à lui; il consentit même que le Khan, après la ruine des Gépides, demeurât maître de tout leur pays. Cette convention inique étant faite, les Gépides furent attaqués par ces deux ennemis. Leur Roi, Cunimond, brave guerrier, tenta en vain de résister au torrent, de sauver sa couronne & son peuple. Tous ses efforts furent inutiles. Dans une bataille sanglante Alboin le tua de sa propre main, réduisit sa nation à l'esclavage, & les Abares s'emparèrent du pays

Ils traitent avec Alboin pour détruire les Gépides.

pays. L'anné ſuivante, 568, lorsq'Alboin appelé par Narſès ſe diſpoſoit à emmener ſes Lombards en Italie, il abandonna aux Abares la Pannonie toute entière & la Norique, à condition de les rendre ſi les Lombards étoient un jour forcés d'y revenir. Ce fut de cette manière que les Abares parvinrent à occuper les provinces voiſines de la Bohême & de la Moravie.

578. Nouvelles incurſions des Slaves dans les provinces de l'empire.

Ce voiſinage tout dangereux qu'il étoit ne put cependant contenir les Slaves, ni les empêcher de faire des courſes ſur les terres de l'empire. Dix ans après, ſous le règne de Tibère II, ſachant toutes les forces de l'empire occupées contre les Perſes, ils paſſèrent le Danube, ravagèrent la Thrace & menacèrent même Conſtantinople. L'empereur alarmé du danger que couroit ſa capitale eut recours à Baïan, Khan des Abares, auquel il députa le préfet d'Illyrie dans le deſſein de l'engager à ſe jeter ſur les terres des Slaves & à les contraindre par cette diverſion à quitter la Thrace. Baïan répondit favorablement à la demande de Tibère. Il étoit irrité contre les Slaves, parce que les ayant peu auparavant ſommé de lui payer tribut, ils avoient pour toute réponſe maſſacré ſes envoyés. L'eſpoir de recueillir d'immenſes richeſſes dans leurs pays l'animoit autant

que les conceſſions avantageuſes de l'empereur. Tibère lui accordoit pour ſes ſujets le droit de commerce & tous les priviléges dont jouiſſoient les ſujets de l'empire. Baïan flatté de tant d'avantages entra dans le pays des Slaves & y porta la déſolation. Tous ceux qui y étoient reſtés ſe réfugièrent dans les forêts & dans les cavernes, abandonnant leurs biens à la rapacité des Abares. La choſe arriva comme Tibère l'avoit prévu. Les Slaves qui pilloient la Thrace, apprenant la déſolation de leur patrie repaſſèrent précipitamment le Danube, volèrent à la défenſe de leurs foyers. A leur arrivée ils ne trouvèrent que les débris & les cendres de leurs habitations. Les Abares s'étoient déjà retirés avec leur butin & leurs priſonniers. Ce fut probablement dès lors que les Slaves & particulièrement les Bohêmes furent obligés de payer tribut à ces redoutables voiſins. Les Rois d'Auſtraſie, leurs maîtres, ne purent dans cette malheureuſe conjonćture leur prêter aucun ſecours, parce que deux femmes odieuſes, Frédégonde & Brunchaut, bouleverſoient la France, & l'inondoient du ſang de ſes Princes.

Traité de Tibère avec les Abares.

Les Bohêmes tributaires du Khan.

---

595. Ils font vaincus par Taſſil-

Depuis cette funeſte invaſion des Abares, les Slaves leurs tributaires furent empêchés d'inquiéter les provinces Romaines

nes aussi long-tems que ces maîtres barbares furent amis de l'empire, & s'ils firent ensuite des invasions sur les terres des empereurs, ce fut en servant dans les armées des Khans. Les Bohêmes reſtraints du côté de l'empire jetèrent les yeux sur les pays anciennement habités par les Hénétes, leurs compatriotes. Le désir de recouvrer la Dalmatie, l'Istrie, la Vénétie, les décida à se mettre en campagne. Le bruit de leur marche fit trembler l'Italie. Le Pape S. Grégoire en fut si alarmé qu'il écrivit aux évêques de Sicile, de Pouille, de Dalmatie, &c. une lettre par laquelle il leur enjoignoit de faire deux fois la semaine des prières publiques pour fléchir la colère de Dieu & en obtenir l'éloignement des Slaves de l'Italie. Les armes des Bavarois vinrent à l'apui des prières. Tassillon I, Duc de Bavière, s'opposa au passage des Bohêmes. Ayant rassemblé son monde, il marcha à leur rencontre, les attaqua & les mit en déroute. Sa victoire sauva l'Italie du danger qui l'avoit menacé.

lon, Duc de Bavière.

Il est à conjecturer que les Bohêmes malgré cette défaite ne cessèrent point de tenter des entreprises préjudiciables aux intérêts des Rois d'Austrasie ou des Bavarois soumis à la puissance des derniers. Ceux-ci s'étoient rendu maîtres de la Bavière

600.

Ils le vainquent à leur tour.

depuis qu'elle s'étoit mise sous leur protection ; ils en étoient devenus les législateurs ; ils lui donnoient des Ducs qui étoient leurs vassaux. Childebert, Roi de Metz, irrité des courses des Bohêmes, ordonna à Tassillon de les poursuivre. Le nombre des Bavarois, de beaucoup supérieur à celui des ennemis leur présageoit une victoire assurée, lorsque le Khan des Abares survint avec un corps de ses gens, & rappela la fortune du côté des Bohêmes. Les Bavarois furent taillés en pièces.

Pertes qui affoiblissent les Abares.

Si le Khan des Abares sauva quelques milliers de Bohêmes, il faisoit payer bien cher ce service à toute la nation, en appesantissant sur elle son bras tyrannique. Non content d'exiger le tribut annuel, il força les Bohêmes à s'enrôler dans son armée, & on les vit souvent marcher sous ses étendards contre l'empire. Après avoir enlevé Sirmich, la seule place qui restât en Pannonie aux empereurs, après avoir porté la terreur & la désolation dans les provinces Romaines, le Khan essuya des revers funestes. Cinq batailles qu'il perdit dans une seule campagne en 601, sous le règne de Maurice, détruisirent ses forces & l'affoiblirent tellement qu'il dut attendre une nouvelle génération pour être en état d'inquiéter l'empire. Les Slaves las de se voir

voir asservis à son joug cruel, aperçurent avec joie dans son affoiblissement une occasion de s'affranchir de sa dépendance. Indignés que les Abares portassent la dureté & la licence jusqu'à enlever leurs femmes & leurs filles pour assouvir leur brutalité, ils se révoltèrent & chassèrent ces odieux tyrans de leur pays. Le Khan hors d'état de se venger parut dissimuler un affront qui étoit le fruit de sa cruauté & de la férocité de sa nation; mais son impuissance même ne faisoit qu'irriter davantage sa vengeance. Dèsque ses forces furent réparées, il leva une armée nombreuse & attaqua les Bohêmes. Sa supériorité ne leur annonçoit que des revers aussi certains qu'accablans; tout les menaçoit de rentrer sous le joug de ce barbare, & ils l'auroient effectivement subi une seconde fois s'ils n'eussent eu à leur tête un habile Général dont l'intelligence & la valeur suppléèrent à l'infériorité de leur nombre.

Les Bohêmes secouent leur joug.

Ce grand Général étoit Samon. On dispute sur son origine. Quelques uns le disent Franc de naissance, négociant de profession, & ajoutent qu'étant venu commercer chez les Slaves, dans le tems qu'ils étoient en guerre avec les Abares, il leur proposa d'être leur Général & les assura de la victoire. Mais quelle confiance auroient

Incertitude de l'origine de Samon.

pu

pu avoir les Bohêmes dans un commerçant ? Quand Samon auroit montré de l'intelligence pour le trafic, s'ensuivoit-il qu'il fut en état de commander une armée, de diriger les opérations d'une guerre ? Franc d'origine eut-il été assez au fait de la langue Esclavonne pour s'expliquer avec l'aisance que doit avoir un Général ? D'autres écrivains le font originaire de Misnie, province alors habitée par des Slaves qui portoient le nom de Sorabes. Ce pays étant sous la domination des Rois d'Austrasie, il est probable que c'est là ce qui a donné lieu à la méprise des historiens qui d'après Frédégaire ont attribué à Samon une origine Françoise. Au reste qu'il fut né Slave ou Franc, peu importe ; il fut bon capitaine, il affranchit les Bohêmes du joug des Abares, voilà ce qui le distingua.

624. Il rend les Bohêmes vainqueurs des Abares.

Les Bohêmes n'eurent pas plutôt accepté les offres de Samon, qu'il leur donna les conseils les plus utiles & leur indiqua les moyens d'attaquer leurs ennemis avec avantage & de leur arracher la victoire. Après avoir fait toutes les dispositions nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise & soutenir en même tems sa réputation, il les mena lui même au combat. Qu'on se représente la mêlée de deux nations animées de la plus cruelle vengeance !

Les

Les Bohêmes vont combattre pour la défense de leur liberté, venger les outrages faits à leurs femmes & à leurs filles, tandisque leurs tyrans vont s'efforcer de les réduire de nouveau sous le joug qu'ils ont secoué par leur honteuse expulsion. Dut-il y avoir jamais d'action plus vive, de combat plus meurtrier? La victoire se décida pour la cause juste; les cruels Abares furent mis en déroute, & les Bohêmes vainqueurs furent entièrement délivrés de leur servitude.

Le service que Samon venoit de rendre aux Bohêmes étoit important; ils en sentirent la grandeur, & le prix qu'ils attachoient à la liberté relevoit à leurs yeux le mérite d'un homme qui la leur avoit rendue. Peut-être en auroient-ils fait leur premier Roi, s'ils n'eussent écouté que la voix de la reconnoissance; mais la gratitude ne put vaincre leur aversion naturelle pour le gouvernement monarchique. Cette heureuse indépendance qu'ils venoient de recouvrer leur étoit devenue d'autant plus précieuse qu'ils avoient plus vivement ressenti la dureté d'un joug étranger. L'amour de la liberté combattit en eux avec la reconnoissauce qu'ils devoient à leur libérateur. Il étoit à craindre que les Abares ne cherchassent autant à se venger qu'à effa-

Les premiers le créent leur Général.

effacer leur honte; la défaite qu'ils avoient essuyée devoit les rendre plus furieux. La nécessité de se défendre contre ces redoutables voisins imposoit aux Bohêmes celle de ménager Samon, de récompenser ses services de manière à le fixer chez eux. Ils imaginèrent un moyen de se l'attacher sans renoncer à leur gouvernement républicain. Ce fut de le revêtir du titre de Général, de lui confier le commandement des forces de l'état & le soin de le défendre contre ses ennemis. Cette dignité lui donnoit le premier rang dans la république sans l'en constituer maître. Ayant les troupes à ses ordes, juge de la guerre & de la paix, il jouissoit d'un pouvoir approchant de la royauté; il ne lui manquoit, pour ainsi dire, que le titre de Roi, & il gouverna la Bohême avec autant d'empire que s'il l'eut été réellement. Des Historiens ne font même aucune difficulté de le mettre à la tête des souverains de ce pays.



SA-

SAMON.

La liberté que Samon venoit de rendre si glorieusement aux Bohêmes répandit au loin sa reputation de valeur. Les tribus Slaves voisines de la Bohême s'empressèrent à l'envi de se mettre sous sa protection & de participer à la juste reconnoissance de ceux qu'il avoit sauvé. Les Moraves & leurs compatriotes qui habitoient la Lusace & la Silésie le reconnurent également pour leur chef. Samon fut peut-être trop sensible à son élévation, à la faveur de tant de peuples qui couroient se ranger sous ses lois. Dagobert I, Roi de France, en fut aussi piqué. La Bohême & la Moravie étant dépendantes de sa couronne, il fut vivement irrité qu'elles se fussent donné un maître sans son consentement, & Samon fut jugé n'être qu'un rebelle. Il en seroit peut-être résulté une guerre, si le monarque François eut eu moins de peine à se priver du commerce des femmes, si l'on eut été moins frappé de la valeur de Samon.

D'autres Slaves se mettent sous la protection de Samon.

Un événement qui suivit d'assez près renouvela le mecontentement de Dagobert, acheva d'aigrir les esprits & fit naître la guerre.

630. Négocians François pil-

lés, tués par les Slaves.

guerre. Ceux qui prétendent que Samon étoit négociant François, racontent qu'une troupe de marchands Austrasiens, à la nouvelle de son élévation, partirent dans l'espérance de recevoir un accueil favorable dans un pays gouverné par un de leurs compatriotes qui avoit été de leur profession. Ce qu'il y a de certain, c'est que des négocians François qui étoient venus commercer chez les Slaves, en furent fort maltraités. Les uns furent dépouillés de leurs marchandises, on massacra inhumainement les autres. Dagobert indigné de ce traitement fait à ses sujets envoya aussitôt un ambassadeur à Samon pour se plaindre de cette infraction du droit des gens & demander une pleine satisfaction. Sichaire (c'étoit le nom de l'envoyé) exigeoit au nom de son Roi la restitution des marchandises enlevées & la mort des coupables, ou qu'on les lui livrât. Samon au lieu de lui rendre justice refusa de l'admettre à son audience, & cette difficulté le fit soupçonner d'être l'auteur de la rapine ou d'y avoir part. Sichaire ayant à cœur de s'acquitter avec exactitude de sa commission, ne se rebuta pas du refus, mais usa de finesse pour obtenir une audience. S'étant

Dagobert en demande satisfaction.

Fredeg. Gregor-Turonens. Const-Porphyrog. Aimon. Dobner. Pelzel. Hagek. Cosmas.

tant revêtu d'un habit Slave, il se présenta dans cet appareil avec sa suite devant Samon, auquel il signifia les volontés de Dagobert. Samon se contenta de répondre froidement qu'avant de juger il falloit instruire la cause & examiner les motifs du démélé. Sichaire vouloit d'abord la restitution des marchandises & des dépouilles qu'on ne vouloit pas relacher. Croyant n'apercevoir dans la conduite de Samon que mauvaise foi & deni de justice, il outra les ordes de son maître, se répandit en invectives & en menaces contre Samon, & finit par lui dire qu'il n'avoit pas à disputer avec le Roi de France dont il étoit sujet ainsi que la nation qu'il gouvernoit. Samon piqué de ses insolences usa néantmoins d'une modération qui lui fit honneur. „J'en conviens, lui répondit-il avec „douceur; le pays que nous possedons „dépend de Dagobert, & nous le recon„noîtrons toujours aussi pour notre maître, „s'il veut être notre ami." Un envoyé moins fanatique que Sichaire eut été satisfait d'une réponse aussi honnête, l'eut mise à profit pour hâter le succès de sa négociation. Ignorant que les injures ne persuadent personne, il ne répliqua que par une insolence capable de mettre le dernier sceau à celles qu'il avoit déjà vomies. Il répondit que des chrétiens, serviteurs de

Insolence de son envoyé envers Samon.

Dieu,

Dieu, ne pouvoient contracter aucune amitié avec des chiens, désignant par ce nom les Slaves, parcequ'ils étoient idolâtres. Samon justement indigné fit chasser l'insolent après lui avoir dit „Si vous êtes „les serviteurs de Dieu, nous pouvons bien „être ses chiens & si vous agissez contre lui „il nous sera permis sans doute de vous dé„chirer à belles dents."

Il décide la guerre contre les Slaves.

Dagobert n'eut pu agir plus sagement qu'en désavouant son envoyé, s'il eut été informé de son insolente conduite; mais Sichaire eut sans doute grande attention dans son rapport de noircir Samon & d'animer le monarque contre le chef des Bohêmes. Il fut décidé de faire la guerre aux Slaves & de les obliger à rentrer dans le devoir. Dagobert ordonna la levée d'une armée considérable dans ses états, il persuada encore aux Allemans & aux Lombards, ses alliés, de l'aider dans son expédition & de mettre toutes leurs forces sur pied. Ces immenses préparatifs annonçoient la frayeur que l'on avoit des Bohêmes, ou l'envie de les détruire.

Samon se met sur la défensive.

Samon sans se décourager à la nouvelle de l'armement formidable des François, sans perdre de tems, fit en prudent capitaine les dispositions qu'il jugea nécessaires pour une bonne défense. Les Allemens réunis aux

aux Lombards devoient entrer en Bohême d'un côté, tandis que l'armée Françoise y pénétreroit d'un autre. Il pourvut à ces deux invasions. Dès qu'il eut rassemblé ses gens, il les partagea en deux corps; l'un eut ordre de marcher aux Allemans; il prit le commandement du second avec lequel il s'avança jusqu'au delà des frontières de Bohême à la rencontre des François. Arrivé près du fort de Voigtbourg dans le Voigtland, entre la Bohême & la Thuringe, il dresse son camp en cet endroit, il y fornie ses retranchemens & y attend l'ennemi de pied ferme. Une victoire remportée par les Allemans sur le corps de Slaves qu'il leur a opposé ne l'intimide pas. C'est à l'armée Françoise qu'il en veut, persuadé qu'après l'avoir vaincue il lui sera facile de chasser ses alliés. Ferme, inébranlable dans son poste avantageux, il l'aperçoit enfin qui avance. Elle l'investit de toutes parts, elle assaille son camp pendant trois jours de suite sans prendre ni donner de relache. Il se défend en vaillant capitaine & se contente de repousser les attaques, jusqu'à ce que voyant les ennemis harassés, affoiblis par les assauts continuels qu'ils ont donné à son camp, il sort le quatrième jour de ses retranchemens à la tête de ses troupes fraîches qui tombent avec impétuosité sur les

Son camp.

Investi par l'armée Françoise.

Sa victoire. les François à demi vaincus par la fatigue. Ceux-ci succombent bientôt; les uns sont passés au tranchant de l'épée; les autres ne pensent qu'à fuir, laissent tous leurs bagages au pouvoir des vainqueurs; & les Bohêmes chargés d'un butin considérable reviennent triomphans chez eux. On ne sait ce que devinrent les Allemans. Il y a apparence que la défaite de l'armée Françoise les fit sortir précipitamment de Bohême.

Les Sorabes se mettent sous sa protection. Cette victoire signalée ajouta un nouveau lustre à la gloire du vainqueur des Abares. La réputation guerrière de Samon fut célébrée chez tous les Slaves, & l'on vit de nouvelles républiques rechercher sa protection. La Misnie habitée, comme nous l'avons dit, par les Sorabes, étoit jusqu'à ce moment demeurée sous la domination des Francs; elle avoit même reçu des chefs ou gouverneurs de la main des Rois de France. Les Sorabes secouèrent alors le joug, particulièrement ceux qui habitoient aux environs de Görlitz & que l'on nommoit Drébaniens. Ils se mirent sous la protection du brave Samon, leur compatriote, & ne firent plus par la réunion de leurs intérêts qu'une cause commune avec les Bohêmes contre la puissance Françoise.

L'ac-

L'accroiſſement de ſa puiſſance, la gloire de ſon nom, ne furent pas les ſeuls fruits de la victoire de Samon. Les pays dépendans de la monarchie Françoiſe furent ouverts de tous les côtés, demeurèrent dèslors expoſés aux incurſions des Slaves, qui ne manquèrent pas d'y en faire deux ou trois par année. La Thuringe en particulier ſouffrit de ſon voiſinage de la Bohême; elle fut ſouvent ravagée. Dervan, Duc de Franconie, voyant les progrès des Slaves & la puſillanimité de Dagobert, ſecoua le joug d'un maître ſi mépriſable pour s'attacher à Samon, qu'il jugea plus digne de ſon obéiſſance. Le chef des Bohêmes fortifié par les ſecours de Dervan & des Sorabes devint plus entreprenant que jamais. Après avoir battu les Thuringiens, il prit en quelque ſorte poſſeſſion de leur province en s'y cantonnant, & parut braver les menaces de Dagobert. Honteux de ſa défaite, irrité de la dévaſtation de ſes provinces, le monarque Auſtraſien interrompit enfin le cours de ſes voluptés pour venger ſon injure & mettre fin aux excès des Slaves. Il leva une nouvelle armée à la tête de laquelle il ſe mit en marche. Mais oubliant bientôt ſa gloire pour ſes plaiſirs, il laiſſa à des mains étrangères le ſoin de le venger & de défendre ſes peuples. Il s'étoit avancé jus-

Il déſole la Thuringe.

Dagobert en confie la défenſe aux Saxons.

jusqu'à Mayence lorsque des députés Saxons arrivèrent & lui promirent de mettre les frontières de son royaume à l'abri des incursions des Slaves s'il vouloit les dispenser du tribut annuel de 500 bœufs qu'ils étoient obligés de lui fournir. Les Saxons promettoient ce qu'ils n'étoient point en état de tenir. Dagobert qui appréhendoit peut-être de se mesurer malheureusement avec Samon dont il connoissoit la valeur, ou qui regrettoit déjà sa vie voluptueuse, accepta cependant leur proposition, & retourna sur ses pas avec son armée.

632.

Les derniers sont trop foibles & se retirent.

L'événement prouva la témérité de sa conduite. Les Saxons se mirent en devoir d'accomplir leur engagement, de délivrer la Thuringe des incursions des Slaves; Mais ils ne firent voir que leur foiblesse. Le brave Samon détruisit sans peine tous leurs efforts. Vaincus, mis en fuite par-tout où ils osoient se montrer, ils rentrèrent sur leurs terres, laissant la Thuringe & la Franconie en proie aux courses des Slaves, contens d'avoir prouvé quoique d'une manière inutile la fidélité à leurs promesses. Les Austrasiens, qui sous les règnes précédens avoient vu tout plier sous la force de leurs armes, murmurèrent de la foiblesse de Dagobert. Révoltés des impôts dont il les surchargeoit pour fournir

à

à la cupidité des maîtresses qui l'obsédoient, affligés qu'il eut transporté sa cour hors de leur royaume, ils lui demandèrent un Roi qui résidât chez eux. Trop heureux de prévenir à cette condition les troubles civils prêts à éclater, il leur donna son fils Sigebert qui fut couronné à Metz.

Perfidie de Radulfe, Duc de Thuringe.

Cependant les Slaves depuis la retraite des Saxons redoubloient leurs courses & leurs ravages. Les Austrasiens, qui n'avoient dans Sigebert qu'un fantôme de Roi, puisque les maires du Palais étoient les maîtres du monarque, résolurent de les réprimer. Ils envoyèrent des troupes en Thuringe, & chargèrent Radulfe, Duc de cette province, de les conduire contre les Slaves. Radulfe eut des succès, il vainquit les ennemis & les chassa de ses terres; mais il fit servir ses victoires à son ambition, à secouer le joug des Rois d'Austrasie. Dervan ne s'étoit soustrait à la domination des derniers que pour leur préférer un autre maître, le chef des Slaves. Radulfe fut plus hardi; il ne voulut dépendre ni de Samon ni des monarques Austrasiens. Vainqueur des Slaves qu'il venoit d'éloigner de son pays, il se prépara à soutenir son indépendance contre Sigebert. Il la soutint glorieusement contre toutes les forces de l'Austrasie, la victoire le ren-

dit maître absolu de la Thuringe, & il s'allia dans la suite avec Samon.

Samon s'enorgueillit, abuse de son pouvoir.

L'orgueil est la suite ordinaire de la fortune. Samon, qui de simple soldat ou négociant à son entrée en Bohême s'étoit élevé au premier rang de l'état, oublia son ancienne condition, abusa de son autorité. Durant la guerre des Abares & celle des Francs, une multitude de peuples Slaves étoient venus se ranger sous ses drapeaux dans l'intention de trouver en lui un généreux défenseur de leur liberté contre les Francs, dont la puissance les alarmoit. Ce concours de nations empressées à partager la fortune des Bohêmes, le pouvoir dont il jouissoit & sa réputation de valeur chez les peuples voisins l'enorgueillirent. Si les Bohêmes ne lui avoient pas conféré l'autorité royale, il crut l'avoir, il en usa non seulement avec eux, mais encore avec les autres Slaves qui s'étoient réfugiés en Bohême, & qu'il traita en sujets. On sait que la nation n'étoit point accoutumée à obéir à des Rois. L'aversion pour le gouvernement monarchique engagea plusieurs seigneurs à s'expatrier plutôt que de se soumettre à la domination de Samon.

640. Le projet de chercher d'autres demeures pour se soustraire à l'empire de Sa-

Samon fut formé par une famille distinguée dont Constantin Porphyrogénete nous a conservé le souvenir. Elle étoit composée de cinq frères, Clucas, Lobel, Cosenz, Muchlon, Chrowat, & de leurs deux sœurs Tuga & Buga. Leur réunion avec tous leurs descendans n'étoit pas suffisante pour assurer le succès de l'entreprise qu'ils méditoient. Ils rassemblèrent encore la plus grande partie des Slaves qui demeuroient dans les montagnes de Bohême, & que l'on appeloit Chorwates. On les nomme aujourd'hui Croates. Quelques auteurs ont dit, mais sans fondement, qu'ils habitoient alors au delà des monts Krapacs qui séparent la Hongrie & la Pologne, puisqu'à la fin de l'onzième siècle il s'en trouvoit encore en Bohême. Cette peuplade de Chorwates descendit au midi, passa le Danube & prit la route de la Dalmatie où elle vouloit s'établir. Les Abares en étoient en possession; il fallut employer la force des armes pour l'arracher à ces ennemis; ce ne fut qu'après plusieurs années de guerre qu'elle parvint à les en chasser. Héraclius qui ne pouvoit défendre ce pays étant contraint de tourner toutes les forces de l'empire contre les Mahometans, favorisa cet établissement au lieu de s'y opposer. Il l'envisageoit comme une barrière capable d'arrêter les courses

Une colonie de Bohêmes s'établit en Dalmatie.

des Abares, ennemis redoutables des Romains. Il céda la Dalmatie aux Chorwates, ne se réservant que quelques places maritimes avec les principales îles du golfe, à condition cependant qu'ils reconnoîtroient la souveraineté de l'empire sur ce pays.

D'autres Slaves les suivent.

Ce succès des Chorwates attira une nouvelle peuplade de Slaves. Les Serbes ou Serbles, qui furent ensuite nommés Serviens, & qui habitoient alors la basse Hongrie, se trouvant trop resserrés dans ce pays dont une partie étoit occupée par les Abares, ils suivirent l'exemple des Chorwates. La moitié de la nation demanda des terres à Héraclius qui lui assigna dabord la contrée voisine de Thessalonique. Ne s'y trouvant pas encore assez au large, ils repassèrent la Save & la Drave, & rejoignirent leurs compatriotes. Mais ils ne furent pas long-tems à se repentir de leur inconstance. Ils s'adresserent une seconde fois à Héraclius, qui leur abandonna un vaste pays à l'orient des Croates; c'étoient la Mésie supérieure, la Dace & la Dardanie. Ces deux colonies, auxquelles il se mêla encore quelque corps d'autres tribus Slaves, comme des Obodrites, formèrent dans la suite dans ces contrées les royaumes de Croatie, d'Esclavonie, de

Bos-

Bosnie & de Servie. Quoiqu'elles dussent reconnoître le domaine souverain de l'empire sur les pays qu'il venoit de leur céder, elles eurent cependant leurs princes particuliers. Cet établissement des Slaves en Croatie au milieu du septième siècle est une nouvelle preuve de l'existence fabuleuse de Czech qu'on dit originaire de cette contrée, dès les premiers siècles de l'ere chrétienne, & même encore avant.

La Bohême jouit d'une longue paix.

Quoique toute la tribu des Chorwates ne soit point passée en Dalmatie, cette migration affoiblit néantmoins la Bohême, mais sans que cet affoiblissement eut de mauvaises suites. Samon avoit su se faire respecter de ses voisins. Ni les Abares, ni les Francs n'eurent la hardiesse de l'inquiéter. Les Bohêmes goûtèrent les douceurs de la paix tout le reste de son gouvernement. On ne sait ce qui se passa dans l'intérieur de l'état durant les dix-huit ans qu'il vécut après la migration dont on vient de parler; l'ignorance des lettres dont nous aurons souvent occasion de gémir condamnoit à un éternel oubli toutes les affaires civiles, toutes les institutions politiques. Si des écrivains étrangers n'avoient fait mention des guerres, on les ignoreroit également.

658. Mort de Samon.

Samon mourut dans un âge avancé après avoir gouverné les-

les Bohêmes & leurs voisins l'espace de trente-quatre ans, soit en qualité de Roi, soit comme chef de république. Il laissa vingt-deux fils & quinze filles qu'il avoit eu de douze femmes. On ignore les destinées de cette nombreuse famille.

L'histoire devient fabuleuse.

C'est à la mort de ce grand capitaine que commence l'histoire fabuleuse de la Bohême. Tout flotte dans la plus grande incertitude. Malgré que Cosmas avoue avec ingénuité qu'il n'a pu faute de monumens avérés ni garantir la certitude des faits, ni fixer l'ordre des tems, les écrivains du quatorzième siècle & ceux des suivans ne se sont fait aucun scrupule d'amplifier, d'embellir, de donner pour certain le peu qu'il a dit comme douteux & n'ayant d'autre fondement que la tradition populaire. Nous passerons rapidement sur ces tems que l'imagination a chargé de mille fables, ne rapportant que ce qui pourra instruire le lecteur des rêveries de ces auteurs qui méritent plus le titre de fabulistes que celui d'historiens.

Gouvernement démocratique.

Samon en abusant de son pouvoir avoit réveillé le goût des Bohêmes pour leur ancienne forme de gouvernement. Ils revinrent à la démocratie après son décès, du moins il ne paroît pas qu'ils aient transf-

transmis son autorité à aucun de ses fils, malgré qu'ils eussent eu sans doute beaucoup d'estime & d'égards pour les descendans d'un si grand homme, & qui avoit rendu des services si réels à toute la nation en l'affranchissant du joug des Abares & de la dépendance des Rois d'Austrasie. L'amour de la liberté les porta à ne se donner aucune espèce de maître. Ils choisirent dans chaque tribu les hommes qui passoient pour gens de bien & ils les prirent pour arbitres de leurs différens. Ce ne fut que plusieurs années après la mort de Samon qu'ils élurent pour juge un certain Cracus. Sans le revêtir du pouvoir du premier, ils le considérerent comme leur chef.

Variété des historiens au sujet de Cracus.

On seroit tenté de prendre Cracus pour un être aussi imaginaire que Czech. Les uns le disent Vandale, les autres Romain, des troisièmes le font Slave & fils de Samon. Tantôt on suppose qu'il étoit Roi de Pologne lorsque les Bohêmes l'appelèrent à la judicature; tantôt on imagine que les Polonois enthousiasmés de son exactitude à rendre la justice en Bohême lui déférèrent leur couronne & que Cracovie lui doit son existence & son nom. Cette prodigieuse contrariété d'opinions seroit capable de faire rentrer Cracus dans le néant; mais quel qu'il eut pu être, Vandale,

dale, Romain, Slave, fils de Samon, Roi de Pologne, on ne peut le rejeter des annales Bohêmes. Cosmas, cet ancien & judicieux chronologiste, en parle comme d'un juge de la nation, & son témoignage lève tous les doutes sur son existence.

670.
Les Bohêmes l'élisent pour juge.

On revêtit Cracus de la dignité de juge de la nation en lui mettant un bâton dans la main droite. Tel fut long-tems chez les Slaves & les Germains le signe distinctif de la judicature. Il avoit été élu dans une assemblée nationale, & sa réputation d'homme de bien y avoit réuni les suffrages en sa faveur. On ajoute qu'à l'honneur de Czech l'assemblée se tint sur son tombeau, & que Cracus s'y étant assis les grands lui mirent respectueusement sur la tête le bonnet du prétendu fondateur de la nation. Mais ce cérémonial qui suppose l'existence de Czech ne mérite pas plus de croyance qu'elle.

675.
Il merite leur amour.

Cracus mis à la tête de la république se montra digne du choix des Bohêmes, qui satisfaits de vivre sous ses lois lui témoignèrent bientôt leur contentement. Ils lui construisirent un château près du village de Zthecne. On le nomma Krokowecz de son nom; digne monument tout à la fois de l'amour que lui portoient les Bo-

Bohêmes & de son mérite personnel! Cracus ne fut point insensible à cette marque d'affection; cependant il refusa d'habiter la nouvelle demeure qu'on venoit de lui former, parcequ'il y auroit été isolé. Sa qualité de juge & peut être plus encore son intention de policer les Bohêmes exigeoit qu'il préférât leur société à une vie solitaire. Il ne quitta point son ancienne habitation, & ordonna à Schima d'établir une garnison dans Krokowecz. Schima étoit un homme prudent, éclairé, & Cracus même ne dédaignoit pas de profiter de ses conseils.

Construction & célébrité de Budecz.

Jusqu'alors la nation Bohême avoit vécu dispersée ça & là, sans villes, sans forteresses dans lesquelles elle put se mettre à l'abri des courses de ses ennemis, & s'y retirer en cas d'invasion. Ceux qui tenoient le premier rang après Cracus, sentant la nécessité de pourvoir à la sureté de l'état, voyant à regret que le chef de la république n'eut pas une résidence digne de son élévation, s'assemblèrent à Cztinowess & ordonnèrent la construction d'une forteresse dans un lieu convenable. Le décret qu'ils portèrent fut cependant soumis avant l'exécution au jugement de Cracus qui desirant civiliser la nation y donna son consentement. On avoit déjà choisi un lieu

lieu élevé pour l'emplacement & le peuple commença à y construire le nouveau fort dès que Cracus eut approuvé le projet des grands. On creusa d'abord un fossé, on ficha en terre des pieux sur lesquels on éleva des tours & des espèces de bastions. Cette enceinte extérieure étant faite, on construisit de même la forteresse qui probablement n'étoit qu'une seconde enceinte dans laquelle chacun se forma une demeure. Tous les ouvrages n'étoient qu'en bois selon l'ancienne coutume des Slaves, mais ils n'en étoient pas moins solides. La nouvelle place fut nommée Budecz. Elle devint célèbre par une école qu'on y érigea ensuite & dans laquelle on enseigna la magie. On sait déjà que les Slaves y étoient très adonnés. Tous, hommes & femmes, accouroient à Budecz pour s'instruire dans l'art de la divination. On dit même que Libussa & Przémislas fréquentèrent cette école, & qu'ils y firent la connoissance qui dans la suite occasionna leur mariage. Les leçons de magie qui s'y donnoient ne devoient consister que dans une explication pratique, puisque la Bohême n'eut la connoissance des lettres qu'au tems de son apôtre Méthudius qui fonda, dit on, une nouvelle école à Budecz, où l'on enseigna les caractères Esclavons & la religion chrétienne.

La

La nouvelle ville devint florissante par la résidence de Cracus qui s'y rendit l'année d'après. La noblesse qui y suivit le chef de la république y porta ses richesses, y attira un grand concours de peuple, & Budecz devint une cité opulente. Mais Cracus lui fit bientôt perdre de son lustre. On dit que pour faire respecter encore davantage son autorité & donner à ses démarches un air mystérieux, il voulut passer pour un devin dans l'esprit de son peuple. C'étoit le moyen d'en imposer à une nation encore ignorante. Afin de mieux jouer son rôle & de persuader les Bohêmes qu'il se livroit entièrement à l'étude de l'avenir, il leur défendit d'approcher pendant trois jours de sa demeure, & l'accès n'en fut permis à personne sous aucun prétexte. Retiré pendant ce tems dans la partie la plus élevée de sa résidence il offroit des sacrifices aux Dieux des forêts, des montagnes & des eaux; il consultoit les entrailles des victimes pour en tirer la prédiction de l'avenir. Les trois jours écoulés, il prit le ton d'un prophète & dit qu'il ne pouvoit résider en sureté à Budecz, parce que cette ville étoit menacée d'une ruine prochaine. C'étoit sans doute une ruse afin d'engager plus surement sa nation à construire d'autres bourgades. Ayant convoqué les Bohêmes „ vous savez, leur dit-

679. Cracus s'applique à la divination.

Il prédit la ruine de Budecz.

„dit-il, que je n'ai quitté qu'à regret Cztinowess, que je suis venu à Budecz uniquement pour vous complaire; je suis „résolu de partir de cette ville, parceque „je prévois qu'elle sera bientôt détruite.“ A peine eut-il dit ces mots que l'assemblée, qui craignoit plus la perte de son chef que la ruine de la ville, s'écria qu'il devoit au plus tôt abandonner cet infortuné séjour & indiquer un lieu plus favorable pour y construire un nouveau fort. Voyant les Bohémes si bien disposés à n'épargner ni peines ni frais pour exécuter ses volontés, „partez, leur ajouta-t'il, demain dès la „pointe du jour, tournez au midi; vous „trouverez au delà de la rivière (la Moldaw), une montagne d'une assez belle „grandeur, qui deviendra un jour le Chef-„lieu du pays.“ Fidelles à ses ordres ils se mirent en marche en assez grand nombre. Ayant trouvé sans beaucoup de peine la montagne qu'il leur avoit désignée & qui étoit encore couverte d'une forêt, ils y firent des abatis pour en faciliter la reconnoissance, & bientôt une foule de peuple s'y dressa des cabanes qui, conjointement avec la résidence que l'on construisit l'année suivante pour Cracus, formèrent une nouvelle ville. On l'appela Psary.

Fait construire Psary.

683. Cracus s'y rendit avec son épouse Niva & ses trois filles Cassa, Tetka & Libussa. Il

Il civilise les Bohémes.

y

y vécut encore long-tems toujours occupé du soin de civiliser les Bohêmes. Encore dispersés la plupart dans les bois & les montagnes, ils ignoroient les avantages de la société, & n'ayant entr'eux aucun commerce ils menoient une vie toute féroce. Il persuada à ceux qui étoient isolés dans le creux des montagnes d'abandonner leurs retraites sauvages & de descendre dans les plaines; il leur assigna des lieux propres à y former des hameaux, leur donna des forêts entières à abattre, à déraciner afin qu'ils en pussent labourer le fonds & pourvoir à leur subsistance. C'étoit ainsi que ce juge éclairé s'efforçoit de réunir les Bohêmes en un corps de société. Au milieu de ces belles occupations il mourut dans un âge fort avancé. La sagesse de son administration lui avoit gagné les cœurs. La nouvelle de sa mort répandit une consternation générale; tous les ordres de l'état, les grands, le peuple, en furent vivement affligés; les uns s'arrachoient les cheveux, les autres se déchiquetoient le visage; ils couroient çà & là semblables à des forcenés qu'un violent transport de tristesse faisoient extravaguer; La désolation de Cassa, Tetka & Libussa inconsolables de la mort d'un père qu'elles chérissoient tendrement, augmentoit encore celle de la nation, qui par une suite de son attache-

709. Sa mort les fait extravaguer.

tachement pour Cracus ne pouvoit sans émotion entendre les gémissemens de ses filles. Tous, hommes, femmes, enfans, vieillards, firent durant trois jours retentir l'air de leurs cris lugubres. Le quatrième jour le corps de Cracus fut transporté avec pompe à Cztinowess où il devoit être inhumé. C'étoit l'usage que l'on fit après l'inhumation un repas que l'on appeloit Strava, probablement parce qu'on y portoit beaucoup de santés, puisqu'aujourd'hui parmi le peuple Bohême on crie encore Stravi, lorsqu'on boit à la santé d'un autre. Dèsque ce repas funébre fut terminé, le peuple en habit de deuil couvrit la sépulture de Cracus d'une grosse pierre sur laquelle on alluma des feux & toutes les dépouilles du défunt y furent jetées. Que toutes ces cérémonies, cette affliction des Bohêmes, étoient glorieuses pour Cracus! Elles ne l'étoient pas moins pour eux mêmes, dont elles publioient la juste reconnoissance envers un homme qui s'étoit concilié leur amour par ses services.

Il est enterré à Cztinowess

Ce qu'on doit penser de lui & de son histoire.

On apperçoit dans cette histoire de Cracus le penchant des écrivains au merveilleux. Pouvoit-on au quatorzième siècle rapporter avec tant d'exactitude les discours tenus par ce juge des Bohêmes sept cens ans auparavant, c'est-à-dire dans un tems où

où la nation n'avoit ni écrivains ni connoissance des lettres? On les lui a prêté, on les a embelli, on l'a fait parler d'une manière mystérieuse, parce qu'on a cru que tel devoit avoir été le langage d'un devin. Que penser de cette école de Budecz à laquelle on fait accourir un peuple grossier avec autant d'empressement que l'on peut en avoir dans notre siècle éclairé à fréquenter nos universités & nos académies? Que signifie cette garnison envoyée dans Krokowecz dans un tems où l'on n'avoit aucune idée des troupes régulières, où toute la nation étoit soldat & prête à prendre les armes au premier signal? Sans ajouter foi à toutes les merveilles enfantées au quatorzième siècle, on peut, sur la parole de Cosmas, regarder Cracus comme un homme qui s'acquit l'estime des Bohêmes par son intégrité à rendre la justice, qui consacra tous ses soins à les policer. S'il prit le ton d'un magicien, la superstition du peuple l'exigeoit. Il n'ignoroit pas qu'on ne sauroit paroître trop extraordinaire aux yeux d'une nation crédule que l'on doit dominer. Alexandre se disoit fils de Jupiter Ammon, Romulus celui de Mars; Numa Pompilius fit accroire aux Romains qu'il avoit un commerce secret avec la Nymphe Egérie; le législateur de Lacédémone donnoit ses lois comme dictées

par

par Minos. Cracus en uſa ſans doute de même à l'égard des Bohêmes, & ſans être magicien il en affecta l'extérieur pour leur imprimer plus de reſpect & de ſoumiſſion à ſes jugemens.

Découverte des mines d'or.

La Bohême prit ſelon toute apparence une forme plus avantageuſe ſous la judicature de ce grand homme. On rapporte à ce tems la conſtruction de pluſieurs villes, telles que Rakonitz, Zdiechowitz, Cheinow, &c. La découverte des mines d'or fournit alors une ſource de richeſſes. On n'a du moins aucune raiſon de croire qu'elles euſſent été trouvées avant cette époque, & il eſt certain d'ailleurs qu'elles l'étoient déjà du tems de Libuſſa, puiſqu'elle fit frapper de la monnoie d'or. On prétend que les mines de fer furent auſſi découvertes dans cet intervalle de tems; mais il n'eſt point vraiſemblable que les Bohêmes ſe fuſſent jusqu'à ce moment paſſés de ce métal ſi néceſſaire pour tous les travaux & dont leur pays abondoit. Selon d'anciens hiſtoriens les Slaves avoient long-tems auparavant toutes ſortes d'armes de fer. Comment auroient-ils donc pu ignorer au 7e. Siècle l'uſage de ce métal, ſurtout dans un pays qui en fourniſſoit des mines déjà connues de Ptolomée?

LI-

LIBUSSA.

La mémoire de Cracus eut été ſeule capable d'inſpirer aux Bohêmes beaucoup de conſidération pour ſes filles. Leur mérite perſonnel relevoit encore le prix de leur naiſſance, les faiſoit révérer de la nation entière. Toutes les trois paſſoient pour exceller dans l'art de la magie. C'étoit aſſez pour leur attirer les hommages d'un peuple ſuperſtitieux. Caſſa, l'aînée, avoit une connoiſſance parfaite de la vertu des ſimples, & comme une autre Médée elle opéroit des guériſons qui tenoient du prodige. On porta la crédulité jusqu'à croire que ſans recourir aux remédes elle guériſſoit des maladies très graves uniquement par le ſouffle & en proférant certaines paroles. Elle avoit un talent ſi particulier pour la divination qu'elle indiquoit plus ſurement qu'un oracle l'objet d'un vol, le voleur & l'endroit où le premier étoit dépoſé.

Caſſa l'aînée des filles de Cracus.

Tetka, auſſi habile que Caſſa dans l'art de deviner, s'appliquoit ſurtout aux choſes de religion. Les Bohêmes plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie rendoient des

Tetka, ſa puînée.

des honneurs divins au feu, au bois, aux étoiles, aux pierres & à d'autres objets inanimés. Tetka leur prescrivoit la manière d'honorer ces divinités imaginaires, en fixant le culte convenable à chacune, les victimes qui devoient lui être offertes, & les cérémonies qui devoient accompagner son culte.

Libussa, la cadette.

Libussa, la cadette, l'emportoit sur ses sœurs par la vivacité de son génie, par l'honnêteté de ses sentimens & par sa beauté. Le peuple frappé de sa figure autant que de ses vertus morales la révéroit comme une divinité. Elle jouissoit comme ses sœurs d'une si grande réputation d'habileté à prédire l'avenir que l'on étoit dans la ferme persuasion que rien n'échappoit à sa connoissance & que l'exécution des plus difficiles projets ne pouvoit borner son pouvoir.

Elles passent pour magiciennes.

On n'est point surpris que ces trois filles fissent profession de connoître l'avenir. Elevées à l'école de la politique elles avoient appris de leur père que le plus sûr moyen d'en imposer à la nation superstitieuse & de fixer ses regards étoit d'offrir à ses yeux quelque chose de merveilleux dans leur conduite. Elles cherchèrent à passer pour d'excellentes magiciennes, les Bohêmes

Cosmas. Hagek. Dubrav. Dobner. Pelzel.

hêmes le crurent, mais dans notre siècle éclairé ce seroit se couvrir de honte que d'oser attribuer le moindre effet à une vertu magique. Les plus foibles connoissances de la nature devoient paroître extraordinaires à un peuple ignorant qui n'avoit de juste idée de rien. Sans ajouter foi aux prodiges attribués à ces filles, on peut donc, ce semble, conclure qu'elles devoient leur réputation à des talens qui les élevoient au dessus du reste de la nation. Les Bohêmes convaincus de leur mérite restèrent en effet long-tems en suspens, sans savoir sur laquelle des trois fixer leur choix. Ce ne fut que cinq mois après la mort de Cracus que les premiers de la nation résolurent enfin de les mettre toutes les trois à la tête du gouvernement, à condition qu'à l'exemple de leur père elles n'useroient de leur autorité qu'avec une sage modération, que pour le bien & l'agrandissement de l'état. Cette clause paroît contredire l'opinion avantageuse qu'on avoit d'elles, ou les Bohêmes auroient-ils eu mauvaise idée d'un gouvernement féminin? Cette résolution n'eut aucun effet, n'y ayant eu personne d'assez osé pour la leur notifier, tant on craignoit leurs sortiléges. Elles convoquèrent ensuite elles mêmes les principaux de la nation à Psary; le peuple toujours embar-

Leur mérite gêne le choix des Bohêmes.

raſſé par la difficulté du choix demanda qu'elles tiraſſent au ſort. La partie orientale du pays dans laquelle Pſary étoit ſitué échut à Libuſſa.

Libuſſa gouverne avec ſageſſe.

Cette héroïne marchant ſur les traces de ſon père tourna toute ſon attention à faire chérir ſon gouvernement. Suivie d'un nombreux cortége de femmes elle parcourut d'abord à cheval l'étendue de ſon domaine; elle y fit conſtruire diverſes villes. Libicz près de l'Elbe fut la première forteréſſe qui s'éleva par ſes ordres; elle la choiſit pour être le lieu de ſa ſépulture. La chaſſe étoit la noble occupation qui lui ſervoit de délaſſement des ſoins de l'adminiſtration. Ses femmes la partageoient avec elle. Celles-ci s'étant un jour enfoncées dans une vaſte forêt près de la Moldaw, elles parvinrent par haſard à une montagne qu'elles jugèrent propre à l'emplacement d'un fort. En ayant fait leur rapport, Libuſſa y fit conſtruire Libiehrad, & au pied de la montagne le village de Libchitz qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Peu de tems après elle fit fortifier Pſary qui devint ſa réſidence & qu'elle nomma Libin. On dit à cette occaſion qu'elle vouloit établir ſa demeure à Libiehrad, mais qu'étant allée ſur le mont Petrzin, aujourd'hui S. Laurent, pour y offrir le ſacri-

fice

fice annuel aux Dieux, elle fut avertie par inſpiration céleſte de ne point retourner à Libiehrad & de ſe fixer à Pſary qu'elle fit en conſéquence fortifier & embellir. Voilà du merveilleux. Dèsque Libuſſa paſſoit pour une devinereſſe, il falloit bien ſuppoſer partout des oracles, donner un air de myſtère à ſes démarches les plus naturelles.

Sa ſœur Tetka, retirée à Tetin qu'elle avoit fait bâtir, s'y occupoit de toutes les pratiques religieuſes. Il y avoit près de cette ville une montagne fort élevée, nommée Pohled; c'étoit là que Tetka avoit coutume d'aller offrir des ſacrifices à ſa Déeſſe favorite, Klimba. Elle ſe faiſoit un ſcrupule d'omettre la moindre cérémonie religieuſe tandisqu'elle négligeoit ſelon toute apparence ainſi que ſa ſœur Caſſa les affaires du gouvernement, puisque tous les Bohêmes accouroient de préférence chez Libuſſa pour la conſulter & ſoumettre à ſon tribunal la déciſion de leurs différens. Il eſt vrai que Libuſſa entretenoit cette confiance du peuple par ſes manières obligeantes, par ſon équité à rendre la juſtice, & par ſon adreſſe à perſuader de leur tort ceux qu'elle condamnoit; mais étoit-ce vertu de ſa part, ou une fine politique pour priver ſes ſœurs du gouvernement

Ses ſœurs négligent les affaires.

ment & réunir ainſi toute l'autorité? Le dernier paroît vraiſemblable.

Les Bohêmes les excluent du gouvernement.

Dèsqu'elle ſe fut aſſurée de l'amour des Bohêmes, elle les aſſembla. Son élection ſouffrit cependant des difficultés. On diſcuta ſi l'on ne devoit pas préférer le gouvernement d'un homme à celui d'une femme. Mais ſa réputation ſoutenue des éloges que les femmes de ſa ſuite firent d'elle dans l'aſſemblée décida la conteſtation, détermina le peuple à la reconnoître pour ſa ſouveraine à l'excluſion de ſes ſœurs. Elle reçut auſſitôt le ſerment de fidélité de tous ſes ſujets ſans que Caſſa & Tetka, qui ſans doute lui cédèrent leurs droits, s'y oppoſaſſent. Selon tout ce recit elle ne devoit ſon élévation qu'à la ruſe. Son ambition s'étoit ſatisfaite au préjudice de ſes ſœurs qu'elle avoit artificieuſement ſupplantées. La fourberie de ſa conduite auroit été une tache à ſa mémoire ſi Coſmas ne l'eut juſtifiée. Suivant cet hiſtorien le plus digne de foi, Libuſſa ne partagea point l'autorité avec ſes ſœurs, mais après la mort de ſon père elle fut unanimement élue par la nation qui charmée de ſon habileté à prédire l'avenir la préféra à ſes ſœurs. Ce partage dont on a parlé paroît donc avoir été le fruit de l'imagination des écrivains du quatorzième ſiècle.

ſiècle. Si Caſſa & Tetka eurent quelque part au gouvernement, ce ne put être que du conſentement de Libuſſa.

Libuſſa pouvoit-elle ſe flatter de gouverner à ſon gré un peuple encore tout groſſier? Elle eut bientôt lieu de s'appercevoir qu'elle ne poſſédoit qu'une ombre de ſouveraineté. Déſeſpérant même de dompter l'eſprit rebelle de ſes ſujets, elle convoqua les premiers d'entr'eux, & leur conſeilla de choiſir douze hommes qui fuſſent chargés de partager le gouvernement avec elle. Ce duodecimvirat fut créé; un Wrſſowsky en fut fait chef, à condition cependant qu'il n'entreprendroit rien de ſon propre mouvement, mais ſeulement par ordre de Libuſſa. Cette Princeſſe en établiſſant ce conſeil, ſimple exécuteur de ſes volontés, ne mettoit aucun frein à ſa puiſſance. Elle vouloit, tout en conſervant une pleine autorité, paroître adroitement la partager, afin d'adoucir par là l'eſprit rebelle de ſon peuple. Mais qu'il eſt difficile de fléchir une nation prévenue, d'effacer ſes premières impreſſions! Le mécontentement des Bohêmes, ſemblable à un feu qui couve ſous la cendre pour éclater à la première occaſion, ne fut aſſoupi qu'un inſtant. Une querelle le renouvela.

720. Création d'un Duodecimvirat.

Elle

721. Jugement porté par Libuſſa.

Elle s'éleva à Chuchel, village qui appartient à la ville de Prague & qui eſt aujourd'hui célébre par un bain dont la ſalubrité y attire un grand concours de peuple. Deux hommes de diſtinction, Rohon & Milowez, y entrèrent en conteſtation au ſujet des limites de leurs champs. La diſpute fut violente. Des inſultes réciproques ils en vinrent aux coups. Leurs amis s'entremirent en vain & tâchèrent d'appaiſer leur animoſité. La colère eſt ſourde à la raiſon. Le procès fut déféré au tribunal de Libuſſa qui après avoir entendu les parties condamna Rohon à être privé d'une portion de ſon champ. Cette ſentence transporta de fureur cet inſenſé.

Rohon condamné déclame contre elle

Ecumant de rage, frappant la terre de ſon bâton, ſe frappant lui même comme s'il eut perdu la tête, il s'exhala publiquement en propos injúrieux & déclama audacieuſement contre Libuſſa & ſon gouvernement. „C'eſt par la plus honteuſe „des lâchetés, dit-il en s'adreſſant à ceux „qui étoient préſens, que vous avez con-„féré l'autorité ſouveraine à des femmes; „ne rougiſſez-vous pas de voir un ſi grand „peuple, une nobleſſe ſi illuſtre, obéir „ſervilement aux volontés d'un ſexe que „ſa foibleſſe a deſtiné à tourner le fuſeau, „non à commander aux hommes?“ Libuſſa craignit avec raiſon que ce langage

sédi-

ſéditieux ne renouvelât le mouvement du peuple, n'animât contre elle les eſprits déjà ſi diſpoſés à la révolte. Elle crut voir le moment qu'elle alloit être privée de toute autorité. Furieuſe de l'inſolence de Rohon, elle ſe poſſédoit à peine. Cependant diſſimulant à l'extérieur ſon indignation & ſa crainte, elle parla ainſi à l'aſſemblée. „ Je Réponſe de Libuſſa.
„ ne nie point mon ſexe, je ſuis femme, „ mais une femme à qui Rohon même „ comme les autres a déféré la ſouveraineté. Son motif en m'éliſant n'a pas été „ ſans doute que je priſſe ſes déſirs pour „ règle de me jugemens, mais que je conformaſſe mes ſentences à l'équité. Qu'il „ ceſſe donc de m'invectiver à tort, & „ qu'il prouve, s'il le peut, que je me ſuis „ écarté de la juſtice à ſon égard. Pour „ vous, la douceur de mon gouvernement „ m'en rend-elle moins digne à vos yeux? „ Mérite-je moins la ſouveraineté pour n'en „ avoir pas uſé tyranniquement, pour ne „ vous avoir pas fait éprouver tous les genres de ſupplices? Le reſpect accompagne „ la crainte. Vous m'euſſiez plus reſpectée, „ ſi je me fuſſe rendue plus redoutable par „ moins de bonté. Vous voulez donc avoir „ un Prince qui vous enſeigne vos devoirs „ envers vos maîtres & qui vous force à „ y être fidelles. Vous l'aurez dans peu; „ je n'ai jamais ambitionné un pouvoir pré-

„ caire,

„caire, j'ignore encore l'art d'en jouir.“ On dit qu'elle termina fon difcours par un apologue fur les pigeons, qui ayant rejeté le milan pour fe foumettre à l'épervier étoient devenus la proie de leur nouveau Roi. Quoique les Bohêmes, las du gouvernement d'une femme, voulussent fe donner un homme pour chef, ils confervoient cependant encore de l'attachement pour Libuffa. Ils la prièrent de vouloir bien nommer celui qu'ils devoient choifir & de l'époufer enfuite. Elle y confentit, elle fixa le jour auquel ils s'affembleroient pour l'élection de ce nouveau fouverain, & après elle les congédia tous.

722. Elle convoque fes fœurs auffi irritées qu'elle.

La liberté de faire elle même le choix d'un Prince & de lui donner fa main auroit contenté un cœur moins ambitieux que le fien. Mais la certitude où elle étoit que fon futur époux partageroit, annulleroit même peut-être fon autorité, la mettoit hors d'elle même. La veille du jour fixé pour la création du Prince, elle manda fes fœurs auxquelles elle fit le détail de ce qui s'étoit paffé. Une révolution fi inattendue les indigna d'autant plus qu'elles envifagèrent la démarche des Bohêmes comme un mépris injurieux pour leurs perfonnes & leur fexe. Accoutumées à la confidération que leur avoit valu jusqu'a-

qu'alors leur prétendue connoiſſance de la magie & de la divination, elles avoient conçu une certaine fierté qui les rendit plus ſenſibles au coup qui les frappoit. Elles paſſèrent la nuit en délibérations ſecrètes. Le lendemain le peuple ſe raſſembla à la forteresse de Libin. On entendit un murmure confus, excité, comme il arrive toujours en pareilles occaſions, par l'amour de la nouveauté. On attendoit avec impatience la déciſion de Libuſſa. Elle parut enfin aſſiſe ſur ſon tribunal, ayant ſes ſœurs à ſes côtés, & après avoir impoſé ſilence à la multitude elle parla ainſi, „ dans „ quel égarement donnez-vous, mes chers „ Tschéches? Quel fatal aveuglement vous „ faſcine les yeux? Vous êtes décidés, vous „ vous opiniâtrez même à renoncer pour „ toujours à cette précieuſe liberté que vos „ ancêtres ſe ſont efforcés de maintenir, & „ à vous ſoumettre à la dureté d'un joug „ intolérable. Votre état préſent vous paroît malheureux, vous vous croyez à „ plaindre, & l'idée chimérique que vous „ vous formez d'un heureux avenir vous fait „ ſoupirer après le terme de votre ſituation actuelle; mais que vous vous flattez „ en vain d'un meilleur ſort! Je vois déja „ l'orage prêt à fondre ſur vos têtes; je „ prévois les regrets qui vous accableront; „ vous vous repentirez un jour d'avoir pré- „ féré

Sa harangue aux Bohêmes.

„ féré la tyrannie à la douceur d'un gouver-„ nement équitable; mais ce ſera trop tard, „ vos maux ſeront ſans remède. Le ſort „ qui vous attend m'alarme, m'afflige. La „ funeſte ſécurité, avec laquelle vous cou-„ rez au précipice, me touche de com-„ paſſion, me fait gémir de votre funeſte „ aveuglement.“ Elle demanda enſuite aux Bohêmes s'ils savoient quelle ſeroit l'autorité d'un Prince & jusqu'où s'étendroit ſa puiſſance. N'en recevant d'autre réponſe qu'un morne & profond ſilence, elle continua & leur dépeignit ainſi la royauté avec les couleurs les plus odieuſes.

Idée odieuſe qu'elle leur donne de la royauté.

„ Pauvres malheureux! c'eſt au prix de „ votre ſang même que vous nourrirez votre „ Prince. Il eſt encore votre concitoyen, „ vous êtes encore en droit de lui donner „ des ordres; mais helas! du moment que „ vous l'aurez revêtu du pouvoir ſuprême, „ vous ſerez ſoumis à ſes lois, il ſaura „ vous les faire reſpecter, obſerver, dut-il „ vous y contraindre par tous les genres „ de peines & de ſupplices. Vous eſpérez „ en vain éprouver de ſa part cette clé-„ mence, cette bonté que vous avez goû-„ tées durant mon adminiſtration & dont „ vous avez même oſé abuſer; ſon seul „ regard vous pénétrera de frayeur, ſa pré-„ ſence vous glacera d'effroi; tout temblans

„ vous

„vous n'oferez proférer une parole, loin „murmurer, de vous rebeller contre fes „ordres auffi effrontément que vous l'avez „fait contre les mieus. Je n'ai jamais rien „entrepris que de votre aveu; il n'aura „d'autre loi que fa volonté, il agira ou- „vertement contre votre gré, il vous con- „damnera même aux derniers fupplices, „fans que vous foyez en droit de lui de- „mander raifon de fa conduite. Les fruits „de vos travaux & de vos fueurs, les pro- „duits de vos champs, de vos vignes, de „vos prés, de vos forêts, ne vous appar- „tiendront plus, tout fera à fa difpofition. „Vous tâcheriez inutilement de dérober vos „biens, vos richeffes à fa connoiffance; „les euffiez-vous enfouis dans des fouter- „rains impénétrables, il faura vous forcer „de les découvrir de vous mêmes, & d'en „faire l'ufage qu'il vous prefcrira. Mais „pourquoi vous alarme-je? Pourquoi vous „repréfente-je l'avenir fi odieux? Vous pen- „ferez peut-être que je follicite la conti- „nuation de cette autorité que vous m'avez „confiée & dont j'ai joui jusqu'à ce jour; „non, Libuffa a l'ame trop grande pour „s'avilir par une telle démarche. Dites „maintenant quelle eft votre réfolution; „êtes-vous décidés à préférer le gouver- „nement d'un homme à celui d'une fem- „me? Dois-je vous nommer celui qui doit

„être

„être votre Prince & le lieu de sa demeure?“ A ces mots le peuple se mit à crier qu'il vouloit un Prince, qu'elle le lui nommât. „Puisque telle est votre décision, ajouta-t'elle, vous trouverez au „delà des montagnes au couchant un petit village appelé Staditz & situé sur la „Bilina. Dans le voisinage de ce hameau „il y a un champ de 120 pas en quarré; „un homme le laboure avec deux bœufs „tachetés de blanc. C'est ce cultivateur „qui doit être votre souverain; il se nomme „Przémislas. Choisissez maintenant parmi „vous des hommes de distinction que vous „lui députerez pour lui faire part de son „élection. Vous les chargerez de cette „robe & de mon manteau pour l'en revêtir. C'est dans cet appareil qu'ils amèneront votre nouveau Prince & mon futur époux.“

Elle leur indique leur Prince & sa demeure.

Dès qu'elle eut fini sa harangue, on choisit promptement une ambassade de trente hommes. Elle étoit composée de la fleur de la noblesse. Ces députés partirent en diligence. Ils avoient à peine franchi les montagnes qu'ils apperçurent un hameau. Un enfant qu'ils interrogèrent leur dit que c'étoit Staditz, il leur montra même Przémislas conduisant sa charrue assez près de cet endroit. Assurés que c'étoit

Ils envoient une ambassade à Przémislas.

toit là l'homme qu'ils cherchoient, ils allèrent droit à lui. On dit qu'avant leur départ ils avoient demandé à Libuſſa des indices certains afin d'éviter toute mépriſe & qu'elle les leur avoit refuſé en diſant „vous n'avez beſoin d'aucun renſeigne„ment, mon cheval vous ſervira de guide, „vous n'aurez qu'à le ſuivre; il hennira à „la vue de Przémislas & le ſaluera en flé„chiſſant les genoux.“ On ajoute que ce cheval docile aux ordres de ſa maîtreſſe ne permit plus aux députés de douter un inſtant que l'homme qu'ils venoient d'aborder ne fut Przémislas. On dit que l'âne de Balaam parla autrefois; le cheval blanc de Libuſſa devoit-il être moins merveilleux?

Cheval de Libuſſa.

Les députés à leur arrivée auprès de Przémislas le ſaluèrent avec tout le reſpect du à leur futur ſouverain. Voyant qu'il continuoit tranquillement ſon travail ſans avoir égard à leur prémière déclaration, ils réitérèrent leur ſalut & produiſirent le manteau ducal. „Libuſſa & toute la na„tion Bohême, lui dirent-ils, vous choiſiſ„ſent pour les gouverner. Nous venons de „leur part vous ſupplier d'accepter cette dig„nité, & de répondre à leur empreſſement „en quittant dès aujourd'hui votre charrue „pour paſſer ſur le trône & en prenant ce

Arrivée des ambaſſadeurs auprès de Przémislas.

„ man-

„manteau en échange de votre vêtement „rustique. C'est à votre mérite que vous „êtes redevable de votre élévation & du „choix de vos compatriotes." A ces mots Przémislas appuyé sur le manche de sa charrue se redressa sans montrer cependant la moindre surprise; il ficha en terre l'aiguillon de bois de coudrier qu'il tenoit en main; il détela ses bœufs & leur commanda de retourner à l'endroit d'où ils étoient venus. Ils prirent aussitôt leur essor, s'élevèrent dans l'air qu'ils fendoient de leurs pieds comme les oiseaux de leurs ailes, & après un long trajet se rendirent dans une caverne. C'est assurément la première fois que des bœufs furent métamorphosés en aiglés; mais la superstition crédule des anciens Bohêmes accréditoit toutes ces fables. On ajoute, pour donner un nouveau relief à cette rêverie, que l'aiguillon que Przémislas avoit fiché en terre, y prit racine sur le champ & produisit trois feuilles avec des noisettes.

Ses bœufs volans.

Przémislas voulut témoigner sa reconnoissance aux députés en leur donnant un repas frugal sur le lieu même que l'on appelle encore aujourd'hui le champ du Roi. Il renversa sa charrue & ayant tiré d'un panier d'osier un pain grossier & déjà moisi avec du fromage, il les leur servit

Il régale les députés.

sur

ſur le ſoc & les invita à en manger avec lui. Ils s'aſſirent ſur le gazon autour de cette table champêtre; du pain & de l'eau fraîche qu'on leur préſenta dans un vaſe de terre furent leur régal. Ce repas fut accompagné d'un nouveau prodige, car il falloit bien que tout tînt du merveilleux. Des trois feuilles que le fameux aiguillon avoit pouſſées, deux ſéchèrent ſubitement & la troiſième augmenta en force & en verdure. Cette nouveauté attirant les regards des députés, Przémislas qui pouvoit à peine retenir ſes larmes, leur dit qu'ils ne devoient pas être ſurpris de ce qu'ils voyoient, que c'étoit l'emblème de ſa mauvaiſe fortune & de celle de ſa maiſon; „car, ajouta-t'il, la Bohême devoit „avoir tout à la fois autant de Princes de „mon ſang que ce coudrier avoit de feuil-„les, mais votre précipitation & l'impru-„dence de Libuſſa ont fait que la ſouve-„raineté réſidera dans la poſtérité d'un „ſeul de mes deſcendans.“ A cette prédiction il en ajouta une autre ſur l'abondance qui auroit, diſoit-il, régné en Bohême, ſi les députés ne fuſſent partis qu'au moment qu'il labouroit ſa friche. Puisque Cosmas n'a rapporté toutes ces prophéties & ces prodiges que comme les fruits d'une tradition populaire, d'une imagination échauffée, nous en faiſons autant,

Prodige du noiſetier.

nous les donnons pour ce qu'ils valent, en laissant au lecteur la liberté de s'en amuser.

Przémislas part.

A la fin du repas, lorsque le tems de partir fut venu, Przémislas se revêtit de tout l'appareil ducal. Outre la robe & le manteau, Libussa lui avoit encore envoyé des brodequins. Il les chaussa, monta à cheval & partit pour Libin, accompagné des députés. Il s'étoit chargé des souliers d'osier qu'il avoit portés jusqu'alors. Chemin faisant les députés lui ayant demandé la raison de cette conduite, „c'est afin, leur „répliqua t'il, que mes descendans n'oublient „pas leur origine; s'ils sont jamais tentés de „s'enorgueillir de leur élévation, cette chaus„sure en leur rappelant l'obscurité de leur „naissance leur apprendra qu'ils ne doivent „leur grandeur qu'à un caprice de la for„tune inconstante." Ces souliers de Przémislas, de même que son panier d'osier, ses guêtres & son bonnet furent durant plusieurs siècles conservés avec grand soin parmi les monumens du royaume. Au couronnement des Ducs & Rois de Bohême on montra long-tems cette antique chaussure au peuple. On dit même que la veille de l'inauguration des souverains les chanoines & les prélats alloient en procession à la résidence du Duc ou Roi fu-

On garde son accoutrement rustique.

tur,

tur, qu'ils la lui faifoient voir & la lui mettoient même fur les épaules afin de lui rappeler qu'il n'avoit aucune raifon de s'enorgueillir, étant originairement d'une obfcure extraction. Dans la fuite des tems lorsque l'empereur Sigismond affiégea le Wiffehrad, tout cet accoutrement ruftique de Przémislas fut perdu à l'exception d'une guêtre qui fe trouvoit encore au commencement de ce fiècle au tréfor royal du château de Prague & qui fut probablement tranfportée à Vienne avec d'autres monumens antiques, ou perdue lors de la réparation du Palais Royal.

Son arrivée à Libin & fon mariage avec Libuffa.

Dès que le bruit de l'approche de Przémislas fe fut répandu, Libuffa fuivie d'une foule de peuple & de la plupart des grands alla à fa rencontre, le reçut avec beaucoup de pompe & de magnificence, lui fit les plus belles proteftations d'amitié & de fervice, & l'introduifit dans la forterefle de Libin. La cérémonie de leur mariage fe fit incontinent après. Elle fut fuivie d'un repas fplendide dont l'hydromel fit l'ame & le premier régal. Le banquet nuptial fini, on couronna Przémislas, on l'inaugura felon le rit ancien de la nation.

Problème à fon fujet.

C'eft encore aujourd'hui un problème de favoir fi Przémislas fut dynafte ou un

 fim-

simple paysan de Staditz. Le détail dans lequel on vient d'entrer sur la foi des plus anciens chronologistes fait pencher pour le dernier sentiment. Mais Libussa qui avoit l'ame si fière & si élevée auroit-elle fixé son choix sur un simple laboureur? Donner sa main à un seigneur ou dynaste n'eut-il pas été plus analogue à son rang & à sa façon de penser? On est également partagé d'opinions sur l'autorité qu'elle conserva après le couronnement de Przémislas. Les uns disent qu'elle jouit de tout le pouvoir & qu'elle ne laissa à son époux que le vain titre de Duc. D'autres adoucissent cette opinion & prétendent que les deux époux possédèrent la souveraineté par indivis, chacun d'eux ayant une égale portion d'autorité. Mais Cosmas dit formellement & avec plus de vraisemblance que Libussa fut privée de tout pouvoir, conformément à la volonté des Bohêmes qui n'avoient demandé un Prince que dans la vue de se soustraire à la domination d'une femme.

PRZÉ-

PRZÉMISLAS I.

Le premier soin de Przémislas fut d'introduire dans le pays une forme de gouvernement réglé; mais il falloit auparavant dompter l'esprit rebelle des Bohémes, adoucir leurs mœurs & les former à l'obéissance. Des lois sages étoient seules capables de mettre un frein à la corruption d'une multitude indisciplinée. En législateur éclairé il en donna qui étoient conformes au génie, au caractère de sa nation. C'étoit l'unique voie de les rendre utiles & agréables à un peuple qui n'en avoit presque point connu jusqu'alors. L'ignorance des lettres qui n'entrèrent en Bohême qu'avec le christianisme, l'empêcha de les écrire, & la nécessité de les donner de vive voix étoit un nouveau motif de les conformer au naturel de la nation afin de gagner son approbation & sa confiance. Elles furent universellement approuvées; la tradition les transmit; elles passèrent en usages; elles furent scrupuleusement observées durant plusieurs siècles après leur institution. On verra même que les Bohêmes par attachement pour elles refusèrent d'accepter le code de nouvel-

Przémislas donne des lois aux Bohêmes.

velles lois que Wenceslas III voulut leur donner.

Il les fait observer.

Les lois les plus sages deviennent inutiles, préjudiciables même, si celui qui a l'autorité législative n'en presse point l'exécution, parce qu'elles entraînent nécessairement le mépris du pouvoir & perpétuent par conséquent la licence. Si Przémislas eut l'attention de puiser l'objet des siennes dans le caractère national, il eut celle de les faire respecter & observer en punissant sévèrement les réfractaires. Ses sujets appirent à obéir, à révérer sa puissance; leurs mœurs se dépouillèrent de cette férocité propre aux peuples sauvages; ils commencèrent à connoître la bonne foi, à vivre entr'eux dans une douce harmonie, à devenir bons pères & bons maris. Przémislas leur donnoit le premier l'exemple de toutes les vertus sociales, de l'union conjugale, tandisqu'il intimidoit le vice en veillant au maintien de la justice, en réprimant avec force toute espèce de fourberie.

729.

Ses sages mesures pour la sureté de l'état.

Les soins d'un prince vigilant ne se bornent point à l'intérieur de l'état; la sureté & le bien de ses sujets exigent encore qu'il porte ses regards au dehors, qu'il suive

Iidem, ac supra.

ſuive à l'œil les démarches de ſes voiſins, qu'il obſerve avec attention leurs mouvemens afin de prévenir à tems les deſſeins qu'ils pourroient former contre l'intérêt de ſon peuple. La Bavière ayant tenté de ſecouer le joug des Rois de France, Charles Martel deſtiné à relever la monarchie françoiſe, à lui rendre ſon ancien luſtre, avoit déjà remporté pluſieurs victoires ſur les rebelles Bavarois ſans pouvoir les dompter. Dans une nouvelle campagne qu'il fit contre eux, il abattit leur eſprit de révolte, les força de rentrer dans le devoir & de reconnoître leur dépendance des monarques François. La Bohême avoit été comme la Bavière ſoumiſe aux Rois d'Auſtraſie. Il étoit donc à craindre que Charles Martel jaloux de faire rentrer la France dans ſes anciens droits ne penſât à faire revivre la dépendance des Bohêmes. Przémislas l'apprehendoit. Ayant aſſemblé les Bohêmes, il leur expoſa la néceſſité de pourvoir à leur ſureté dans la conjoncture préſente & leur ordonna de conſtruire dans des lieux convenables des villes, des forteresſes & des châteaux qui par leurs ſituations avantageuſes ſerviſſent à mettre le pays hors de toute inſulte de la part de l'ennemi. Il leur commanda en même tems d'exercer la jeuneſſe au maniement des armes & de ſe tenir ſur la défenſive

en

en cas d'attaque. Mais si Charles Martel avoit formé le projet de tourner ses armes contre la Bohême après qu'il auroit soumis la Bavière, il ne pût l'exécuter, sa présence étant devenue nécessaire dans son royaume menacé de l'invasion d'un ennemi dangereux. Les Sarasins qui venoient de s'emparer de l'Espagne portoient leur ambition sur la France. Ils y pénétrèrent effectivement peu après, & le royaume ne dut son salut qu'à la valeur de Charles Martel qui remporta près de Tours une célébre victoire sur les Musulmans. Cette diversion sauva la Bohême du danger qu'elle avoit couru; elle rendit inutiles les précautions de Przémislas sans détruire leur sagesse, puisque les efforts que les Rois de France firent ensuite pour réduire les Bohêmes sous leur dépendance donnèrent à connoître quelle avoit pu être l'intention de Charles Martel.

Discours de Libussa mourante a Przémislas & à son fils.

Przémislas, délivré de la crainte des armes Françoises régnoit dans une profonde paix, & faisoit goûter à son peuple les délices d'une vie paisible à la faveur des lois, lorsqu'un facheux événement, qui l'affecta d'une vive douleur, entraîna à sa suite des troubles violens. Le calme fut interrompu par la mort prématurée de Libussa qui selon l'opinion la plus commune n'avoit que

qua-

quarante-huit ans lorsqu'elle mourut. On dit que sentant approcher la fin de ses jours elle assembla dans son palais toute la noblesse & les anciens du peuple, auxquels elle recommanda de ne point s'écarter de la fidélité & de l'obéissance qu'ils devoient à leur souverain. S'adressant ensuite à Przémislas, „je vous fais aujourd'hui mes „derniers adieux, mon cher époux, lui „dit-elle; ma mort sera suivie d'événemens „qui vous causeront du plaisir; vous serez „aussi témoin de révolutions affligeantes, „mais qui tourneront à votre gloire, à „votre satisfaction, pourvu que vous les „sachiez supporter avec modération.“ On verra bientôt quel fond l'on doit faire sur cette prédiction. Elle avoit donné à Przémislas un fils nommé Nézamislas. Se tournant vers ce fils pour lors agé de dix ans. „Nézamislas, lui dit-elle avec un regard „sévère & d'un ton menaçant, votre père „doit être le dépositaire de la tendresse fili„ale que vous me deviez; je lui remets „tous mes droits sur vous; c'est votre de„voir de l'aimer, de le respecter.“ Après avoir généreusement récompensé les femmes de sa suite auxquelles elle fit distribuer de l'or & de l'argent, elle expira. A la nouvelle de sa mort, le peuple fondant en larmes lui témoigna les plus vifs regrets. On n'entendit de toutes parts que gémissemens,

735. Sa mort consterne les Bohêmes.

mens, que lamentations; tous les Bohêmes au désespoir s'écrioient qu'ils étoient prêts à racheter sa vie au prix de la leur. Prémislas étoit pénétré d'une tristesse accablante; cette violente séparation d'une épouse qu'il chérissoit tendrement lui causoit la plus vive douleur; il en parut inconsolable & les regrets publics qu'il donna à la perte de Libussa attestèrent la sincérité de son affliction. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à la défunte, on la transporta à Libicz pour y être inhumée conformément à la demande qu'elle en avoit faite de son vivant.

Son éloge.

Les regrets de toute une nation sont la preuve la moins équivoque du mérite d'un souverain. Si Libussa eut exercé un empire tyrannique sur les Bohêmes, elle eut à coup sûr emporté leurs malédictions au tombeau. Ils la pleurèrent amèrement, parce que la douceur de son gouvernement avoit fait une vive impression sur leurs cœurs. S'ils refusèrent de lui obéir, ce fut plus par inconstance, par légéreté, que par mécontentement de son administration. Quoique destituée de toute autorité après son mariage avec Prémislas, elle contribua cependant par ses conseils à la sagesse du gouvernement. On lui attribue la gloire d'avoir jeté les fondemens

On lui attribue la fondation de Prague.

de

de Prague. Quelques historiens assignent même l'année, le mois, le jour qu'elle commença à y faire travailler; mais ils ne sont point d'accord entr'eux, & la variété de leur chronologie ne fait que répandre plus d'incertitude & d'obscurité sur l'époque de la naissance de cette ville capitale.

On dit que la mort de Libussa fut suivie de grands troubles. Lorsque cette Princesse tenoit seule en main les rênes de l'état, elle avoit à sa suite une troupe nombreuse de femmes de distinction. Monter à cheval, aller à la chasse, bander un arc, tirer adroitement une flèche, faisoient leurs occupations. Après le décès de leur maîtresse elles se virent exposées aux railleries, aux insultes des jeunes nobles. Wlasta, leur coryphée, femme audacieuse audessus de son sexe, fourbe, sanguinaire; d'une ambition démesurée, & capable de tout, forma le projet de se venger d'un mépris si outrageant. Elle rassembla au printems toutes ses compagnes sur le mont Widowle, & se tenant au centre de ce cercle feminin, elle les harangua ainsi. „Depuis la mort de „Libussa nous sommes privées de toute „influence dans les affaires; nous avons été „ignominieusement chassées du palais, dé„pouillées de toute marque d'honneur; nous „sommes devenues errantes, sujettes à une „hon-

Guerre des femmes.

Harangue de Wlasta.

„ honteuse indigence, les esclaves de Przé-„ mislas, le jouet des hommes, le mépris „ d'une insolente jeunesse. J'avois prévu „ que cette tempête fondroit sur nos têtes, „ lorsque Rohon dans l'émeute précédente „ déclama contre les femmes. Mais notre „ sort n'est point immuable; tout semble „ même nous offrir les moyens de sortir „ de cet abyme de misère. La vieillesse de „ Przémislas le rend incapable de délibe-„ ration, le met hors d'état d'agir. Néza-„ mislas n'est qu'un enfant, & sa jeunesse „ favorisera nos desseins. Les maris plus „ habiles à manier le hoyau que l'épée „ donneront facilement dans nos piéges, „ parcequ'ils dépendent en quelque sorte „ de leurs épouses que nous rangerons de „ notre parti. La jeunesse, téméraire, „ plus au fait du jeu que des armes, ne „ pourra point nous traverser dans nos „ projets. Prenez maintenant vous mêmes „ une résolution. Si vous vous décidez lâ-„ chement pour la servitude, je suis prête „ à renoncer à ma patrie & à chercher „ loin d'elle un asile plus favorable à une „ honnête liberté; mais je veux être votre „ chef si vous préférez donner la loi à gé-„ mir sous un joug odieux & tyrannique; „ je partagerai avec vous l'exécution d'un si

Réponse de Stratka.

„ noble dessein.“ Wasta avoit à peine fini son discours, qu'une de ces femmes, nom-

mée

mée Stratka, prit la parole, applaudit à son héroïsme, à son zèle pour la liberté & l'honneur de leur sexe. „Libussa, ajouta-t'elle, en choisissant elle même un époux „que toute la nation a reconnu pour son „souverain, en refusant ceux qui lui de„mandoient sa main, a établi, fixé les „droits de notre sexe. Ce seroit nous cou„vrir d'opprobre que de ne point défendre „au prix même de notre sang une pré„rogative sur laquelle pose la gloire du „genre féminin. Tout retard pourroit „renverser nos projets, il faut user de di„ligence. Sans doute Przémislas & son „parent Hynehwog chercheront dans peu „d'autres épouses. Il importe de prévenir „leur dessein. Vous donc, Wlasta, en„voyez une députation à Przémislas, offrez „lui votre main; j'en agirai de même à „l'égard de Hynehwog: s'ils acquiescent „à nos propositions, nous n'aurons plus „lieu de nous plaindre; mais s'ils les refu„sent, nous aurons un juste motif de pren„dre les armes." Wlasta trouva cet expédient très bien concerté. On choisit quatre femmes pour porter à Przémislas la résolution de l'assemblée. Admises à l'audience de leur souverain, ces députées firent valoir les droits de leur sexe avec beaucoup d'éloquence, & s'acquittèrent de l'objet de leur ambassade. Przémislas, étonné d'une

Députation à Przémislas.

d'une si étrange démarche, répondit de l'avis de son conseil que ces mariages pourroient peut-être avoir lieu, lorsque Wlasta se seroit rendue digne de son choix, & Stratka de celui de Hynchwog. Dèsque les ambassadrices eurent rapporté à l'assemblée féminine cette décision de leur prince,

Fureur de Wlasta.

Wlasta entra dans une violente fureur. „Aux armes, s'écria-telle, aux armes, camarades; tuez, égorgez, que les hommes tombent sous vos coups, ne faites quartier de la vie à aucun." Elles se séparèrent ensuite, ne respirant que la vengeance, ne soupirant qu'après le tems & l'occasion de l'assouvir.

Elle arme les femmes qui prennent Motol.

Wlasta impatiente d'exécuter son fatal projet leur ordonna bientôt de se rendre en armes sur le mont Widowle. Ces armes consistoient dans une épée & un arc. Après avoir animé le courage de sa troupe par de nouveaux discours séditieux, elle la fit descendre à la faveur de la nuit dans une grande vallée audessous de la montagne. Elles s'y emparèrent d'un château appelé Motol & y établirent une garnison après en avoir égorgé le possesseur avec ses gens. Przémislas ne doutant plus à cette nouvelle que Wlasta ne voulût exciter une sédition ouverte, lui députa un officier de sa cour chargé de l'inviter à sou-

souper sous prétexte qu'il vouloit transiger avec elle. Wlasta étoit trop rusée pour donner dans ce piége. A peine l'envoyé eut proféré le nom de Przémislas, qu'elle lui fit couper le nez, les lèvres, & le renvoya ainsi mutilé à son maître. Le Prince indigné de cette cruauté la fit menacer de toute sa colère. Elle rit de ses menaces & profita de l'avis pour se fortifier dans Motol. Cette place devint bientôt une espèce de camp général, où elle attiroit sans peine & avec le seul secours des caresses, & des promesses tout ce qu'il y avoit de sexe féminin dans le voisinage. Voyant sous ses étendards une troupe fort nombreuse, elle l'employa à construire une forteresse au-delà de l'Wltawa, à l'opposé du Wissehrad. Les travaux furent poussés avec une vitesse incroyable; la nouvelle place fut nommée Diewin, c'est-à-dire, château des femmes. C'est de là qu'elles exerçoient impunément dans les environs toutes sortes de rapines, & de brigandages, qu'elles désoloient la Bohême par les incendies & les meurtres.

Elle mutile un envoyé de Przémislas.

Construction de Diewin.

Ces paysannes que Wlasta avoit rassemblées n'avoient jusqu'alors manié que la pioche, n'étoient point propres à faire une campagne. Elle voulut les dresser aux exercices militaires, & dans cette vue elle forma devant Diewin une espèce de grand

Wlasta discipline sa troupe.

grand cirque; c'eſt là qu'elle les inſtruiſit à tirer de l'arc, à faire avec adreſſe toutes les évolutions guerrières à pied & à cheval. Elle réuſſit de cette manière à ſe former dans un court eſpace de tems une cavalerie habile. Enorgueillie du ſuccès de ſon entrepriſe, elle oſoit déjà aſpirer à la principauté de toute la Bohême. Ne pouvant plus contenir les deſirs ambitieux qui l'occupoient, elle s'en ouvrit à ſes compagnes. Aſſiſe ſur un trône dans l'endroit le plus élevé du château, elle leur tint ce langage. „C'eſt avec raiſon que vous déſireriez vivre ſous mes lois, puisque mon „unique but ſeroit de vous rendre heu„reuſes; mais je ne puis faire votre félicité „tant qu'à l'exemple de notre mère com„mune Libuſſa je ne ſerai pas à la tête de la „république des Tſchéches. Voilà l'unique „choſe qui me manque pour compléter „votre bonheur & le mien. En m'aidant „à parvenir au gouvernement vous vous „immortaliſerez, vous m'acquerrez une „gloire qui rejaillira ſur tout notre ſexe. „J'ai la plus vive confiance en vous & dans „votre valeur; je ſuis prête à répandre „pour votre honneur, votre félicité, tout „le ſang qui coule dans mes veines.“ Ces femmes enthouſiaſtes & qui croyoient déjà ce grand projet réaliſé, l'interrompirent tout à coup en s'écriant qu'elles étoient diſpo-

Nouvelle harangue à ſes femmes.

disposées à faire tous les sacrifices, celui même de leur propre vie, pour l'exécution de ses volontés.

Wlasta ainsi assurée de la confiance & de la détermination de ses compagnes, leur donna un repas somptueux dans la forteresse de Diewin; afin de leur prouver sa générosité aussi bien que son héroïsme. Lorsqu'elle s'apperçut à la fin du repas que l'hydromel avoit échauffé leurs têtes, elle prit un ton moins modeste, elle fit son éloge, elle préconisa ses talens. Elle réunissoit, à l'entendre, tous les mérites de Libussa & de ses sœurs; les Dieux mêmes des montagnes, des eaux & des forêts étoient soumis à ses volontés & les génies tutélaires recherchoient ses entretiens. Ayant fini ce présomptueux discours, elle fit distribuer dans l'assemblée un breuvage enchanteur qui inspira à ces femmes une espèce de rage contre les hommes. Semblables à des tigresses en fureur, elles coururent aussitôt dans les carrefours, renversèrent, égorgèrent impitoyablement tous les hommes qu'elles rencontrèrent.

Elle fait son éloge.

La conjuration éclatoit avec trop de violence pour que Przémislas pût dissimuler plus long-tems, ou la réprimer par sa seule autorité. Ayant convoqué les premiers de la

Przémislas veut arrêter la conjuration. Les grands s'y opposent.

la nation, il leur fit part des violences de ces femmes & demanda leur avis dans une conjoncture si critique. Loin de songer aux moyens de remédier à un mal qui ne pouvoit qu'empirer, d'arrêter dans son principe une révolution capable de causer la ruine de l'état, ces grands rirent de la timidité du Prince; d'autres poussèrent l'indifférence jusqu'à louer ces femmes séditieuses de ce qu'elles montroient un courage audessus de leur sexe. Wâsta au contraire profitoit du tems que lui laissoit cette étrange sécurité, pour se fortifier de plus en plus, faire des amas d'armes, & attirer sous ses drapeaux une multitude de femmes. Quoiqu'instruite de ce qui s'étoit passé à la diéte, car elle avoit ses émissaires jusque dans le conseil de Przémislas, elle crut cependant devoir préférer les stratagèmes à la force ouverte. Attirer adroitement les garçons tantôt dans la forteresse de Diewin, tantôt dans un bois, & apôster de ses créatures pour les poignarder, fut un des moyens que lui suggéra sa scélératesse. Une foule de jeunes gens périrent par cet artifice. Féconde en expédiens criminels, elle imagina de semer la discorde dans les ménages unis. Des calomnies atroces, insinuées à des femmes trop crédules sur le compte de leurs maris, les aigrirent, les déchaînèrent contre des époux

Rufes de Wlasta. Meurtre des hommes.

qu'el-

qu'elles aimoient. Les unes employèrent le poison pour se délivrer de leurs maris, les autres plongèrent un poignard dans le sein des leurs. Wlasta triomphoit en voyant ruisseler le sang de tant de victimes de son barbare fanatisme. Les meurtrières accouroient dans sa ville, où elle les accueilloit comme autant d'héroïnes, & où elles trouvoient un asile sûr.

Refus de Przémislas de prendre les armes.

Tout ce carnage & le meurtre de leurs semblables firent enfin impression sur les hommes qui n'étoient pas encore tombés sous les coups de ces furies. Ils s'attroupèrent & demandèrent à Przémislas qu'on prit les armes pour refréner les excès de ces femmes sanguinaires. Il leur répondit qu'ils avoient méprisé son avis lorsqu'il avoit voulu éteindre dans le tems qu'elle couvoit sous la cendre l'étincelle qui avoit causé ce grand incendie; que les destins lui interdisoient pour le présent de faire subir aux coupables les peines dues à leurs crimes; qu'il n'ignoroit pas que plus de cinq cens hommes avoient déjà été les victimes de ces femmes audacieuses; mais qu'il falloit temporiser & différer encore la vengeance; que la fortune & la victoire secondoient les efforts téméraires du sexe rebelle; enfin qu'il leur donneroit dans peu le signal pour se mettre en campagne

Ee 2 lors-

lorsqu'il auroit découvert un tems qui leur promit des succès. Les Bohêmes furent aussi mécontens de la réponse de Przémislas qu'il l'avoit été lui même de leur précédente indifference. Ils ne jugèrent pas qu'on put user de délai à remédier aux maux présens. Ils délibérèrent entr'eux sur le parti qui restoit à prendre. Ayant choisi pour leur Général un certain Samoslas, ils entreprirent en leur propre nom la guerre contre les femmes.

Les Bohêmes élisent Samoslas pour Général.

La conjuration qui à la faveur des ruses avoit fait de si grands progrès dégénéra donc alors en une guerre ouverte. Les hommes rassemblés sous les ordres de Samoslas s'approchèrent de Diewin, bien résolus de livrer bataille si Wlasta leur en donnoit l'occasion, ou d'assiéger la forteresse si elle s'y tenoit renfermée. Elle aima mieux courir les risques d'une bataille que de s'exposer à la rigueur d'un siége. Ayant rassemblé ses troupes, elle les harangua avec une éloquence digne des Césars. Avilir à leurs yeux les ennemis qu'elles alloient combattre lui parut un moyen efficace de leur inspirer du courage. „Il s'agit, leur „dit-elle, de soutenir votre honneur, d'ac„quérir l'empire de la Bohême; la vue de „vos pères, de vos maris, de vos frères, „que vous aurez à combattre, ne doit „point

Il les mène à Diewin.

Exhortation de Wlasta à ses femmes.

„point vous défarmer; la guerre rompt „tous les liens du fang; plus vous tuerez „de vos proches, plus vous vous illuftrerez, „en montrant que vous favez fouler aux „pieds toute parenté contraire au bien de „votre fexe. La victoire doit aujourd'hui „foumettre la Bohême & les hommes à „vos lois, immortalifer votre nom. Pre- „nez les armes; je veux vous donner l'exem- „ple du courage & vous montrer le che- „min de la victoire.“ Son exhortation finie, fa troupe ne refpirant que le carnage monte à l'inftant à cheval, s'arme d'un cafque, d'un dard, d'une cotte d'armes, d'une épée courbée en forme de faux, d'une lance & d'une hallebarde fuspendue au côté gauche. Pour elle, diftinguée de la foule par fon cafque brillant, par fa cotte d'armes d'Amazone, & par fon cimeterre empoifonné, elle fait la revue de fes guerrières rangées en ordre de bataille, elle faute enfuite à cheval, & fait fubitement fortir fon armée par toutes les portes de Diewin. Les hommes qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette irruption foudaine demeurèrent confternés de l'audace de ces femmes & de leur armure complète. Parmi les cris & au milieu d'un tumulte confus, fourds aux ordres de leur Général, ils voulurent à la hâte monter à cheval. Wlafta témoin de

Elles marchent contre l'armée virile.

Bataille fanglante.

ce

ce désordre tombe sur eux avec un corps de ses femmes & en fait un affreux carnage. Renforcée par le reste de ses troupes, elle enveloppe l'armée des hommes, elle fait couler des ruisseaux de sang. Samoslas entouré d'hommes courageux & déterminés soutenoit cependant encore le combat. Wlasta le reconnoît dans la mêlée; elle pique son cheval, pénétre jusqu'à lui, & lui porte sur son casque un coup si violent de hallebarde qu'il en tombe mort. A l'instant l'armée virile se debande, prend la fuite, & chacun cherche sa sureté dans les montagnes & les forêts. Après cette grande victoire, Wlasta retourna triomphante à Diewin, où elle récompensa celles de ses femmes qui s'étoient distinguées dans cette action.

Wlasta tue Samoslas & remporte la victoire.

Ses nouveaux stratagèmes.

Ce succès qui rendit jusqu'à son ombre redoutable aux hommes ne fit qu'accroître sa rage. Toujours plus alterée du sang viril, elle recourut encore aux stratagèmes. Elle feignit une suspension d'hostilités & chargea ses femmes d'attirer à Diewin tout ce qu'elles pourroient rencontrer de jeunes hommes. Dèsqu'elle les eut en son pouvoir, elle en fit autant de victimes de sa fureur; mais le sang de ces malheureux lui coûta cher. Przémislas usa adroitement de représailles. Sous prétexte qu'il

qu'il avoit à lui communiquer des choses importantes & qui la flatteroient, il lui expédia un héraut pour la prier d'envoyer dans son palais plusieurs de ses femmes auxquelles il confieroit ces secrets. La rusée Wlasta donna cependant dans le piége. Elle députa les plus distinguées de ses compagnes au Prince qui les reçut fort honnêtement. Il leur dit qu'il étoit résolu de retourner à Staditz, d'y reprendre ses occupations champêtres, & de chercher dans les travaux de l'agriculture cette douce tranquillité qu'il ne pouvoit goûter sur le trône. „ Allez dire à votre maîtresse, ajou-„ ta-t'il, que je n'attends que son arrivée ici „ pour lui remettre la forteresse de Libin & „ ma couronne." A cette annonce Wlasta aveuglée par l'ambition ne se possédoit pas de joie. Elle envoya aussitôt d'autres députées assurer Przémislas qu'elle acceptoit ses offres. Huit jours après il en arriva encore d'autres a Libin chargées de demander au Prince l'exécution de ses promesses. Elles y furent également reçues avec beaucoup de distinction; mais au milieu d'un repas qu'il leur donna, Przémislas les fit égorger, & leurs cadavres jetés hors de l'enceinte du château devinrent la proie des chiens & des corbeaux.

Elle donne dans un piége

Massacre de ses députées.

Dèsque Wlasta apprit ce massacre, in

Elle se dispose à la vengeance.

interdite, immobile, on eut dit qu'elle avoit perdu l'usage de tous les sens; mais à ce calme momentané succédèrent des transports violens de rage & de désespoir. Rougissant de s'être laissée ainsi duper, elle se maudit, elle maudit le jour qui avoit éclairé sa fatale crédulité, elle chargea Przémislas de mille imprécations; les meurtres, les incendies, les tourmens devoient la venger de cette atroce perfidie. Déjà Diewin n'étoit plus qu'un atelier où se faisoient les préparatifs pour une nouvelle campagne, lorsqu'elle découvrit un moyen sûr de satisfaire sa vengeance & sa fureur. On vint lui dire que Cztirad, le premier seigneur de la cour & le confident de Przémislas, devoit aller accompagné de vingt cavaliers à Kopanian pour y terminer un différent. Elle aposta aussitôt cinquante de ses femmes dans un bois qu'il devoit traverser, & leur ordonna de le lui amener en vie ou au moins de lui apporter sa tête. Arrivées dans ce bois elles garrottèrent la plus jolie & la plus rusée d'entr'elles, nommée Ssarka, & l'exposèrent dans cet état sur le chemin par lequel Cztirad devoit passer. Afin d'assurer le succès de leur piége, elles lui mirent un cor de chasse au bras & à côté d'elle une bouteille d'hydromel. Leurs dispositions ainsi faites, elles se cachèrent dans le plus épais de la forêt, à portée cependant d'entendre ce qui se passeroit & d'accourir au

Elle place une ambuscade pour avoir Cztirad mort ou vif.

Ssarka.

au signal dont elles étoient convenues avec Ssarka. Celle-ci ayant après un certain tems entendu un train d'hommes à cheval, commença à se lamenter. Cztirad surpris de ces gémissemens, qu'il reconnut sans peine être ceux d'une femme, alla sans défiance droit à cette voix plaintive. Il interrogea cette malheureuse sur la cause de sa situation. „La scélératesse des sorcières de Diewin, lui dit la fourbe Ssarka, „n'est-elle donc pas assez connue dans ce „canton? je vous conjure au nom des „Dieux, ajouta-t'elle, de me délivrer de „mes liens; je vous raconterai ensuite toute „mon aventure.“ Cztirad épris de la figure, touché du sort de la captive, descend de son cheval, la délie & lui demande en même tems qui elle est & par quel hasard elle a été chargée de ces liens. „Je „suis, lui dit-elle, fille de Mnohoslas d'Os„korzin; j'ai accompagné mon père à la „chasse; le cor que vous voyez & cette „bouteille d'hydromel destinée à réparer les „forces de ce vénérable vieillard, vous „prouvent la vérité de ce que j'avance. „M'étant écartée, je ne sais comment, du „reste de la compagnie sans pouvoir me „reconnoître, je suis malheureusement „tombée entre les mains des filles de Wla„sta, qui sur mon refus opiniâtre de me „mettre de leur société m'ont garrottée de „la sorte dans le dessein de me transporter

Elle attire Cztirad par ses gémissemens.

Elle lui raconte son aventure.

à

„à Diewin & de m'y condamner au supplice. Elles étoient au moment de m'emmener lorsqu'elles ont entendu le bruit „de vos chevaux; mais croyant que c'étoit „mon père Mnohoslas qui me cherchoit, „elles m'ont jetée à bas du cheval, & se „sont dispersées à la hâte. Qui que vous „soyez, ajouta-t'elle d'un ton affligé & les „larmes aux yeux, sauvez moi la vie & „me rendez à mon père." Cztirad l'interrompant „prenez courage, ma fille, lui „dit-il; je connois votre père, vous le re„verrez encore aujourd'hui." A sa demande il s'assit sur le gazon, but de l'hydromel, & en donna à sa suite. Funeste liqueur! Car à peine en eurent-ils goûté qu'ils perdirent tous la raison. Ssarka étoit assurée du succès de ses manœuvres; il ne manquoit plus pour compléter sa perfidie que de donner le signal à ses camarades. Elle pria Cztirad de sonner du cor qu'elle avoit suspendu à son bras avant de quitter ce bois funeste. Aveuglé par la passion, étourdi par le breuvage magique, il obéit aux volontés de sa captive. Au son de cet instrument les embusquées accourent, percent de traits, renversent à coups d'épée les compagnons de Cztirad, & leur coupent les mains. Pour Cztirad lui même, elles le chargent de chaînes & le traînent à grands cris à Diewin. Autant Wlasta

Elle lui donne une liqueur qui l'enivre.

Cztirad est garrotté, mené à Diewin.

avoit

avoit montré d'affliction de la catastrophe précédente, autant elle témoigna de joie en se voyant maîtresse d'un homme qu'elle avoit en exécration, parcequ'il avoit toujours contrecarré ses vues. Le malheureux Cztirad n'attendit pas long-tems un jugement digne de la méchanceté de cette femme cruelle. Le lendemain il fut conduit sur le bord de la Moldaw, vis-à-vis du Wissehrad; là on lui rompit les jambes & on l'exposa sur une roue fort élevée, sur laquelle on le laissa expirer dans les tourmens. Ce lieu avoit été choisi de préférence pour son exécution, afin que Przémislas fut témoin du genre de mort de son conseiller favori. Son supplice.

Wlasta enflée de ses succès, croyant les hommes atterrés par tant de revers, portoit déjà ses regards avides sur la couronne qui lui paroissoit assurée. Placée sur un trône élevé, entourée de ses femmes elle leur demanda d'un air de satisfaction ce qu'elles pensoient d'elle. Une d'entr'elles, Budeslawka, prit la parole au nom de la société, & affectant le ton de la plus parfaite soumission elle chercha à flatter sa vanité en l'appelant Princesse, Reine, Déesse, digne de commander à tout le genre humain, aux astres mêmes, l'élevant audessus de Minerve, de Junon, Orgueil de Wlasta.

de Vénus & de Sémiramis. Wlasta éblouie par cet éloge outré, ne doutant plus de son empire, pensa à exiger des hommes le serment de fidélité, à donner des lois. Celles-ci ne tendoient qu'à établir la supériorité des femmes sur les hommes. Premièrement à la naissance d'un enfant mâle, on devoit lui couper le pouce de la main droite, afin qu'il fut hors d'état de manier l'épée. Secondement, il falloit lui arracher l'œil droit pour le rendre incapable de tirer de l'arc. Troisièmement, à la naissance d'une fille, on devoit lui brûler la mamelle droite, afin que la croissance de cette partie ne l'empêchât pas de tirer de l'arc. Quatrièmement, il étoit défendu aux hommes sous peine de crime capital de porter les armes, ou d'aller à cheval en fourche, c'est-à-dire, une jambe deçà & l'autre delà. Cinquièmement, les hommes de quelque condition qu'ils fussent étoient destinés à la culture des champs & à tous les ouvrages d'esclave. Il étoit réservé aux femmes seules de veiller à la sureté des deux sexes, à la défense de la patrie. Sixièmement, une fille avoit le droit de choisir tel mari qu'elle jugeroit à propos. Ces lois toutes en faveur de son sexe eurent l'approbation de l'assemblée féminine qui demanda qu'elles fussent promulguées dans toute l'étendue de la Bohême, afin-

Elle publie des lois.

afinque les hommes n'ignoraſſent pas qu'ils étoient ſes ſujets. Elle ſuivit ſans peine ce conſeil conforme à ſon ambition. Ses lois furent publiées.

Les hommes indignés, ſaiſis de frayeur à cette démarche hardie, accoururent en armes au Palais de Przémislas, lui demandèrent du ſecours à cor & à cri. Après un délai de trois jours il leur répondit qu'il ne pouvoit dans le moment ſe venger de ces femmes, mais que ſelon l'inſtruction qu'il avoit reçue des oracles, les Dieux irrités de leurs crimes les abandonneroient dans huit jours à leur malheureux ſort. „Vous „vous rendrez donc, ajouta-t'il, ce jour „au Wiſſehrad, & nous irons au lever de „l'aurore aſſiéger Diewin.“ Les hommes animés du déſir de la vengeance furent fidelles au rendez-vous. Ils ſe raſſemblèrent en armes au Wiſſehrad la veille du jours fixé. Tout s'y paſſa dans le plus profond ſilence. Le lendemain de grand matin Przémislas ſe mit à leur tête. On paſſa l'Wltawa ſur des radeaux & l'on commença à attaquer Diewin. Les femmes s'y défendirent opiniâtrément; elles lancèrent ſur les aſſiégeans une ſi grande quantité de traits, de pierres & même de poutres, qu'après quelques heures de carnage ils furent contraints de ſe retirer. Après une

Les hommes en ſont indignés.

Przémislas va aſſiéger Diewin.

une heure de repos Przémislas les ramena à l'attaque. Cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Les assiégées firent encore pleuvoir une grêle de traits & de pierres sur l'armée virile, elles l'inondèrent d'eau bouillante & de poix fondue. Przémislas affligé de la perte de son monde, désespérant d'emporter Diewin de force, usa d'un stratagème qui lui réussit à souhait. Il ordonna à ses gens de s'enfuir précipitamment dans la forêt voisine. Wlasta trompée par cette fuite simulée fait ouvrir les portes de Diewin, & commande à ses compagnes de poursuivre les fuyards. Elle vole la première à la tête de cinquante de ses femmes les plus déterminées, elle atteint l'arrière garde ennemie & l'attaque avec fureur. Przémislas donne un signal & à l'instant ses troupes font volte-face. Toute son armée se rassemble sur l'heure. Wlasta de son côté est jointe par le reste de ses camarades; on se range de part & d'autre en ordre de bataille, on en vient aux mains. La liberté pour laquelle les hommes combattent & la vengeance leur inspirent la plus vive ardeur. Les femmes ne sont pas moins animées par l'envie d'acquérir l'autorité & par la crainte des peines dues à leurs crimes en cas de défaite. Un combat opiniâtre balance long-tems la victoire;

Il ordonne une fuite simulée.

Bataille opiniâtre.

ctoire; enfin l'aile droite de l'armée virile décide la fortune; sept jeunes hommes s'en détachent, percent à travers les rangs féminins, pénétrent jusqu'à Wlasta, & l'un d'eux porte un coup d'épée si violent sur son casque d'acier, qu'il le fend en deux & lui fait une profonde blessure à la tête. La rage de cette femme ranime toutes ses forces pour un dernier effort; elle blesse cinq de ces jeunes hommes, & après avoir coupé en deux le bouclier de corne du sixième, nommé Stiason, elle quitte le champ de bataille. Stiason la poursuit, se débarrasse de son bouclier, lui fend la tête de son épée & la renverse de son cheval. De grands cris s'élèvent dans l'armée virile; les hommes tombent avec impétuosité sur les ennemies & en font un horrible carnage. Celles qui échappent se retirent avec précipitation dans Diewin; les vainqueurs qui les poursuivent y entrent avec elles; insensibes à leurs caresses, à leurs larmes, ils les égorgent toutes après avoir assouvi sur elles leurs passions brutales, & jettent leurs cadavres par dessus les murs de la forteresse pour les abandonner à la voracité des chiens & des corbeaux. Przémislas ordonne ensuite de raser Diewin & de le livrer aux flammes. On en voit, dit-on, encore aujourd'hui les ruines. Dans le partage des dépouilles des vaincues

Wlasta grièvement blessée.

Stiason l'achève.

Carnage des femmes.

le

le collier d'or & l'anneau de Wlasta furent offerts à Przémislas qui les donna à Stiason en récompense de sa bravoure. Le Prince Nézamislas reçut l'épée de cette héroïne; les autres furent diversement partagés selon la diversité de leurs mérites.

Ce qu'on doit penser de cette guerre.

Telle fut la fin de cette fameuse guerre civile qui, dit-on, désola la Bohême pendant sept ans. Cosmas en parle dans sa chronique comme d'une tradition populaire. Les écrivains des tems postérieurs ont continuellement ajouté à son récit, l'ont embelli en produisant sur la scène de nouveaux personnages auxquels ils ont prêté les discours & les actions qu'ils ont jugé à propos. Ces harangues étudiées qu'ils mettent dans la bouche de femmes ignorantes sont les fruits de leur imagination, de leur enthousiasme pour le merveilleux. Les écrivains modernes guidés par une saine critique reléguent parmi les romans historiques tout le détail de cette guerre & la prédiction qu'en fit Libussa à Przémislas. Du moins paroît-il certain que la confusion des tems a donné lieu au récit de ce singulier événement. Les Amazones vivoient aux environs du Pont-Euxin dans le voisinage des Tschéches. Ceux-ci auront rapporté dans leur nouvel établissement en Bohême la mémoire des ex-

ploits

ploits de ces femmes guerrières; delà sera venue la tradition du peuple. En comparant ce que les historiens Bohêmes débitent au sujet de cette guerre & des lois de Wlasta avec ce que les anciens ont dit des expéditions & des lois des Amazones, on reconnoît visiblement l'uniformité des deux récits. Les Bohêmes n'ayant pas encore dans ce tems la connoissance des lettres, manquant par conséquent d'écrivains, il est évident que les historiens postérieurs n'ont pu faire une énumération si circonstanciée des plus petites démarches, des moindres discours, qu'en adoptant des suppositions pour des vérités. Les pays voisins, la Bavière, la Saxe, étoient pendant ce tems en proie à des guerres funestes. Il est peu probable que la Bohême ne s'en fut ressentie en aucune manière, qu'il n'y fut arrivé quelque événement digne d'être transmis à la postérité. Cependant tout ce qui s'est passé alors est resté dans le plus profond oubli par le manque d'historiens. Par quel heureux hasard les opérations de la guerre des femmes, toutes les petites ruses, tous les stratagèmes, tous les pourparlers, se feroient-ils conservés de préférence? Les uns placent cet événement sous le gouvernement de Libussa, d'autres sous celui de Przémislas. Auxquels ajoutera-t'on foi? Quel rôle fait-

Rôle ridicule qu'on y fait jouer à Przémislas.

on jouer à Przémislas durant cette prétendue guerre? Celui d'un indolent, d'un imbécille magicien, d'un lâche qui livre indifféremment ses états & son peuple aux entreprises, à la rage d'une troupe séditieuse qu'il eut été si facile de réprimer. Une pareille conduite ne lui auroit pas assurément mérité l'affection, les regrets de ses sujets.

Attachement des Bohêmes pour ce Prince

Cependant les Bohêmes donnèrent à ce Prince les plus grandes preuves d'attachement. Se sentant attaqué d'une maladie de laquelle son grand âge lui ôtoit tout espoir de guérir, il appela les premiers de la nation au Wisschrad, les remercia de leur docilité à exécuter ses ordres, & leur recommanda la même obéissance envers son fils Nézamislas. Il fit, dit-on, apporter ses anciens vêtemens rustiques & enjoignit aux grands de les exposer en public toutes les fois qu'ils créeroient un nouveau souverain, afinqu'il n'oubliât pas sur le trône l'obscurité de sa naissance. Affligés de la perte prochaine d'un Prince qu'ils aimoient tendrement, touchés de son affectueux adieu, ils se retirèrent fondant en larmes, faisant des vœux sincères pour la conservation de sa vie. Six jours après

745. Sa mort.

Przémislas manda son fils, il lui donna ses derniers avis paternels & les conseils que lui

lui dictoit sa sagesse, & il mourut entre ses bras. Pendant trois jours consécutifs l'air retentit des cris lugubres de la nation inconsolable de la perte d'un si bon Prince. On le transporta ensuite au lieu de sa sépulture, Nézamislas & tout le peuple en habits de deuil formant le convoi funebre. Il fut inhumé au dessous du Wisschrad, près d'un ruisseau appelé Botitz, dans un tombeau qui fut la sépulture des princes païens jusqu'a Borziwoïe. Il y a aujourd'hui une grande maison bâtie à l'endroit de ce tombeau & dans laquelle on voit, dit-on, les portraits des cinq princes païens qui regnèrent en Bohême & qui furent inhumés là. On croit que ces princes sont Przémislas, Nézamislas, Mnata, Wogen & Krzézomislas.

Qualités qui le firent chérir de la nation.

Le seul titre de législateur eut suffi pour immortaliser Przémislas, mais il n'eut pas été suffisant pour lui gagner l'amour de son peuple. La modération de son gouvernement, son éxactitude à observer ses propres lois, son désintéressement & son équité, telles furent les vertus qui le firent chérir. Un certain Rozhon ayant fortifié Kaurzim prit le titre de Duc & commença à agir insolemment envers Przémislas. Les ministres du Prince s'efforcèrent de lui persuader de faire rentrer ce

rebelle dans le devoir de l'obéiſſance & de ſe venger de ſa conduite en lui enlevant ſon domaine pour le donner à Nézamislas.

Belle réponſe qu'il fait aux ſeigneurs.

„La principauté du Wiſſehrad a ſuffi au „père, leur dit Przémislas; pourquoi ne „ſuffiroit-elle pas au fils? Il doit être per- „mis à chacun de jouir de ſes poſſeſſions „ſelon ſa volonté. Przémislas ne ſera ja- „mais le raviſſeur du bien d'autrui.“ Réponſe qui caractériſe bien ſa grande ame, ſa juſtice, ſon déſintéreſſement, & qui rompit les inſtances des ſeigneurs! On peut auſſi juger de là que ſon autorité ne s'étendoit pas ſur toute la Bohême, mais qu'il y avoit encore d'autres petits princes ou Ducs inférieurs à ceux du Wiſſehrad. L'Allemagne étoit alors partagée entre autant de ſouverains qu'il y avoit pour ainſi dire de villes. Il en étoit de même de la Bohême & des autres pays occupés par les Slaves.

Il ne régna pas ſur toute la Bohême.

Fin du Tome premier.



TA-



TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE PREMIER VOLUME.

LA BOHÊME
SOUS LES BOIENS.

leuse. Défaite des Tectosages sur le Magaba. Abattement des Gallogrecs. Toute l'Asie Mineure se réjouit de leurs malheurs. Leur paix avec les Romains auxquels ils rendent de grands services. Scipion Nasica réduit les Boïens d'Italie à l'esclavage. Ils s'expatrient & viennent se fixer dans la Norique. Invasion des Cimbres en Bohême. Ils en sont chassés par les Boïens. Leurs ravages au midi du Danube & dans les Gaules. Ils jettent l'épouvante dans Rome. Marius les défait dans les Gaules & en Italie. Projet de conquêtes des Helvétiens. Sottise de leurs magistrats. Alliance des Boïens avec eux. César va dans les Gaules s'opposer aux confédérés. Finesse du Général Romain. Défaite de l'arrière garde Helvétienne. Bataille sanglante. Les Helvétiens vaincus. Clemence de César. Les Boïens s'établissent dans les Gaules. Alliance d'Arioviste avec Vocion, Roi de la Norique. Puissance & ambition d'Arioviste. Il est vaincu par César. Vocion l'abandonne pour s'allier avec César. Rancune des Rhétiens contre les Boïens. Cruels ravages des premiers. Ruse de Bærebiste pour aguerrir les Daces. Il ravage les provinces Romaines; détruit les Boïens dans la Norique. Armes Romaines en Germanie. Crainte des Marcomans pour leur liberté. Caractère de Maroboduus. Sa tendresse pour sa patrie. Les Marcomans l'élisent pour leur Roi. Ses raisons de s'expatrier. La Bohême propre à ses vues. Il étoit facile de s'en emparer. Les Garudes & les Sédusiens. Les Boïens vaincus par les Marcomans. Les premiers se dispersent, vont habiter la Bavière.



LA

LA BOHÊME
SOUS LES MARCOMANS.

Marcomans ne peuvent rester en paix. Ils donnent des secours aux Daces. Révolutions de l'empire. Elles excitent ses ennemis. Les Marcomans en profitent, désolent ses provinces. Gallien envoie une armée contre eux. Il fait la paix pour épouser la fille de leur Roi Attale. Cette alliance enhardit les Marcomans & les autres Germains. Ils attaquent l'empire de tous côtés. Victoires de Claude sur les Allemans, les Goths & les Quades. Elles n'effraient par les Marcomans qui vainquent trois fois Aurélien. Ils marchent droit à Rome. Consternation & superstition des Romains. Les délices de l'Italie cause du salut de Rome & de l'infortune des Marcomans. Ils perdent trois batailles consécutives. Celle de Pavie cause leur ruine. Chassés de la Pannonie, leur foiblesse ne corrige pas leur inquiétude. Après la mort d'Aurelien ils ravagent l'empire. Probus les fait rentrer dans leur pays. Ils reparoissent en campagne. Carus les met en déroute sans pouvoir les dompter. Les troubles de l'empire favorisent leurs incursions. Dioclétien les bat trois fois, sans les réduire. Affoiblis, ils se liguent avec d'autres nations. Ils sont défaits dans deux combats avec les Boïens, leurs alliés. Une colonie de Vandales veut pénétrer en Bohême. Les Marcomans l'en éloignent avec le secours des Sarmates & des Quades. Une longue paix rétablit la Bohême. Nouvelle ligue & ravages des Marcomans, des Sarmates & des Quades. Constantius se met en marche pour les réprimer. Joué par leur tranquillité affectée, il retourne à Milan. Leurs courses le rappellent en Pannonie. Il attaque d'abord les Sarmates séparément. Les Marcomans & les Quades vont au secours de leurs alliés. Avant leur arrivée les Sarmates sont vaincus. Tous leurs efforts sont suivis de nouveaux désastres. Les Marcomans & les Quades en sont consternés, demandent la paix. Demarche humiliante de Zizaïs, Roi des Sarmates. Modération de Constantius dans les conditions

de

de Bohême & de Pannonie soumis à son empire. Il porte la désolation dans les Provinces Romaines. Armée formidable qu'il mène en Gaule. Il prend sa route par la Moravie & la Bohême. Essuie une sanglante défaite en Champagne. Il pénètre en Italie, force Valentinien d'acheter la paix. S. Léon envoyé pour traiter avec lui. Mort tragique de ce fier conquérant. La discorde de ses fils ruine son empire. Tous les peuples asservis recouvrent leur liberté. Les Marcomans soutiennent la leur contre les Gépides. Leur Roi Hunimond les conduit en Pannonie. Après une terrible déroute il est fait prisonnier. La clémence de Théodemir lui rend la liberté. Perfide ingratitude de Hunimond. Victoire des Marcomans fruit de l'imprudence de Valémir. Théodemir les fait rentrer chez eux. Hunimond retourne en Pannonie avec une armée formidable. Il y essuie une entière défaite. Apparence de paix. Invasion subite de Théodemir en Bohême. Premier avantage des Marcomans sur les Goths. Seconde victoire. Théodemir à son tour vainqueur. Les Marcomans rentrent en Pannonie. Théodemir les poursuit jusque dans leur pays. Il lève des troupes, en donne le commandement à son fils Théodoric. Difficulté de passer le Danube. Théodoric surmonte tous les obstacles. Remporte la victoire la plus signalée. Les Marcomans & les Sarmates se soumettent à son empire. Ruine de l'empire d'Occident par Odoacre. Théodoric le grand obtient de Zénon l'investiture de l'Italie. Des Marcomans l'aident à en faire la conquête. Ceux qui restent en Bohême sont subjugués par les Lombards. Idée de ce dernier peuple. Les Marcomans passent avec les Lombards en Pannonie. Les Thuringiens s'emparent de la Bohême. Elle devient la conquête des Francs. Les Slaves s'y établissent & en Moravie.

LA

LA BOHÊME
SOUS LES SLAVES.

ſtence. Imagination de Dubrave. Le gouvernement des Slaves exclut Czech. Origine du mot Tſchéche fondée ſur l'hiſtoire. Diverſité des tribus Slaves établies en Bohême. Celle des Tſchéches ſoumit les autres. La Bohême n'étoit point déſerte lors de l'arrivée des Slaves. Caractère belliqueux des Slaves: Leur humanité. Manière de vivre. Habillement. Habitations. Arts. Lettres. Polygamie en uſage & facilité du divorce. Punition de l'adultère. Funérailles. Autorité des prêtres. Religion. Le Dieu Perun. Divinités du ſecond ordre. Swantewit. Radegaſt, Prowe, Siwa, Czern Bog, & Biel Bog. Dieux Lares, Pénates; culte des rivières, des fontaines, & des ſerpens. Diverſité des cultes. Fêtes dépendantes du prêtre. Sort & prédiction de l'avenir. Magie. Idée des Slaves ſur l'immortalité de l'ame. Leur gouvernement. Juſtice, ferment. Etat de l'empire à l'établiſſement des Slaves au nord du Danube. Invaſions des derniers ſur ſes terres. Ils ravagent la Thrace juſqu'à une journée de Conſtantinople. Ils déſolent l'Illyrie. Les Bohêmes eurent part à ces excurſions. Traité de Juſtinien avec les Abares. Ils le forcent de tenir ſa parole. Leur Voiſinage funeſte à la Bohême. Fermeté de Juſtin II. à leur égard. Ils traitent avec Alboin pour détruire les Gépides. Nouvelles incurſions des Slaves dans les provinces de l'empire. Traité de Tibère avec les Abares. Les Bohêmes tributaires du Khan. Ils ſont vaincus par Taſſillon, Duc de Bavière. Ils le vainquent à leur tour. Pertes qui affoibliſſent les Abares. Les Bohêmes ſecouent leur joug. Incertitude de l'origine de Samon. Il rend les Bohêmes vainqueurs des Abares. Les premiers le créent leur Général.



SA-

SAMON.

LIBUSSA.

PRZÉMISLAS I.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.



TABLE

TABLE DE L'ERRATA.

Page	*ligne*	*erreur*	*corrigez.*
38	19	le prife	là prife.
43	12	furfuivre	furvivre.
47	12	par	pas.
52	16	l'Eoclide	l'Eolide.
63	22	défaits	défaites.
64	2	valu	valut.
92	7	autres	antres.
95	24	fe	fes
170	26	trouper	tromper
173	17	accadémies	Académies.
202	4	fon	l'on.
207	13	Il	Ils.
253	31	fiége	fiége.
353	9	avolt	avoit.
ibid.	25	femblabe	femblable.
357	21	Dininité	Divinité.
363	1	hiftorieus	hiftoriens.
371	1	maîtrres	maîtres.
379	12	ordes	ordres.
380	30	Allemens	Allemans.
413	1	loin	loin de.







